



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NIKE
Prevost

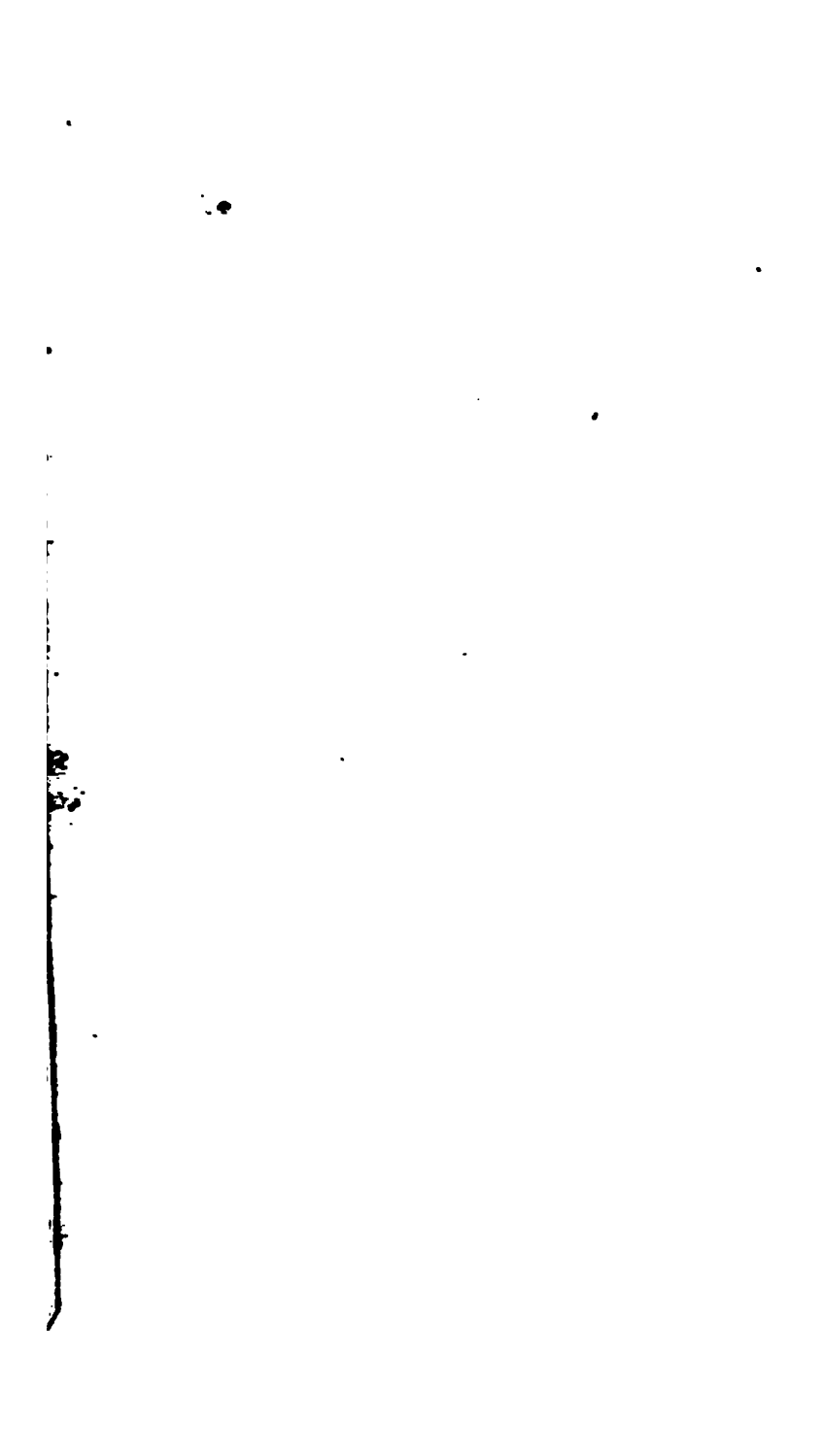
ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.



M É M O I R E S .
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ

QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE:.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue & considérablement augmentée sur quelques
Manuscrits trouvés après sa mort ;*

S U I V I S

DE MANON LESCAUT.

A V E C F I G U R E S .

TOME TROISIÈME. ✓


A A M S T E R D A M

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.





MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE ***.

LIVRE TREIZIÈME.

L'HEUREUSE fin de cette aventure me fit bénir le ciel, qui sembloit en avoir pris lui-même la conduite. J'employai quelques jours à régler avec Amulem, l'ordre de notre voyage d'Allemagne. Il étoit absolument déterminé à partir avant l'hiver ; mais n'ayant pas vu Paris, il eut envie d'y aller passer quelques semaines avant notre départ. Cela pouvoit s'accorder si bien avec les mesures que j'avois prises du côté de monsieur le duc, que loin de l'en détourner, je lui promis de l'y conduire.

Tome III.

A

Nous y arrivâmes, dans le tems où il devoit paroître le plus brillant aux étrangers. C'étoit dans la chaleur des actions du Missicipi. Le faste & la magnificence sembloient répandus dans toutes les conditions. L'argent & l'or rouloient avec profusion, comme s'ils se fussent échappés de la captivité dans laquelle on les tient ordinairement. Les habits, les équipages, les dépenses excessives du jeu, & les fêtes continuelles découvroient l'opulence du royaume, ou, s'il est permis de s'exprimer sincèrement, trahissoient plutôt sa foiblesse intérieure, puisque toutes ses forces s'épuisoient follement au-dehors. Amulem fut frappé de cet éclat. Ses préjugés turcs ne l'empêchèrent pas de convenir, que Paris l'emportoit sur Constantinople. Nous nous logeâmes dans la rue neuve des Petits-Champs, & ce ne fut pas sans peine que nous nous procurâmes un logement commode. Nous en eûmes même beaucoup à louer un carrosse de remise, tant il se trouvoit de personnes qui n'étoient pas disposées plus que nous à marcher à pied. Tous les jours on nous apprenoit quelque nouveau prodige de fortune, en faveur de gens vils & des plus misérables. C'étoit le célèbre M. Law qui donnoit le branle à la roue. Je me procurai le plaisir de le voir, étant introduit par quelques Anglois que j'avois connus à Londres & qui se trouvoient alors à Paris. Cet homme, occupé de tant

d'affaires importantes, n'en avoit pas l'esprit moins libre, ni l'humeur plus éloignée du plaisir. Il nous invita le même jour à souper chez lui; j'y vis sa femme qui me parut enjouée. J'y trouvai aussi l'abbé d..., qui me reconnut tout d'un coup. Comme il ignoroit que j'eusse quitté Paris, après l'avoir vu cinq ou six semaines auparavant, il me fit des reproches honnêtes de ce que je l'avois si fort négligé. Il étoit trop agréablement occupé du voisinage de madame Law pour lier à table une conversation sérieuse avec moi; mais il me fit promettre que je lui rendrois le lendemain une nouvelle visite. La joie & le badinage régnèrent dans ce repas. M. Law y dit mille jolies choses. On n'y fit nulle mention du système, quoique je souhaitasse extrêmement que le discours pût tomber sur ce sujet: on n'y parla que des sévérités de la chambre de justice, & de la frayeur qu'elles avoient répandue parmi toutes les personnes intéressées dans les revenus du roi. M. Paparel, trésorier général de l'extraordinaire des guerres, avoit été condamné à mort quelques jours auparavant, & l'on ne savoit point ce qu'on devoit penser du délai que S. A. R. avoit fait apporter à l'exécution de sa sentence. Comme on n'épargne guère les condamnés, le pauvre Paparel ne fut point ménagé par nos convives. M. Law se retira vers minuit, sous prétexte d'une affaire d'importance, qu'il devoit expédier avant son sommeil.

Je sortis aussi, peu après, avec les deux anglois qui m'avoient procuré sa connoissance. Comme ils demeuroient dans le même quartier que moi, nous nous entretenîmes en chemin de la prodigieuse fortune de M. Law, & de l'industrie avec laquelle il s'y étoit élevé. M. Stepney, qui étoit celui des deux qui le connoissoit le plus particulièrement, me raconta quelques traits de sa vie, qui méritent d'être rapportés. M. Law, me dit-il, est écossais, & né d'une honnête famille. Il a eu, dès sa première jeunesse, l'esprit propre au commerce & aux affaires. Ses parens le mirent de bonne heure dans un comptoir; on n'a pas su sur quels fonds il y amassa une somme considérable, qui le mit en état de se passer du secours de sa famille. J'ai connu, me dit M. Stepney, le marchand chez qui il étoit à Edimbourg. Je l'ai entendu se louer beaucoup de sa sagesse & de sa fidélité. Il prit le chemin de Bristol, avec son argent & des recommandations, qui lui firent trouver une place plus considérable que celle qu'il venoit d'occuper; on le fit commis en chef du bureau de la Jamaïque. Son assiduité & son esprit lui attirèrent la confiance de tous les marchands. Cependant soit qu'il se fût déguisé jusqu'alors par hypocrisie, soit que sa vertu fût séduite par les grosses sommes qui lui passaient entre les mains, on découvrit dans ses comptes quelques erreurs de calcul qui commencèrent à le

rendre suspect. Les marchands anglois veulent de l'exactitude, on l'examina de près, il s'en aperçut ; voici le stratagème dont il usa pour se mettre à couvert. Il avoit fait une connoissance intime avec le commis d'un autre bureau considérable, qui n'étoit pas plus fidelle que lui : ils s'accordèrent ensemble pour se soutenir , & pour tromper à coup sûr. Lorsque l'un des deux étoit obligé de rendre ses comptes, il avoit recours à l'autre, dont il tiroit autant d'argent qu'il en manquoit dans sa caisse ; & se rendant ainsi alternativement le même service, ils se trouvoient toujours en état de souffrir l'examen le plus rigoureux, quelques sommes qu'ils eussent pû détourner du dépôt qui étoit entre leurs mains. Ils employoient, pendant ce tems-là, ce qu'ils avoient dérobé, & le faisoient valoir à leur profit particulier. Quoique ce systême fût des mieux concertés, il ne put tromper tout-à fait la vigilance des intéressés. On s'étonnoit des grosses entreprises qu'on voyoit faire tous les jours à M. Law, & l'on ne comprenoit point sur quels fonds elles étoient appuyées. Les soupçons devinrent si forts qu'ils ne purent lui être cachés. C'étoit une affaire à le décréditer pour toujours. Il résolut de se tirer d'inquiétude, & il y réussit par une trahison qui perdit son associé. Feignant d'être obligé de rendre ses comptes, il le pria de lui fournir, suivant leur convention, la somme dont il avoit besoin pour

remplir sa caisse. Il la reçut, mais ce fut dans le dessein de ne la pas rendre. L'autre qui ne s'attendoit à rien moins, lui redemanda son argent peu de jours après. M. Law contrefit l'étonné comme s'il n'eût rien compris à ce discours; & se voyant trop pressé, il fit un éclat qui couvrit ce malheureux de confusion, & qui l'obligea de se sauver pour éviter le châtement. Les plus éclairés entrevirent une partie de la vérité; mais il eût été dangereux d'attaquer M. Law, sans le pouvoir convaincre. Cependant cette aventure lui ayant fait perdre quelque chose de son crédit, elle le détermina à quitter Bristol, pour aller à Londres. Il ne s'y borna point à prendre soin des affaires d'autrui : il commençoit à être assez riche pour être occupé seulement des siennes. Je ne doute point, continua M. Stepney, qu'il ne fût devenu en peu de tems un des plus opulens particuliers d'Angleterre, si l'amour ne l'eût rendu la dupe de deux femmes qui l'ont presque conduit à sa ruine. La première fut miladi ... Cette dame étoit une coquette fiessée, qui avoit ruiné déjà vingt amans à Londres, & qui étoit aussi connue par ses débauches que par sa beauté. M. Law eut le malheur de la voir & de la trouver aimable. Elle en fut informée, avant même qu'il eût eu la hardiesse de lui déclarer sa passion, & elle forma le projet de le dépouiller. Il étoit novice en amour, quoiqu'il le fût si peu

pour les affaires. Il ne connoissoit pas mieux les manières du monde poli, ayant toujours vécu dans la poussière d'un comptoir & d'un bureau. Ce fut par cet endroit que miladi le prit d'abord. A peine lui eut-il exprimé quelque chose de ses sentimens, qu'elle fut lui faire entendre avec adresse, que l'unique chose qui lui manquoit pour plaire étoit de mettre quelque réforme dans ses manières, & de prendre un peu mieux le bon goût de Londres. Il comprit de quoi il étoit question, mais il l'exécuta mal. Au lieu de s'accoutumer par degrés aux airs de la cour, il se crut capable de les prendre tout d'un coup. Dans l'espace de peu de jours, on le vit changé en petit-maître. Cet excès fit pitié à ceux qui le connoissoient, & le rendit ridicule aux yeux de quantité de personnes, qui sentirent le contraste de sa parure & de ses manières. Cependant, comme il est homme d'esprit & d'un caractère souple & pliant, il atteignit peu à peu au degré qu'il falloit pour être reçu chez miladi.... C'est la seule obligation qu'il ait à cette dame, d'avoir ainsi contribué à le polir & à le former pour le monde. Les autres leçons qu'il reçut d'elle ne lui furent pas si utiles; elle l'engagea dans des dépenses si excessives, qu'il s'aperçut en peu de tems de la diminution de ses espèces : & ce qu'il y eut de plus chagrinant pour lui, ce fut que la dame n'eut pas plutôt

remarqué que la source de ses libéralités tarissoit, qu'elle le fit prier de ne plus mettre le pied chez elle. Cette disgrâce le toucha si vivement, qu'elle l'empêcha de sentir la perte d'une partie de son bien. Ses amis, qui le voyoient si rendre, lui proposèrent de se satisfaire à moins de frais, c'est-à-dire, de suivre l'usage de Londres, en se donnant une jolie maitresse, qu'il entretiendrait à petit bruit, & sur laquelle il auroit un empire absolu. Ce conseil fut de son goût. On lui en procura une fort aimable, avec laquelle il vécut content pendant quelques mois; mais il étoit destiné à payer toujours cher les plaisirs de l'amour. Sa maitresse étoit une friponne, qui disparut un jour, en lui emportant trois mille guinées & quantité de bijoux. Des pertes si considérables dérangèrent beaucoup ses affaires; & toute son adresse ne put les réparer parfaitement. Les airs de cour qu'il avoit pris avec miladi lui ôtèrent le goût du commerce. Il se livra au jeu. On sait quelle vie les joueurs mènent. Tantôt il possédoit des sommes immenses, qui lui faisoient prendre un essor fort au-dessus de son origine; tantôt il étoit sans un morceau de pain. Je lui ai vu pendant trois mois, continua M. Stepney, un carrosse à six chevaux, une maison de campagne, & un hôtel superbe à la ville. Cette faveur de la fortune ne

dura guère. Le colonel Chatris le ruina dans une soirée, comme il a ruiné depuis le duc de Warton & quantité d'autres jeunes gens. M. Law se mit ensuite dans les projets ; c'est-à-dire , qu'il formoit des plans de compagnies & d'associations pour le commerce, & qu'il tâchoit de les faire goûter aux marchands. Il inventoit des machines , pour rendre plus faciles ou pour abrégér les grandes entreprises ; telle fut celle dont l'exécution se trouva si heureuse, pour nétoyer les étangs, les canaux, & les bassins qui servent à la construction des vaisseaux. Il fut le premier qui fit naître à milord duc de Montaignu le dessein d'une nouvelle plantation dans l'île de Sainte - Lucie ; entreprise qui a coûté à ce seigneur la moitié de son bien, & qui s'est terminée fort malheureusement. Enfin il se soutenoit honnêtement par les seules ressources de son génie, lorsque la fortune l'a appelé en France, & lui a ouvert le chemin de la faveur & de la toute-puissance auprès de monsieur le régent. Il conserve toujours, ajouta M. Stepney, une forte inclination pour les femmes. Il a le cœur bon & tendre ; de sorte que ses libéralités se répandent à pleines mains sur le beau sexe. Il s'est fait amener de Londres, pour son délassement après les affaires, quelques belles angloises, qu'il entretient à Paris à peu

près comme les seigneurs françois , qui aiment les chiens & les chevaux , en font venir d'Angleterre.

J'étois si plein de l'idée de M. Law , en quittant M. Stepney , que je le vis en songe pendant la nuit ; mais je le vis dans une situation que je ne lui aurois pas fait plaisir de lui dire , & qu'il n'auroit peut-être pas cru devoir appréhender. Il me sembla que S. A. R. le mettoit hors de son appartement par les épaules , & qu'étant ensuite abandonné de tout le monde , il alloit chercher du pain hors du royaume , après l'y avoir ôté à tant d'autres.

Le lendemain , je fis ma visite à l'abbé d.... C'étoit un autre aventurier , dont la morale ne valoit guère mieux que celle de M. Law. J'avoue que rien ne m'a jamais donné tant de mépris pour les biens de la fortune , que de les voir accordés avec tant de profusion à des personnes de ce caractère. C'est une réflexion que j'ai faite mille fois en ma vie , & qui se renouveloit alors à tous momens , en voyant tant de misérables arriver tout d'un coup à l'extrême opulence. Seroit-il possible , disois-je , que la providence mît en de telles mains ce qu'elle estime ? Non , les biens de ces gens-là sont aussi vils que leurs personnes. Je ne mets pas , néanmoins , absolument dans ce rang l'abbé d.... Il avoit assez d'esprit & de savoir-vivre , pour être distingué de la foule. La visite

que je lui rendis, fut beaucoup plus familière que la précédente. Il me rapporta des choses incroyables de l'affection dont M... l'honorait, & de la confiance qu'il prenoit en lui. La suite de sa vie les a justifiées. Comme il avoit été précepteur de M.... il se faisoit honneur du goût que son élève avoit pour les sciences & les beaux-arts. Dieu sait s'il étoit capable de le lui avoir inspiré. Il me fit la grace de me procurer la vue de son cabinet, de ses tableaux, & de son laboratoire. Le cabinet étoit plein de livres & de papiers confusément épars. J'eus la curiosité d'observer les livres, étant persuadé que la meilleure manière de connoître le caractère & les inclinations d'un homme d'esprit, est de faire attention à ce qui l'occupe dans le secret du cabinet. Je vis, dans celui-ci, un mélange de théologie, d'histoire, de littérature, & sur-tout de philosophie naturelle. Les ouvrages extraordinaires, tels que ceux de Spinoza, Hobbes, Vanini, Cardan, Toland, Paracelse, &c. étoient dans une classe à part; & parmi eux étoit un gros cahier de sa main propre, où il avoit pris la peine de réduire en abrégé ce qu'il y a de plus curieux dans la doctrine de ces auteurs. L'abbé de.... me fit remarquer un petit manuscrit latin, *de Deo, an possibilis?* qu'il me dit avoir été payé cent louis d'or. Cet abbé m'assura que M..... passoit quelquefois jusqu'à quatre & cinq heures au milieu de ses livres, &

qu'il ne lisoit presque jamais sans avoir la plume à la main, pour écrire ses remarques & ses réflexions. Il avoit fait traduire, pour son usage, quantité de bons livres anglois, dont il faisoit beaucoup de cas. M. ... magistrat illustre, qui entendoit parfaitement l'anglois, lui avoit rendu plusieurs fois ce service. S'il en faut croire l'abbé d.... la curiosité de son élève, en matière de science, s'étendoit à tout. Il avoit fait venir plus d'une fois, des extrémités de l'Europe, certaines personnes qui passaient pour avoir acquis des connoissances extraordinaires. Un jour, ayant lu dans une relation angloise de la Laponie norvégienne, que les lapons étoient fort adonnés à la magie, & qu'il se passoit des choses surprenantes dans cette froide partie de notre hémisphère, il n'eut point de repos qu'il n'eût fait amener un magicien lapon dans son cabinet. On n'a pas su ce qu'il apprit de lui; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en fut peu satisfait, parce qu'il ne l'entretint pas long-tems. Il le fut davantage d'un certain Valras, qui s'insinua dans sa faveur par la profonde connoissance qu'il avoit de la chimie. Il travailloit quelquefois deux heures, avec lui, dans son laboratoire. Il n'y avoit point de distillation, ni d'élixir, qu'il ne sût composer; il en inventoit lui-même, & il prenoit plaisir à les faire débiter à Londres & à Paris par quelqu'aventurier, qui prenoit la qualité d'opérateur, & qui y gagnoit

considérablement. Il a fait des perles & des teintures de cristal, qui sont d'une beauté admirable.

Pour ce qui regarde le grand œuvre, il l'a tenté sans succès : cependant il n'a pas laissé de faire de grandes dépenses, pour arriver à quelque chose d'extraordinaire dans la transmutation des métaux. M. C... anglois, l'a aidé long-tems dans ce travail ; mais ils ne purent attraper le secret de la nature. Tout le fruit de leurs peines fut de composer des alliages d'une grande perfection, quoique la valeur en soit fort au-dessous de la dépense. Un italien effronté, qui avoit entendu parler du goût de ce prince pour cette sorte de science, lui fit demander un jour une audience particulière dans son laboratoire. Lorsqu'il y fut entré, il eut le soin d'en fermer la porte ; il tira de sa poche un petit réchaud d'une fabrique extraordinaire, au-dessous duquel étoit un petit vaisseau de cuivre, qu'il remplit d'un élixir qu'il avoit dans une bouteille. Il enflamma l'élixir avec une simple allumette, & il le pria ensuite de lui prêter pour un moment un louis d'or. Il le mit, à sa vue, dans le réchaud : en moins de trois minutes, il en tira une pièce d'argent de la même grandeur, qu'il lui remit. Il lui demanda un écu, & l'ayant enfermé de la même manière dans le réchaud, il en fit sortir un louis d'or, qui ne différoit des autres qu'en ce qu'il étoit plus épais. Après cette opération,

qu'il acheva sans prononcer une parole, il prit son réchaud & sortit du laboratoire, en disant au prince que s'il vouloit se donner la patience d'attendre un moment, il alloit lui faire voir quelque chose de bien plus extraordinaire. On l'attendit, mais inutilement. L'italien s'étoit servi de cette ruse pour faciliter son évasion. M. l'abbé d.... me fit voir les deux pièces, que M.... avoit conservées. J'étendrois trop le récit de cette visite, si je rapportois toutes les choses curieuses qu'il me fit observer. Je marquai beaucoup de reconnoissance pour ses civilités. Nous parlâmes encore de l'Angleterre; il me proposa de l'accompagner dans un voyage qu'il avoit dessein d'y faire. Je m'en excusai honnêtement, sur les engagemens que j'avois avec M. le duc de.... Il ne manqua point de me demander ce qui avoit causé mon retour si prompt à Paris. Je lui parlai de mon beau-frère Amulem & de son fils Muleid. Il faut, me dit-il, que vous me les fassiez voir, & que je leur procure l'honneur de faire la révérence à M..... Je le remerciai de cette offre, & je les lui amenai le jour suivant. Il nous présenta à lui. Nous en fûmes reçus fort gracieusement. Il fit à Amulem plusieurs questions sur le gouvernement du grand-seigneur, & sur les forces de l'empire ottoman. Il lui dit, en parlant de sa religion : Je ne la trouve guère sainte; mais elle me semble fort aimable, ne

fût-ce qu'en ce qu'elle n'oblige pas de voir toujours la même femme. Amulem répondit agréablement, que si c'étoit un mal d'être obligé de voir toujours une seule femme, c'en devoit être un bien plus grand d'en voir toujours plusieurs. Point d'équivoque, reprit M.... le mal de n'en voir qu'une est si grand, que je n'en saurois rire; & si l'on n'étoit un peu turc sur certains articles, un pauvre chrétien auroit bien de la peine à vivre. Nous eûmes, par la bonté de ce grand prince, un de ses officiers pour nous conduire à Versailles, & dans tous les lieux où l'on n'a pas la liberté d'entrer sans être introduit.

Le hasard nous fit rencontrer à Fontainebleau M. le marquis d'Antremont, ambassadeur du roi de Sicile. Je l'avois connu à Rome long-tems auparavant, & j'étois même lié particulièrement avec lui. Comme je ne m'imaginois nullement qu'il fût à Paris, & encore moins qu'il y fût avec un titre si distingué, je ne me remis point son visage, lorsqu'on me le montra sous le nom de sa dignité. Il me reconnut le premier, & sa politesse le fit avancer vers moi pour m'embrasser. Nous nous promenâmes, en nous entretenant de nos anciennes liaisons & de nos aventures romaines. Il avoit failli de périr à Rome, par la jalousie d'un cardinal, dont il voyoit secrètement la maîtresse. Deux sbirres, apostés par ce prélat, l'avoient

attaqué le soir dans la rue , & il n'avoit dû sa vie qu'à son adresse & à sa valeur. Le péril qu'il avoit couru l'effraya si peu , qu'il revit sa belle dès le lendemain , en prenant seulement la précaution de se déguiser. Il se couvrit d'un habit de père jacobin , & il continua de la visiter tous les jours sous ce masque. Le cardinal découvrit la ruse ; & l'ayant fait veiller , il le fit prendre par les archers de l'inquisition , comme un moine débauché qui caufoit du scandale à l'église. Il fut enfermé dans une étroite prison , d'où il ne put se tirer qu'après y avoir demeuré six semaines. Le cardinal eut la malice de répandre le bruit qu'il y avoit été traité comme on traiteroit peut-être un moine dans le même cas, c'est-à-dire , fouetté rigoureusement. Cependant cette médifance fut reconnue fausse par le cardinal même , qui étant tombé peu après dans une maladie mortelle , fit prier le marquis de se rendre auprès de son lit, & lui demanda pardon publiquement du tort qu'il avoit fait à sa réputation. Nous eûmes l'honneur de dîner avec M. le marquis d'Antremont , & de retourner le lendemain à Paris dans son carrosse. Nous n'y fîmes pas un long séjour. La curiosité d'Amulem étant satisfaite, nous reprîmes le chemin de la province.

Lorsque nous approchâmes de la maison de ma fille , je fis avancer mon laquais plus vite que
nous ,

nous, pour l'avertir que nous serions le soir à souper chez elle. Je fus surpris de le voir, peu après, revenir au-devant de nous en galopant. Il m'apprit que le marquis, mon élève, étoit au logis depuis quatre jours; & me présentant une lettre, il me dit que c'étoit par l'ordre du marquis qu'il me l'apportoit, qu'elle étoit de monsieur le duc son père, & qu'il me prioit de la lire avant mon arrivée. Je la lus promptement. Monsieur le duc me marquoit que son fils l'avoit pressé avec tant d'instances, de lui accorder la permission d'aller attendre mon retour de Paris chez ma fille, qu'il avoit craint de l'affliger trop en le refusant: qu'il le croyoit là en aussi bonnes mains que dans les siennes, & qu'il se persuadoit que j'approuverois son voyage. Comme cette lettre ne contenoit rien de plus, je ne pouvois m'imaginer quelle raison le marquis avoit eue de me l'envoyer avec tant de diligence. Cependant, en y pensant davantage, je compris que la crainte que je ne fusse mécontent de le voir à mon arrivée, & que je ne le soupçonnasse de s'être dérobé à monsieur son père, l'avoit porté à me prévenir, comme il avoit fait. Il m'avoua, le soir, que j'avois deviné juste. Je ne laissai point, malgré la lettre, d'être très-peu satisfait de le trouver là. J'admirai même que monsieur le duc y eût pu consentir, après le danger où il s'étoit trouvé exposé;

sans compter qu'il n'ignoroit pas sa passion pour ma nièce , à laquelle des entrevues si fréquentes ne pouvoient manquer de servir d'aliment. Je n'augurai rien de bon de sa présence. Plût au ciel , pour son intérêt & pour celui de ma famille , que mon présage & mes craintes eussent été moins fondés , & qu'ils n'eussent point été justifiés par des événemens qui mirent le comble à tous les malheurs de ma vie ! C'est ce que je raconterai maintenant sans interruption ; car il me seroit difficile de mêler des choses étrangères & indifférentes , à un récit si intéressant.

Le marquis n'avoit pas perdu le tems , pendant les quatre jours qu'il avoit passés chez ma fille. Non-seulement il s'étoit ménagé cent occasions d'entretenir Nadine ; mais par une adresse , dont je crois que l'amour seul l'avoit rendu capable , car il n'étoit point naturellement artificieux , il avoit trouvé le moyen d'intéresser si fortement miladi R.... en sa faveur , qu'elle approuvoit hautement sa passion. Un secours de cette nature pouvoit faire faire , en un peu de tems , beaucoup de chemin à ma nièce. Ce n'est pas que j'aie jamais soupçonné miladi d'être propre à favoriser le vice ; mais de quoi ne sont pas capables deux jeunes amans dont on flatte l'inclination , & à qui l'on procure tous les moyens de se voir commodément ? Ma fille qui avoit

Découvert le fond du mystère, n'avoit point eu l'assurance d'en témoigner son sentiment ; mais ce fut la première nouvelle dont elle m'instruisit à mon arrivée. La crainte fit que je m'imaginai le mal encore plus grand qu'il n'étoit. Je ne tardai point à m'expliquer avec miladi, & à tâcher de tirer la vérité d'elle, en gardant néanmoins beaucoup de ménagemens, pour ne pas commettre ma fille. Lorsque j'en eus dit assez pour me faire entendre, elle reconnut qu'elle avoit eu quelque condescendance pour la passion du marquis, parce qu'elle la croyoit infiniment sincère ; & parce que la pauvre petite Nadine, ajoutant-elle, n'en avoit pas moins pour lui. Elle me dit, en riant, qu'il eût fallu avoir le cœur d'une dureté extrême, pour voir souffrir sans pitié deux enfans si aimables. Cependant elle me protesta que toute son indulgence s'étoit bornée à leur accorder quelques momens d'entretien dans son appartement, & cela toujours en sa présence. Je suis bien éloigné, Madame, repartis-je, d'en soupçonner davantage ; mais vous me ferez la grace de confesser que cette faveur même, toute innocente qu'elle est, ne leur étoit pas nécessaire. Vous savez le peu de proportion qui est entre le marquis & ma nièce. Amulem est un étranger, dont le rang, quoiqu'assez considérable parmi les turcs, est compté pour rien en France. Nadine

ne tire non plus aucun relief de la qualité de ma nièce , puisque ne l'étant que du côté de mon épouse , elle n'appartient point à ma famille. Rien ne peut donc la rapprocher du marquis , dans l'éloignement infini où elle est de son nom , de son rang , de ses richesses , & de toutes ses espérances. A quoi sert-il , Madame , d'entretenir dans le cœur de cette enfant une passion qui ne sauroit avoir d'heureuses suites pour elle ? Je veux bien ne la regarder jusqu'à présent que comme un badinage & un amusement de jeunesse ; mais ne savons-nous pas , vous & moi , que les conséquences de ces dangereux amusemens peuvent devenir sérieuses ? Je connois le naturel du marquis ; il est d'une vivacité qui vous effrayeroit , si vous la connoissiez comme moi. Miladi répliqua , en m'interrompant , qu'elle avoit fait attention d'avance à mes difficultés , & qu'elle les avoit trouvées si foibles qu'elle n'avoit pas cru s'y devoir arrêter ; qu'à la vérité Nadine n'étoit pas du rang du marquis , mais que c'est l'effet le plus ordinaire de l'amour , d'égaliser les conditions ; que rien n'étoit si commun en Angleterre , que ces assortimens inégaux ; que la foiblesse de notre sexe pour le sien étoit presque l'unique voie que la providence eût accordée aux femmes pour s'élever à la fortune ; que la jeune Nadine avoit assez de charmes pour borner l'ambition d'un prince ; & là-

dessus elle se mit à me rapporter les exemples de quantité de ducs & de milords anglois, qui n'avoient cherché qu'à satisfaire leur cœur, en se choisissant une femme. Il est vrai, Madame, lui dis-je, que cela est commun en Angleterre, mais nos coutumes sont différentes. D'ailleurs le soin, que j'ai consenti à prendre de la conduite du marquis, m'oblige en honneur de veiller à ses vrais intérêts. Ne doutez pas que dans toute autre situation, je ne fusse bien-aise de voir Nadine prendre le chemin de devenir duchesse. Cette chère enfant seroit reine, si sa fortune répondoit à mon affection. Mais je suis le gouverneur du marquis. Son père, sa famille, se reposent de sa conduite sur mon honneur & sur ma sagesse. Je ne trahirai point leur confiance; je ne dis pas seulement pour l'avantage de ma nièce, mais pour celui-même de toute ma postérité. Enfin, Madame, ajoutai-je, c'est une affaire où je me croirois criminel par la seule incertitude; & grâces à Dieu, j'ai trop d'honneur pour demeurer suspendu un seul moment entre le crime & mon devoir.

Le fruit de cette conversation fut d'engager miladi R.... à ne plus prêter la main au commerce de nos jeunes amans. Je n'aurois pas différé à mettre Nadine pour quelques années dans un couvent, s'il ne m'eût paru trop dur de

l'ôter à son père , pendant le peu de tems qu'il avoit à demeurer en France. N'y pouvant donc penser avec bienséance , je me retranchai à trouver quelque nouveau moyen d'éloigner le marquis. Mais je n'en pus imaginer d'assez vraisemblable , pour espérer qu'il ne sentît point ma ruse ; & je pris le parti d'écrire à M. le duc , pour lui marquer les nouvelles raisons que j'avois de souhaiter qu'il le rappelât. Je le priois d'employer quelque prétexte comme celui de le faire habiller , ou de lui faire prendre quelques remèdes , avant notre départ pour l'Allemagne. La lettre de M. le duc vint en peu de jours. Le marquis , qui le révéroit extrêmement , n'osa demeurer un moment après l'avoir reçue. Je fis violence à ma sincérité , jusqu'à lui témoigner du regret de le voir partir.

Je m'applaudissois néanmoins de ce départ : il sembloit assurer toutes mes vues. Je me proposois d'aller rejoindre le marquis en moins de quinze jours , d'en passer quelques-uns avec lui , & de partir ensuite pour l'Allemagne , sans repasser chez ma fille. Amulem & son fils auroient pris un autre chemin , & nous nous serions rencontrés sur la frontière. Ce projet étoit simple , & me sembloit infailible. Mais hélas ! c'est la plus grande de toutes les infirmités humaines , de ne pouvoir pénétrer dans l'avenir. Les hommes sont obligés de travailler tous les jours à se rendre plus parfaits ;

eh ! peuvent-ils le devenir , s'ils ne connoissent point ce qui doit suivre le moment dont ils jouissent ? Comment éviter des fautes ou des malheurs , dont on ne prévoit pas les occasions ? Comment s'assurer d'obtenir le bien auquel on doit rendre , si l'on ne peut être certain d'en avoir les moyens ? On parle de l'expérience du passé comme d'un flambeau qui doit éclairer les démarches futures , & qui aide à conjecturer les évènements ; mais qu'un tel secours paroît foible , quand on considère la variété infinie des motifs qui font agir les êtres libres , & l'obscurité des ressorts qui déterminent les causes nécessaires ! J'ai soixante ans d'usage & de connoissance du monde ; & le fruit que j'en recueille , à l'égard de l'avenir , c'est d'avoir reconnu chaque jour de plus en plus , que toutes les règles de la prudence sont ordinairement fausses , & toujours absolument incertaines. En voici un nouvel exemple.

Dans le tems que j'étois le plus satisfait de l'ordre que j'avois mis dans les affaires de ma famille & dans les miennes , un gentilhomme , voisin de ma fille , vint me demander Nadine en mariage. C'étoit un parti plus avantageux qu'elle ne pouvoit l'espérer naturellement. Outre un grand bien , le gentilhomme étoit aimable : il avoit environ trente ans , & c'étoit uniquement par estime & par amour qu'il souhaitoit d'obtenir ma nièce. Rien ne paroissoit

devoir empêcher mon consentement, excepté peut-être l'âge de cette enfant, qui étoit à peine dans sa quinzième année. Je conférai sur cette proposition avec Amulem, mon gendre & ma fille : leur sentiment, comme le mien, fut de l'accepter sans balancer. Je n'y voyois plus d'autre difficulté que la violence qu'il faudroit faire sans doute à ce jeune cœur, où l'amour avoit pris de si profondes racines. Cette pensée me caufoit du chagrin, car je n'ai jamais approuvé la tyrannie des pères, qui exigent une obéissance aveugle de leurs enfans : l'exemple de mon grand-père étoit encore devant mes yeux, & je n'avois point oublié que c'étoit à cette source fatale que se devoient rapporter tous les malheurs de ma vie. Cependant le cas où je me trouvois par rapport à ma nièce, me paroissoit tout différent. C'étoit une chose impossible, que son mariage avec le marquis ; la perte de sa vie & de la mienne ne m'auroit pas fait relâcher là-dessus le moins du monde. Dans cette supposition, qui étoit constante & qui ne pouvoit changer, il me sembloit que loin de manquer d'indulgence pour elle, c'étoit la traiter avec une véritable affection que d'aider à la guérir ; & rien ne m'y paroissoit plus propre que de la mettre entre les bras d'un honnête homme, qui l'aimoit excessivement, & qui n'épargneroit rien pour lui faire mener une vie douce & heureuse. Ce raisonnement

me parut solide. Il me le paroît encore , malgré l'effet tragique qu'il a produit ; & si je me trouvois dans la même situation , avec aussi peu de connoissance de l'avenir , je prendrois assurément le même parti.

Etant donc arrêté à cette résolution , je fis appeler ma nièce , & je lui appris que M. de B... , avoit été touché de ses agrémens , & qu'il la souhaitoit pour sa femme ; que je croyois que c'étoit une affaire extrêmement avantageuse pour elle. Votre père , lui dis-je , & toute la famille s'accordent à penser la même chose. Il ne nous reste , ma chère nièce , que de connoître quels sont vos sentimens. Elle me répondit avec beaucoup de douceur , que c'étoit un langage si extraordinaire pour une fille de son âge , qu'elle ne savoit pas bien ce qu'elle devoit me répondre ; qu'elle étoit prête à obéir à toutes mes volontés ; mais que si j'étois assez bon pour lui permettre de suivre ses inclinations , elle ne souhaitoit que de vivre avec ma fille & miladi R.... qui avoient tant de bonté pour elle. J'affectai de prendre sa réponse pour un effet de sa modestie. Je la louai , je l'embrassai , & je lui promis que si elle vouloit me laisser le soin de son sort , je la rendrois bientôt parfaitement heureuse. M. de B... , lui dis-je , que nous vous destignons pour mari , viendra vous voir dès aujourd'hui ; il faut le recevoir avec honnêteté. Vous verrez que

c'est un aimable gentilhomme , que vous ne pourrez vous empêcher d'aimer. Elle ne me répondit plus que par une révérence , & je remarquai qu'elle passa avec empressement dans l'appartement de miladi R

Monsieur de B... vint pour la voir, sur la fin de l'après-midi ; on la fit appeler. Elle descendit , après s'être fait attendre assez long-tems. Je remarquai que ses yeux étoient altérés , & je ne doutai point qu'elle n'eût versé bien des larmes. Cette vue me fit pitié. Cependant elle eut assez de pouvoir sur elle-même , pour paroître tranquille & riante. Elle n'affecta pas même une rigueur excessive , lorsque son amant , à qui je l'avois déjà promise , prit la liberté de lui baiser la main. Il se retira fort satisfait , après m'avoir prié de conclure son mariage avant mon départ pour l'Allemagne. J'y étois résolu : j'en parlai le soir à miladi , qui feignoit de l'ignorer , parce que je ne m'étois pas encore ouvert à elle. Vous avez tant de bonté , lui dis-je , pour ma nièce & pour toute ma famille , que je ne veux rien faire d'important sans vous l'avoir communiqué. On me demande Nadine en mariage , & je trouve le parti si avantageux , que je l'ai accepté. Elle s'attendoit sans doute à cette ouverture , & sa réponse étoit méditée. Vous voulez donc être le bourreau de votre nièce , me dit-elle : Vous la voulez tuer plus cruellement que

vous ne feriez d'un coup de poignard. Qui a jamais vu marier une fille de quatorze ou quinze ans , malgré sa volonté ? Cette pauvre enfant se meurt déjà de chagrin ; & je suis si attendrie de ses larmes , que malgré tout l'attachement que j'ai pour votre fille , je ne veux point demeurer un moment dans cette maison , si vous lui faites cette violence. Et puis , ajouta-t-elle d'un air chagrin , après les droits que vous m'aviez accordés sur elle , il me semble que vous auriez pu me faire entrer pour quelque chose , dans cette belle résolution. Je l'assurai que la proposition & l'accord du mariage s'étoient faits si promptement , qu'à peine aurois-je pu lui en faire part plutôt. Pour ce qui regardoit la rigueur dont elle m'accusoit , je lui représentai toutes les raisons qui m'empêchoient de croire que c'en fût une , & je l'obligeai de confesser que ma nièce ne pouvant être au marquis , nous ne pouvions rien souhaiter de plus heureux pour elle , que l'occasion qui se présentoit.

J'en conviens ; me dit-elle à la fin : mais ce n'est point par l'idée que vous & moi pouvons nous en former , qu'il faut juger des avantages de cette occasion ; c'est par la satisfaction que votre nièce y peut espérer. Elle sera malheureuse , continua-t-elle ; je fais , par expérience , ce que c'est qu'un mariage où l'inclination n'a pas contribué. Pour la satis-

faire, & finir cette dispute, je fis appeler Nadine, & je lui parlai ainsi en présence de miladi.

J'apprens que vous n'êtes point contente du mariage que je vous ai proposé. Je vous aime trop tendrement pour vous y contraindre; mais je suis bien-aïse de vous expliquer mes sentimens sur ce qui cause votre répugnance. Je n'ignore pas votre inclination pour le marquis, ni celle qu'il a pour vous. Si vous vous êtes flattée de ce côté là de quelque espérance, il faut que vous commenciez, ma chère nièce, à vous désabuser aujourd'hui. Je vous jure devant Dieu, que vous ne ferez jamais au marquis; c'est une chose impossible, & sur laquelle vous devez vous rendre justice. Ne pouvant donc être à lui, c'est à vous de voir si vous voulez renoncer à tout autre engagement. Vous êtes libre. Songez seulement que vous affligerez votre famille, qui attend de vous autre chose, & que vous ne donnerez pas une idée honorable de votre sagesse, & de votre modestie.

J'avoue que mon discours étoit captieux pour une enfant de cet âge, qui avoit toujours été accoutumée au respect & à l'obéissance. Aussi n'y répondit-elle, qu'en m'assurant qu'elle étoit prête à faire tout ce que son père & moi voudrions exiger d'elle. Je lui dis que c'étoit ainsi que devoit se conduire une fille bien née; & que s'il en coûtoit un peu à son cœur pour oublier

le marquis, elle devoit considérer que c'étoit un sacrifice nécessaire, auquel elle seroit obligée, quelque parti qu'elle pût prendre. Je la laissai avec miladi, quoique j'eusse quelque défiance de ses conseils. Je dis le lendemain à monsieur de B..... qu'il falloit prendre promptement des mesures pour son mariage, s'il vouloit le conclure avant mon départ. Il écrivit sur le champ à l'évêque; il en reçut, en moins de huit jours, les dispenses & les permissions qui s'accordent dans une hâte extraordinaire. La cérémonie fut célébrée presqu'aussitôt. Nadine fut baptisée & mariée dans un même jour. Elle me parut soutenir cette action de fort bonne grace, Il n'y eut que miladi R..... qui refusa constamment d'être présente à la noce.

Cette dame avoit ses raisons pour tenir cette conduite. J'en parlerois peut-être avec plus de chaleur, si elle n'en avoit été trop rigoureusement punie. Son aveugle affection pour Nadine lui avoit fait prendre des mesures irrégulières, pour l'ôter à M. de B....; & les voyant déconcertées par notre promptitude, elle en ressentoit un chagrin qui l'empêcha de paroître pendant toute la fête. Elle avoit écrit au marquis, par un exprès qu'elle avoit envoyé chez monsieur le duc son père. Elle lui avoit découvert dans la lettre, qu'il étoit sur le point de perdre ma

nièce sans retour ; que son mariage étoit conclu, & qu'il ne tarderoit pas quinze jours à s'exécuter ; que s'il l'aimoit toujours avec la même tendresse, il n'y avoit plus qu'une résolution hardie qui pût le rendre heureux, qu'elle favoriseroit toutes ses entreprises ; que s'il pouvoit s'assurer seulement de deux hommes fidèles, & se rendre la nuit chez ma fille, elle engageoit sa parole, non-seulement de livrer sa maitresse entre ses mains, mais d'accompagner elle-même leur fuite, pour mettre l'honneur de Nadine à couvert ; qu'elles se retireroient ensemble dans un couvent, ou qu'elles passeroient en Angleterre si elles s'y trouvoient forcées ; qu'au reste il devoit craindre peu la colère de monsieur le duc son père, parce qu'elle étoit en état de rendre Nadine digne de lui, en la faisant son héritière : elle le conjuroit de se presser, & elle lui marquoit même la nuit où elle croyoit pouvoir lui rendre le service qu'elle lui promettoit.

Ce fut un bonheur, qu'elle n'eût pu prévoir que le moment des nœces fût si proche. Elles s'accomplirent, deux jours avant le terme de son assignation. Le marquis avoit pris l'alarme, en recevant cette lettre. Sa vivacité lui permit à peine un moment de repos. Il se détermina, sans rien examiner, à suivre toutes les instructions de miladi, & il lui écrivit qu'il seroit chez elle

à point nommé. Au lieu de deux hommes , il en prit quatre pour l'accompagner. Miladi l'attendoit , désespérée de la ruine de son projet. Il se glissa le soir dans son appartement , sans être aperçu de personne. Il avoit laissé ses quatre hommes & ses chevaux dans le bois. Quelle fut sa désolation , en apprenant que Nadine étoit dans les bras d'un autre ! il m'a dit , depuis , que cette fatale nouvelle le fit tomber à terre sans sentiment. Etant revenu à lui , il se fit raconter toutes les circonstances de sa perte ; & voyant qu'il ne lui restoit pas même l'ombre de l'espérance , il se livra à toutes les extravagances de l'amour malheureux. La nuit étant près de finir , miladi lui conseilla de se retirer. Il ne put se résoudre à retourner si-tôt chez son père. Il la pria de souffrir qu'il revînt l'entretenir la nuit suivante ; & pour ne pas s'éloigner trop de la maison de ma fille , il alla passer le jour , avec ses gens , dans un village qui en est à une lieue , & à peu près à la même distance de celle de M. de B..... où Nadine étoit déjà.

J'appris , le matin , qu'on avoit vu la veille cinq hommes à cheval , aux environs du château ; mais je n'eus pas le moindre soupçon de la vérité. Je rendis même , ce jour-là , une visite particulière à miladi. Elle me parut toujours affligée du mariage de Nadine ; ce qui ne l'empêcha

pas néanmoins de consentir à l'aller voir le lendemain avec moi. Elle lui porta un présent considérable de pierreries, qu'elle la força d'accepter. Elle l'entretint long-tems à l'écart : mais comme c'étoit dans la même salle où nous étions, j'avois les yeux sur tous leurs mouvemens. Ma nièce rougit plus d'une fois. Il me sembloit que miladi exigeoit d'elle quelque chose, dont elle tâchoit de se défendre. Nous passâmes avec elle une partie de la soirée, & nous retournâmes au château vers minuit. En entrant dans la cour, j'aperçus de loin un étranger, qui me parut avoir toute la figure du marquis. Le ciel étoit obscur, & il se déroba si légèrement, que je ne pus en être assuré. Je demandai à miladi si elle n'avoit point remarqué la même chose; elle me répondit qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il fût si proche de nous sans ma participation. C'étoit néanmoins lui-même, qui s'ennuyoit en l'attendant. Il avoit passé la nuit précédente avec elle. Il s'étoit emporté en invectives contre ma dureté, contre l'ingratitude de Nadine, contre la malignité de sa fortune; il avoit juré de ne me revoir jamais; & s'imaginant n'avoir plus d'ami fidelle que miladi, il lui avoit ouvert son cœur avec une entière confiance. La première faveur, qu'il avoit demandée de son amitié, étoit de lui procurer une entrevue secrète avec
Nadine.

Nadine. C'est par lui-même que j'ai été informé, dans la suite, de tout ce détail.

Miladi sentit la difficulté & le danger de cette demande. Je suis même porté à croire, que ce fut à regret qu'elle lui promit d'y employer ses soins. Les sollicitations pressantes du marquis la touchèrent ; & ce fut dans la vue de le servir, qu'elle vint avec moi chez ma nièce. Elle étoit si accoutumée à manier l'esprit de cette jeune personne, qu'elle réussit à lui persuader ce qu'elle voulut. Mais ce n'étoit pas une entreprise aisée, que d'introduire le marquis chez elle ; son mari, qui l'adoroit, ne la perdoit pas de vue. Elles se séparèrent donc, sans avoir pris de résolution assurée. Mon misérable destin me fit contribuer moi-même à leur procurer l'occasion qu'elles souhaitoient. En revenant de chez M. de B.... je dis à mon gendre, en présence de miladi, que je le priois d'inviter le lendemain à souper monsieur & madame de B..... il me le promit. Miladi feignit de ne pas prêter l'oreille ; mais ayant formé sur le champ son dessein, sur ce qu'elle avoit entendu, elle le communiqua la nuit même au marquis. C'étoit de lui faire passer tout le jour dans son appartement, jusqu'à l'heure du souper, & d'en avertir secrètement ma nièce à son arrivée. S'il ne lui étoit pas possible de se dérober à son mari avant que de se mettre à

table , elle devoit feindre , pendant le souper même, quelqu'incommodité qui l'obligeroit de sortir. Ce plan paroissoit sans difficulté ; cependant, lorsque ma nièce en fut instruite, elle en trouva une, sur laquelle on ne put la résoudre à passer. Se voir seule & renfermée dans une chambre avec le marquis, ce fut à quoi tous les raisonnemens de miladi ne purent la faire résoudre ; il fallut, pour tout accorder, que cette dame s'engageât, sous prétexte d'une indisposition, à ne pas sortir de son appartement. M. de B..... qui ne l'avoit point vue à son mariage, & qui favoit qu'elle ne l'avoit point approuvé, nous dit ingénument en nous mettant à souper, qu'il attribuoit son absence à un reste de haine pour lui ; mais que le tems la rendroit plus traitable, ou que s'il continuoit de lui déplaire, il prendroit le parti de s'en consoler. Ma nièce ne parla pas sitôt de la cause qui devoit la faire sortir de table ; elle n'étoit pas sans doute assez intrépide pour faire cette démarche sans être un peu tremblante. Elle se leva néanmoins vers le milieu du repas ; & elle quitta la salle, en nous disant qu'elle seroit de retour à l'instant. Elle ignoroit que l'amour abrège les momens ; ceux qu'elle passa avec miladi & le marquis lui parurent si courts, que ne revenant point aussitôt qu'elle l'avoit dit, M. de B.... en eut de l'inquiétude.



*Ma Nièce étoit tombée dans un profond
évanouissement.*

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

Il se leva de table , pour s'informer de ce qu'elle étoit devenue. Un laquais lui dit qu'elle étoit montée à l'appartement de miladi. Il revint dans la salle , nous rapporter cette nouvelle. Mon mauvais génie m'inspira de lui dire qu'il falloit profiter de cette occasion pour faire une civilité à miladi , en tâchant de l'engager à venir passer avec nous quelques moments. Il sortit dans ce dessein. A peine eut-il été absent quatre minutes , que j'entendis le bruit d'un coup de pistolet , & la voix de quelques domestiques , qui crioient au meurtre , au meurtre , au secours. Tout ce que nous étions d'hommes dans la salle , y courûmes promptement. Le premier objet que j'aperçus fut le marquis , qui descendoit l'escalier d'un air fier & le pistolet à la main : Monsieur ; me dit-il en venant à moi , je suis désespéré du malheur qui vient d'arriver dans votre maison. M. de B.... a assassiné miladi à mes yeux d'un coup d'épée , & je lui ai cassé la tête à lui-même d'un coup de pistolet. Portez , s'il vous plaît , quelque secours à votre nièce , que j'ai laissée en haut sans connoissance. Je suis, Monsieur , ajouta-t-il en s'éloignant ; mais je ne me crois pas criminel.

Dans le trouble où j'étois , je fis peu d'attention à sa sortie. Je montai à l'appartement de miladi , que je trouvai assise & toute sanglante ,

mais à qui il restoit encore quelque sentiment de vie. M. de B..... étoit étendu sans mouvement ; sa cervelle paroissoit en plusieurs endroits sur le plancher. Ma nièce étoit tombée dans un profond évanouissement : & j'ai su de la femme de chambre de miladi , que le marquis avoit eu soin de la relever , & de la mettre dans le fauteuil où je la trouvai. Je fis éloigner le cadavre de M. de B..... Nous donnâmes tous nos soins à miladi , qui eut peine à me reconnoître , tant elle étoit affoiblie par la perte de son sang. Nadine revint bientôt à elle-même ; je priai ma fille de la faire transporter dans une chambre , & d'y prendre soin d'elle.

Lorsque nous fûmes un peu revenus d'un trouble aussi affreux , je me fis raconter par la femme de chambre de miladi toutes les circonstances de cette scène funeste , dont elle avoit été témoin. Elle me dit que pendant que le marquis entretenoit ma nièce , en présence de miladi , M. de B..... étoit entré dans l'appartement , sans frapper à la première porte ; que cette dame , ayant entendu marcher dans l'antichambre , s'étoit levée à la hâte , & qu'elle avoit entr'ouvert sa chambre ; que M. de B. . . . qui en étoit déjà tout proche , avoit apperçu le marquis assis près de sa femme ; qu'il avoit poussé rudement la porte , pour entrer malgré miladi , & que ne pouvant l'emporter sur

elle, il lui avoit allongé un coup d'épée par l'ouverture de la porte dans laquelle il avoit passé la jambe ; que le marquis , qui s'étoit levé pendant ce tems-là , voyant tomber cette dame & M. de B... venir vers lui la pointe baissée , lui avoit fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet. O Providence , m'écriai-je ! j'adore tes dispositions ; mais que les effets en sont sanglans & impitoyables ! Si tu as encore des coups que je redoute , ce ne sont point ceux que tu ferois tomber sur moi-même. Hélas ! je serois trop heureux que tu m'en eusses réservé un , qui pût finir tout d'un coup ma misérable vie.

Miladi ayant repris assez de force pour diminuer notre inquiétude , je quittai sa chambre , & j'entrai dans celle où ma fille étoit encore avec Nadine. Elle l'avoit fait mettre au lit. Je m'assis près d'elle ; & voyant à sa pâleur & à ses larmes combien elle étoit touchée des malheurs qu'elle venoit de causer , je ne voulus point achever de l'accabler par des reproches. Sa main , que je pris entre les miennes , étoit toute tremblante. Je l'exhortai à prendre courage , & à tâcher de se remettre un peu de cette extrême agitation. Elle avoit trop d'esprit pour ne pas remarquer que c'étoit par un excès d'indulgence , que je ne lui témoignois point de ressentiment. Elle me dit , en me serrant la main : Ah , Monsieur ! ne me traitez pas avec tant de

bonté, si vous ne voulez pas que je me croye encore plus coupable. Cependant j'espère qu'on ne vous aura pas grossi mon crime, & qu'on vous aura rapporté fidèlement avec quelle innocence j'ai vu le marquis. C'étoit l'unique fois que je me serois permis de le voir dans tout le cours de ma vie. O Dieu ! ajouta-t-elle en fondant en larmes, faut-il qu'elle ait été si funeste ! faut-il que je puisse me reprocher la mort de M. de B.... ! Je la consolai autant qu'il me fut possible, & j'empêchai son père Amulem de lui parler d'une manière dure, qui l'auroit encore plus accablée.

Je n'avois point eu jusqu'alors un moment pour penser au marquis. J'étois incertain de ce qu'il étoit devenu, & j'aurois voulu pouvoir en apprendre quelque chose, avant que d'écrire à M. le duc, & de lui rendre compte de notre funeste aventure. J'étois résolu d'envoyer le matin quelques domestiques de divers côtés, dans l'espérance qu'ils découvreroient ses traces ; mais je fus délivré de cette peine, par une lettre qu'on m'apporta de sa part à mon lever. La voici ; je n'y change rien.

Si je n'étois bien sûr, Monsieur, que, malgré le préjugé que la vue de deux personnes mortes aura pu vous inspirer contre moi, vous êtes trop juste & trop bon pour me condamner absolument sans m'entendre, je m'affligerois sans mesure, du risque où je me suis exposé de perdre votre estime &

votre amitié. Mais je suis persuadé que si vous avez eu peine, sur les apparences, à me croire tout à fait innocent, votre bonté pour moi vous laissera écouter du moins ce que j'ai à vous dire pour ma défense. Ce n'est point le reproche de ma conscience qui m'a fait fuir, c'est seulement la crainte d'augmenter la douleur de votre perte, par la vue de celui qui en est malheureusement la cause. Si je croyois que ma présence ne vous fût point devenue trop odieuse, je vous proposerois un rendez-vous, où j'aurois la satisfaction de vous ouvrir mon ame, & de vous forcer à convenir de mon innocence. Le porteur de ce billet vous apprendra le lieu où je suis, & recevra vos ordres sur celui où vous trouverez à propos que nous nous voyions.

Je n'avois pas fini de lire cette lettre, que j'en reçus une de M. le duc par un exprès. Elle contenoit des marques de son inquiétude, sur ce qui pouvoit être arrivé au marquis, depuis quatre ou cinq jours qu'il s'étoit échappé de chez lui. Il le croyoit néanmoins, disoit-il, près de moi, & il me prioit de l'en informer sur le champ par le même exprès. Je lui fis réponse aussi-tôt. Comme son courier n'avoit point eu le tems d'être instruit de notre malheur, je n'en touchai rien à M. le duc, me réservant à lui en parler de vive voix. Je me contentai de lui marquer que le marquis

étoit en sûreté, & que dans peu de jours nous serions l'un & l'autre dans ses terres. Je pensai ensuite à la conduite que je devois tenir avec le marquis. Dans le fond, je n'avois pas de peine à comprendre qu'il étoit peu criminel. Il avoit tué M. de B.... dans le cas où la nécessité justifie, c'est-à-dire, pour conserver sa propre vie. Son entretien secret avec ma nièce étoit une faute, mais dont il étoit moins coupable que ma nièce elle-même, & miladi R.... J'ignorois encore les projets d'enlèvement & de fuite, qu'il avoit formés de concert avec cette dame; ainsi, loin d'être mal disposé à son égard, je le trouvois plus à plaindre qu'à condamner. Je résolus donc de le traiter avec plus de douceur & d'affection qu'il ne sembloit s'y attendre. J'appris du porteur de sa lettre le lieu où il étoit, & je monrai à cheval aussitôt pour m'y rendre. C'étoit le même village, où il avoit passé les deux jours précédens. Lorsqu'il me vit arriver si-tôt, contre son attente, il parut extraordinairement surpris. Il étoit dans un négligé à faire compassion. Ses cheveux, ses habits étoient dans un désordre touchant; en un mot, il étoit dans l'équipage que peut conserver un homme qui a passé quatre ou cinq nuits sans se déshabiller, & sans prendre de repos. J'affectai de demander à Brissant, qui étoit à quatre pas de lui, s'il savoit où étoit son maître. Je conçois, Monsieur,

me dit-il lui-même, pourquoi vous avez peine à me reconnoître ; mais devez-vous être surpris, continua-t-il en me tirant à l'écart, de voir ce dérangement dans mon extérieur, puisque vous n'ignorez pas l'excès de mon trouble & de mes chagrins ? Vous auriez pitié de moi, malgré le mal que je vous ai fait, si vous saviez la douleur que j'en ressens. Je veux vous raconter tout ce qui s'est passé. Soyez après cela mon juge. Je demeurai en silence, pour lui laisser la liberté de s'expliquer. Il me rapporta tout ce qu'il pouvoit m'apprendre, sans commettre trop miladi. Il ne me parla point si-tôt, par exemple, de la lettre qu'il avoit reçue d'elle, ni du projet d'enlèvement qu'elle lui avoit inspiré ; mais il ne me cacha point qu'ayant appris le mariage de ma nièce, il étoit venu dans le dessein de le traverser ; que s'y étant pris malheureusement trop tard, il avoit vu miladi en secret, pendant plusieurs nuits ; qu'il l'avoit engagée, à force de prières, à lui procurer la satisfaction de voir secrètement ma nièce, &c. Par quels sermens, ajouta-t-il, pourrai-je vous persuader que mon unique prétention, dans cette entrevue, étoit de l'adorer & de pleurer à ses pieds ? Hélas ! pendant un quart-d'heure que je passai avec elle, je n'osai presque lever les yeux sur les siens. Je n'osai l'accuser d'ingratitude & d'infidélité. Mes soupirs me tinrent lieu de

reproches & de plaintes. Bien loin de penser au déshonneur de son mari , peut-être n'aurois - je pas évité son épée , s'il n'en eût voulu qu'à ma vie. Ce fut bien moins ma conservation , que la brutalité avec laquelle il assassina miladi , & la crainte du même traitement pour votre nièce , qui me forcèrent à lui donner la mort. Il est certain qu'elle m'étoit assurée , si je ne l'eusse pas prévenu ; mais je ne fais si j'aurois voulu l'éviter. Il ajouta qu'il se croyoit donc peu coupable à mon égard ; que je ne devois pas le rendre garant d'un malheur , qui venoit de la brutalité de M. de B... que tous ses sentimens , pour ma nièce , étoient d'une nature à soutenir l'examen du ciel même : enfin , que s'il avoit quelque chose à se reprocher , c'étoit moins par rapport à moi , qu'il n'avoit jamais cessé d'aimer , quoique j'en eusse usé si durement avec lui , qu'à l'égard de M. le duc son père , qu'il avoit abandonné sans l'avertir , & qui étoit sans doute alarmé de son absence. Après s'être ainsi efforcé de se justifier , il se tut , pour attendre ma réponse. Il me parut si tranquille sur son innocence , que je résolus de l'effrayer un peu ; je le fis néanmoins sans affectation. Je lui répondis , que quelque horrible que fût le malheur qu'il venoit de causer dans ma famille , je voulois bien mettre quelque distinction entre ses fautes & celles du simple hasard ; que je ne lui faisois un crime , ni

de la mort de M. de B.... que cet infortuné gentil-homme paroïssoit s'être attirée, ni de ses intentions par rapport à ma nièce, puisqu'il me protestoît qu'elles avoient été innocentes. Mais si vous n'avez pu vous dispenser, lui dis-je, d'ôter la vie à M. de B.... pour défendre la vôtre, comment vous justifierez-vous d'en être venu chercher témérairement l'occasion ? Quel désordre, ou plutôt quel excès de folie, d'avoir quitté furtivement M. le duc, & d'être venu, sans autre motif qu'une aveugle & inutile passion, vous précipiter dans mille périls ? J'accorde que vous ne les avez pas prévus : mais n'est-ce pas en cela même, que vous avez manqué de conduite & de jugement ? Une démarche si légère & si déréglée pouvoit-elle vous mener à une heureuse fin ? Considérez quelles en vont être les suites. En premier lieu, j'y vois une tache irréparable pour votre caractère & pour votre réputation. Le monde ne se fait point expliquer les motifs. On ne verra plus en vous que le meurtrier de mon neveu, c'est-à-dire, du neveu d'un homme que vous deviez aimer comme un second père. Vous l'avez tué dans ma maison & presque sous mes yeux ; quelle horrible récompense de la tendresse & de l'attachement que je vous ai marqués ! D'un autre côté, vous m'avez mis dans la nécessité de rompre tous les engagements que j'ai pris avec votre famille, pour votre

éducation ; car vous devez voir qu'il ne sauroit y avoir de liaison désormais entre nous. Ce n'est pas pour un ingrat, qui s'est rendu l'assassin de mon neveu, que j'irai prodiguer le reste de mes forces & de ma vie ; je ne le pourrois pas même avec bienféance. Enfin , quelle réception devez-vous attendre de M. le duc , lorsqu'il sera informé de ce qui vient d'arriver ? Il est déjà irrité de votre absence. J'ai reçu , ce matin , une lettre de lui par un exprès. Je connois son caractère : s'il a de la tendresse pour vous , lorsqu'il vous voit attaché à votre devoir , ne comptez pas qu'il laisse vos désordres sans punition. Voilà , Monsieur , ajoutai-je , ce que j'avois à vous dire , & ce qui m'a engagé à venir vous parler ici pour la dernière fois. Tout autre que moi n'y seroit venu peut-être que pour se saisir de votre personne , & vous livrer aux mains de la justice , qui punit , comme vous savez , les homicides ; mais je sacrifie mes ressentimens au souvenir des liens qui m'attachoient à vous. Retournez chez monsieur votre père , & soyez assuré que je ne ferai nulle poursuite contre votre vie.

En finissant ce discours , je feignis de vouloir me faire amener mon cheval , & de me disposer à partir. Il m'arrêta d'un air troublé & inquiet. Ne m'abandonnez pas , me dit-il , si vous aimez ma vie ; car je ne vous laisse voir que la moitié de mes peines , & je ne fais de quoi elles peuvent

me rendre capable. Je lui répondis que je ne voyois point quelles si grandes peines il pouvoit avoir, hors celle du repentir. Ou repentir, ou désespoir, reprit-il, elles sont telles, que si vous êtes résolu comme vous dites, de m'abandonner, & de me laisser retourner seul chez mon père, je prends dès ce moment le parti de sortir du royaume, & d'aller par-tout où il plaira au ciel de me conduire. Hé bien, lui dis-je, je consens à vous reconduire chez monsieur le duc. Je vous remettrai entre ses mains. J'aurai ainsi répondu jusqu'à la fin, à la confiance avec laquelle il s'étoit déchargé sur moi de tous les soins paternels; plutôt à Dieu que vous ne m'eussiez pas, contraint de détester un titre que j'avois accepté si volontiers ! Ma promesse le tranquillisa un peu. Je le priai de m'attendre le reste du jour au même lieu, & d'y prendre quelque repos jusqu'au lendemain, que je viendrois le rejoindre. Comme j'étois prêt à remonter à cheval, il me tira encore un moment à l'écart : Je crains, me dit-il, de vous offenser de nouveau, en vous parlant de votre nièce ; mais puisque vous n'ignorez pas l'ardeur de ma passion pour elle, ayez la bonté de m'apprendre en quel état vous l'avez laissée. Je lui répondis naturellement qu'elle étoit en bonne santé à mon départ.

Je trouvai en effet, à mon retour, qu'elle

n'avoit point d'autre incommodité que beaucoup d'affliction ; mais il en étoit bien autrement de miladi R..... Le chirurgien en levant le premier appareil , nous déclara que sa blessure étoit mortelle. Elle ne parut ni surprise , ni même fâchée de cette nouvelle. Au contraire , s'étant tournée vers moi , elle me dit qu'elle remercioit le ciel de la retirer du monde plutôt qu'elle n'espéroit ; qu'ayant désiré la mort tant de fois , sa présence ne lui caufoit point de frayeur ; qu'elle demandoit pardon à ma famille du trouble qu'elle y avoit apporté ; que pour ce qui regardoit la mort de M. de B..... elle nous conjuroit de ne pas la rejeter sur elle , parce qu'il n'y avoit rien eu de criminel dans toutes ses vues ; qu'elle n'avoit rien fait que par amitié pour Nadine , & par compassion pour le marquis ; & qu'elle se promettoit de la bonté du ciel , qu'il ne puniroit point ces deux foiblesses , comme il punit les crimes. Elle nous pria ensuite de recevoir ses deux dernières volontés : par l'une , elle faisoit Nadine héritière des deux tiers de tout ce qu'elle possédoit ; & par l'autre , elle en léguoit la troisième partie aux pauvres & aux malades de la paroisse de ma fille.

Elle mourut avant la fin de la nuit , dans des douleurs très-vives. Je la plaignis sincèrement. Pour une femme de son rang & de son mérite ,

la vie avoit été extrêmement malheureuse. Sa mort ne l'étoit pas moins. Elle se l'étoit sans doute attirée par quelques démarches indiscrètes ; mais il étoit aisé de voir qu'il y entroit moins de noirceur que de foiblesse. Elle n'avoit jamais su prendre d'empire sur ses passions , & elle s'étoit toujours laissée conduire par les caprices de l'amour ou de la haine. Tel est le caractère de la plupart des belles femmes, sur-tout de celles qui ont moins de raison & de vertu que de beauté. Leurs charmes , ces précieux dons du ciel , leur deviennent plus funestes qu'aux malheureux amans qu'elles mettent dans leurs fers. Toute leur vie se passe dans les agitations que leur cause le delir de plaire , ou le chagrin amer de se voir négligées. La passion la plus déréglée de leurs amans ne les expose pas à plus de vicissitude que leur propre légèreté. Mais s'il arrive avec cela qu'elles aient reçu de la nature un cœur tendre , c'est le comble de l'infortune pour elles , parce qu'elles sont alors tout ensemble la victime de leur propre foiblesse , & le jouet des idoles de leur cœur. Elles ont deux guides aveugles & bizarres ; leur propre passion & celle des objets qu'elles chérissent. L'amour , qui est toujours un tyran cruel , les traite en esclaves , en même-tems qu'il les fait servir à étendre son pouvoir , & qu'il les emploie comme ses ministres.

Sa mort ne m'empêcha point de partir le lendemain au matin. Je laissai à mon gendre & à ma fille le soin des funérailles, qui se firent simplement, & à petit bruit. Le marquis m'attendoit, avec le seul Brissant; il avoit renvoyé les trois autres personnes de sa suite, de peur que je ne soupçonnasse quelque chose du dessein qu'il avoit eu. En chemin, il employa ce qu'il y a de plus tendre dans les manières, & de plus pressant dans les expressions, pour obtenir que je ne me plaignisse point de sa conduite à monsieur son père. Il me fit souvenir du respect qu'il avoit toujours eu pour moi, & de la docilité avec laquelle il avoit reçu tous mes conseils. Pour me convaincre de la sincérité de son cœur, il me confessa toutes ses fautes, & même celles, me dit-il, qu'il avoit eu dessein de me cacher. Ce fut alors qu'il m'apprit les mesures qu'il avoit prises pour enlever ma nièce; mais il me protesta que sa résolution n'étoit pas de l'épouser sans mon consentement & sans celui de monsieur le duc; qu'il l'auroit conduite dans un couvent, pour rompre seulement son mariage avec M. de B....; qu'il seroit retourné ensuite à son devoir, & que s'il eût tâché de me fléchir, ce n'eût été que par ses prières & par ses larmes: que pourvu que je voulusse m'expliquer avec bonté sur son sujet, il ne désespéroit point d'amener mon-

sieur

leur le duc à ses desirs; qu'il s'étoit entretenu plusieurs fois avec lui sur son malheur d'Espagne; & que loin de lui reprocher sa passion pour dona Diana, il avoit regretté amèrement sa perte; que ma nièce lui plairoit infailliblement, si l'on pouvoit ménager une occasion de la lui faire voir; que ce n'étoit pas une chose difficile, ni pour laquelle je dusse avoir de l'éloignement; en un mot, que si je consentois à m'adoucir un peu, il ne doutoit pas qu'il ne pût parvenir à l'épouser par des voies honnêtes, avec l'approbation de monsieur le duc & de toute sa famille.

Je lui répondis, qu'il joignoit ensemble bien des choses qui ne s'accordoient guère; qu'il avoit besoin du pardon de monsieur son père, & qu'il parloit de lui demander des grâces; qu'il me proposoit de s'allier avec ma famille, & qu'il avoit rompu les liens qu'il avoit avec moi; qu'il souhaitoit d'épouser ma nièce, & qu'il venoit de massacrer son mari. J'avois cru l'embarrasser par cette réponse; mais, sans paroître suspendu un seul moment, il reprit, avec une effusion de cœur qui me fit connoître mieux que jamais son excellent naturel: Il est vrai que je suis coupable, mais rien ne peut m'empêcher de compter éternellement sur votre bonté, sur celle de mon père, & sur celle de votre nièce. J'avoue que je fus vivement touché de cette tendre marque

de confiance. Cependant, pour continuer de faire mon devoir & de le ramener au sien, je lui dis que quoique je ne voulusse point lui ôter l'opinion qu'il avoit de l'amitié de monsieur le duc & de la mienne, je souhaitois néanmoins qu'il ne s'en fît point une fausse idée; qu'il connoissoit monsieur le duc; qu'il devoit le regarder comme un homme inflexible dans ses justes volontés; & que pour moi, s'il avoit appris à me connoître dans le commerce étroit que nous avions eu l'un avec l'autre, il ne se flatteroit pas de me voir relâcher un moment de ce que j'avois une fois regardé comme mon devoir. Vous êtes donc résolu de m'abandonner, me dit-il tristement? Encore une fois, repliquai-je, je suis résolu de faire mon devoir. Je ne pus cependant refuser de lui promettre que je donnerois le meilleur tour qu'il seroit possible à son absence, & au funeste événement que son imprudence avoit causé chez ma fille.

Nous trouvâmes une nombreuse compagnie dans le château de monsieur le duc. C'étoit la fête du saint de la paroisse, qu'il se faisoit un plaisir de célébrer à la manière de la campagne. Il avoit invité toute la noblesse du voisinage. Le marquis fut assiégré de complimens à notre arrivée. Je profitai de ce tems, pour entretenir monsieur le duc en particulier. Il apprit avec surprise

les premières nouvelles de l'aventure du marquis. J'oubliai les intérêts de ma famille, pour ne lui raconter la chose que de la manière la plus favorable à son fils. Il entrevit néanmoins l'excès de ma complaisance, & il me fit connoître qu'il y étoit fort sensible : mais ayant continué de lui dire que quelque attachement que je conservasse pour le marquis, je me croyois obligé par la bienséance de renoncer à sa conduite & au soin de son éducation, je commençai à l'affliger véritablement. Il me demanda si c'étoit bien sérieusement que je me crusse obligé de prendre cette résolution. Elle me paroissoit si indispensable, que je ne tardai point à lui répondre qu'il étoit également de mon honneur & du sien que cette séparation se fît ; que la réputation du marquis n'en recevrait nulle atteinte, parce que le public n'ignoroit point de quelle manière j'en avois usé avec lui depuis la mort de mon neveu, & qu'on jugeroit avec raison, que lui en ayant marqué si peu de ressentiment, c'étoit un témoignage que je ne lui en faisois point un crime ; mais que cela n'empêchoit point qu'après un si tragique accident, nous ne dussions garder des mesures, ne fût-ce que pour déférer en quelque chose aux idées populaires ; que je n'en aurois pas moins de respect pour son illustre maison, ni en particulier moins d'affection pour le marquis ; que

je ne me priverois pas même du plaisir de le voir souvent , & de lui renouveler le souvenir de mes instructions ; enfin , qu'à la réserve d'une liaison aussi étroite que celle de vivre & de voyager ensemble , il n'y auroit nul changement dans mes sentimens & dans mes manières. J'ajoutai que mon intention d'ailleurs n'étoit pas de demeurer plus long-tems dans le monde ; que je soupirois après la solitude , d'où le desir de l'obliger m'avoit fait sortir ; que mon âge , mes dernières fatigues , & mes nouveaux chagrins me rendoient plus que jamais la retraite nécessaire ; que je promettois à Dieu d'y rentrer aussitôt que mon beau-frère auroit repris le chemin de l'Asie , & que je balançois même si je tiendrois la promesse que je lui avois faite , de le conduire jusqu'à Vienne.

M. le duc eut peine à goûter mes raisons. Il employa tout son esprit pour en affoiblir la force ; & voyant qu'elles faisoient toujours la même impression sur moi , il me fit cette proposition. J'ai ici actuellement quinze ou seize personnes de qualité , qui ont de l'esprit & de l'usage du monde. Consultons-les sur le cas où vous êtes. S'ils jugent , comme vous , que l'honneur ne vous permet point de demeurer plus long-tems avec mon fils , je cesserai de vous importuner par mes instances. Je répondis en riant , que le respect

qu'ils avoient pour lui ne manqueroit pas de faire pencher la balance. Nullement, me dit-il ; j'intéresserai leur honneur à me dire naturellement ce qu'ils pensent. Je veux même que ma voix & celle de mon fils soient comptées pour rien. Ils seront nos juges ; & si leurs sentimens se partagent , nous nous réglerons sur la pluralité. Je me rendis à sa volonté.

Il fit assembler sur le champ tout ce qu'il y avoit d'étrangers chez lui. Il s'y en trouva treize, la plupart d'une grande distinction. Monsieur le duc commença par leur apprendre la mort de mon neveu , avec toutes les circonstances de cet accident. Il leur proposa ensuite notre difficulté ; & pour prévenir la complaisance & la faveur , il pria chacun de donner sa voix en particulier par écrit. Cette cérémonie extraordinaire fut terminée en un moment. De treize voix , douze me furent favorables. Monsieur le duc soucrivit à ce jugement. Il se contenta de m'en marquer beaucoup de regret , dans les termes les plus honnêtes & les plus tendres. Le marquis en fut si chagrin , qu'il se retira sur le champ de l'assemblée. Je le suivis. En sortant , il me dit les larmes aux yeux : Je me suis donc trompé cruellement , Monsieur , en croyant avoir acquis un ami sincère & fidelle. Je le priai de m'écouter : Je vous ai donné jusqu'à présent , lui répondis-je, toutes

les marques d'amitié qui ont dépendu de mon pouvoir , & le ciel m'est témoin qu'il n'y en a point que je ne sois encore disposé à vous donner ; je n'en excepte point ma vie. Si vous avez donc quelque reproche à me faire , il ne peut tomber que sur la résolution que j'ai prise de me séparer de vous : or , examinez lequel de vous ou de moi est le plus à plaindre , ou vous qui ne perdez en moi qu'un homme ordinaire , dont l'unique mérite est la droiture & la probité ; ou moi qui perds en vous un cher fils , dont le commerce faisoit la principale douceur de ma vie. Ce que je dis est pour vous faire comprendre que je ne vous quitte point sans regret , ni sans de puissantes raisons. J'en ai même de plus fortes que celle que j'ai apportée à monsieur le duc , quoiqu'elle ait paru suffisante à tant d'honnêtes gens qui sont chez vous. Faites donc assez de fond sur les assurances que je vous donne , pour vous persuader que ce n'est ni mécontentement , ni défaut d'amitié , ni défiance de la vôtre , qui m'oblige à vous quitter.

Comme je me trouvois seul avec lui , je le fis entrer dans le jardin , où nous nous assîmes dans une allée couverte , & je continuai ainsi de lui parler. Recevez ici , mon cher marquis , les derniers sentimens de ma tendresse , ou plutôt ses dernières expressions , car le senti-

ment n'en finira qu'avec ma vie. J'oublie pour jamais les égaremens où vous êtes tombé, pour n'avoir pas toujours suivi mes conseils ; j'en accuse la vivacité de votre âge. J'oublie les dernières douleurs que vous m'avez causées ; je fais à quelle source je dois les rapporter. Votre esprit est droit & sans artifice ; votre cœur est sincère , bienfaisant , généreux ; il est tel qu'il faut pour faire de vous le plus aimable & le plus vertueux de tous les hommes. O Dieu ! m'écriai-je , en m'interrompant moi-même , pour faire sur lui plus d'impression , pourquoi permettez-vous que les plus parfaits ouvrages de vos mains puissent être corrompus par les passions & défigurés par le vice ! Sans ces cruels ennemis , que d'heureux naturels se porteroient à la vertu par inclination ! que de fruits d'honneur , de sagesse & de modération n'en recueilleroit-on pas pour l'avantage général de la société humaine ! L'amour seul est capable de les détruire. O mon cher marquis ! armez-vous de courage contre cette honteuse foiblesse. Hélas ! je fais que le poison est dans le fond de votre cœur. Voyez les effets funestes qu'il a déjà produits ; en moins de six semaines il vous a fait plonger vos mains trois fois dans le sang. L'amour est violent ; il est injuste , il est cruel , il est capable de tous les excès , & il s'y livre

sans remords. Délivrez-vous de l'amour , & je vous vois presque sans défaut. L'âge mûrira vos vertus. Il vous apportera le mérite de les exercer avec connoissance. Vous deviendrez honnête homme par principes , c'est-à-dire , d'une probité constante & inébranlable ; car la raison fortifie la nature : & lorsqu'elles se prêtent ainsi leurs secours , elles forment les grands hommes & les vertus parfaites.

Je parlois au marquis avec un mouvement si animé , que je n'appercevois point un laquais qui étoit près de moi , & qui n'osoit m'interrompre. Il venoit , par l'ordre de monsieur le duc , nous prier de retourner à la salle. On nous y attendoit , pour être présens au récit d'une histoire qui devoit être racontée par un gentilhomme de la compagnie. J'en avois moi-même fait naître l'occasion. Comme on s'entretenoit de la résolution que j'avois prise de quitter le marquis , & qu'on admiroit qu'il m'eût manqué une des treize voix pour l'approuver , celui qui m'avoit refusé la sienne se déclara hautement : C'est moi , dit-il , qui n'ai pas cru devoir être du sentiment des autres ; mais vous ne serez pas surpris , Messieurs , de cette singularité , si vous avez la patience d'en vouloir entendre les raisons. Je me suis trouvé dans un cas semblable en quelque chose à celui dont il est question ; & comme

j'ai pris un parti tout différent de celui pour lequel vous vous êtes déclarés, il m'a paru que mon opinion devoit être conforme à ma conduite. Il offrit à monsieur le duc de lui raconter son histoire ; elle étoit connue de quelques personnes de l'assemblée, qui la crurent assez intéressante pour proposer de nous faire avertir. Le gentilhomme se nommoit M. de Sauvebœuf ; il commença ainsi son récit.

Après la mort de mon père & de ma mère, j'étois demeuré seul héritier de ma famille, avec une sœur âgée d'environ six ou sept ans. J'en avois alors vingt-deux, & j'étois déjà capitaine de cavalerie. Mon emploi ne me permettant point de veiller à l'éducation de ma sœur, mon père avoit prié, en mourant, un riche gentilhomme de nos voisins qui avoit une fille à peu près du même âge, de les faire élever ensemble, & de tenir lieu de père à ma sœur, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le tems de penser au mariage. Cet honnête gentilhomme, dont le nom étoit M. d'Erletan, entra de bon cœur dans les dernières intentions d'un ami. Il prit ma sœur chez lui, & il n'eut pas moins de tendresse pour elle que pour sa propre fille. Il avoit outre cet enfant, deux fils, d'un âge peu différent du mien. J'étois lié d'amitié avec eux. Il ne se passoit point d'année que je ne retournasse pour quelques mois dans la province ; &

m'ennuyant de demeurer seul chez moi , j'étois continuellement chez messieurs d'Erletan. Ils m'y obligeoient d'ailleurs par leurs honnêtetés. Je prenois plaisir aux différences sensibles que sept ou huit mois d'absence me faisoient appercevoir tous les ans dans ma sœur. Ses traits se développoient , sa taille commençoit à se former ; en peu d'années elle devint assez aimable pour attirer les yeux des jeunes d'Erletan. Ils prirent de la passion pour elle , tous deux presque en même tems. L'aîné portoit le nom de leur maison , & l'autre s'appelloit d'Olingry. Il étoit impossible qu'étant l'un & l'autre avec la même inclination dans le cœur , & n'ayant que les mêmes occasions de la déclarer , ils ne se reconnussent pas bientôt pour rivaux. Cette connoissance ne les empêcha point d'être amis. Ils avoient toujours été mieux ensemble , que ne le sont communément des frères du même âge. Cependant comme ils ne pouvoient prétendre tous deux à l'affection de ma sœur , ils se promirent mutuellement de faire dépendre leur bonheur de son choix , & son choix de leurs services ; de sorte que le malheureux devoit céder la place , sans murmurer de son sort. Leur passion sans doute étoit encore bien loin de l'excès , lorsqu'ils faisoient entr'eux cet accord tranquille ; ou du moins ils connoissoient peu l'amour , s'ils se crurent capables de

l'observer. Ils avoient ajouté au traité , qu'on se rendroit compte de bonne foi des progrès qu'on auroit faits , & que de part & d'autre on seroit disposé à voir le triomphe d'un frère, sans le regarder sous l'odieuse qualité de rival. Ma sœur devint l'objet de tous leurs soins ; ils dressèrent leurs attaques avec méthode. Leur amitié se soutint long-tems si parfaite, qu'ils conféroient ensemble sur les moyens de l'attendrir ; & quoiqu'ils parussent agir diversement , les deux systèmes étoient l'effet de leurs résolutions communes. Ils furent même fidèles assez long-tems à se communiquer leurs plus secrètes dispositions, mais cela ne dura qu'autant que leur fortune fut égale , & que l'inclination de ma sœur tarda à se déclarer. L'aîné d'Erletan fut préféré par l'amour. D'Olingry s'en aperçut. Il étoit vif & violent ; peut-être même n'avoit-il pas des vues aussi honnêtes que son frère : l'événement du moins a donné lieu de le juger. La froideur prit bientôt entr'eux la place de l'amitié. D'Erletan fut le premier qui parut plus réservé ; c'étoit moins par haine , que par considération pour son frère. Il n'avoit nulle raison de l'aimer moins ; il vouloit lui épargner seulement le chagrin d'apprendre sa mauvaise fortune de la bouche d'un rival heureux. Cependant d'Olingry , qui vit ce changement dans la conduite de son aîné , dé-

couvrit sans peine à quelle cause il devoit l'attribuer. Il étoit trop emporté pour garder des mesures ; il querella son frère, en lui reprochant sa dissimulation & sa mauvaise foi. Celui-ci lui protesta en vain que son déguisement venoit de pure amitié. Il ne put apaiser par ses soumissions , ce cœur fier , qui se désespéroit d'être supplanté , & qui prenoit toutes ses caresses pour de nouvelles insultes.

Leurs affaires étoient dans cette situation , continua M. de Sauvebœuf , lorsque j'arrivai à Erletan. La division des deux frères fut une des premières choses dont je m'aperçus. Je les aimois tendrement : j'employai tous mes efforts pour les réconcilier. L'opiniâtreté de leur haine me rendit si attentif à toutes leurs démarches , que je découvris enfin la cause secrète qui les divisoit. Je tremblai pour ma sœur , elle m'étoit plus chère que moi-même. Je la priai , avec instance , de m'apprendre tout ce qu'elle savoit de ce fatal mystère. Je ne remarquai que trop , par son embarras , qu'elle y étoit elle-même intéressée ; & quoique je tirasse d'elle quelques aveux vagues & incertains , il m'étoit aisé de voir que la moitié de la vérité demuroit au fond de son cœur. Mon inquiétude devint si forte , que je pris la résolution de la tirer de chez M. d'Erletan. Je ne me défois point ab-

folument de sa sagesse, mais je la voyois exposée à un danger inutile : elle n'étoit point un parti assez riche pour l'aîné des deux frères ; & la mauvaise humeur de d'Olingry me faisoit connoître manifestement qu'il n'étoit point l'amant favorisé. Je la priai donc de se préparer au départ ; & pour ne rien faire qui sentît l'affectation , je représentai à M. d'Erletan le père , que ma maison & mes affaires ayant besoin d'un guide , ma sœur étoit en âge d'en prendre la conduite. D'Erletan l'aîné appréhenda que cet éloignement ne lui fit perdre sa conquête. Ses vues étoient pleines d'honneur ; il auroit épousé ma sœur sans balancer , si la crainte de déplaire à son père & un reste de considération pour le malheureux d'Olingry ne l'eussent arrêté. Se voyant néanmoins à la veille d'être séparé d'elle , & se défiant de la violence de son frère , l'amour éteignit tous ses scrupules. Il lui proposa de l'épouser secrètement avant son départ ; elle y consentit. Ils se firent marier , le soir même , par le curé de la paroisse , dans la chapelle du château. Quelqu'attention qu'eût sans cesse d'Olingry à veiller sur leurs démarches , ils avoient pris de si justes mesures , qu'il n'eut pas le moindre soupçon de leur mariage ; mais ils s'observèrent moins après la cérémonie , de sorte que s'étant arrêtés dans un vestibule pour concerter

de quelle manière ils pourroient passer la nuit ensemble , le mauvais génie de nos deux familles l'amena assez proche d'eux , pour entendre une partie de leur discours. Ma sœur couchoit ordinairement dans une chambre , qui touchoit à celle même de M. d'Erletan le père. Sa femme de chambre , qui étoit dans le secret du mariage , couchoit dans un cabinet voisin. D'Erletan convint avec ma sœur , qu'à l'heure où chacun se met au lit , il se rendroit à sa chambre , & qu'à un certain signal elle lui feroit ouvrir sa porte. Ils se séparèrent ensuite , pour ne pas donner lieu aux soupçons.

On a toujours rendu cette justice à d'Olingry , qu'il n'avoit pas la moindre connoissance de leur mariage ; sans quoi il faudroit regarder la résolution qu'il forma , comme un prodige d'horreur & d'inhumanité. Il se figura sans doute que ma sœur s'étoit laissée séduire par d'Erletan , & qu'elle consentoit au sacrifice le plus honteux. La rage de voir son frère si heureux , lui fit perdre toute considération. Il résolut d'emporter par adresse ce qu'il croyoit que l'autre devoit aussi à ses artifices ; en un mot , il espéra qu'à la faveur du silence & de l'obscurité , il pourroit passer pour d'Erletan , & occuper la place que ma sœur lui destinoit. Il ne manqua pas d'inventions , pour le tenir éloigné pendant une partie de la nuit.

Son horrible dessein réussit au-delà de ses espérances. Ma sœur aida elle-même à se tromper, en lui recommandant le silence, dans la crainte d'éveiller M. d'Erletan le père. D'Olingry se rendit ainsi le plus criminel de tous les hommes, en violant impunément les droits les plus sacrés. D'Erletan s'impatientoit, pendant ce tems-là, de l'obstacle imprévu qui l'avoit arrêté. Il ne se vit pas plutôt libre, qu'il courut à la chambre de ma sœur, & qu'il donna le signal pour se faire ouvrir. Il redoubla plusieurs fois, pour être entendu. Enfin la femme de chambre s'étant approchée de la porte, & ayant demandé doucement qui c'étoit, il crut se faire un mérite, en marquant par des termes fort vifs le chagrin qu'il avoit eu de ne pouvoir venir plutôt. Cette femme, qui croyoit d'Erletan entre les bras de sa maîtresse, le repoussa rudement ; & s'imaginant même que c'étoit d'Olingry, elle le railla malignement sur l'espérance qu'il avoit de s'introduire chez ma sœur : elle lui dit quelques paroles offensantes sur la folie & l'inutilité de ses prétentions. Tout cela se passoit dans l'obscurité. D'Erletan, piqué jusqu'au vif, se retira en maudissant l'inconstance des femmes. Sa colère alla jusqu'à lui persuader que le dessein de ma sœur étoit de prendre avec lui des airs de hauteur & d'empire, & qu'elle avoit voulu, la première nuit de ses

noces , lui faire faire un essai d'esclavage. Il n'y a point d'excès , où l'amour irrité ne puisse se porter. Il retourna dans sa chambre , plein de ressentiment , & en formant mille projets de vengeance.

Lorsque la passion de d'Olingry fut satisfaite , il quitta ma sœur assez froidement , sous prétexte de ne pas l'exposer , en demeurant jusqu'au jour avec elle. Il alla s'applaudir ailleurs du succès de son crime , ou peut-être en sentoit-il déjà le remords. Le reste de la nuit se passa tranquillement. Le lendemain matin , étant descendu par hasard pour aller prendre l'air au jardin , je rencontrai ma sœur dans un salon , seule , & qui fendoit en larmes. Ma présence parut redoubler sa douleur. Dans la vive émotion que me causa ce spectacle , je lui en demandai la cause avec empressement. Elle fut embarrassée à me répondre. Ce n'est rien , me dit-elle ; ce sont des accès de tristesse , qui me saisissent quelquefois. Comme son air & ses soupirs la trahissoient , j'eus le pressentiment de quelqu'aventure funeste ; & je la pressai si fort , en mêlant les caresses & les reproches , qu'elle consentit à m'ouvrir son cœur , à condition , me dit-elle , que je garderois un secret inviolable. Je lui promis tout ce qu'elle voulut. Tant de précautions me faisoient attendre un étrange secret. Enfin , elle me découvrit son
amour

amour pour l'aîné d'Erletan , & son mariage , qui s'étoit fait la veille. Je l'ai reçu , continua-t-elle , cette nuit dans ma chambre , il m'a comblée de caresses ; je me croyois la plus heureuse de toutes les femmes. Comme il a été obligé de me quitter vers le jour , je me suis levée plutôt qu'à l'ordinaire , par le seul empressement de le revoir. Je viens de le rencontrer ici. O , mon frère , ajouta-t-elle en renouvelant ses soupirs , que les hommes sont faux & méchans ! Lorsque j'allois au-devant de lui , les bras ouverts , pour l'embrasser avec toute ma tendresse , il m'a repoussée d'un air méprisant , il m'a fait les menaces les plus effrayantes ; enfin , il m'a traitée avec une dureté qui me fait mourir. Je me suis jetée à ses genoux pour l'arrêter ; mais loin d'être ému par mes pleurs , il m'a écartée de lui si rudement , que je suis tombée par terre , & il a eu la barbarie de m'abandonner dans cet état. Oh ! me dit-elle en pouvant à peine prononcer , il faut que je meure ; mon cœur est brisé cruellement ; il m'est impossible de vivre avec la peine que je souffre. Je fus saisi de ce discours , jusqu'à demeurer quelque tems immobile. Ma rage peut mieux être conçue qu'exprimée. Le traître , m'écriai-je ! Quoi ! il vous a indignement poussée par terre , & il a eu la cruauté de vous y laisser ! Ah ! fût-il au fond des enfers , je lui arracherai le cœur de mes propres mains. Elle fit inutilement des efforts

pour m'arrêter , en me représentant que je lui avois juré le secret ; que tout barbare qu'il étoit , elle l'aimoit encore , & qu'elle lui pardonneroit même sa mort. Je m'échappai de ses mains , résolu de plonger mon épée dans le cœur du lâche d'Erletan , sans lui donner même le tems de tirer la sienne. La première personne que je rencontrai fut M. d'Erletan le père , qui me demanda si je n'avois pas vu son fils aîné. Non , lui répondis-je d'un air furieux ; mais je le cherche ; & si vous le voyez avant moi , vous verrez un lâche & un traître. A quoi tient-il , ajoutai-je en portant la main sur mon épée , que je ne te perce toi-même de mille coups , pour avoir donné la vie à cet exécrationnable monstre ! M. d'Erletan fut si effrayé de mon action , qu'il demeura sans réplique. Je le considérai un moment , avec un regard troublé. Enfin , mes yeux s'éclaircirent. Ce bon vieillard me fit pitié. J'eus honte d'avoir outragé un homme , qui nous avoit servi de père à moi & à ma sœur. Ah ! lui dis-je en l'embrassant , pardonnez , pardonnez à mon transport. Je suis un malheureux de vous avoir insulté mal-à-propos. C'est votre indigne fils qui va me payer pour tout , ajoutai-je en voulant le quitter. Il employa toute sa force pour m'arrêter. Il me conjura de lui apprendre ce qui causoit le trouble où il me voyoit , en m'assurant que si son fils m'avoit offensé , il l'obligeroit à me faire des réparations dont je

serois content. M'avoir offensé, repris-je ! Le lâche n'oseroit ; il n'est capable que d'insulter des femmes. Il a outragé ma sœur , & son châtement ne tardera guère. Ma fureur étoit telle , que je voulois m'échapper absolument des mains de ce malheureux père. Cependant il obtint de moi que je lui expliquerois du moins en peu de mots l'injure faite à ma sœur. Votre fils l'a épousée, lui dis-je , & il l'a... Epousé votre sœur , interrompit-il avec surprise ! Oui , ma sœur , continuai-je , qui est d'aussi ancienne & d'aussi honnête maison que vous , & dont l'alliance ne feroit point déshonneur à un prince ; il l'épousa hier au soir , & il l'a traitée aujourd'hui comme il n'appartient qu'à un lâche & à un malhonnête homme. Je vous ferai justice , répliqua-t-il promptement : s'il l'a épousée , c'est une affaire finie , je prétends qu'il en use bien avec elle. Mais je vous conjure , ajouta-t-il , par la mémoire de votre père , de me laisser prendre plus de connoissance de cette affaire. Je vous engage ma foi que vous serez content de la justice que je vous ferai. Je punirai mon fils , je le mettrai dans son devoir : je ne vous demande qu'un délai de quelques momens. Ses instances furent si vives & si pressantes, qu'elles eurent le pouvoir de me calmer un peu. Je lui promis de me retirer dans ma chambre , & de lui accorder le tems de faire ses efforts pour faire prendre de meilleures manières à son fils.

Pendant que ce funeste mal-entendu m'alloit faire égorger l'ainé d'Erletan , son coupable frère apprit par un domestique , quelque chose de ce qui s'étoit passé entre son père & moi. Il venoit sans doute pour en être mieux instruit, lorsque je m'en retournai à ma chambre. Je le rencontrai sur l'escalier; il rougit en me voyant, & il me demanda s'il étoit arrivé quelque chose de nouveau dans la maison. J'étois encore trop plein de mon ressentiment , pour en faire un mystère à personne. Je lui racontai l'histoire du mariage de ma sœur, & de la conduite barbare de son frère, en accompagnant ma narration de toutes les marques de ma colère & de ma haine contre d'Erletan. Je faisois peu d'attention aux mouvemens que ce récit pouvoit produire sur son visage ; mais à peine eus-je fini , qu'il s'écria d'un ton plus funeste que je ne puis le dire : Juste ciel ! quelles horreurs ! par qui cette sanglante tragédie commencera-t-elle ! Il me quitta sans ajouter un seul mot. Occupé comme je l'étois de mes peines , je ne remarquai point ce qu'il devint. Je me renfermai dans ma chambre, où je demurai jusqu'à ce qu'on vînt m'avertir , pour assister à la plus terrible & à la plus touchante de toutes les scènes. Messieurs, nous dit M. de Sauvœur, vous êtes dans un moment à la catastrophe.

D'Olingry , continua - t - il , n'eut pas besoin d'une plus grande explication pour connoître son crime , ni pour en voir tout d'un coup les horribles conséquences. Il comprit qu'il n'y avoit qu'un seul moyen de les éviter : c'étoit de confesser sa faute à ma sœur , & de l'engager au silence pour leur commun intérêt. Il résolut de tenter cette voie , avant que de se porter à des extrémités qu'il méditoit déjà. Il alla donc la trouver. Il demanda à l'entretenir seule. Quoiqu'il fût naturellement hardi , il ne s'expliqua qu'en tremblant. Ma sœur m'a dit , avant sa mort , que quelque- loignée qu'elle fût de s'imaginer la perfidie dont il venoit s'accuser , elle avoit tremblé elle-même en voyant l'air égaré de ses yeux & la pâleur de son visage , au moment qu'il commença à parler. Elle lui épargna la peine d'achever son récit ; trois mots suffisoient pour le faire entendre. Elle jeta un cri perçant , qui attira près d'elle tous ceux qui étoient dans les chambres voisines ; ils la trouvèrent dans un évanouissement qui différoit fort peu de la mort. D'Olingry crut devoir se retirer. Lorsqu'elle eut un peu rappelé ses esprits , elle s'abandonna à tous les mouvemens de la douleur & du désespoir. Son cher d'Erletan lui étoit ravi pour toujours ; elle s'étoit plainte de sa rigueur , & c'étoit elle maintenant qui se trouvoit si coupable , qu'elle de-

voit éviter éternellement sa présence ; elle l'appeloit néanmoins à son secours , elle prononçoit son nom mille fois ; de sorte que ses femmes , qui ignoroient de quoi il étoit question , se crurent obligées de le faire avertir. On le chercha long-tems sans le pouvoir trouver. Il s'étoit enfoncé dans le bois , avec son père , pour s'entretenir de ses chagrins. D'Erletan avoit le cœur bon & généreux ; & malgré sa colère , qui lui paroissoit juste , il aimoit encore éperdument ma sœur. Quoique tous les discours de son père n'eussent pu fléchir son esprit , & le porter à la réconciliation , il ne put apprendre l'état où elle étoit , & qu'elle désiroit si ardemment de le voir , sans être ému de la plus tendre compassion. Il accourut à elle. Son père le laissa aller seul , s'imaginant que le moment de la paix étoit venu. Il s'approcha de sa femme , d'un air plus soumis que s'il eût été réellement l'offenseur. Elle , qui le croyoit instruit de son malheur & de sa honte , & qui n'attribuoit qu'à cette connoissance la manière dont il l'avoit traitée le matin , paroissoit de son côté tremblante & humiliée ; de sorte que cette étrange entrevue n'auroit pu être expliquée que par d'Olingry , le misérable auteur de tant d'infortunes. Cependant s'il n'échappa rien d'assez clair à ma sœur , pour porter d'odieuses lumières dans l'esprit de son mari ,

l'obscurité même de ses expressions fut un nouveau tourment pour lui. Il ne pouvoit concevoir pourquoi elle refusoit ses caresses , & la main qu'il lui offroit pour se réconcilier , dans le tems même qu'elle paroissoit contente de le revoir tendre & amoureux. Il découvroit en elle un mélange de joie & de désespoir , d'horreur & de tendresse pour lui. Elle souhaitoit de le voir sans cesse , & elle lui parloit de se séparer pour toujours. Toutes ces contrariétés l'épouvantoient. C'étoit d'Olingry seul qui pouvoit les éclaircir ; le moment en approchoit. Ce malheureux ne s'étoit point écarté si loin , qu'il n'eût entendu toute la conversation de d'Erletan & de son épouse ; il en fut touché vivement. Dieu seul connoît si ce fut repentir ou désespoir. Il pria son père de faire appeler pour un moment son aîné , sous quelques prétextes ; & étant entré dans la chambre lorsqu'il l'en eut vu sortir , il conjura sa sœur , qui parut effrayée de sa présence , de l'écouter pour la dernière fois. Il lui dit , que n'ayant pas perdu un mot de la conversation qu'elle venoit d'avoir avec son mari , il avoit observé qu'il n'avoit aucune connoissance , ni même aucun soupçon du malheur de la nuit précédente ; qu'il étoit donc aisé de remédier au mal , en le cachant par un éternel silence ; qu'elle n'avoit qu'à se répondre d'elle-même

& de sa femme de chambre , & à vivre tranquillement avec son frère ; que pour ce qui le regardoit lui-même , outre son propre intérêt & l'honneur de la famille qui l'obligeoient au secret , il se mettroit hors d'état de le révéler , en allant s'ensevelir dans un monastère pour le reste de sa vie. Ma sœur eut peine à souffrir qu'il achevât. Elle lui répondit , sans jeter les yeux sur lui , que c'étoit trop qu'il l'eût couverte de honte , & qu'il eût ruiné tout le bonheur de ses jours par un crime dont il étoit seul coupable ; qu'elle n'avoit pas dessein de le devenir autant que lui en suivant son damnable conseil , & en portant ce qu'il avoit souillé , dans les bras d'un autre ; qu'elle abandonnoit à la fortune sa vie & sa destinée , & qu'elle n'étoit jalouse que de son innocence. Penfiez-y bien , Madame , reprit-il , vous n'avez qu'un moment pour y penser. Mon parti est pris , lui dit ma sœur ; & le mien aussi , ajouta-t-il en sortant. Il trouva son frère dans une chambre voisine. Il le tira à l'écart. Là , après lui avoir reproché , en termes sanglans , sa perfidie dans son mariage secret , & dans toute la conduite de son amour , il lui déclara nettement qu'il avoit souillé son lit la nuit précédente ; & comme d'Erletan , dans le premier transport où le jeta cette funeste nouvelle , paroissoit porter la main à son épée , il le prévint d'un

coup de poignard qu'il tenoit préparé. Quoique le coup fût profond, la fureur de d'Erletan empêcha qu'il n'en fût affoibli sur le champ. Il eut assez de force pour tirer son épée, & pour la passer au travers du corps de son meurtrier. Il est vrai que d'Olingry ne fit nul mouvement pour l'éviter. Les domestiques qui accoururent au bruit, le virent tomber, & l'entendirent prononcer quelques paroles en mourant, par lesquelles il marquoit de la joie de ce que son frère s'étoit chargé du crime de sa mort, comme il lui reprochoit de l'être déjà de celui de son inceste. Il expira presqu'aussitôt. Un horrible mélange de pleurs & de cris s'étant répandu dans la maison, je mis la tête hors de ma chambre, où j'étois renfermé depuis deux heures. Je vis un laquais hors d'haleine, qui venoit m'avertir de descendre. Oh ! Monsieur, me dit-il, tous mes maîtres sont égorgés. Je courus, ou plutôt je me précipitai dans l'escalier. J'aperçus les deux frères étendus, l'un mort, l'autre expirant. Leur père tout éperdu, s'efforçoit de leur donner quelques secours inutiles. Approchez, M. de Sauvebœuf, me dit d'Erletan d'une voix foible, approchez. Venez voir expirer le plus criminel & le plus malheureux de tous les hommes. Quoique j'ignorasse encore la cause de ce triste accident, je ne pus me défendre de quelques mouvemens de com-

passion. D'Erletan, sans me donner le tems de parler, m'apprit en peu de mots son malheur & le crime de son frère. Je frémis d'horreur. Il s'en apperçut. Je ne fais, continua-t-il, si je mérite votre haine ; mais par où ai-je pu m'attirer celle du ciel ? Hélas ! qu'avois-je fait dans toute ma vie, pour en être traité si cruellement ! Je l'exhortai à se réconcilier avec Dieu. Ah ! me dit-il, la manière dont il me traite, me fait trop voir que je n'ai point de miséricorde à en espérer. Ma sœur entra dans cet instant, en perçant le ciel de ses cris, & en s'arrachant les cheveux. Mais lorsqu'il ouvroit les bras pour la recevoir, elle s'arrêta, & lui-même parut avoir honte du mouvement qu'il avoit fait. Je mourrai donc sans t'embrasser, lui dit-il ; cette consolation ne m'est pas même permise. O crime détestable ! O malheureux frère ! Elle, de son côté, le regardoit avec des yeux égarés, & elle paroissoit n'avoir plus le pouvoir de prononcer une parole. Elle tourna deux ou trois fois autour de lui, comme si elle eût voulu s'approcher, pendant qu'il s'efforçoit de remuer la tête, pour la suivre de ses regards. Il sembloit qu'une main invisible la retînt, ou qu'elle fût au bord d'un affreux précipice, dont la vue l'épouvantoit. Enfin, ne pouvant plus résister à des mouvemens si violens, elle tomba proche de lui sans connoissance. Il recueillit tou-

tes ses forces pour saisir une de ses mains , sur laquelle il tint sa bouche collée pendant deux ou trois minutes. Au nom de Dieu , me dit-il , prenez soin d'elle , & empêchez - la de mourir. On s'occupoit pendant ce tems-là à bander sa plaie. Il avoit été trop troublé pour y faire attention ; mais lorsqu'on voulut l'emporter dans un lieu plus commode : Non , non , s'écria-t-il en arrachant tous ses linges , mon dessein n'est pas de vivre. Il tendit les bras pour embrasser son père , & ses derniers mots furent la prière qu'il lui fit , de me donner sa sœur en mariage , & de me faire son héritier. Lorsque je lui eus vu rendre le dernier soupir , je me retirai pour prendre soin de ma sœur. Elle revint à elle ; mais ses yeux me parurent si éteints , & ses forces si épuisées , que je désespérai de sa vie. Elle languit pendant quelque tems dans des défaillances continuelles , & elle mourut assez tôt pour être enterrée dans le même tombeau que son mari. M. de Sauvebœuf finit son histoire , en nous disant qu'il s'étoit marié depuis avec mademoiselle d'Erléan. Vous voyez , Monsieur , ajouta-t-il en s'adressant à moi , que j'ai eu de bonnes raisons pour n'être pas du sentiment de la compagnie par rapport à vous. Le motif qui vous fait quitter M. le marquis , n'est pas plus fort que celui qui pouvoit m'empêcher d'épouser la sœur de

M. d'Erletan. J'ai cru que mon propre exemple, qui a été approuvé par routes les personnes de ma connoissance, m'autorisoit à vous conseiller de prendre la même conduite. Je fis remarquer à M. de Sauvebœuf qu'il y avoit quelque différence entre les deux cas ; & son histoire n'ébranla point ma résolution.

Comme j'étois persuadé qu'en me séparant, rien ne m'obligeoit de rompre les mesures de la bienfiance & de l'amitié, je passai encore quelques jours chez monsieur le duc. J'y serois même demeuré plus long-tems, si je n'eusse été obligé de retourner chez ma fille, pour l'aider à sortir d'une affaire fort embarrassante. Un jour que j'étois à souper avec monsieur le duc, un laquais de mon gendre arriva à toute bride, & demanda à me remettre promptement une lettre. C'étoit ma fille qui m'écrivait. Elle me marquait que la nuit précédente, on avoit attaché à sa porte un billet, par lequel on la menaçoit de mettre le feu à sa maison, si dans le terme de quatre jours elle ne faisoit porter deux mille écus dans un endroit écarté qu'on lui assignoit. Elle n'étoit point la seule, à qui cette menace eût été faite. Quantité de gentilshommes & de riches fermiers avoient eu le même malheur depuis trois ou quatre mois ; & ceux qui avoient trop aimé leur argent, s'étoient vus ruiner effec-

tivement par des incendies. Monsieur le duc m'offrit tout son monde, pour défendre la maison de ma fille; mais après avoir considéré sérieusement cette affaire, je jugeai que c'étoit à l'adresse qu'il falloit avoir recours plutôt qu'à la force. Je résolus de me rendre incessamment sur le lieu. Il y avoit deux jours de route ordinaire jusqu'à la terre de ma fille; mais un jour suffisoit par la poste. Ainsi je crus qu'il seroit assez tôt de partir le lendemain.

Je fis mes adieux le soir à monsieur le duc. Comme nous touchions au dernier moment de notre séparation, le marquis me tint compagnie pendant une partie de la nuit. Je lui renouvelai mes conseils pour toute la conduite de sa vie. Je lui fis une peinture exacte de son propre caractère, sans ménager ses défauts, & sans lui cacher ses bonnes qualités. Je parcourus avec lui toutes les situations où peut se trouver une personne de son rang & de sa naissance. Je lui en fis appercevoir les dangers, & je lui montrai le vice presque toujours à côté du chemin. Enfin j'ouvris devant ses yeux la carrière de la vertu. Voilà, lui dis-je, où vous pouvez marcher avec gloire & avec joie. La nature & l'instruction vous prêtent leur secours. Je ne connois personne à qui la sagesse doive coûter moins qu'à vous. Quels seroient vos obstacles! Quelques passions insensées

peuvent-elles entrer en concurrence avec les plus puissans de tous les motifs ? Vous feront-elles oublier votre naissance , éteindre vos lumières , & combattre vos heureuses inclinations ? Je vous parle en particulier de l'amour. C'est la seule foiblesse qui vous exposera toujours au danger. Je sais qu'il est maître à présent de votre cœur ; mais parlons naturellement , manquez-vous de remèdes ? Vous allez voir combien il m'en reste encore à vous offrir. Laissez-moi descendre au fond de ce cœur , dont vous croyez la guérison si désespérée. J'y opposerai aux attraits d'une femme , les charmes de la vertu & de l'innocence ; aux folles joies des sens , l'avantage inestimable de savoir user de sa raison ; aux transports d'une possession de quelques momens , la longue & douce tranquillité qui est le fruit de la modération & de la sagesse. Je ne vous nomme point ici des biens chimériques , ou qui vous soient inconnus : vous les avez goûtés , avant que de vous laisser vaincre par votre passion ; comment avez-vous pu consentir à les perdre ? Je pardonne à une ame commune , de chercher sa félicité dans les plaisirs de l'amour ; ils l'élèvent en quelque sorte au-dessus de sa portée , en lui ouvrant des sources de joie , auxquelles elle n'auroit rien trouvé d'égal dans sa bassesse naturelle. Mais une grande ame se ravale & s'avilit par les passions amoureuses. Elle est faite

pour une espèce de plaisirs plus délicats. Sa félicité est d'un autre ordre. Elle la trouve en elle-même, par ses réflexions, par son goût pour la vérité, l'honneur, la bonté & la justice; pourquoi en chercheroit-elle une moins digne d'elle au-dehors? Elle sent qu'elle peut s'en assurer la durée; pourquoi la feroit-elle dépendre d'une chose aussi fragile que la beauté des femmes, ou aussi légère que leur humeur, qui est encore plus sujette à changer que leur beauté? Non, mon cher marquis, il ne sauroit y avoir de vraie grandeur d'ame dans un esclave de l'amour: une tendresse excessive semble exclure la fermeté; les flatteries & les caresses amollissent le courage; les jalousies, les inquiétudes troublent la sérénité de l'esprit; le soin de plaire détruit l'attention nécessaire aux entreprises importantes; enfin, le goût du plaisir des sens est opposé directement à celui de la vérité, & tôt ou tard il entraîne après soi la ruine même de la vertu.

Le marquis écouta cette morale avec sa docilité ordinaire; mais malgré mes déclamations contre l'amour, il me pria de lui apprendre, avant que de le quitter, ce que M. le duc pensoit de son inclination pour ma nièce. Cette question me fit juger que je devois attendre peu de fruit de mon discours. Cependant je lui répondis, sans marquer de mécontentement, que M. le duc ne m'en avoit

point parlé comme d'une chose sérieuse , & que personne en effet ne la prendroit jamais que pour un égarement; qu'il étoit fâcheux seulement qu'elle eût produit de si tristes effets; mais que j'en étois consolé, s'ils servoient du moins à son instruction. Ce furent mes dernières paroles , auxquelles je ne lui laissai pas le tems de répondre. Je montai dans ma chaise de poste , avant la pointe du jour.

Fin du treizième Livre.



LIVRE QUATORZIÈME.

JE réfléchis beaucoup , en chemin , sur la démarche que je venois de faire. Le ciel fait que mon premier sentiment en fut un de reconnoissance, pour la faveur qu'il m'avoit accordée en rompant à la fin mes liens. Il fait aussi que je n'avois pas trompé le marquis , lorsque je l'avois assuré de mon tendre attachement & du regret que je sentoís à le quitter. Cependant ce regret tomboit peut-être moins sur la séparation même , que sur les raisons pour lesquelles je m'y croyois obligé , c'est-à-dire , que j'eusse souhaité de toute mon ame d'être dans un âge , & dans une disposition d'esprit , qui m'eussent permis de continuer mes services au duc & au marquis ; mais la situation où je me trouvois ne pouvant s'accorder avec cet engagement , j'étois ravi dans le fond du cœur de me revoir en liberté. Les motifs de bienfaisance , qui m'avoient servi de prétexte , n'étoient pas mes motifs les plus puissans , quoiqu'ils eussent paru suffire pour justifier ma retraite. Mon âge en étoit encore un plus foible. Je ne manquois ni de force , ni de santé. Je veux révéler ici le ressort secret qui m'avoit fait agir.

Il se passoit depuis peu , dans mon ame , une nouvelle scène , qui en augmentoit extrêmement le trouble , ou plutôt qui m'en faisoit sentir un d'une nature extraordinaire , & qui m'avoit été inconnu jusqu'alors. J'avois éprouvé , dans le cours de ma vie , des pertes de tous les genres , & j'avois passé par conséquent par tous les degrés de la douleur ; mais , ayant toujours vécu dans l'éloignement du vice , je n'avois jamais perdu cette espèce de satisfaction intérieure qui est le partage de l'innocence. J'avois cru devoir regarder toutes mes infortunes comme une épreuve du ciel , parce que je n'avois jamais senti de remords qui m'eussent averti qu'elles fussent un châtiment. Cette disposition de cœur est d'un secours admirable pour les malheureux , dans les transports même qui ressemblent le plus au désespoir. Or , j'avois perdu depuis quelque tems cette douce consolation de mes peines. La mort de miladi R.... troubloit le repos de ma conscience. Je m'en accusois à tous momens , comme d'un crime auquel j'avois du moins contribué. Premièrement , disois - je , c'est moi qui l'ai tirée d'Angleterre ; & devois - je attendre si tard à reconnoître qu'une action de cette nature offensoit le ciel & blessait le devoir ? Quel droit avois - je d'ôter cette dame à son mari , & de l'aider à rompre tous les engagemens du mariage ?

Quelle étrange compassion , que celle qui s'exerce en commettant un crime , & qui offense mortellement un innocent pour consoler une infidelle ? D'ailleurs , continuois - je , qui m'assurera que le sentiment qui me faisoit agir , & que j'appelois alors pitié , n'étoit point une passion déréglée ? Il est vrai que je l'ai vaincue à la fin ; mais l'ai-je toujours combattue ? Et s'il ne faut qu'un moment à l'amour pour répandre son poison , qui peut me répondre que le motif de mon cœur , en servant miladi , n'étoit point la secrète espérance de se satisfaire plus facilement , lorsqu'elle seroit éloignée de son mari ? Ainsi , c'est peut-être un amour criminel qui m'a porté à l'enlèvement d'une femme mariée. Quelle autre raison pouvois-je avoir de lui procurer une retraite chez ma fille ? Pourquoi aurois-je pris tant d'intérêt à la fortune d'une inconnue ? Ai-je oublié mes agitations , mes soupirs , mes larmes , & puis-je croire que tout cela se soit accordé avec l'innocence ? Pour ce qui regarde le funeste accident de sa mort , il est certain que je ne l'ai pu prévoir , & que je n'aurois rien épargné pour l'éviter. Mais en suis-je beaucoup moins coupable ? N'a-t-il pas eu sa source dans les foiblesses dont je viens de m'accuser ? En un mot , si je n'avois aimé miladi R... plus qu'il ne m'étoit permis par le devoir ,

F ij

seroit-elle sortie d'Angleterre ? Auroit-elle demeuré chez ma fille , & y auroit-elle péri misérablement ? C'est donc sur moi que retombe , & le désordre de sa fuite , & le crime de sa mort.

Soit faiblesse d'esprit , soit vif sentiment de religion , je trouvois dans des réflexions un sujet terrible d'inquiétude. Si j'étois coupable , il falloit faire ma paix avec le ciel par la pénitence. Si je ne l'étois point , il falloit appaiser du moins le cri de ma conscience en me guérissant de mes scrupules ; & je conclus de l'un & de l'autre , que la solitude m'étoit devenue plus nécessaire que jamais. Mon lecteur voit maintenant aussi clair que moi , dans le secret de mon ame. Je ne fais quel jugement il portera de mes délicatesses & de mes craintes en matière de crime & de vertu ; mais ce qui me persuade aujourd'hui que je ne dois point me repentir de m'être jugé si sévèrement moi-même , c'est que plus je vois la mort de près , plus je suis satisfait de cette rigueur. Elle augmente la confiance que j'ai au souverain juge , & elle diminue ma frayeur aux approches de l'éternité.

J'arrivai le soir chez ma fille. Tout le monde y étoit dans l'alarme , comme si la flamme eût déjà été appliquée aux murs de la maison. Je me fis expliquer le cas exactement , & sur-tout le lieu où l'on exigeoit que les deux mille écus

fussent portés. C'étoit à un quart de lieue du village, dans une plaine vaste & découverte, au pied d'un viell ormeau qui étoit seul, à cinq ou six pas d'un petit sentier. J'allai sur le champ reconnoître la place. Elle me parut bien choisie pour la sûreté des voleurs. Il auroit été difficile de les faire observer, sans qu'ils s'en apperçussent. Cependant je m'avisai d'un expédient qui trompa leur prévoyance. Comme le tems, qu'ils avoient marqué, étoit la nuit qui devoit suivre celle où nous étions, je fis creuser sur le champ, à vingt pas de l'arbre, une fosse assez grande pour cacher six hommes. La terre, qu'on en avoit ôtée, fut dispersée de côté & d'autre sur des terres labourées. Je retournai chez ma fille, & je fis prendre à six hommes résolus chacun un fusil, avec des provisions pour passer le resté de la nuit & le jour suivant dans la fosse. Je les y envoyai avant le jour; & je leur donnai ordre de ne point attaquer les voleurs, qu'ils ne fussent au pied de l'arbre, & qu'ils ne leur fussent vu prendre leur proie. Je serois allé moi-même avec eux, si ma fille ne m'eût assuré que je pouvois me reposer sur ses deux gardes-chasse, qui étoient les braves du canton. Le soir de l'exécution, je mis entre les mains de mon valet les deux mille écus dans une bourse, pour les porter au pied de l'arbre. Je lui recommandai de ne

point s'arrêter à considérer les environs , & de ne pas même tourner la tête à son retour. Voici quel fut le succès de mon stratagème. Vers onze heures ou minuit , mes gens virent trois personnes , qui s'avançoient dans le sentier , & qui paroissoient venir d'un petit hameau qui étoit au bout de la plaine. Lorsqu'ils furent vis-à-vis de l'arbre , deux passèrent outre ; le troisième s'arrêta , en disant assez haut pour être entendu de la folle , qu'il étoit pressé d'un besoin naturel. Il alla se mettre au pied de l'arbre ; & feignant de satisfaire à son besoin , il prit la bourse , qu'il mit dans sa poche. Un de mes gens tira dessus , & lui cassa les reins. Il eut tort ; on auroit pu le prendre aussi facilement que les deux autres , qui furent enveloppés en un moment. Ils furent reconnus pour des paysans des environs. Mes gens les amenèrent à la maison de ma fille. Je les interrogeai séparément. Je trouvais , à la fin , qu'il n'y avoit que le blessé qui fût coupable. C'étoit un vieux scélérat , qui passoit pour être riche , & qui s'étoit sans doute enrichi par la méthode dont il avoit usé à l'égard de ma fille. Ses deux compagnons ne le connoissoient pas pour ce qu'il étoit. Il les avoit engagés à aller boire , avec lui , au hameau d'où mes gens les avoient vu venir , afin de pouvoir , sans affectation , prendre la bourse à son retour. Il avoit

été si maltraité par le coup de fusil qu'il avoit reçu, que nous le laissâmes mourir chez nous par pitié. Il vécut néanmoins encore huit jours. Ce tems auroit suffi pour le faire punir par les mains de la justice ; & la roue , ou le feu , étoit sans doute le moindre supplice auquel il auroit dû s'attendre.

L'automne commençoit à s'avancer. Amulem étant toujours dans le dessein de se rendre à Vienne avant l'hiver , nous réglâmes sérieusement le tems de notre départ , & nous prîmes même un tems si court , qu'il ne paroïssoit plus qu'aucun obstacle pût le retarder. Mais le ciel avoit ordonné que je ne ferois point le voyage d'Allemagne ; de sorte que les dernières mesures furent aussi inutiles que les précédentes. La cause qui les fit rompre ne fut pas plus avantageuse au duc de..... & à Amulem qu'à moi. Nous eûmes part , tous trois selon notre mesure , au chagrin d'une aventure fort désagréable ; mais le mien ne fut pas sans fruit , puisqu'il servit à avancer le moment de ma retraite , & à me la faire trouver encore plus douce. C'est ce qui me reste à raconter , pour conclure ces mémoires.

Comme je me défiois toujours de la passion & de l'humeur entreprenante du marquis , j'avois pris la résolution de mettre Nadine hors de ses atteintes , avant mon départ. Le couvent me sembloit un asyle assuré. J'en choisis un à quel-

ques lieues de Paris , qui se nomme H.... Outre que la supérieure étoit de ma connoissance , je savois qu'on y élève quantité de jeunes personnes , dont la compagnie empêcheroit ma nièce de s'ennuyer de la clôture. J'y fis un voyage , pour m'accorder avec les religieuses sur la pension. Mon neveu Muleid m'accompagna par curiosité. La situation de la maison nous parut belle & saine. Nous visitâmes ; avec plaisir , tout ce qu'il est permis aux religieuses de montrer aux personnes de notre sexe. Mais rien ne fut plus agréable pour Muleid , que la vue d'une centaine de jeunes pensionnaires , parmi lesquelles il y en avoit quelques-unes d'une beauté extraordinaire. Ce fut à l'église que nous eûmes ce spectacle : elles étoient rangées avec ordre , & toutes si élégamment parées , que je m'étonnai qu'on leur permît cette affectation dans une solitude. Muleid les considéra avec une émotion extrême. Je ne doute point que cette vue ne lui réveillât l'idée du harem de son père , & ne lui inspirât peut-être le desir d'en avoir un bientôt pour lui-même. Il me parla beaucoup , en retournant chez ma fille , de la bonne grace de ces jeunes demoiselles. Je le raillai un peu sur son admiration , & je lui dis en badinant , que s'il n'eût point été si près de son départ , je me serois bien gardé de l'exposer ainsi au danger de devenir

amoureux. Etant de retour chez ma fille , je disposai ma nièce à partir. Elle étoit bien remise de toutes les suites de la mort de son mari ; & loin de marquer de l'aversion pour le couvent , elle me témoigna qu'elle y alloit avec inclination , sur-tout lorsqu'elle eut appris de son frère qu'elle n'y manqueroit point d'amusemens & de compagnie. Muleid souhaita d'y retourner avec elle ; & pour lui marquer plus d'amitié , toute la famille prit aussi le parti de la conduire. Ma fille , qui avoit l'humeur fort gaie , ayant entendu parler Muleid avec beaucoup d'éloges des agrémens de quelques pensionnaires , lui proposa de déguiser son sexe pour avoir la liberté d'entrer avec elle dans le couvent. Il consentit à cette proposition. J'eus beau m'y opposer , & la condamner même du ton le plus sérieux , je fus obligé de céder aux raisonnemens de ma fille , à qui ma tendresse laissoit prendre peut-être un peu trop d'ascendant sur moi. Muleid fut donc travesti en fille. Il étoit dans un âge , qui rendoit son déguisement peu difficile. Les religieuses n'eurent pas le moindre soupçon de son sexe. Il entra dans le couvent avec liberté , pendant deux jours , qui lui donnèrent le tems non-seulement d'observer les plus jolies personnes , mais de lier connoissance avec quelques-unes d'entr'elles. Je n'aurois jamais pensé néanmoins qu'il eût été ca-

pable d'y prendre de la passion. Outre qu'il avoit mal réussi à copier les manières françoises , il étoit naturellement sérieux ; & je croyois toujours son cœur en Turquie par souvenir & par inclination. Sa figure étoit pourtant fort revenante ; & l'air turc , qu'il conservoit , ne faisoit point déshonneur à sa nation. Après qu'Amulem & lui eurent fait de tendres adieux à Nadine , nous retournâmes chez ma fille. Nous pressâmes tellement nos équipages , qu'en quatre jours tout fut prêt pour le départ. La veille même du jour marqué , Muleid déclara à son père qu'il se trouvoit si mal , qu'il n'étoit point en état d'entreprendre le voyage.

Il se plaignit d'un air si naturel , qu'il nous persuada facilement de sa maladie. On fit appeler le médecin , qui n'en découvrit point les symptômes ; mais la principale foi étant dûe au malade , nous doutâmes si peu de son incommodité , que nous différâmes notre départ pour attendre sa guérison. Ce n'étoit néanmoins qu'un artifice , pour se procurer le moyen de satisfaire son cœur. Il étoit devenu réellement amoureux d'une jeune demoiselle de quinze ou seize ans , qui s'appelloit Thérèse : je ne la nommerai ici que par son nom de baptême , pour ménager sa famille , à qui cette aventure a causé beaucoup de chagrin. J'ignore ce qu'il avoit pu se promettre d'elle ,

au commencement de son amour ; car il y avoit peu d'apparence qu'une jeune fille , qui avoit été élevée dans un couvent depuis son enfance , prêtât facilement l'oreille à un amant d'une religion & d'un pays différens. Il avoit fait fond sans doute sur le secours de Nadine , à qui il s'étoit déjà ouvert en confidence. Enfin , la maladie de Muleid étoit son premier amour , c'est-à-dire , un amour violent. Il nous le déguisa pendant huit jours avec beaucoup d'adresse , sous le nom de colique , de maux de tête & d'estomac. Un soir , qu'il avoit fait semblant de s'aller coucher de bonne heure , en se plaignant plus qu'à l'ordinaire , j'en-voyai , avant que de me mettre au lit , pour être informé de son état ; mon valet de chambre revint me dire qu'il n'étoit point chez lui. Je le renvoyai s'instruire mieux de ce qui pouvoit être arrivé. Il apprit , après quelques recherches , que Muleid étoit sorti secrètement ; qu'il avoit fait seller deux chevaux , & qu'il étoit parti avec un laquais françois de ma fille. Cette nouvelle m'obligea d'aller trouver sur le champ son père. Il en fut aussi surpris que moi , & personne ne put s'imaginer dans la maison quelle étoit la raison de son départ.

Il se passa quelques semaines , avant que nous pussions avoir les moindres lumières sur ce qu'il étoit devenu. Nous le fîmes chercher de toutes parts. Amulem n'avoit que ce fils ; sa tendresse &

son inquiétude pour lui le rendirent malade. J'envoyai dans tous les lieux, où je l'avois mené depuis son arrivée en France ; j'envoyai même en Hollande, où nous avions demeuré quelques mois ensemble. Tous mes soins furent inutiles. Il y avoit déjà plus d'un mois que nous étions dans cet embarras, lorsque je reçus une lettre de la supérieure du couvent où j'avois mis Nadine. Elle me marquoit que M. le marquis de.... fils de M. le duc de.... étoit venu deux ou trois fois voir ma nièce, sans se faire connoître ; qu'elle n'avoit pas fait difficulté de lui en accorder la permission ; mais que ses visites devenant plus fréquentes, elle s'étoit informée de son nom ; qu'il avoit refusé de le dire ; qu'elle l'avoit appris d'ailleurs, malgré lui, & que s'imaginant que ce n'étoit pas sans quelque raison d'amour qu'il revenoit si souvent, elle vouloit savoir de moi quelle conduite je souhaitois qu'elle tint à son égard.

Je ne pouvois m'imaginer par quel moyen la demeure de ma nièce étoit venue à la connoissance du marquis. Je savois que son père l'avoit mené à Paris, & je ne doutois presque nullement que la vue de la cour & le tumulte des plaisirs ne lui fissent perdre le souvenir de Nadine. En attendant que je pusse délibérer à loisir sur ce nouveau contre-tems, j'écrivis toujours à la supérieure, que s'il continuoit ses visites, je la priois de lui répondre

honnêtement , qu'elle ne pouvoit accorder à ses pensionnaires la liberté d'en recevoir si souvent. Enfin , comme je ne pouvois m'ôter de l'esprit que Muleid étoit à Paris , je pris cette occasion de l'y aller chercher moi-même , avec dessein de voir en même tems le marquis , pour tâcher encore une fois de lui inspirer un peu plus de modération. Je ne diffèrai point à partir. Je rendis ma première visite au duc. J'aurois pu le prier d'employer son autorité , pour arrêter les amoureuses poursuites du marquis ; mais deux raisons m'en empêchoient. L'une étoit la crainte de causer trop de chagrin au jeune amant , s'il apprenoit que je l'eusse exposé aux sévères réprimandes de son père ; & l'autre , qui n'étoit guère moins forte , étoit l'opinion que je n'avois que trop de sujet d'avoir des sentimens du duc sur cet article. Je n'avois pas attendu si tard à lui en parler d'une manière sérieuse ; mais puisque je fais profession de sincérité dans ces mémoires , je ne cacherai point que je n'avois point été satisfait de ses réponses. Il avoit toujours pris la chose , en homme infiniment au-dessus de toutes mes craintes. Il ne voyoit dans l'attachement de son fils , qu'une galanterie de jeunesse , qui servoit à l'amuser. S'il y trouvoit quelque péril , ce n'étoit sans doute que pour ma nièce. La haute naissance du marquis lui paroissoit un préservatif contre la foi & la durée de tous les engagemens. J'avois

donc peu de fond à faire sur son secours ; aussi ne lui en parlai-je pas le moins du monde. En le quittant , je passai dans l'appartement du marquis , & je me crus encore en droit d'en user assez familièrement pour entrer sans le faire avertir. Je laisse au lecteur à juger quel fut mon étonnement , lorsqu'en ouvrant la porte , j'aperçus Muleid qui jouoit au trictrac avec lui. Ils furent tous deux aussi interdits que moi. Cependant je pris un air riant , pour leur dire que je me tenois fort heureux de trouver ainsi , sans m'y attendre , mon cher fils & mon neveu. Le marquis vint m'embrasser avec ardeur. Muleid parut plus embarrassé. Je lui fis quelques tendres reproches , de l'inquiétude où il avoit jeté son père & toute la famille. Il s'excusa assez mal , sur ce que le marquis l'avoit tenu si occupé de plaisirs , qu'il n'avoit pu trouver un moment pour nous écrire. Je lui demandai s'il étoit guéri parfaitement , & s'il seroit bientôt en état d'entreprendre le voyage d'Asie. Il me pria de lui laisser prendre encore quelque tems l'air de Paris , dont il me dit qu'il se trouvoit bien. Je ne pus lui refuser cette faveur. Je le priai seulement d'écrire quelquefois à son père , & de ménager sa santé. Je dînai avec eux à l'hôtel. Après le dîner , ayant tiré le marquis à l'écart , je lui dis que la supérieure du couvent où étoit ma nièce , se plaignoit de ce qu'il lui avoit fait violer plus d'une

fois la règle ; qu'il ne lui étoit pas permis d'admettre les jeunes gens qui venoient visiter ses pensionnaires ; qu'elle l'avoit reçu d'abord , en faveur de son nom , qu'il avoit tâché inutilement de cacher ; mais qu'elle étoit bien résolue , dans la suite , d'observer un peu plus scrupuleusement ses devoirs. Il comprit aisément ce que je voulois lui faire entendre par ce détour. Comme son dessein étoit déjà concerté avec Muleid , il me répondit d'un air de sincérité, dont je fus la dupe , qu'il seroit au désespoir de chagriner la supérieure ; & qu'il me promettoit , ou de ne plus aller voir ma nièce , ou d'y aller si rarement , que les-règles les plus sévères n'en seroient point blessées. Je passai le reste du jour avec lui & mon neveu ; & n'ayant rien qui pût me retenir à Paris , j'en partis le lendemain pour aller rendre une visite à ma nièce.

Je demandai à parler d'abord à la supérieure. Elle me raconta ce qui s'étoit passé dans les visites du marquis , ou du moins ce qu'elle en avoit appris de la religieuse qui avoit accompagné Nadine , suivant la coutume des couvens. Il n'y étoit rien arrivé , me dit-elle en langage de cloître , qui pût ternir du moindre souffle le miroir de la pudeur. Mais cette bonne supérieure ignoroit que sa religieuse étoit une infidelle , qui la trahissoit , après s'être laissée gagner par l'adresse du marquis. Elle me dit ensuite que

mon autre nièce étoit une fort aimable personne ; & que toutes les fois qu'elle venoit au couvent , elle y étoit reçue de toute la communauté avec beaucoup de satisfaction. De quelle nièce parlez-vous , ma mère , lui dis - je avec surprise ? Hé , de votre autre nièce , reprit - elle , que vous amenâtes ici avec celle qui nous est restée. Oui , continua-t-elle , c'est une jeune demoiselle d'un mérite infini. Quoiqu'elle ait encore quelque chose d'étranger dans les manières , elle est d'une douceur & d'un esprit qui lui ont gagné le cœur de toutes nos sœurs , & sur-tout d'une de nos petites pensionnaires , qui n'est jamais si contente que lorsqu'elle la voit ici. Ce discours étoit trop clair pour me paroître obscur. Malgré le chagrin qu'il me causa , je ne pus m'empêcher de rire de la crédulité de ces bonnes religieuses , qui continuoient de prendre Muleid pour une fille : car je ne pouvois pas douter que ce ne fût lui qui les eût ainsi trompées , sous le nom de ma nièce. J'eus de l'embarras à répondre. Cependant je me déterminai à la remercier , en général , des sentimens de sa communauté pour tout ce qui m'appartenoit ; & après lui avoir recommandé de ne plus laisser voir Nadine au marquis , je lui fis part de quelques bonnes réflexions , sur la nécessité de veiller de près à la conduite de toutes ses pensionnaires. La visite
que

que je fis à Nadine , fut courte. Je brûlois d'en-
 vie de retourner chez ma fille , pour finir l'in-
 quiétude d'Amulem , & pour lui communiquer
 ce que je savois de Muleid. Ce qui me fit peine,
 ce fut de lui trouver , par rapport à la petite
 pensionnaire dont je jugeois que son fils étoit
 amoureux , les mêmes sentimens à-peu-près que
 le duc de.... avoit par rapport à ma nièce ; c'est-
 à-dire qu'Amulem , charmé d'avoir retrouvé son
 fils , se mit à rire de son amour , & ne put s'em-
 pêcher même de me dire qu'il lui souhaitoit un
 heureux succès. Vous allez bien vite , lui dis-je ,
 & vous vous imaginez être à Amasie. D'ailleurs ,
 quel succès pouvez - vous ici souhaiter à votre
 fils , qui ne soit contraire à vos propres desirs ?
 Croyez - vous qu'il puisse obtenir quelque chose
 d'une fille françoise , sans devenir auparavant bon
 chrétien ? Qu'il le devienne , à la bonne heure ,
 devenez - le vous - même , & faites apporter vos
 biens d'Asie en France. Nous réussirons peut-être ,
 après cela , à rendre Muleid heureux. Non , me
 répondit Amulem : je vous ai dit mille fois que
 je ne quitterai point ma religion , bonne ou
 mauvaise , & que je ne souffrirai pas non plus
 que Muleid la quitte ; mais s'il pouvoit enga-
 ger sa petite maitresse à nous suivre en Asie ,
 nous la ferions turque. C'est ce qu'il ne faut pas
 que vous espériez , repris - je. Mon neveu s'ex-

poseroit même beaucoup à l'entreprendre ; si vous me croyez capable de vous donner bon conseil , vous lui ordonnerez de quitter promptement Paris. Je le fis entrer à la fin de mon sentiment. Il écrivit à Muleid de nous venir rejoindre aussitôt qu'il auroit reçu sa lettre ; & nous eûmes lieu de reconnoître que l'autorité ternelle n'est pas plus respectée chez les turcs que parmi quantité de jeunes françois.

Le marquis & Muleid avoient formé le projet étrange de s'en aller ensemble en Turquie. Mon neveu avoit sans doute été l'inventeur de ce glorieux projet ; il étoit allé chez le marquis en quittant la maison de ma fille , & il avoit commencé par apprendre le lieu où demeureroit sa sœur. Ils étoient convenus de s'aider mutuellement dans les amours. Muleid avoit loué une chambre à Paris & s'étant pourvu d'habits de fille , il avoit au couvent de Nadine autant de fois qu'il l'avoit voulu : il s'étoit fait connoître à mademoiselle Thérèse , par le secours de ma nièce , & il avoit fort avancé ses affaires en peu de tems. C'étoit lui qui s'étoit chargé de leur faire la proposition d'aller en Turquie ; car quoique le marquis eût rendu plusieurs visites à Nadine , il n'avoit jamais eu le plaisir de l'entretenir librement.

C'étoit depuis peu , qu'il avoit eu l'adresse de séduire la surveillante ; il l'avoit gagnée jusqu'au point de l'engager à les suivre hors de son couvent. Ils alloient donc ainsi tour à tour voir leurs maitresses ; celui qui étoit de jour , portoit une lettre de l'absent , & lui rapportoit la réponse. Mademoiselle Thérèse étoit une petite étourdie , qui avoit plus de charmes qu'il n'en faut pour faire deux filles aimables ; je ne fais si elle avoit entendu parler du harem , mais il ne parut point dans la suite , que cette idée l'épouvantât. Elle entra de tout son cœur dans le dessein du voyage d'Amasie , & son affection pour Muleid ne cédoit rien à celle de Nadine pour le marquis.

Telle étoit la situation de leurs affaires , lorsque mon neveu reçut la lettre de son père. Le seul effet qu'elle produisit , fut de leur faire hâter l'exécution de leur dessein. Ils prirent des mesures fort justes , pour se procurer des valets fidèles , des échelles , des chaîses de poste , & tout ce qui étoit nécessaire pour l'enlèvement. Muleid ne manquoit point d'argent , & le marquis avoit recueilli de son côté la meilleure somme qu'il avoit pu. Ils se rendirent au couvent , la nuit dont ils étoient convenus , & ils enlevèrent leurs maitresses par-dessus les murs du jardin , avec la religieuse qui s'attachoit à leur fortune. On s'aperçut le lendemain de leur évasion. Comme le

couvent est dans une campagne, & que la supérieure manquoit de monde pour les faire suivre, elle se contenta de faire prendre la poste à deux domestiques; l'un pour aller donner avis de cet accident au père de mademoiselle Thérèse, & l'autre, pour m'apporter la même nouvelle. Ce triste message me fut annoncé après-midi. On ne m'apprit point le nom des auteurs de l'enlèvement; mais je n'eus pas besoin d'efforts pour me l'imaginer. Je me doutai même tout d'un coup, que puisque le marquis & mon neveu en étoient venus à cette violence, c'étoit pour quitter le royaume, & peut-être pour prendre le chemin de la Turquie. Comme il n'étoit pas croyable qu'ils eussent voulu risquer de traverser toute la France, pour aller s'embarquer à Marseille, je me figurai qu'ils auroient pris la route d'Allemagne. Cette pensée me fit espérer de pouvoir les rejoindre, parce que la terre de ma fille, comme je l'ai dit plusieurs fois, est vers la frontière. Cependant, comme ils eussent pu prendre aussi le parti de passer en Angleterre, j'envoyai à Calais & dans les autres ports, quelques personnes sages, que je fis partir en diligence. Je montai moi-même à cheval, sans perdre un moment, & je gagnai bientôt le grand chemin de la poste d'Allemagne.

J'avois avec moi, trois hommes bien armés.

Ayant pris langue à la première poste, je fus qu'il étoit passé, environ trois heures auparavant, deux chaises suivies de quatre hommes, mais qu'elles ne trouvoient pas toujours autant de chevaux qu'il étoit nécessaire. Je conçus que mes jeunes gens n'avoient pas eu la précaution de se faire préparer des relais, & je formai l'espérance de les rejoindre avant la fin du jour. Cependant, s'étant apperçus eux-mêmes de la faute qu'ils avoient faite, ils y suppléèrent vers la frontière, en forçant toujours leurs guides de faire double poste avec les mêmes chevaux. Ils gagnèrent par là, non-seulement d'avancer fort vite, mais encore de retarder ma course, parce qu'il arriva dans quelques endroits, que les chevaux me manquèrent à moi-même. Il me fut donc impossible de les joindre avant la nuit. Mais s'étant arrêtés, pour en passer une partie à Mons, qui est la première ville des états de l'empereur, j'y entrai le lendemain avant leur départ. Quoique je dusse peut-être appréhender quelque chose, de la résolution de deux jeunes gens si entreprenans, je ne voulus point causer au marquis le chagrin de se voir arrêter par d'autres mains que les miennes. Ainsi, sans prendre de secours, comme il m'auroit été facile, j'allai descendre avec mes trois hommes, dans l'hôtellerie même où ils étoient logés.

On me dit qu'ils n'étoient point encore le Quoi qu'ils fussent quatre , je tremblois de crai qu'ils n'eussent occupé que deux lits. Je m'en formai adroitement. On me répondit , que des jeunes messieurs étoit avec une des demoiselles , mais que les deux autres étoient chadans une chambre séparée. Hélas ! disois-je moi-même , est-ce ma nièce ? Elle a été mari en auroit-elle eu moins de modestie ? Je me conduire au hasard , vers la chambre de c qui avoit couché seule. Je fus charmé d'appercevoir en entrant , les derniers habits que j'avois vu porter à Nadine. Graces au ciel ! m'écriai-elle a du moins un reste de vertu & de pud Comme elle avoit eu soin le soir , de fermer sa porte avec la clef par l'hôtesse , elle effrayée , en s'éveillant , d'appercevoir un homme J'approchai de son lit , & je la priai doucement ne pas s'épouvanter. Elle ne m'eut pas plu reconnu , qu'elle s'évanouit. Lorsqu'elle fut un revenue , elle se leva , sans que je pusse l'arrêter elle se jeta à mes genoux en fondant en larmes. Je relevai malgré elle , & je l'obligeai de se recoucher elle ne prononçoit pas une seule parole.

Je pris ses mains avec beaucoup de douceur J'observois de ne la pas regarder , de peur de déconcerter trop. Ah ! ma chère nièce , lui dis-est-il bien vrai que je vous retrouve à Mons

pouvoir d'un jeune homme qui n'est pas votre mari ! Est-ce un charme , ou un poison , qui vous a fait oublier votre devoir ? Qu'avez-vous fait ! Qu'allez-vous devenir ! Expliquez-moi du moins quels sont vos desseins. Ah ! si vous pouviez en avoir d'innocens , vous ne les auriez pas cachés à votre père , ni à moi ; vous ne vous seriez pas sauvée la nuit par-dessus les murs d'un couvent ; vous ne seriez pas maintenant dans une auberge , abandonnée à tous les desirs d'un homme qui a perdu de vue , comme vous , la vertu & la sagesse. Où est-il ? dites-moi. Que je crains bien qu'il n'ait déjà passé la nuit avec vous !

Ce soupçon , que je montrois exprès , lui fit enfin ouvrir la bouche. J'avoue , me dit-elle en pleurant , que j'ai fait la plus grande de toutes les fautes ; mais c'est seulement en consentant à suivre M. le marquis , car je prie Dieu de m'accabler de tous ses châtimens , si j'ai souffert la moindre chose qui blesse la pudeur. Que pouvois-je faire , ajouta-t-elle en redoublant ses larmes ? Vous ne savez que trop que je l'aime ; il m'a promis de m'épouser , & de venir passer sa vie avec moi dans notre maison d'Amasie. Est-il possible , répliquai-je , qu'avec autant d'esprit que vous en avez , vous n'ayez pas reconnu la témérité d'une telle promesse ? Quelle apparence y avoit-il qu'il pût être si sincère , lorsqu'il s'engageoit à une chose qu'il ne sauroit tenir ?

Avez-vous oublié ce qu'il est né, & jusqu'où le crédit de son père peut s'étendre ? Mais quand vous auriez pu vous promettre de traverser toute l'Allemagne sans être poursuivie & arrêtée, quelle assurance aviez-vous qu'il ne vous eût pas abandonnée en Turquie même, lorsqu'il auroit obtenu de vous les faveurs qui guérissent bientôt l'amour ? Ah ! si vous saviez, interrompit-elle, avec quel tendresse il m'aime, vous n'auriez pas de lui cette idée-là. Je suis sûre qu'il perdrait la vie pour moi. Allez, lui dis-je, vous êtes une jeune imprudente qui ignorez encore la séduction dont les amans se vent user. Préparez-vous promptement à retourner en France avec moi, & remerciez le ciel, qui n'a permis que vous soyez tombée tout-à-fait dans un précipice. Je lui demandai si le marquis ne lui avoit pas fait instance pour passer la nuit avec elle ; elle me répondit ingénument qu'il lui en avoit fait une proposition, mais qu'il n'avoit pas insisté, après la déclaration qu'elle lui avoit faite de n'y consentir jamais avant leur mariage. Et mademoiselle Thérèse, repris-je, a-t-elle été aussi délicate avec votre frère ? Je ne fais pas, me dit-elle, je crois qu'ils sont ensemble dans la même chambre. Pendant que nous parlions ainsi, & que ma belle commença à la rassurer ; j'entendis la voix du marquis, qui appelloit son valet de chambre. Il faisoit que s'éveiller, bien éloigné sans doute

me croire si près de lui. J'ordonnai à ma nièce de s'habiller. Tandis qu'elle se levoit, j'aperçus la religieuse qui l'avoit suivie, & qui avoit couché cette nuit à son côté, mais qui s'étoit cachée jusqu'alors dans les draps, pour se dérober à mes yeux. Je lui fis quelques vifs reproches de sa mauvaise conduite, & de la part qu'elle avoit eue à une si méprisable action. Elle ne me répondit rien.

Tout ce que je viens de raconter n'étoit que le prélude d'une scène plus digne d'attention: Le marquis, ayant appelé son valet de chambre, fut surpris d'apprendre de lui que j'étois dans la maison. Ce n'est pas que ce garçon m'eût vu entrer; mais il avoit parlé sans doute à mes gens, à qui je n'avois eu nulle raison de recommander le silence. A peine ma nièce étoit-elle habillée, que le jeune amant se présenta à la porte de sa chambre, avec un visage si consterné, que sa tristesse devoit être extrême, s'il étoit l'image de son ame. Il vint néanmoins droit à moi: Je me rends justice, Monsieur, me dit-il. Je suis coupable, je l'avoue. Mais si vous ne pardonnez pas cette faute à la violence d'une passion dont je ne suis pas le maître, il faut que vous m'ôtiez la vie sans pitié. N'espérez pas m'arracher votre nièce, sans m'avoir auparavant percé le cœur. Je défendrai, jusqu'au dernier soupir, les droits que sa bonté m'a donnés sur elle. Mon cher marquis, lui répondis-je d'un ton

paisible , ce n'est point dans une auberge , ni en vous perçant le cœur , que je veux vous les disputer. Votre raison & votre générosité seront mes plus fortes armes. Je ne m'étonne point de l'excès où vous vous êtes laissé emporter par l'amour ; je connois de longue main votre vivacité. Mais je ne connois pas moins la bonté & l'honnêteté de votre naturel ; ce sont des sentimens que vous pouvez bien perdre de vue pour un moment , mais que vous ne sauriez éteindre. Croyez-moi , retournons tranquillement en France. Si vous ne pouvez vaincre votre passion , c'est en fléchissant monsieur votre père , que vous devez nous faire voir qu'elle est route-puissante , & qu'elle vous rend capable de tout. Obprenez , s'il est possible , ma nièce par cette voie ; c'est la seule qui soit digne de vous , d'elle & de moi. Il ne répliqua pas un seul mot. Il demeura appuyé sur le dos d'une chaise , les yeux baissés , comme s'il eût médité profondément. Je le pris par la main , & je le priai de m'accompagner à la chambre de Muleid. Il se laissa emmener sans résistance.

Muleid étoit instruit aussi de mon arrivée ; & il pensa m'échapper par une subtilité dont je ne l'aurois pas cru capable. Ayant appris que j'étois dans la chambre de sa sœur , il avoit donné ordre qu'on mît promptement les chevaux à sa chaise de poste , pendant qu'il s'habilloit ; de sorte que si

j'eusse tardé un peu plus long-tems à le venir voir, je ne l'aurois plus trouvé, ni lui, ni sa maitresse. Ma présence le déconcerta donc extrêmement. Il attendit que je m'expliquasse le premier. Je lui dis en peu de mots, que son père étoit si mal satisfait de sa conduite, que je ne savois pas trop bien comment il feroit sa paix avec lui; que je ne lui conseillois pas d'ailleurs de remettre le pied en France, s'il ne vouloit y être exposé à de très-dangereuses affaires; qu'un turc, qui s'avisé d'enlever une fille chrétienne dans un couvent, se réconcilie difficilement avec la justice; enfin, que s'il me croyoit, il laisseroit retourner mademoiselle Thérèse avec nous, & qu'il attendroit son père à Mons. Cette petite personne, que je n'avois point encore vue, mais qui me parut alors extrêmement jolie, prit avec beaucoup de feu la parole pour son amant: elle me répondit que ce que je disois de la sévérité de la justice étoit vrai, quand une demoiselle étoit enlevée malgré elle; mais qu'il n'en étoit pas de même à son égard; qu'elle avouoit que c'étoit de son gré que Muleid l'avoit enlevée; & que loin de retourner en France elle ne vouloit jamais se séparer de lui un seul moment. Hé bien, lui dis-je, ma belle enfant, vous demeurerez avec lui. Je n'ai pas droit ici de vous faire violence. Mais je vous apprends néanmoins que vous ne sortirez pas de Mons, que votre famille

ne vous ait accordé son consentement. Je vais prier monsieur le gouverneur de vous configner aux portes de la ville. Elle me répliqua d'un petit ton déjà à demi-turc , que j'étois le maître de l'arrêter à Mons , mais qu'elle me défioit de lui faire quitter Muleid. Pour lui , il se contenta de me dire , qu'étant sorti heureusement de France & n'ayant pas dessein d'y retourner , il en redoutoit peu les loix ; & qu'à l'égard de son père , pour lequel il n'avoit jamais manqué de respect , il espéroit qu'il ne lui feroit point un crime d'une passion amoureuse. Je les priai tous de se rendre avec moi , dans la chambre de ma nièce. J'y fis apporter à déjeuner. Muleid & mademoiselle Thérèse mangèrent de très-bon appétit. Le marquis & Nadine ne touchèrent à rien. Ils se regardoient d'un air triste & languissant , comme deux victimes destinées au sacrifice. J'étois attendri de leurs peines , & j'aurois souhaité de pouvoir les rendre heureux au prix de mon sang ; mais c'étoit une chose absolument impossible. Je fus surpris de ne pas voir la religieuse avec nous. Je la fis appeler. On me dit qu'elle étoit sortie de l'hôtellerie. J'eus d'abord un soupçon qui se trouva juste. La crainte que je ne la fisse arrêter & reconduire à son couvent , l'avoit fait fuir pour assurer sa liberté. Je ne me crus point obligé de la faire chercher , ni en droit de lui faire la moindre violence.

Lorsque nous eûmes achevé de déjeuner , je fis cette proposition à mademoiselle Thérèse : Comme je ne puis vous laisser partir avec mon neveu sans le consentement de vos parens , voyez , lui dis-je , Mademoiselle , lequel vous choisirez de ces deux partis , ou d'être consignée aux portes de la ville jusqu'à ce que votre famille soit informée du lieu où vous êtes , ou , ce qui vous seroit plus honorable , d'entrer pour quelque tems dans un couvent de cette ville. Elle me répondit , que pour éviter une consignation publique , elle entreroit volontiers pour quelques jours dans un couvent ; mais qu'elle craignoit qu'on ne l'y retînt ensuite malgré elle. Muleid , d'ailleurs , n'étoit nullement pour le couvent. J'avois espéré néanmoins qu'elle pourroit tourner de ce côté-là ; car l'autre parti étoit une extrémité , pour laquelle j'avois de la répugnance. Je pris Muleid en particulier ; si vous voulez , lui dis-je , m'engager votre parole que vous ne quitterez point Mons avec votre maitresse avant que d'avoir reçu de mes nouvelles , je vous laisserai ici tous deux en liberté , jusqu'à ce que je puisse , ou revenir moi-même , ou vous écrire. Quoique je parlasse fort bas dans la même chambre , mademoiselle Thérèse , qui prêtoit l'oreille à tout , entendit une partie de mon discours ; elle se pressa de répondre

d'un air fort assuré, que si je voulois me contenter de sa parole, elle me promettoit de ne point sortir de Mons jusqu'à nouvel ordre : qu'elle étoit fort en repos du côté de sa famille, parce qu'elle étoit bien sûre qu'on ne pouvoit l'ôter à Muleid, qui étoit son mari, & avec qui, ajouta-t-elle, elle avoit déjà passé une nuit comme sa femme. J'admirai la vivacité de cette petite créature, & j'eus peine à me persuader qu'elle fût jamais un meuble bien tranquille dans un sérail. Je crus néanmoins avoir assez fait pour elle, en prenant cette précaution. Je me contentai de répéter à Muleid, que je pouvois l'assurer de l'indignation de son père, s'il manquoit à sa promesse.

Je m'imaginois, après cela, qu'il ne me restoit plus qu'à partir avec le marquis & ma nièce ; mais l'ouvrage le plus sérieux & le plus difficile restoit encore à faire. J'avois ordonné que nos chevaux & la chaise fussent prêts pour partir à midi, dans le dessein d'arriver le soir chez ma fille ; ce qui est aisé en courant la poste. Lorsqu'on vint avertir que les chevaux attendoient, & que j'invitai le marquis à descendre, je fus surpris de le voir demeurer assis sur sa chaise, & baisser les yeux sans me répondre. Je renouvelai ma prière, & je me levai moi-même pour lui montrer le chemin. Arrêtez, Monsieur, me dit-il, arrêtez. Avez-vous cru que je puisse perdre

si facilement l'espérance d'être à votre nièce, & qu'après avoir tout risqué pour elle, je me prive ainsi tout d'un coup du fruit de mes peines, ou, si vous le voulez, du fruit de mes fautes? Non, non; vous pouvez prendre ma vie, que je ne veux pas défendre contre vous, mais vous ne m'enlèverez pas aisément le trésor de mon cœur. Ecoutez-moi bien, Monsieur, ajouta-t-il, je fais serment devant ma chère Nadine, de ne l'abandonner que par la mort. Je lui répondis en souriant, que le vent dissipe les sermens amoureux dans l'air, & que Jupiter les compte pour rien. Venez, ma nièce, continuai-je en parlant à Nadine; M. le marquis ne refusera pas du moins de vous suivre. Voyant que je la prenois par la main pour la conduire dehors, il me repoussa si violemment, que je faillis de tomber, & l'enlevant entre ses bras, il s'assit sur une chaise, où il la tenoit sur ses genoux. Elle se mit à pleurer; & lui, comme si la vue de ses larmes eût redoublé sa furie, se mit à m'accabler de reproches durs & piquans. Il me traita d'homme barbare & de cœur sans amitié, qui lui avoit toujours prêché une morale contraire à ma propre pratique. Il me dit qu'outre cent témoignages qu'il avoit de ma dureté, il se souvenoit toujours de l'air sec & railleur avec lequel je lui avois parlé de sa passion, lorsque j'avois renoncé

à vivre avec lui ; qu'il ne l'oublieroit jamais ; que je me trompois fort si je le prenois pour un enfant, ou si je continuois de me regarder comme une personne qui avoit de l'autorité sur lui ; que le règne de ma férule étoit passé ; que je me flattois, aussi mal-à-propos, d'avoir quelque empire sur ma nièce ; que son père vivant encore, elle n'avoit point de compte à me rendre de sa conduite ; qu'elle avoit été mariée ; que je l'avois déjà traitée assez cruellement, en la mariant avec M. de B..... malgré ses pleurs & sa répugnance, & qu'elle devoit me regarder plutôt comme son tyran, que comme son oncle.

J'écoutai ces invectives avec patience. Ma nièce, qui sentit néanmoins qu'elles pouvoient m'offenser, se dégagea de ses bras, pour me demander pardon en se jettant à mes genoux. Je lui dis que si elle conservoit pour moi un peu plus de respect que le marquis, il falloit me le marquer, en me suivant sans différer ; elle m'assura qu'elle étoit prête à me suivre. Mais ce fut alors que ne se possédant plus, il vint la reprendre une seconde fois, en jurant effroyablement qu'il fauroit bien la défendre, & contre elle-même & contre moi. Je fus épouvanté de son action. Je ne voyois guère d'autre remède à cette furie, que la douceur ; car il n'étoit point question de se battre, & encore moins d'appel-
ler

ler un secours étranger. Je n'étois pas même assuré que j'eusse pu l'obtenir , dans une ville qui n'est pas soumise à la France , & où les mariages clandestins ne sont point contraires aux loix : ajoutez que c'étoit le plus sensible outrage que je pusse faire au marquis. Je ne m'arrêtai donc pas un moment à cette pensée. Il a le cœur excellent , disois - je en moi-même ; ne désespérons de rien. Il y a toujours de la ressource avec les bons naturels.

Tandis que je faisois ces réflexions , il adressoit mille choses touchantes à ma nièce. Vous consentez donc à m'abandonner , lui disoit - il ! Vous voulez me ravir une occasion d'être à vous , que je ne retrouverai jamais ! O Dieu ! sur quoi faut-il compter , si vous oubliez ainsi tous vos sermens ? Ne m'avez-vous pas juré que la vue même de la mort ne vous empêcheroit point de vous donner à moi ? Quelle opinion voulez-vous que j'aie de votre constance ? Comment puis-je croire que vous serez plus fidelle à m'aimer , que vous ne l'êtes à me suivre ? Vous me trahissez , je le vois trop bien. Peut-être souhaitez-vous ma mort au moment que je parle , pour avoir la liberté de retourner à votre oncle. Voilà donc tout le progrès que j'avois fait dans votre cœur. O ciel ! quel prix pour tant d'amour & de fidélité !

Je l'interrompis , en le priant de me prêter un moment d'attention. Il me répondit que j'étois son ennemi , son persécuteur , & qu'il ne vouloit plus m'écouter. Je ne vous demande , lui dis-je , qu'un moment. Vous allez être convaincu , si vous voulez m'entendre , non-seulement que je vous aime , & que je ne suis point si barbare que vous pensez , mais que je souhaite sérieusement votre bonheur. Rentrons en France ; je vous promets de parler de votre passion à monsieur le duc , de la manière la plus forte. Vous me disterez vous-même mes expressions. Ce sera ensuite à vous à soutenir votre cause , & à faire valoir l'ardeur de vos sentimens. Il vous accorda , en Espagne , la liberté d'épouser dona Diana ; pourquoi ne pourroit-il pas consentir à la même chose en faveur de ma nièce ? Le cas n'est-il pas à-peu-près le même ? Allez , faites-vous un mérite auprès de lui de votre soumission. Le cœur d'un père n'est jamais impitoyable. Au reste , vous ne devez douter ici nullement de ma sincérité. Vous avez trop d'esprit pour ne pas reconnoître que si j'avois quelque dessein de vous nuire , je n'aurois pas besoin de recourir à l'artifice. Comptez que je serois le plus fort à Mons , & qu'il ne m'est pas difficile d'y obtenir du secours , s'il faut en venir à la violence pour remettre ma nièce dans son devoir.

Cette dernière expression affligea Nadine. Elle me dit , en m'interrompant , que si elle s'étoit écartée de son devoir , elle étoit prête d'y rentrer. Elle s'adressa ensuite à son amant , pour lui persuader de suivre mon conseil ; & elle ajouta que si elle ne pouvoit le perdre sans mourir , elle aimoit encore mieux la mort , que de manquer au devoir & à l'honneur. Je lui fus bon gré de cette fermeté. Le marquis parut s'ébranler. Je saisis ce moment , pour les prendre tous deux par la main & pour les conduire à leur chaise. Nous partîmes enfin de Mons , en y laissant Muleid & mademoiselle Thérèse.

Je ne fais de quoi les deux amans s'entretenirent , pendant quelques lieues qu'ils firent ensemble dans la même chaise ; mais lorsque nous fûmes à l'endroit où nous devions quitter la grande route de la poste , pour prendre celle de la maison de ma fille , le marquis me déclara qu'il alloit se séparer de nous & suivre le chemin de Paris. Je ne m'opposai point à cette résolution. Vous devez être content , me dit-il , de mon obéissance. Je vous laisse votre nièce , quoique je puisse être plus fort ici qu'à Mons , & la tirer peut-être encore une fois de vos mains. Mais je respecte ses volontés , & je compte que vous m'accorderez deux choses : la première , de ne point la remettre dans un couvent ; l'autre ,

de venir me rejoindre incessamment à Paris, pour exécuter la parole que vous m'avez donnée. A ces deux conditions , ajouta-t-il , je vais vous demander pardon de ce qui s'est passé , & vous prier de me rendre votre amitié. Je lui promis, en l'embrassant , de faire ce qu'il désiroit. En effet , j'y étois résolu. Je ne voyois plus d'autre moyen de finir cette affaire , qu'en y intéressant assez le duc son père , pour lui faire prendre soin à lui-même de régler ou de satisfaire la passion de son fils. Je me séparai de lui , avec ma nièce , pour retourner chez ma fille.

Amulem cessa d'être affligé de l'enlèvement de mademoiselle Thérèse , lorsque je lui appris qu'il avoit réussi heureusement , & que son fils étoit hors de péril. Vous souvenez-vous , me dit-il , que vous m'aidâtes à en faire autant à son âge ? Oui , lui répondis-je ; mais c'étoit pour une femme , sur laquelle votre empereur , à qui vous l'enleviez , n'avoit pas plus de droit que vous ; au lieu que votre fils vient de ravir injustement le bien d'autrui , & de faire un tort irréparable à la famille de sa maitresse. Ses parens , reprit Amulem , consentiront peut-être à nous la laisser. On est quelquefois assez content de trouver l'occasion de se défaire d'une fille. Vous verrez , me dit-il en riant , que le fardeau va me demeurer sur les bras. Il pensoit plus juste

que je ne l'eusse cru. J'écrivis par la poste au père de mademoiselle Thérèse, qui étoit un bon gentilhomme de Picardie, chargé d'une nombreuse famille. Je ne lui déguisai rien de l'état & des dispositions de sa fille; & lui cachant seulement le lieu où elle étoit, je lui fis entendre, que s'il vouloit la reprendre entre ses mains, il n'étoit pas impossible de la tirer de celles de son amant. Il me fit une longue réponse, dont la conclusion étoit, que le malheur de sa fille lui paroissant irréparable, puisqu'elle s'étoit déjà livrée à son amant, il étoit d'avis de la lui laisser; qu'il ne doutoit point qu'elle ne pût être aussi heureuse avec un turc qu'avec un autre homme; ou que s'il arrivoit qu'elle ne le fût pas, ce seroit son châtiement; qu'il me prioit seulement d'obtenir de mon beau-frère, qu'elle ne fût point gênée sur la religion. Je fis voir cette lettre à Amulem, qui en fut fort satisfait. Il me promit de ne jamais permettre qu'on l'inquiétât du côté de la conscience. L'impatience qu'il avoit de revoir son fils, le fit penser aussitôt au départ. Il s'attendoit toujours que je lui tiendrois compagnie jusqu'à Vienne; mais je lui fis comprendre que l'action de Muleid ne me le permettoit plus, & que je ne pouvois accompagner si long-tems un jeune homme qui enlevait une maitresse, sans que je

parusse être de moitié dans l'entreprise. Je m'engageai néanmoins à le conduire lui-même jusqu'à Mons. Je ne lui demandai que le tems de faire le voyage de Paris , pour répondre à l'attente & à l'empressement du marquis. Avant que de partir , je marquai à Muleid par deux mots de lettre , que sa maitresse lui étoit accordée , & qu'il pouvoit attendre tranquillement l'arrivée de son père à Mons.

Mon voyage de Paris n'étoit pas une entreprise de petite importance. La seule pensée de m'ouvrir de nouveau , sur une affaire que le duc avoit rejetée plusieurs fois en badinant , me cauçoit de la peine & de l'inquiétude ; cependant j'étois résolu de lui en parler avec tant de force & d'un air si sérieux , que je l'obligerois à la regarder du même œil que moi. J'allai trouver d'abord le marquis. Il eut beaucoup de joie de me voir. Nous touchons à l'heure critique , lui dis-je ; je vais vous ouvrir les avenues. C'est à vous , après cela , de bien ménager vos intérêts , & de ne pas vous manquer à vous-même. Il me proposa d'être avec moi , dans l'entretien que j'allois avoir avec son père. Cela ne me parut point à propos. Je me fis annoncer au duc.

Je fus introduit dans le moment. Après les premières civilités , je lui expliquai naturellement le sujet de ma visite. Je le priai d'abord d'être bien persuadé que j'avois employé , pour guérir

M. le marquis, tout ce que la sagesse, & même l'artifice, peuvent mettre en usage. Je lui représentai que sa passion duroit depuis près d'un an, qu'elle avoit jeté des racines si profondes, que je n'y voyois presque plus de remède; qu'elle m'avoit coûté un nombre infini de peines & de soins, la vie de mon neveu, & depuis un certain tems tout mon repos; que si ma nièce n'eût point embrassé le christianisme, je l'eusse infailliblement renvoyée en Turquie; mais que j'ignorois même si cette voie m'eût réussi mieux, puisque le marquis avoit été capable d'y vouloir aller lui-même. Je lui appris là-dessus l'histoire de l'enlèvement, la fuite de son fils avec Nadine, & son dessein en sortant du royaume; que j'avois été assez heureux pour l'arrêter à Mons, & pour le faire retourner en France; mais que je n'avois pu obtenir son retour, qu'à condition que je viendrois solliciter en sa faveur. Ne croyez pas, Monsieur, continuai-je, qu'en lui promettant de vous entretenir de sa passion, j'aie eu d'autres vues que de vous rendre service dans sa personne; je fais à quel rang le ciel a borné ma nièce, & ce ne fera jamais par mes desirs qu'elle en sortira; mais je vous prie de considérer, que dans la médiocrité même de notre fortune, l'honneur & le repos nous sont chers, & qu'après avoir fait tant d'efforts pour ramener M. le marquis au devoir, j'ai lieu d'espérer que

vous voudrez bien y employer aussi vos soins. Il se prépare à venir vous parler lui-même. Ne doutez pas qu'avec beaucoup de respect pour son père, vous ne lui trouviez une fermeté au-dessus de son âge. Si j'ose vous donner un conseil, vous prendrez la peine de préparer votre réponse, & de la rendre telle, qu'elle puisse, ou le satisfaire, ou le réprimer entièrement.

Il m'écouta d'un air aussi sérieux, que j'avois tâché de rendre le mien. Vous me surprenez, me dit-il, en m'apprenant l'enlèvement de votre nièce & la fuite du marquis; je le croyois pendant ce tems-là dans mes terres, où il m'avoit demandé la permission d'aller passer quelques jours. Je vois que sa passion est violente; mais quelle réponse me conseillez-vous de lui faire? Je répondis, que toutes les ressources de ma prudence étoient épuisées, & que si j'eusse su quelque nouveau moyen de le guérir, je n'aurois pas manqué de l'employer. Je veux le faire appeler en votre présence, reprit-il; & je lui dirai tout ce que le ciel m'inspirera. Cette confiance aux lumières du ciel me parut d'un goût singulier. Il le fit appeler effectivement. Le marquis me parut entrer d'un air timide. Il prit néanmoins le premier la parole: Je ne doute pas, Monsieur, dit-il à son père, que vous ne soyez maintenant instruit de mes peines. Elles sont bien redoublées, par la crainte que j'ai

de vous en causer peut-être à vous-même. Mais si le ciel ne punit que les fautes volontaires , j'espère que je trouverai en vous la même indulgence. Le duc lui répondit , qu'en effet il avoit appris de moi qu'il étoit amoureux ; qu'il n'étoit pas trop surprenant qu'il le fût à son âge ; qu'il falloit seulement savoir un peu se modérer , & qu'on n'en étoit pas moins honnête homme. Le marquis ne fut point satisfait d'une réponse si peu concluante : il repartit pourtant , d'un ton respectueux , que la modération étoit une vertu bien difficile avec beaucoup d'amour , & qu'il en étoit si peu capable , que s'il n'eût compté sur l'affection d'un si bon père , il auroit déjà succombé à ses peines mortelles. Fort bien , me dit le duc en souriant ; il s'exprime d'un air tendre & persuasif ; je me doute qu'il parle sur ce ton à votre nièce. Cette raillerie étoit peu du goût du marquis. Il reprit encore : Je ne fais , Monsieur , quelle idée vous avez de ma passion ; mais il est certain que si vous n'avez pas quelque bonté pour moi , il est impossible que je vive. La mort me fera bien moins horrible , que l'agitation continuelle où je suis. Si monsieur de Renoncour vous a découvert ce qui m'est arrivé depuis huit jours , vous avez pu voir que ma conduite est celle d'un homme absolument hors de lui-même , & qui ne peut être consolé que par votre compassion. Eh bien , lui dit M. le duc , que demandez-vous

de moi ? Ah ! mon père , répliqua le marquis , que je demande de vous ? Monsieur de Renoncour ne vous l'a-t-il pas dit ? & ne le voyez-vous bien vous-même ? Non , par ma foi , répondit le duc , car je vous crois trop raisonnable pour vouloir épouser votre maîtresse , & trop ami de monsieur de Renoncour pour vouloir vivre avec elle sans l'avoir épousée. Je vous jure , continua-t-il que si votre belle étoit nièce ou fille de monsieur de Renoncour , qui est un homme de qualité , vous la donnerois de bon cœur pour vous satisfaire ; mais on m'a dit qu'elle n'est que la nièce de son épouse , & la fille d'un turc : y pensez-vous vouloir m'allier avec Mahomet & l'alcoran ? que je puis faire de mieux pour votre consolation , ajouta-t-il en riant , c'est de vous conseiller d'attendre du moins que je sois mort. Vous serez le maître alors de faire une sottise ; mais je consentirai point pendant ma vie. Telles furent les inspirations que M. le duc reçut du ciel.

La situation du marquis m'inspiroit une véritable pitié. Je vis des larmes couler le long de ses joues. Il se tourna vers moi. Monsieur , me dit-il , vous ne dites rien en ma faveur ; ce n'est pas ce que vous m'aviez promis. Je lui répondis qu'il n'avoit aucun reproche à me faire ; & que monsieur le duc voudroit bien rendre témoignage que je lui avois fait une vive peinture de sa p

son. Il se jeta aux pieds de son père : Que faut-il donc que je fasse pour vous fléchir, s'écria-t-il en soupirant, & à qui aurai-je recours, si celui qui m'a donné la vie me refuse sa pitié ? Ces paroles furent prononcées d'un ton si tendre, que le duc, malgré l'air de plaisanterie avec lequel il avoit parlé jusqu'alors, me parut extrêmement touché. Il le fit relever en l'embrassant. Mon cher fils, lui dit-il, dans le fond ta tristesse m'afflige ; mais tu me demandes une chose impossible. Je fais que le duc de Saint... épousa la femme de chambre de sa femme, & le maréchal de Bassompierre une femme perdue ; mais quoiqu'il n'y ait nulle comparaison à faire d'elles à Nadine, leur exemple ne sauroit m'ébranler. Je t'aime néanmoins avec une tendresse infinie, & j'ai regret de ne pouvoir te satisfaire. Promets-moi que tu ne penseras plus à cette folle passion, & je suis prêt à t'accorder tout ce que tu désires. Le marquis assura que s'il n'obtenoit point Nadine, il ne désireroit que la mort. L'aime-t-elle, reprit le duc, en s'adressant à moi ? & puis, sans attendre ma réponse, il se tourna vers son fils, comme s'il eût eu quelque chose de favorable à inférer de-là ; si elle t'aime, lui dit-il, elle consentira à tout pour être à toi. Epouse-la en secret pour quelques années, à condition qu'elle entrera dans un couvent lorsque je jugerai à propos de te marier dans les formes. Je ne pus m'empê-

cher de faire entendre sérieusement à monsieur le duc , qu'une raillerie de cette nature ne convenoit , ni à l'honneur du marquis , ni à la vertu de ma nièce. Il avoit ce jour-là tant d'inclination pour la raillerie , qu'il m'en fit une à moi-même sur mes scrupules.

Cependant , pour terminer notre principale affaire d'une manière qui pût assurer mon repos , je dis au marquis : vous voyez , Monsieur , que j'ai rempli mon engagement. Je suis venu à Paris , j'ai expliqué toute l'ardeur de votre passion à monsieur le duc ; il ne dépend point de moi que vous soyez plus heureux : c'est la faute de la fortune , qui vous a fait naître trop grand. Je compte donc que vous allez travailler à devenir tranquille. Nous le ferons aussi beaucoup davantage ; car vous n'ignorez pas que les passions d'une jeune femme , telle que ma nièce , causent de grands dérangemens dans une famille.

Je pris congé du duc & de lui , & je sortis de la chambre. Il me suivit presque aussitôt. Je voudrois être né paysan , me dit-il les larmes aux yeux , j'aurois du moins un père qui ressentiroit les tendresses du sang , & qui ne prendroit pas plaisir à me rendre malheureux. Que me revient-il de ma naissance , sinon d'être contraint dans toutes mes inclinations ? Mes gens sont plus heureux que moi. Que je devrois vous haïr , continua-

l'en me regardant, pour m'avoir arrêté à
 ons ! je vivrois à présent dans le plus parfait
 nheur ; je serois près de Nadine, je l'adore-
 s, j'en serois aimé. O Dieu ! que je serois heu-
 ix ! Il ajouta mille choses que sa douleur lui
 piroit, en maudissant sa grandeur, & tous les
 es & pairs du royaume. Je ne lui avois jamais
 répandre tant de larmes. Je l'exhortai encore
 courage & à la patience. Lorsque je lui par-
 de le quitter, il refusa de me laisser sortir.
 a ! me dit-il, permettez que je vous entretien-
 de mes peines. Vous allez voir Nadine, & je
 meure ici loin d'elle ! quelle horrible vie vais-
 mener ! Dites-lui du moins que je meurs pour
 le ; que je n'ai plus de bonheur à prétendre
 mas une vie qu'il faut passer sans elle ; que je
 e ferai que languir tristement jusqu'à la mort.
 ites - lui..... Il s'arrêta, comme s'il eût été
 appelé de quelque réflexion nouvelle : Non, re-
 it-il tout d'un coup, ne lui dites rien, mais
 cordez - moi la dernière grace que j'ai à vous
 emander, après quoi je cesse pour jamais d'im-
 ortuner votre amitié. Souffrez que je parte avec
 ous, & que j'aie dire le dernier adieu à Nadi-
 e. Je lui répondis, que monsieur le duc s'étant
 pliqué d'une manière à lui ôter toute espérance,
 e voyage me paroïsoit inutile, ou ne serviroit
 u'à lui préparer de nouvelles peines. Il me pressa

néanmoins si vivement, que je fus obligé d'y consentir, à condition qu'il obtiendrait la permission de son père. Il l'obtint : nous partîmes ensemble.

Je ne doute point que Nadine , le voyant arriver avec moi , ne se flattât que le succès de mon voyage avoit répondu à ses desirs. Je ne la laissai pas long-tems dans l'erreur. Monsieur le marquis , lui dis-je , vient vous voir pour la dernière fois. Marquez - lui toute la reconnoissance que vous lui devez , pour l'honneur qu'il vous fait ; mais songez qu'il n'est plus question d'amour , ni pour vous , ni pour lui. Il s'approcha d'elle d'un air respectueux , & il lui baisa la main. Il fit quelques plaintes générales du malheur de son sort , auxquelles elle répondit avec modestie. Je compris , par la réserve avec laquelle il parloit en présence de la famille , que son espérance étoit de l'entretenir en particulier ; mais n'ayant point envie de lui en laisser la liberté , j'affectai de demeurer toujours dans la salle , comme si je n'eusse point eu d'autre dessein que de lui tenir compagnie. Enfin le soir approchant , & concevant sans doute qu'il seroit continuellement observé , il prit une résolution , à laquelle je ne m'attendois point. Il me pria de faire appeler mon gendre , ma fille & Amulem , qui étoient sortis de la salle , & il me dit en

leur présence : Je suis bien-aïse , Monsieur , de vous découvrir publiquement le motif que j'ai eu pour vous accompagner ici. Depuis que mon père s'est expliqué si positivement , la connoissance que j'ai de son humeur m'a fait désespérer de le fléchir ; mais s'il a droit de s'opposer à ma passion , il n'aura jamais le pouvoir de l'éteindre. Je prens Dieu à témoin qu'elle durera autant

que ma vie , & je jure par tout ce qu'il y a de plus saint , que je ne prendrai jamais d'autre engagement. Si le ciel m'ôte du monde avant mon

je mourrai avec ce sentiment dans le cœur ;

mon père avant moi , je viendrai offrir

à votre nièce un empire aussi absolu sur

, qu'elle l'a été sur mon ame.

z-vous à ? continua-t-il en

ma nièce désespérer que tandis

in de vous mener de langueur

vous com souvenir de mon

peu de si vos promesses ? Il

en ; & en dans les siennes ,

gt un qu'elle , ni moi ,

perçut se fit voir après

baïssa se fois la main

Que le il , me punisse

couroux , si je

ne en présen-

de cette action ,

j'ordonnai à Nadine de lui remettre la bague : mais il se leva sans attendre un moment , & prenant lui-même le chemin des écuries , il fit préparer sur le champ ses chevaux. Mes instances furent inutiles , pour lui faire passer la nuit au château. Il partit sans proférer un mot , hors la prière qu'il me fit , de permettre qu'il écrivît quelquefois à ma nièce.

Elle s'étoit retirée pendant ce tems à sa chambre , d'où l'on eut beaucoup de peine à la faire descendre pour le souper. Elle n'avoit plus le diamant du marquis au doigt. Je la priai de me le faire voir , & l'ayant envoyé quérir , je fus incertain si je lui permettrois de le conserver ; il ne valoit pas moins de mille écus. Elle me parut si triste , que je n'eus pas le cœur de l'affliger davantage en le lui ôtant. J'affectai même de ne point parler du marquis , & de ne nous entretenir que du départ d'Amulem , qui vouloit prendre le chemin de Mons dès le lendemain. Il s'étoit pourvu d'un carrosse & de six chevaux. Une partie de la famille se mit dans celui de ma fille , & l'autre dans le sien , pour lui tenir compagnie , & pour aller dire adieu à Muleid. Nous arrivâmes le lendemain au soir à Mons. Amulem fut charmé de la beauté de mademoiselle Thérèse. Il ne paroissoit pas que son affection eût diminué pour son amant. Elle eût sou-

haité ,

haité, disoit-elle, d'être déjà à Amasie. Je fis compliment à Amulem sur ce qu'il ne perdoit rien en nous laissant Nadine, puisqu'il avoit retrouvé sitôt une autre fille. Nous nous séparâmes avec mille marques de regret & d'amitié, après que j'eus bien recommandé à mademoiselle Thérèse de demeurer attachée du moins au christianisme, & à Muleid de lui en accorder toujours la liberté. Cette jeune personne avoit à peine seize ans. Son père l'avoit abandonnée, comme j'ai dit, à sa destinée. Je ne sais si cette indifférence sera approuvée de tous, mes lecteurs.

Fin du quatorzième Livre.



L I V R E Q U I N Z I È M E .

LORSQUE j'eus pris quelques jours de repos pour me remettre de l'agitation de tant d'événemens , je commençai à réfléchir sur ma propre condition. Il étoit tems d'exécuter mes projets de retraite. Je me voyois libre. Combien d'obstacles & de chaînes avois-je rompus ! J'en remerciai le ciel , avec le plus vif sentiment de mon ame ; & sans différer davantage , j'écrivis au père prieur de l'abbaye de..... pour le prier de me faire préparer mon ancien appartement. L'unique inquiétude qui pouvoit me troubler encore , étoit pour Nadine. J'avois regret de la laisser après moi , sans établissement & sans état arrêté. Elle n'étoit point à plaindre du côté de la fortune , la générosité de miladi R..... l'avoit rendue assez riche pour se passer de secours ; mais elle étoit encore dans l'âge le plus tendre. Elle étoit bonne & sans artifice. Je craignois de la laisser exposée à tous les périls qui environnent sans cesse une jeune personne , sur-tout lorsqu'elle joint un bon naturel à une grande beauté ; sans compter que je n'étois pas encore tranquille à l'égard du marquis ; car quel fond pouvois-je faire

ir la modération d'un jeune homme , dont la vivacité m'étoit connue , & qui ne savoit pas prendre plus d'empire sur lui-même ! J'aurois souhaité qu'il se présentât quelque nouvelle occasion de la marier ; cependant ce souhait même , je ne le formois pas sans répugnance. Je ne suis point barbare. Je savois quelle violence cette aimable enfant étoit déjà faite pour épouser M. de B.... Mon cœur en avoit saigné. Je ne voulois pas être toujours son tyran. Sa douceur , son respect pour mes volontés , & tant de charmes naturels que je ne pouvois m'empêcher d'admirer , méritoient un meilleur sort. Après avoir long-tems médité là-dessus , je m'imaginai que l'air de la ville pourroit mettre un peu de changement dans ses inclinations , & lui faire oublier le marquis. Les impressions , qui se font par les yeux , sont plus fortes que celles de la mémoire. La vue d'un nouvel amant , disois-je , affoiblira peu à peu ses premières chaînes. J'en parlai à mon gendre & à ma fille. D.... est une bonne ville , qui n'est point éloignée de leur maison. Je leur conseillai d'y aller passer l'hiver avec leur famille. La résolution fut prise à l'instant. Nadine l'apprit ; mais elle en avoit déjà formé une , qu'il lui tardoit d'exécuter , & dont elle vint le jour d'après me faire l'ouverture.

Elle me dit qu'après avoir réfléchi sérieusement

sur l'état de son cœur, & sur celui de ses espérances, elle ne prévoyoit pour elle qu'une vie amère & malheureuse ; qu'elle auroit mauvaise grace de vouloir me déguiser son affection extrême pour le marquis ; qu'elle n'avouoit que cet amant occupoit seul tous les endroits sensibles de son ame ; mais qu'étant néanmoins assez raisonnable pour reconnoître l'impossibilité d'être à lui, elle avoit promis au ciel de n'être à personne ; que sa résolution étoit d'entrer, pour toute sa vie, dans un couvent ; qu'elle me prioit d'en choisir un moi-même, & de différer le moins qu'il me seroit possible ; qu'elle avoit formé ce dessein dès notre premier retour de Mons ; qu'elle y avoit été confirmée par la dernière visite du marquis, & par le serment qu'il lui avoit fait de se conserver à elle ; qu'elle le connoissoit assez pour être assurée qu'il ne deviendrait point parjure, mais qu'elle voyoit si bien que dans quelque situation qu'il pût se trouver, il ne lui seroit jamais permis de l'épouser, qu'elle se croyoit obligée d'entrer dans le cloître, pour lui rendre la liberté de disposer de lui ; que tout dur que ce sacrifice étoit pour elle, elle sentoit une joie délicate de pouvoir donner cette preuve d'une extrême tendresse à son amant ; qu'elle ne doutoit pas néanmoins qu'il ne fît bien des efforts pour s'y opposer, mais qu'il seroit aisé de lui

cacher son dessein & le lieu de sa retraite , jusqu'au tems du dernier engagement.

Je ne manquai point de lui représenter tout ce que je crus propre à lui faire perdre ce dessein. Je ne me contentai pas même de lui faire jeter les yeux sur le monde , pour lui faire apercevoir mille plaisirs innocens qu'elle alloit perdre ; je la pris aussi du côté de la religion. Une victime , lui dis-je , offerte à Dieu par des motifs si profanes , ne sauroit jamais être agréable à ses yeux. C'est à votre amant que vous vous sacrifiez ; quel compte le ciel doit-il vous en tenir ? Vous sentirez toutes les peines du cloître : vous n'en aurez pas la seule douceur , qui est l'imagination du moins qu'un genre de vie si austère & si singulier sera récompensé ; vous aurez déjà reçu votre récompense , par cette satisfaction délicate que vous prétendez sentir à donner une telle preuve d'amour au marquis ; & lorsque cette tendre vapeur viendra à se dissiper , vous vous trouverez livrée à vous-même , avec aussi peu de consolation de la part des hommes que de celle de Dieu. Mes remontrances furent beaucoup plus longues ; mais elles n'eurent pas assez de force pour altérer sa résolution. Elle me déclara même nettement , que si je refusois de lui procurer l'entrée de quelque monastère , elle retourneroit au couvent d'où le marquis l'avoit

enlevée. Je passe sur mille efforts d'amitié & de caresses, que ma fille & mon gendre firent pour l'ébranler. Sa constance triompha de tout. Je fus obligé de lui chercher une maison religieuse, où elle pût être agréablement. Elle vouloit que je lui choisisse une campagne ; mais j'exigeai absolument qu'elle fût dans une ville. Je me déterminai pour la célèbre abbaye de..... où la plupart des religieuses sont des filles de condition, & où l'on reçoit d'ailleurs, pour adoucir la clôture, un grand nombre de pensionnaires. Je me rendis avec elle à cette abbaye. Le marché fut conclu aisément. Mon dessein étoit de la reconduire chez ma fille avant que de l'y laisser entrer, ne l'ayant amenée que pour reconnoître le lieu. Mais je la pressai inutilement de retourner. Non, non, me dit-elle ; on ne sort jamais du tombeau. Voici le mien. J'y veux être ensevelie dès ce moment.

Elle pria l'abbesse de lui faire ouvrir la porte intérieure. Je l'accompagnai jusqu'aux derniers lieux où il est permis à notre sexe d'entrer. Elle s'arrêta pour me donner le dernier embrassement. Il me fut impossible de retenir mes larmes. Elle affecta d'abord de montrer plus de fermeté que moi ; mais ses yeux se grossirent malgré elle, & elle en répandit en abondance. Adieu, mon cher oncle, me dit-elle en me serrant dans ses bras ;

ayez pitié de votre malheureuse nièce. Souvenez-vous quelquefois d'elle , comme vous feriez d'une personne morte , qui vous auroit été chère.

Comme j'étois fort attendri de ses pleurs , & que je ne savois pas précisément quelle en étoit la cause , je priai madame l'abbesse de se retirer , & de nous laisser seuls un moment. Je répétais alors une partie de ce que je lui avois dit chez ma fille. Consultez bien vos forces , ajoutai-je ; n'écoutez pas trop une passion désespérée , qui va vous exposer peut-être à d'amers repentirs. Une vie heureuse & tranquille ne sauroit être le fruit d'une résolution violente. Considérez ces grilles armées de fer , & ces murs épais qui vont vous retenir malgré vous. Je tremble , ma chère nièce , pour le bonheur de vos jours. Les larmes , que vous me voyez répandre , viennent de mon inquiétude & de ma tendresse pour vous.

Elle me répondit , que les siennes ne venoient , ni de la vue des grilles que je lui montrois , ni de ses craintes pour l'avenir ; mais qu'elle me prioit de les pardonner au sentiment d'une douleur dont je n'ignorois pas la cause. Ah ! continua-t-elle , quelle va être l'affliction du marquis , lorsqu'il apprendra qu'il me perd , & que c'est moi - même qui me dérobe à lui ? Mon Dieu ! que seroit-ce , s'il alloit tourner son déses-

poir contre lui-même ? Comment puis-je en effet l'abandonner , après tant de sermens ! Ne suis-je pas bien misérable de trahir un amant si tendre , & qui m'aime plus que sa fortune & sa propre vie ! Dites-le-moi vous-même , mon cher oncle , ajouta-t-elle , n'est-ce pas le comble de la dureté ! & le ciel me pardonnera-t-il ma perfidie ? Pour ce qui regarde vos sermens , lui répondis-je , si vous en avez fait au marquis , je ne crois pas qu'ils vous lient beaucoup ; vous aviez , l'un & l'autre , fort peu de droit de les faire. Mais je ne puis vous laisser dans le désordre où vous êtes. Il faut absolument que vous retourniez avec moi chez ma fille. Il est toujours tems d'entrer ici ; mais il ne le fera pas toujours d'en sortir. Mes raisonnemens furent des paroles perdues. Elle pria l'abbesse de s'approcher ; & m'ayant embrassé une seconde fois , sans ouvrir la bouche , elle entra dans ce lieu de silence & d'oubli , pour n'en sortir jamais.

Je m'arrérai seul dans un parloir voisin , où je me mis à rêver , en admirant sa résolution. Je m'y serois néanmoins opposé malgré elle , & j'aurois trouvé assurément le moyen de l'arrêter , si je n'eusse fait réflexion que son ardeur pourroit se refroidir avant l'engagement. Le noviciat dure plus d'une année ; & j'avois dessein avec cela , de prier l'abbesse de ne se pas presser de lui faire prendre l'habit religieux. Ma rêverie

dura long-tems dans ce parloir. Jamais le monde ne m'avoit paru si petit & si méprisable qu'il me le paroïssoit alors. Voyez , disois-je , une passion amoureuse suffit pour le faire haïr. Une jeune femme , un enfant de seize ans , l'abandonne sans retour ! Elle le sacrifieroit tout entier à son amant ; & elle a la force de sacrifier son amant même avec lui ; à quoi ? à un vain fantôme de délicatesse & de générosité d'amour. Le monde est donc quelque chose de bien foible & de bien impuissant ! Ses biens & ses plaisirs , qu'on appelle des chaînes pesantes , ne doivent donc le paroître qu'à des ames lâches , qui n'ont pas une étincelle de courage pour les rompre ? Comment dois-je le regarder , moi qui ne l'ai connu que par ses amertumes & ses disgraces ! moi qui suis au bord du tombeau , & qui serai bientôt obligé de le quitter par la nécessité de la nature , quand je ne serois pas porté à le haïr par l'expérience de ses misères & par les lumières de ma raison ! O chère solitude ! ajoutai-je , avec une espèce de transport ; doux asyle d'un cœur agité trop long-tems par les caprices du monde & par les passions , me ferez-vous bientôt rendu ! Ne me sera-t-il pas permis de faire du moins un essai du repos , avant que de passer à l'éternelle tranquillité du tombeau !

Je demandai encore à voir un moment ma

nièce à la grille. Elle y vint. Ses yeux étoient encore humides de pleurs. Adieu , lui dis-je , adieu , ma chère Nadine. Je vais suivre votre exemple ; & suivant les apparences , c'est pour la dernière fois que je vous parle. Adieu , ma chère enfant. Je vais prier le ciel de rendre la paix à votre cœur , & de vous faire trouver ici plus de bonheur , que dans le malheureux monde que vous avez quitté. Puissiez-vous apprendre à goûter la solitude , puisque vous la choisissez pour le partage de vos jours ! Puissiez-vous donner à votre sacrifice une intention pure & chrétienne , & des vues dignes du maître que vous allez servir ! C'est de lui-même qu'il faut attendre cette faveur. Il l'accorde quand il lui plaît. Sa main s'ouvre & se ferme , par des jugemens d'une profondeur infinie. Je le solliciterai sans cesse pour ma chère nièce , avec toute l'ardeur de mon ame. Adieu , tendre victime , que ne puis-je dire de l'amour divin ! O ciel ! ajoutai-je , quand vous rendrez-vous le maître d'un cœur si bon & si tendre ? quand lui ferez-vous sentir que sa félicité consiste à vous servir & à vous aimer ?

Elle répondit peu de choses à ce long discours. Elle me pria de faire ses amitiés à sa famille , & de prendre soin que le marquis ne fût point informé du lieu de sa retraite. Je la

quittai , en lui recommandant de m'écrire , & de me marquer sincèrement ses dispositions , s'il arrivoit qu'elle prît quelque dégoût pour la solitude. Je retournai chez ma fille. Elle fut fort surprise de me voir arriver seul. Je lui racontai toute l'histoire de mon voyage , dont elle fut touchée jusqu'aux larmes. Je lui dis que mon tour étoit venu , & que j'allois au premier jour imiter ma chère nièce. J'ajoutai que je prévoyois toutes les difficultés & les objections que son agnitié m'alloit faire , mais que c'étoit une résolution si déterminée , qu'elle ne devoit rien espérer de ses prières & de ses instances. Je lui fis même promettre qu'elle me laisseroit absolument tranquille sur cet article.

Cependant , il se présenta encore deux légers obstacles , qui reculèrent de quelques semaines l'exécution de mon dessein. J'avois trouvé , en arrivant chez ma fille , une réponse du père prieur de..... à la lettre que je lui avois écrite huit jours auparavant , pour le prier de me recevoir une seconde fois dans son abbaye. Il m'accordoit ma demande , avec sa civilité ordinaire. Je m'occupai pendant quelques jours à recueillir mes livres , & à faire mes adieux à nos voisins. Un jour , au moment que je m'y attendois le moins & que je ne pensois plus qu'à partir , je reçus une lettre du vicomte de.... frère

du prince de R..... par laquelle il me prioit , en qualité de parent , de me rendre au château de B..... où tous ses parens & ses alliés devoient s'assembler , pour une affaire qui concernoit l'honneur de sa maison.

J'avois entretenu si peu de liaison avec eux , quoique liés d'assez près par le sang , que je balançai si je retarderois mon départ pour le satisfaire. Cependant , comme j'étois le seul de mon nom qui pût se rendre à B..... , les enfans du feu comte de..... mon oncle étant à peine au-dessus de l'enfance , je résolus d'entreprendre encore ce voyage. J'arrivai au château de B..... où je trouvai qu'une partie de la compagnie étoit déjà rassemblée. Madame la princesse de R..... étoit morte depuis huit jours ; & sa fille aînée peu de tems avant elle. J'appris cette nouvelle en arrivant. Le prince de R..... étoit d'une foiblesse d'esprit , qui le rendoit incapable de prendre soin de ses affaires ; de sorte que le vicomte son frère avoit été obligé de se substituer à sa place , dans l'affaire importante dont il étoit question , & c'étoit lui qui devoit présider en quelque sorte à l'assemblée. En attendant l'arrivée de plusieurs personnes qui manquoient encore , je me fis instruire du fond de l'aventure , pour laquelle nous étions appelés. Voici ce qu'on me raconta.

Monsieur le prince de R....., chef de l'illustre famille de B....., avoit eu quatre filles de son épouse, sans en avoir aucun enfant mâle. Il étoit, comme je l'ai dit, d'un esprit foible jusqu'à l'imbécillité, uniquement occupé de ses dévotions, & dominé impérieusement par sa femme, qui avoit toutes les qualités directement opposées. C'étoit une dame qui avoit su prendre les airs convenables à sa naissance, quoiqu'elle eût passé la plus grande partie de sa vie dans la province. Elle aimoit le jeu, la dépense & les parties de plaisir. La galanterie même ne lui étoit pas inconnue. Elle avoit besoin de ces passe-tems, pour se consoler de la froideur stupide d'un mari, qui n'étoit pas capable d'honnêteté, ni de complaisance pour elle. Telles étoient ses occupations, lorsqu'un gentilhomme voisin de Saint-O..., qui se nommoit le comte de B..., entreprit de s'insinuer dans sa faveur. Il passoit pour le gentilhomme de la province le mieux fait & de la meilleure mine; il n'étoit pas riche, & sa pauvreté avoit peut-être été la première cause de son amour pour la princesse, qui jouissoit pour le moins de soixante mille livres de rente. Il avoit été marié, & il lui restoit de sa femme un fils unique, qu'il faisoit appeler le baron de L..., homme d'une figure désagréable, & auquel la nature n'avoit épargné aucun des plus insupportables défauts. Le comte de B.... eut l'adresse de s'intro-

duire dans la maison de la princesse de R.... Il la prit par tous ses foibles , il la flatta , il fut fait le passionné ; en peu de tems il se mit au-dessus de la concurrence , & supplança tous ses rivaux. La princesse ne voyoit plus que par ses yeux. Bientôt elle ne fit plus rien que par ses mains. Il se chargea de l'administration de ses biens , & du gouvernement de son domestique. Il ne lui manquoit que le nom de mari , pour être maître absolu de la dame & de toute la maison. Si le comte eût voulu se borner , il eût peut-être tiré de ce commerce de grands avantages plus solides ; mais l'ambition & l'intérêt l'aveuglèrent. Il commença par se rendre odieux dans la famille , par la manière haute & fière dont il traitoit les domestiques. L'intendant surtout , qui étoit homme d'esprit & d'honneur , souffroit impatiemment les airs d'autorité de cet étranger. Il n'osoit adresser ses plaintes , ni à la princesse qui étoit l'esclave de son amant , ni au prince , que le comte traitoit en imbécille , ni aux jeunes demoiselles , qui avoient été élevées dans une crainte & un respect infinis pour leur mère. L'ainée commençoit néanmoins à sentir la dureté du joug ; mais elle en étoit plus à plaindre , de le sentir sans pouvoir l'éviter. La tyrannie du comte alla si loin , qu'il perdit toute mesure & tout ménagement à l'égard du prince. Il lui fit affront plusieurs fois en public , il régla la petite somme qu'il devoit avoir

à dépenser pour ses plaisirs , & il s'en faisoit un , en compagnie , de lui offrir quelquefois un ou deux louis d'or , que l'autre recevoit respectueusement comme une grace. Mais c'étoit encore trop peu que cet empire, pour les desirs du comte. Il avoit formé un projet de plus haute importance , auquel il rapportoit depuis long-tems tous les soins qu'il rendoit à la princesse. C'étoit de faire épouser à son fils l'aînée des demoiselles , & de transporter ainsi dans sa famille le titre & les biens de la maison de B.... Il ménageoit ce dessein avec toute l'adresse dont il étoit capable. Loin de le proposer à la princesse , il l'avoit amenée au point de lui en faire la proposition elle-même. Il affecta d'abord d'en être surpris , & de la regarder comme une chose au-dessus de ses espérances. Ce désintéressement la confirmoit dans l'estime qu'elle croyoit lui devoir ; de sorte qu'elle vint , non pas peut-être à souhaiter ce mariage plus que lui , mais à marquer hautement ses intentions à cet égard , pendant qu'il ne faisoit que les entretenir secrètement par ses artifices. L'intendant fut un des premiers , qui sut cette nouvelle. Sa haine pour le comte , autant que son zèle pour ses maîtres , le porta à traverser de toutes ses forces cet odieux complot. Il s'adressa d'abord à la jeune demoiselle , qu'on destinoit au baron de L..... Elle ignoroit encore le coup qu'on alloit lui porter.

Sa surprise fut extrême , & son indignation encore plus grande ; il l'entretint autant qu'il put dans ces sentimens. Comme ce fut par lui-même que je me fis raconter cette histoire , je puis la mettre dans sa bouche , pour épargner au lecteur l'ennui d'un récit trop simple , & dénué d'action & de sentimens.

Je fis sentir vivement à ma jeune maitresse , me dit l'intendant , le sort qu'on lui préparoit , & la honte qui rejailliroit sur toute la maison de B... , si les titres & les richesses de la principale branche passaient à des étrangers dont elle ne pouvoit recevoir aucun lustre. Je lui représentai d'ailleurs dans quelles mains elle alloit tomber , en épousant un vilain homme , qui ne pouvoit même être souffert en compagnie à cause de ses infirmités dégoûtantes , & dont une fille du commun auroit peut-être refusé la main. J'exagérai la tyrannie du comte , ses airs méprisans , sur-tout à l'égard du prince , pour lequel il manquoit de respect en toute occasion ; & quoique je n'osasse lui apprendre tout ce que je savois de son commerce avec la princesse , je ne laissai pas de lui faire entendre adroitement quantité de choses qu'elle ignoroit , & qui lui causèrent la dernière surprise. Après lui avoir communiqué une partie de mon horreur pour le comte & pour son fils , je lui donnai quelques conseils sur la manière dont elle devoit se conduire.

On

On ne manquera point, lui dis-je, Mademoiselle, de vous faire bientôt la proposition du mariage. Si vous en avez l'éloignement que vous devez, je suis d'avis que vous la receviez d'abord avec mépris & avec dédain, plutôt qu'avec colère. Si l'on revient à la charge, comme on ne manquera pas d'y revenir, l'unique réponse que vous puissiez faire, c'est que dans une affaire de cette importance, où il s'agit de l'honneur de la maison de B..., vous êtes résolue de ne rien entreprendre sans avoir consulté toute votre illustre famille. Enfin, je la priai de m'avertir de la manière dont on en useroit avec elle, afin que je pusse lui donner mes avis dans l'occasion. Il ne se passa pas long-tems sans qu'elle en eût besoin. La princesse l'ayant fait appeler, lui déclara ouvertement qu'elle avoit disposé d'elle en faveur du baron de L..., & qu'il falloit qu'elle se préparât à l'épouser. Cette jeune demoiselle, frappée apparemment du ton impérieux de sa mère, qu'elle étoit accoutumée à respecter, n'eut pas la force d'exécuter les résolutions que je lui avois fait prendre. Elle n'eut pas même celle de lui faire la moindre réponse. Elle la quitta, avec une révérence fort soumise, & elle me fit avertir aussitôt de me rendre dans son appartement. Je la trouvai toute en pleurs. Elle me raconta ce qui venoit de lui arriver avec sa mère, sans me cacher la foiblesse qu'elle avoit eue de n'oser lui répondre. Je fus

irrité, dans le fond, de cette timidité à contre-tems ; & pour exciter un peu sa hardiesse, j'affectai de regarder son mariage comme absolument certain, & de la plaindre d'une nécessité si fâcheuse. Elle me pria d'avoir pitié d'elle, & de la sauver d'une chose qu'elle craignoit plus que la mort. Quel moyen, lui dis-je, de vous sauver, lorsque vous prenez plaisir vous-même à vous perdre ? Je ne doute point, Mademoiselle, ajoutai-je, que le baron de L.... n'ait su vous paroître aimable, puisque vous n'avez point eu le courage de le refuser. Comptez qu'il a fait dans votre cœur, des progrès que vous ne connoissez peut-être point encore, mais qui sont réels & très-avancés, car il n'y a que cette raison qui ait pu vous inspirer tant de timidité. S'il est donc vrai que vous l'aimez, le respect que j'ai pour vous saura bien m'empêcher de me plaindre de votre mariage, ou de vous en parler comme d'une tache pour votre honneur & pour celui de votre maison. Je la mis par ce discours, dans la disposition de tout entreprendre. Elle me dit qu'elle étoit prête de retourner vers sa mère, s'il le falloit, & de lui déclarer qu'elle choisiroit la mort plutôt que le baron. Non, repris-je, il faut attendre qu'il s'en offre une autre occasion : mais si le baron vient vous parler de galanterie & d'amour, c'est sur lui-même qu'il faudra faire tomber directement vos mépris.

Traitez-le avec une hauteur , qui puisse lui ôter la pensée d'y revenir. Elle me le promit. Je la quittai , pour lui laisser préparer ses termes. Le baron vint en effet la voir en particulier. Il lui parla comme un homme qui étoit destiné à l'honneur d'être son mari , & qui , n'ayant point d'inquiétude sur son sort , souhaitoit seulement de le rendre plus agréable , en obtenant le cœur de son épouse avec sa main. Elle écouta son compliment , sans le regarder. Elle lui dit enfin , lorsqu'il eut achevé de parler , qu'elle avoit voulu l'entendre , parce qu'elle n'auroit jamais pu se douter de son insolence ; mais que puisqu'il s'étoit oublié jusqu'à ce point , elle alloit appeler du monde , & le faire jeter par les fenêtres. Il voulut répondre , & justifier sa hardiesse par l'ordre qu'il avoit reçu de la princesse & de son père. Elle ne fit que lui jeter un coup d'œil méprisant , & appeler en effet quelques domestiques. Il sortit de sa chambre avec beaucoup de honte , pour aller se plaindre à son père de la fierté avec laquelle il avoit été traité. Le comte , qui étoit lui-même extrêmement fier , fut piqué jusqu'au vif de l'infortune de son fils. Il communiqua son ressentiment à la princesse , qui fit donner ordre sur le champ à sa fille de la venir trouver. Elle vengea le baron , par les reproches durs & humilians dont elle l'accabla ; elle la menaça des derniers effets de sa colère ; & pour conclusion

elle lui protesta , que si elle continuoit de s'opposer le moins du monde à ses volontés, elle l'enfermeroit pour toute sa vie dans un couvent , & qu'elle substituerait sa cadette au droit d'aînesse. L'infortunée demoiselle trembloit de toute sa force sortant de cette terrible conversation. Comme j'avois appris qu'elle avoit reçu la visite du baron & que peu après elle avoit été appelée par sa mère, je m'étois imaginé une partie de la vérité , & j'étois allé dans sa chambre à l'attendre. Sa consternation paroissoit sur son visage. Elle me dit qu'elle étoit perdue ; qu'elle venoit d'être traitée comme un misérable ; qu'on avoit été jusqu'à la menacer de lui ôter les droits de sa naissance , & de la mettre dans un couvent ; qu'elle étoit tentée d'y aller volontairement , pour prévenir des malheurs qu'elle ne croyoit pas pouvoir éviter. Je lui répétai qu'elle perdoit trop tôt courage , & je lui demandai si elle n'avoit rien opposé au discours de son père. Rien , me dit-elle ; elle m'auroit assurément été traitée , si j'avois osé lui répondre. Je vois bien, repris-je , qu'il faut vous rendre service maintenant vous-même. En premier lieu , soyez persuadée que la menace de vous priver de vos droits , & de mettre malgré vous dans un couvent , est une chimère. Vos droits ne dépendent , ni de la justice , ni du comte. Pour ce qui regarde les vœux du baron , qu'on veut vous forcer de recevoir.

recevez-les , pour conserver la paix , mais ne relâchez rien du mépris que vous lui avez marqué. Il se rebutera peut-être , lorsqu'il verra votre constance à le rejeter. Si l'on vous presse d'en venir à la conclusion , j'écrirai à monsieur le vicomte votre oncle , & à vos plus proches parens. Il n'est pas possible qu'ils vous laissent opprimer si indignement , & qu'ils ne s'opposent point pour leur propre honneur , aux injustes desseins du comte. Elle me promit de suivre exactement mes conseils. Je n'aurois pas tardé si long-tems à donner avis à monsieur le vicomte de tout ce qui se passoit , si mon attachement pour la maison ne m'eût fait craindre d'y mettre la division & le trouble. J'étois résolu d'attendre à l'extrémité , pour recourir à ce remède. J'ai eu tort , continua l'intendant ; car les désordres que j'appréhendois de-là , ne pouvoient guère être plus funestes que ceux qui sont arrivés depuis , & que je dois peut-être attribuer à mon silence. Le baron renouvela ses visites , par l'ordre de la princesse. Elle l'amena elle-même dans la chambre de sa fille , à qui elle commanda de le recevoir , comme un homme qui devoit être son mari. Elle les laissa seuls. Mademoiselle de R... écouta les galanteries du baron , sans répondre ; & elle continua de tenir la même conduite , dans les visites qu'il lui rendoit deux ou trois fois le jour. La princesse en fut informée. Elle lui en fit un

nouveau crime , & ses persécutions furent si violentes , que le chagrin que cette malheureuse demoiselle en conçut , lui causa une maladie de langueur , qui la mit en deux ou trois mois au tombeau. Cette mort ne fit point ouvrir les yeux à la princesse. Au contraire ; elle s'applaudit d'être défaite de son aînée , & elle se promit de trouver plus de facilité dans sa seconde fille. Son dessein ne fit donc que changer d'objet , & les soupirs intéressés du baron se tournèrent facilement vers une nouvelle maitresse. Mademoiselle de R.... en entrant dans tous les droits de sa sœur , devint aussi l'héritière de toutes ses peines. Ce changement me causa beaucoup de chagrin. J'étois obligé de recommencer tous mes efforts pour mettre cette jeune demoiselle dans les mêmes sentimens que j'avois tâché d'inspirer à sa sœur. Elle étoit beaucoup plus jeune , & je craignois d'avoir moins de facilité à réussir ; cependant mon zèle surmonta les difficultés. Je l'enflammai tellement , par le récit des peines qu'on avoit causées à sa sœur aînée , qu'elle jura de garder encore moins de ménagement avec le baron , & même avec la princesse sa mère. En effet , l'occasion s'étant présentée de déclarer ses sentimens au baron , elle le fit avec une hauteur qui lui auroit fait perdre toute espérance , s'il n'eût été soutenu par la princesse & par le comte. Cette dame , qui vouloit le

mariage à quelque prix que ce fût, & qui avoit reconnu par l'exemple de sa première fille, qu'il n'est pas toujours à propos d'employer la violence, essaya d'abord de gagner celle-ci par des voies plus douces. Elle ne lui parla pas tout d'un coup des vues qu'elle avoit sur elle. Elle lui prodigua ses caresses & sa confiance. Elle la mit dans tous ses plaisirs. Elle la prenoit souvent, avec le comte & le baron, pour passer la nuit au jeu, ou à table, en partie quarrée. Là, par les libertés qu'elle accordoit au comte en sa présence, elle tâchoit de lui inspirer le goût de l'amour; & le baron ne s'épargnoit point, pour lui faire imiter l'exemple de sa mère. Elle auroit succombé infailliblement, si je n'eusse pris soin tous les jours de la fortifier par mes conseils. L'horreur, que j'avois pour son amant me tenoit lieu d'éloquence. Je fis tant d'impression sur elle, qu'elle résolut de rompre entièrement un commerce, qui n'alloit à rien moins qu'à la déshonorer. Elle refusa les nouvelles parties de plaisir qu'on lui vint proposer, & elle bannit absolument le baron de sa présence. La princesse, étonnée d'un changement si imprévu, en soupçonna la cause. Les fréquentes conversations que j'avois eues avec sa fille, m'avoient rendu suspect au comte. La résolution fut prise de se défaire de moi, en me donnant mon congé. Ce fut le comte lui-même, qui eut la hardiesse de se

charger de cette commission. Je le redoutois peu. J'avois pour moi, mon innocence & la droiture de mes intentions. Il fut surpris de m'entendre répondre à ses premières paroles, que je n'avois rien à démêler avec lui; que je ne reconnoissois point d'autres maîtres que le prince & la princesse, & que j'admirois qu'un étranger voulût se mêler de me faire la loi, dans une maison où l'ancienneté de mes services me donnoit plus de droits qu'il n'en auroit jamais. Vous vous oubliez, Monsieur l'intendant, me dit-il; & vous me forcerez de vous mettre malgré vous dans le devoir. Mon devoir, lui répondis-je, seroit de délivrer la princesse d'un homme tel que vous. Il perdit toute contenance à cette réponse, & je le vis prêt à se jeter sur moi d'un air furieux. Arrêtez, lui dis-je en portant la main sur mon épée, si vous ne voulez que je vous punisse, d'un seul coup, de toutes les injustices que je vous ai vu commettre ici. Il se retira, dans la crainte que je ne fusse plus méchant que lui. Je compris bien qu'après un éclat de cette nature, la princesse ne me souffriroit pas plus long-tems au château. Je résolus de prévenir ses ordres, en m'éloignant volontairement; mais avant que de la quitter, je lui rendis un service, pour lequel je m'imagine qu'elle n'eut pas beaucoup de reconnoissance. Je montai à sa chambre. Je lui appris le démêlé que j'avois eu avec le comte, &

le dessein où j'étois de la quitter , & lorsqu'elle alloit répondre apparemment qu'elle y consentoit , je l'interrompis , pour la prier de m'écouter. Je lui représentai le scandale de sa conduite dans le commerce public qu'elle entretenoit avec le comte. Je lui dis que ses domestiques mêmes en avoient honte , & que cette seule raison auroit suffi pour m'obliger à me retirer ; mais j'insistai particulièrement sur l'horrible injustice qu'elle commettoit à l'égard de ses filles. Vous avez mis la première au tombeau , lui dis-je ; & son sort est plus heureux que celui que vous préparez à la seconde. Il est impossible , Madame , que le ciel laisse réussir un dessein si coupable , & je m'étonne que vous n'appréhendiez point ses châtimens. Je vous ai rendu service aussi long-tems que je l'ai pu. Je me suis opposé secrètement aux mauvaises pratiques du comte , & j'ai tâché de détourner la ruine que vous allez faire tomber sur votre famille. Mais puisque mes bonnes intentions sont si mal reconnues , & que vous vous servez de la bouche même de l'ennemi de votre maison pour vous priver de votre plus fidèle serviteur , adieu , Madame , je vous quitte. J'ai méprisé les ordres du comte mais je veux prévenir les vôtres. Le seul service que je vous rendrai encore , & dont je suis bien-aïse de vous avertir , sera de porter à monsieur le vicomte la nouvelle du désordre où vous vivez ,

& de lui apprendre le tort que vous voulez faire à l'héritière de la maison de B.... Je me retirai sur le champ , sans lui donner le tems de me répondre. Un valet m'apprit , en descendant l'escalier , que le comte me cherchoit le pistolet à la main : Oui ? dis-je : nous verrons qui sera le plus terrible. Je pris moi-même un pistolet dans ma chambre , & cherchant les traces du comte , je le vis au fond de la cour. Il m'aperçut aussi ; je remarquai que me voyant armé , il cacha doucement son pistolet sous son justaucorps. Monsieur le comte , lui dis-je en m'approchant de lui , apprenez qu'il vous est plus aisé de prendre de l'empire sur une femme que sur des hommes. Je quitte le château , non pas pour suivre vos ordres que je méprise beaucoup , mais pour fuir votre vue , que je ne saurois souffrir. Si je n'ai pas l'autorité d'arrêter vos injustices , j'aurai soin du moins de les publier , & d'en donner avis à ceux qui peuvent y mettre ordre. Je m'éloignai de lui , sans qu'il osât répondre un mot , ni montrer même le bout de son pistolet.

Cependant j'avois regret , en m'éloignant , de laisser mademoiselle de R.... sans conseil & sans secours. Je prévoyois que la crainte de manquer son dessein engageroit le comte à en précipiter l'exécution ; & du caractère dont je le connoissois , je ne doutai point qu'au défaut de l'artifice , il n'employât la violence. Le sensible intérêt que

je prenois au danger de cette demoiselle , m'empêcha de quitter le bourg , pour être à portée de lui offrir du moins les secours dont je serois capable. J'écrivis seulement par la poste à M. le vicomte , & je l'instruisis de l'entreprise que la princesse & le comte avoient formée au préjudice d'une maison à laquelle j'étois si attaché. Je lui marquai aussi le malheur que j'avois eu d'être obligé de quitter le service de la princesse , & le motif qui me faisoit demeurer à B..... en attendant les ordres qu'il lui plairoit de m'envoyer. Comme j'avois au château plusieurs domestiques qui m'étoient affectionnés , j'entretins par leur moyen , une liaison secrète avec mademoiselle de R... Je lui fis savoir que j'avois écrit à son oncle , & qu'il ne tarderoit pas vraisemblablement à prendre quelque voie pour la secourir. Elle me fit une triste réponse par écrit. La princesse , me marquoit - elle , l'étoit allée trouver immédiatement après mon départ , & lui avoit déclaré qu'il falloit épouser le baron de L..... aussitôt qu'un courier , qui devoit partir sur le champ , seroit revenu de la ville épiscopale , où elle l'envoyoit demander les dispenses. C'étoit tout au plus un délai de trois jours. Je crus mademoiselle de R..... perdue. Il ne me restoit point d'autre ressource que de l'exhorter à une généreuse résistance , en lui représentant plus vivement que

jamais ce qu'elle devoit à elle-même & à sa famille. Enfin le courier revint avec les dispenses. J'en fus informé aussitôt , par un billet de la demoiselle. Mais dans le tems que je croyois ses affaires désespérées , le ciel y mit un grand changement , par l'accident le plus triste & le plus imprévu. La princesse mourut d'une attaque subite d'apoplexie. Il étoit visible que ce coup parloit de la providence du ciel , & tout autre que le comte en auroit été effrayé. Il n'est pas moins certain que si j'en eusse été instruit assez promptement , j'aurois donné du secours à mademoiselle de R..... Quand il auroit fallu employer la violence pour la tirer des mains de ses persécuteurs , il m'auroit été facile d'attrouper quelques paysans , qui se seroient unis de bon cœur pour délivrer leur jeune maitresse ; mais si le ciel n'avoit pas permis que le mal devînt aussi grand qu'on pouvoit le craindre , il vouloit nous laisser assez d'embarras pour exercer long - tems notre patience. Le comte étoit seul avec la princesse , lorsqu'elle fut atteinte de l'apoplexie qui la fit mourir en un moment. Loin d'appeler les domestiques à son secours , il prit le parti de cacher sa mort , jusqu'à l'exécution du dessein qu'il méditoit. Il sortit de sa chambre , dont il tira la clef après lui , & sans perdre un moment , il fit épouser mademoiselle de R..... à son fils. Il

ent besoin pour cela , d'employer des violences inouïes. La demoiselle ayant refusé constamment d'y consentir , il la fit prendre par ses gens , qui la portèrent malgré ses cris à la chapelle. Le baron & le chapelain s'y étoient déjà rendus. Le comte prit lui-même la main de mademoiselle de R..... qui s'efforçoit de la retirer , & la présenta à son fils. Elle tomba dans un profond évanouissement , qui lui fit perdre l'usage de ses sens. On ne laissa point d'achever la cérémonie , & de se flatter que ce mariage passeroit pour un lien légitime. La tyrannie du comte ne se borna point-là. Il jugea bien que si le mariage ne se consommoit point avant que la mort de la princesse se fût répandue , il couroit risque de perdre le fruit de ses peines ; mademoiselle de R.... auroit réclamé contre la violence , & ne se seroit jamais prêtée à ses desirs. Il la fit donc porter au lit nuptial , dans l'état où elle étoit , c'est-à-dire , sans force & sans connoissance ; & le baron se hâta de s'y mettre avec elle. Mais la justice de Dieu avoit arrêté que le comte demeureroit chargé du crime de son entreprise , & qu'il n'en recueilleroit point le fruit. Mademoiselle de R..... revint à elle. Elle envisagea avec horreur , tout ce qui venoit d'arriver. Elle retrouva bientôt assez de force pour se dégager des mains du baron , qui étoit au désespoir de ne s'être pas

pressé davantage. Elle sortit d'avec lui, sans être sa femme, & elle alla s'enfermer seule dans sa chambre. Cependant le comte, voyant qu'il ne pouvoit cacher plus long-tems la mort de la princesse, en instruisit toute la maison. Le bruit s'en répandit en un moment dans le bourg. Je l'appris de la bouche de quelques paysans. Pendant que je méditois sur cette aventure inopinée, je reçus un billet de mademoiselle de R..... par lequel elle me racontoit son malheur, & me demandoit mon secours. Je lui conseillai, par une réponse que je fis sur le champ, de se dérober du château à l'entrée de la nuit, & de me venir joindre dans un petit bois qui touche au jardin, où je l'attendrois avec des chevaux. J'ajoutois que s'il lui paroissoit impossible de s'évader sans la connoissance du comte, elle prît la peine de me le faire savoir aussitôt, & que je trouverois assez de secours pour la mettre en liberté malgré lui. Elle me marqua qu'elle croyoit pouvoir se rendre dans le bois. J'allai l'y attendre avec quelques paysans bien armés. Elle y vint seule, n'ayant osé se confier à personne. Elle se mit derrière moi sur mon cheval, & nous prîmes la route de Béthune, pour gagner la terre du vicomte de..... son oncle. La nuit étoit obscure & les chemins glissans, ce qui m'empêchoit d'avancer aussi vite qu'il eût été nécessaire. Son éva-

sion ne fut pas long-tems ignorée du comte. Sa fureur fut égale à sa surprise. Il ne douta point qu'elle n'eût fui par mon secours, car il n'avoit pu ignorer que j'étois demeuré dans le voisinage. Il fit monter à cheval tout ce qu'il y avoit de domestiques au château, & il se mit avec eux sur nos traces. Nous marchions tranquillement, mademoiselle de R... & moi, lorsqu'un des paysans qui nous accompagnoient, m'avertit qu'il entendoit le bruit de plusieurs chevaux. Je prêtai l'oreille; il devint plus clair à mesure qu'ils avançaient. Je suis certain, dis-je à mademoiselle de R.... que nous sommes poursuivis. Je périrai plutôt que de vous laisser retomber entre les mains de vos tyrans. Cependant, comme je m'imaginois bien qu'ils étoient en plus grand nombre que nous, je crus qu'il falloit joindre, s'il étoit possible, l'adresse à la résolution. Nous n'avions malheureusement, aux environs, ni bois, ni haies, qui pussent nous servir de retraite. Il fallut nous borner à nous écarter du chemin; nous quittâmes nos chevaux dans les terres labourées. Je priai mademoiselle de R..... d'avancer seule une centaine de pas plus loin, & de s'y asseoir à terre, afin qu'elle ne pût être apperçue dans l'obscurité; & je lui recommandai de ne revenir à nous, que lorsqu'elle entendroit ma voix. Pour moi, je laissai un de mes quatre hommes à gar-

der nos chevaux ; & retournant vers le chemin , je mis ventre à terre avec mes compagnons , pour observer le nombre & la contenance de ceux qui nous poursuivoient. Nous avions des fusils & des pistolets. En un moment , nous les découvrîmes à dix pas. Ils n'étoient que cinq , avec le comte à leur tête. Le baron n'y étant point , je jugeai qu'ils s'étoient partagés en plusieurs bandes , pour suivre divers chemins. J'étois résolu de les laisser passer tranquillement , voyant qu'ils n'avoient apperçu , ni nous , ni nos chevaux : mais un de mes paysans , qui avoit quelque sujet particulier de ressentiment contre le comte , ne trouva point à propos de perdre cette occasion de se venger. Il lui lâcha un coup de fusil , sans m'avoir averti de son dessein. Heureusement qu'il avoit moins d'adresse que de colère ; la balle ne blessa personne. J'étois persuadé qu'après cette action nos ennemis alloient tomber sur nous ; & je me hâtois de me lever , pour me mettre en état de me défendre. Mais le comte aimoit trop la vie , pour l'exposer au danger. Soit qu'il nous prît pour des voleurs , soit qu'il ne consultât que sa crainte , il tourna bride tout d'un coup , & se sauva au grand galop avec ses compagnons. Nous lui accordâmes toute la liberté qu'il paroissoit désirer pour s'enfuir. Je retournai vers nos chevaux , & j'appelai à haute voix ma-

demoiselle de R...., qui avoit pensé mourir de frayeur au bruit du coup de fusil. Elle rit elle-même de sa crainte, lorsqu'elle eut appris la bravoure du comte. Nous arrivâmes le lendemain au soir chez M. le vicomte de.... Il avoit reçu la lettre, par laquelle je l'avois informé des désordres du château de B... & il se préparoit à s'y rendre lui-même avec quelques-uns de ses amis. Il apprit, avec indignation, les nouveaux effets de l'audace du comte & du baron. Il lui parut d'abord que cette affaire devoit se terminer par la mort du père & du fils; & sans doute qu'il se fût assez hâté pour les trouver encore à B... si ses amis ne l'eussent point empêché de suivre le premier mouvement de sa colère. Mais en le priant d'y faire une réflexion plus sérieuse, ils l'ont fait entrer dans leur sentiment, qui a été d'assembler ses parens & ses amis, pour délibérer en commun sur les moyens de tirer satisfaction de cette injure. Ce n'est que d'hier, que nous sommes arrivés à B..., ajouta l'intendant, & vous n'avez pas de peine à croire que le comte & le baron se sont bien gardés de nous y attendre.

Cette histoire a fait trop de bruit dans la province, pour être ignorée de personne. Je passai quatre jours au château de B.... On y agita dans l'assemblée, si l'honneur du vicomte demandoit une réparation par les armes. Mon âge me

procura d'opiner le premier. J'ouvris l'opinion pacifique. Elle fut suivie du plus grand nombre. Mes raisons ne furent point tirées de l'horreur que doivent inspirer les combats particuliers, ni de leur opposition aux loix du christianisme ; cette morale auroit été peu goûtée d'une multitude de jeunes gentilshommes, qui étoient dans des principes tout différens. J'insistai seulement sur ce que cette affaire me paroissoit de nature à devoir être terminée par la justice civile. M. le comte de..... s'étoit fait aimer de la princesse ; c'étoit un cas des plus communs. Il avoit souhaité de faire épouser à son fils l'héritière de la maison de B..... : ce mariage n'auroit point été un avantage pour cette maison , mais c'en étoit un si grand pour le comte , qu'on ne pouvoit lui faire un crime de l'avoir désiré. Il ne restoit à excuser que la manière brusque dont il s'y étoit pris ; la circonstance de la mort de la princesse , & le péril où il étoit de voir avorter ses desseins , sembloient la rendre pardonnable. Enfin , dis-je à l'assemblée, il me semble que les injures qui viennent du mépris & de la haine , sont les seules qui demandent d'être vengées par le sang ; & je ne vois rien , dans toute la conduite du comte & du baron à l'égard de la maison de B..., qui me paroisse venir de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Je conclus donc que si le comte s'ob-

tinait à vouloir que le mariage de mademoiselle de R..... & de son fils passât pour constant, il falloit résister à ses prétentions, & tâcher de les faire déclarer nulles devant les tribunaux ordinaires. Cet avis l'emporta.

Si l'on s'imagine un homme altéré, qui cherche avidement à rassasier sa soif, & qui s'impatiente de l'éloignement d'une source d'eau, à laquelle il s'efforce d'arriver, on aura quelque idée de l'ardeur avec laquelle je retournai vers ma solitude. Je ne demeurerai point ici vingt-quatre heures, dis-je à ma fille en arrivant chez elle. Votre maison est une mer sans fin d'embarras & d'inquiétudes. Ce petit endroit du monde m'a causé seul autant de peines, que l'Europe & l'Asie que j'ai parcourues. Je l'avoue, me répondit-elle, mais vous avez toujours eu une fille tendre qui les partageoit. Que va-t-elle devenir, à présent qu'elle n'aura plus son père ? & de quel œil peut-elle voir l'empressement qu'il a de la quitter ? Ne m'accusez pas, repliquai-je, d'une indifférence que je n'ai pas pour vous. Vous connoissez trop bien le cœur de votre père. Confessez vous-même qu'il est tems que je me cache dans la retraite, pour y jouir d'un peu de repos. Que ferois-je ici ? Il est vrai, je ne suis pas encore décrépît ni tremblant ; mais croyez-vous que je ne commence point à sentir le dépérissement de

l'âge, & qu'il ne se passe pas bien des choses au-dedans de ce corps, qui m'avertissent que je touche à la caducité ? Soyez sûre, ma chère fille, que quelque tendresse qu'on ait pour un père, c'est une triste chose que de le voir accablé de vieillesse & d'infirmités. Si c'est sincèrement qu'on l'aime, on s'afflige : si l'on n'est pas d'un naturel si tendre, on s'ennuie du spectacle. La vieillesse est dégoûtante. Elle est chagrine & incommode. J'ai remarqué que le sentiment filial s'éteint, en quelque sorte, à mesure que les forces d'un père s'affoiblissent & diminuent ; il manque, si j'ose parler ainsi, peu-à-peu d'aliment. De-là vient qu'on se console si vite de la mort d'un vieillard. En vérité, s'écria ma fille, si c'est-là l'idée que vous avez de moi, j'ai à me louer extrêmement de votre tendresse & de votre estime. Non, ma chère fille, repris-je ; chère Julie ! je ne pense pas si mal de ton cœur. Je sais qu'il est d'une trempe extraordinaire ; il est tel que celui de ton père, & tel qu'étoit celui de ta mère. Comment serois-tu dure & ingrate ! Tu es l'enfant de ma tendresse, & le fruit du plus parfait de tous les amours. Ce n'est donc pas à toi que j'ai eu dessein d'appliquer mes reproches ; je me suis laissé entraîner par mes réflexions. Mais je répète en général, qu'il n'est point d'un homme sage de paroître aux yeux du monde, lorsqu'il est devenu

la proie de la vieillesse. On lui fait grace, si on le supporte. Tous les égards qu'on a pour lui sont des railleries ou des faveurs. Les honnêtes gens ne l'insultent point ; mais ils s'applaudissent de leur bonté quand ils le plaignent ; & croyez-moi , c'est un triste personnage que celui d'exciter la compassion. D'un autre côté, si l'on ajoute à ces vues, qui sont purement humaines , toutes les raisons qui se prennent du christianisme , on trouvera qu'un vieillard attaché au monde est un prodige de folie & d'aveuglement. Je ne veux point d'autre preuve que son esprit baisse & retourne à une espèce d'enfance. Graces au ciel , le mien se soutient encore. Je vois que je suis inutile ici-bas , ou que si je suis capable d'y faire quelque bien , ce n'est plus qu'à moi-même. C'est donc le seul soin dont il faut que je m'occupe ; & le bien que je veux me faire , c'est de me procurer , à quelque prix que ce soit , le souverain , l'unique , le plus nécessaire , & le plus important de tous les biens.

Je tins parole à ma fille. Je ne demeurai que vingt-quatre heures dans sa maison. Notre séparation ne fut pas des plus douloureuses, parce qu'elle se promettoit de me venir voir quelquefois à l'abbaye de...., & que je ne me retranchois pas non plus la liberté d'aller de tems en tems passer deux ou trois jours chez elle. Mon gendre m'accompa-

gna sur la route. Ce fut lui qui fit naître le second incident dont j'ai parlé, qui retarda encore de quelques jours le moment de ma retraite. Nous étions dans son carrosse. Il avoit plu si fort depuis trois semaines, que les chemins étoient rompus ; de sorte que malgré les efforts de six puissans chevaux, nous n'avancions qu'avec une extrême difficulté. Lorsque nous fûmes dans la forêt de Senlis, nos roues s'enfoncèrent tellement, que nous fûmes obligés de descendre à terre, pour soulager le carrosse, & de marcher à pied environ une demi-lieue, dans un sentier qui régnoit le long des arbres. Je marchois avec assez de feu, pour un homme de mon âge ; ce qui m'empêcha de remarquer que le marquis, qui me suivoit dans le sentier, s'étoit arrêté. Je fus surpris, en me tournant, de ne le pas appercevoir. Je l'appelai par son nom. Il étoit à cent pas, pour le moins, derrière moi ; & comme les arbres qui le cachoient ne lui permettoient pas non plus de m'entendre, je retournai sur mes pas pour le découvrir. Je le joignis enfin ; il étoit demeuré à s'entretenir avec une femme de bonne figure & fort bien mise, qu'on auroit pu prendre pour une bourgeoise du premier rang, si elle eût été un peu moins crottée. Je lui demandai par quel hasard il avoit fait une si belle rencontre. Il me dit qu'ayant tourné la tête en marchant, il l'a-

voit vue, qui s'avançoit derrière lui avec beaucoup de peine, & que la curiosité de connoître ce que ce pouvoit être qu'une femme, qui se trouvoit seule à pied au milieu d'une forêt, l'avoit porté à s'arrêter. Avez-vous appris d'elle, lui dis-je, ce que vous desiriez de savoir? Oui, me répondit-il; c'est une dame flamande. Elle a eu le malheur de perdre son mari, qui est mort de maladie en venant à Paris avec elle. Les frais qu'elle a été obligée de faire pour prendre soin de lui, ont tellement épuisé sa bourse, qu'elle est contrainte d'aller à pied jusqu'à Paris, où elle se promet de trouver des ressources parmi ses connoissances. Je suis fâché, ajouta-t il, que notre route ne nous mène pas si loin; je lui offrirois une place dans mon carrosse. Je lui fis aussi quelques honnêtetés, qu'elle reçut fort civilement. Elle continua de marcher avec nous. Lorsque nous trouvâmes à propos de remonter en carrosse, le marquis lui dit que nous avions tout au plus deux lieues à faire dans le chemin de Paris, mais que ce seroit un petit délassement pour elle, si elle vouloit prendre une place avec nous. Elle ne se fit pas presser beaucoup pour monter. A peine étions-nous cinquante pas plus loin, que nous vîmes venir à notre rencontre quelques personnes à cheval, que nous reconnûmes pour des archers de la maréchaussée.

Nous ne fûmes pas surpris de les voir , sachant que la forêt de Senlis est pour ainsi dire leur domaine , ou du moins le principal champ de leurs exploits. Mais ce qui nous étonna , ce fut de voir arrêter notre carrosse , & l'un des gardes venir à la portière. Il nous fit néanmoins des excuses de leur procédé. Vous savez , Messieurs , nous dit-il , à quoi notre emploi nous oblige. Apprenez-nous si vous n'avez été insultés par personne dans la forêt. Nous répondîmes que non , & nous demandâmes s'il y étoit arrivé nouvellement quelque désordre. Il en arrive tous les jours , reprit l'archer. On y a tué trois personnes , depuis moins d'une semaine ; & quantité d'autres y ont été dépouillées. On nous a donné des avis certains , que la bande est composée d'onze hommes & d'une femme ; & l'on raconte des choses étranges de cette femme , qui commet seule plus de mal que ses onze compagnons. Il nous rapporta , là-dessus , la manière dont cette infâme s'y prenoit pour détrousser les passans , & souvent pour les tuer. Elle est à pied , nous dit-il , & vêtue proprement. Elle porte sous le bras , une boîte , moins pesante qu'incommode par sa grandeur. Lorsqu'elle apperçoit un cavalier qui passe dans ce chemin , elle se laisse appercevoir. Il y a peu d'hommes , qui voyant une femme d'un certain air , au milieu d'une forêt , ne se laissent

tenter à la curiosité de s'approcher d'elle, & de lui demander ce qu'elle y fait. Elle répond, comme elle le juge à propos; & se plaignant de sa lassitude, elle donne occasion au passant de lui offrir la croupe de son cheval. C'est ce qu'elle desire : elle l'accepte ; & pour se préparer plus de facilité à faire son coup, elle prie son cavalier de prendre devant lui sa boîte, afin qu'il ait les mains occupées. Alors, elle prend son tems pour lui enfoncer, par derrière, ou dans le côté, un large poignard dont elle est toujours pourvue. Nous avons su tout ce détail, d'un malheureux, que nous trouvâmes hier mourant dans cette forêt. Il avoit péri par les mains de cette malheureuse, qui l'avoit laissé pour mort. Nous aurions peut-être pu nous saisir d'elle, car elle ne devoit pas être fort éloignée; mais, étant en trop petit nombre pour nous exposer à en venir aux mains avec ses onze compagnons, nous remîmes à prendre mieux nos mesures aujourd'hui. Nous sommes actuellement cinq ou six escouades, qui battons de tous côtés la forêt; de sorte que si la bande y est encore, il sera difficile qu'elle nous échappe.

Nous nous regardions, le marquis & moi, pendant tout ce récit. Nous jetions aussi, de tems en tems, les yeux sur notre compagne. Elle affectoit une contenance si ferme, que cela con-

fondoit nos soupçons ; car le lecteur s'imagine bien quelle avoit dû être notre première pensée , en entendant parler l'archer. Tout ce que nous connoissions de cette femme s'accordoit avec sa narration. Elle avoit même la boîte avec elle , & elle l'avoit mise à nos pieds dans le carrosse. Je prévins le marquis , qui me paroissoit prêt à parler. Je lui ferrai la main ; & me tournant vers l'archer , je lui dis qu'il nous feroit plaisir de suivre notre carrosse avec son escouade , jusqu'à la sortie de la forêt , pour nous servir d'escorte. Il le fit volontiers. Lorsqu'il se fut écarté de la portière , je mis la main sur l'épaule de ma voisine , qui étoit avec moi dans le fond ; & je la priai honnêtement de me confesser la vérité , si elle ne vouloit point être livrée à la maréchaussée. Elle comprit bien que l'artifice seroit inutile. Elle nous avoua que c'étoit elle-même dont il étoit question , & elle se réduisit à nous prier ardemment de lui sauver la vie. Vous n'en êtes pas digne , lui dis-je ; mais puisque votre bonne étoile vous a fait tomber entre nos mains , nous serions fâchés de faire ici le métier d'archers. Ne craignez donc rien pour votre vie , nous nous contenterons de vous faire mettre en lieu de sûreté. Ayant atteint le bout de la forêt , je congédiai nos gardes. Je dis au marquis à l'oreille , que nous nous écartions si peu de votre route en passant

par Paris, qu'il me sembloit à propos de prendre ce chemin, pour nous défaire de cette malheureuse femme, en la faisant mettre pour le reste de ses jours à la Salpêtrière ou à Bicêtre. Le marquis donna ses ordres à son cocher. Je me tournai ensuite vers notre héroïne, & je la **priai**, pour le bon office qu'elle recevoit de nous, de nous raconter par quelles aventures elle se trouvoit engagée dans un genre de vie si détestable. Elle me répondit qu'elle satisferoit volontiers notre curiosité. Voici son récit.

Tout mon malheur, nous dit-elle, vient d'avoir été cruellement trahie par plusieurs amans. J'étois née d'une honnête famille, avec de bonnes inclinations. J'étois naturellement généreuse & bienfaisante; & me sentant incapable de tromper, j'avois la même opinion de tous ceux avec lesquels je vivois. Je n'étois point absolument sans beauté. Un jeune homme, des voisins de notre demeure, me trouva digne d'être aimée; il s'attacha si fort à moi, qu'il réussit à me toucher le cœur. Je le crus tendre & fidelle. Il me jura de m'épouser, & sur cet espoir, je consentis à tous ses desirs. Le fruit de nos amours ne tarda point à paroître; mais lorsque je le pressai d'accomplir notre mariage pour me sauver de l'infamie, je fus surprise de l'entendre répondre froidement que son père lui avoit acheté un

emploi dans les troupes , & qu'il étoit obligé de joindre le régiment. Mon désespoir fut extrême. Cependant il falloit l'étouffer , pour l'intérêt de mon honneur. Je vis partir mon perfide , qui ne donna pas même une larme à ma douleur. Je demurai seule , avec la honte d'avoir été trompée , & la crainte d'un père extrêmement sévère , qui ne pouvoit être long - tems à s'appercevoir de ma mauvaise conduite. Mon épouvante fut telle , à l'approche de mes couches , que je résolus de quitter la maison paternelle ; & pour me mettre à l'abri de la misère , je volai à mon père environ dix mille écus , qui étoient la meilleure partie de son bien , qu'il avoit acquis par le commerce. Je me rendis à Paris avec cette somme. J'y pris une chambre & une servante. Le tems de mes couches étant arrivé , je fus délivrée heureusement d'un garçon , qui mourut peu après. La tranquillité revint dans mon esprit & dans mon humeur. Je parus dans les promenades publiques & aux spectacles. J'y reçus des civilités de plusieurs galans de profession ; & je sentis que malgré la tromperie cruelle que j'avois essuée , mon cœur courroit volontiers le risque d'un nouvel engagement. J'étois déterminée seulement à m'y prendre avec plus de précaution. C'étoit le seul fruit que je voulois tirer de mon expérience. Il se présenta bientôt un amant , tel

qu'il me sembloit que je l'aurois choisi , s'il s'en étoit présenté mille. Dieu ! qu'il paroïssoit tendre & généreux ! J'oubliai toutes les résolutions que j'avois faites , de le mettre à l'épreuve. J'en devins folle , jusqu'au point de me rendre à la troisième visite. Il ne parut point disposé à abuser de sa victoire. Au contraire , il affecta de me faire voir de l'augmentation dans sa tendresse. Il ne pouvoit être un moment sans moi ; il me fit consentir à le recevoir dans ma maison , pour vivre ensemble sous le nom d'époux. Je lui demandai à quoi il tenoit que nous ne le devinssions réellement. Il feignit d'avoir besoin de quelques jours pour y penser. Enfin , il revint me donner sa foi , & nous fûmes mariés avec les cérémonies de l'église. Ma bonté , ou plutôt , mon aveuglement ne me permit pas même de m'informer quels étoient son bien & sa famille. Il vivoit à mes dépens , & je ne croyois pas acheter ma satisfaction trop cher. Elle dura quinze jours. Un dimanche , que j'étois allée à la messe , il profita de mon absence pour enlever mon argent & mes bijoux ; de sorte que je me trouvai , à mon retour , dépouillée de tout , jusqu'à mes habits. Ma servante avoit été de concert avec lui. Ils avoient pris la fuite ensemble. Je tombai évanouie , à la vue de mes pertes ; & je demeurai si long-tems dans cet état ,

que c'est un miracle que j'en sois revenue. Il étoit presque nuit , lorsque je recouvrai la connoissance. L'état où je me voyois réduite étoit si désespérant , que je n'avois plus d'autre parti que de me donner la mort. Je répandois un ruisseau de larmes , en poussant des cris & des soupirs. Le bruit que je faisois attira dans ma chambre un étranger , qui descendoit d'une chambre plus haute , où il étoit venu pour quelques affaires. Ma porte étoit entr'ouverte ; il entra : Je serois ravi , Madame , me dit-il , d'être capable de vous rendre service dans l'excès de tristesse où vous êtes. Je lui racontai mon infortune. Il en parut touché. Comme je lui avois dit qu'on m'avoit enlevé jusqu'au dernier sou , il eut la générosité de m'offrir quelqu'argent , que la nécessité m'obligea d'accepter. Il fit plus ; il prit soin de me faire apporter à souper , & il me tint compagnie pendant toute la soirée. En me quittant , il me demanda la permission de revenir le lendemain. Je regardai cette rencontre , comme le plus grand bonheur qui pût m'arriver dans une conjoncture si triste. Je le revis , le lendemain , suivant sa promesse. Il me fit un présent plus considérable que la veille , & il m'assura que je ne manquerois de rien , tant que je voudrois consentir à recevoir quelque chose de lui. Ses visites & ses libéralités ne se relâchèrent point.

Il me fit entendre à la fin qu'il me trouvoit aimable, & que ses soins n'étoient pas tout-à-fait désintéressés. Je consultai mon cœur. Il me sembloit qu'après deux trahisons, aussi noires que celles que j'avois éprouvées, je ne devois plus prendre de confiance aux sermens des hommes. Qu'est-ce qui pouvoit désormais me répondre de leur fidélité ? J'avois été trompée par deux personnes, dont j'avois été idolâtre. Pouvois-je attendre plus de sincérité & de constance de ceux qui me seroient indifférens ? Car je ne me sentoie plus de disposition à aimer, & je me croyois guérie, pour toute ma vie, de cette funeste passion. Mon nouvel amant ne se rebuta point, quoique je lui découvrisse ingénument le sujet de ma froideur. Il m'en aima davantage, parce qu'il vit que je n'étois pas encore capable de tromper. Il continua de me presser par ses assiduités & ses caresses, mais encore plus efficacement par ses libéralités. Il m'aime sincèrement, disois-je en moi-même ; il n'y a que l'amour qui puisse le rendre si constant & si libéral. Je n'ai rien à risquer, puisqu'il ne me reste plus rien à perdre. Engageons-nous pour la troisième fois. Je parvins ainsi peu-à-peu à l'aimer ; & je m'applaudissois d'autant plus de ce nouvel amour, qu'il me sembloit que c'étoit de ma part un engagement de raison, qui ne seroit pas sujet par con-

féquent aux funestes suites d'un transport aveugle & déréglé. Je ne tardai pas long-tems à me rendre, après ces réflexions. Je trouvai, dans mon amant, toute la tendresse & la complaisance qu'une femme peut désirer pour être heureuse. Nous passâmes dans cette union environ trois semaines, à la fin desquelles il me proposa de faire un voyage en province, pour aller mettre ordre à quelques affaires de famille. Je fus la première à lui demander, si ses parens me verroient de bon œil avec lui. Il me dit qu'il étoit le maître de sa conduite. Ma délicatesse, sur sa réputation, parut lui plaire. Je me croyois donc la mieux aimée de toutes les femmes. Nous partîmes pour sa ville natale. Nous y demeurâmes quelques jours. Il paroïssoit impatient de retourner à Paris. Je ne l'étois pas moins. Nous en reprîmes la route, comptant d'y arriver après une absence d'environ quinze jours. Perthes hommes ! s'écria la scélérate ; que ne puis-je en éteindre toute la race ! Le troisième jour de notre marche, étant à dix lieues de Paris, nous nous arrêtâmes, le soir, avec les marques de notre affection ordinaire. Je passai toute la nuit dans un profond sommeil. Le matin, m'étant éveillée vers les neuf heures, je ne sentis point mon amant à mon côté. Je me figurai que me voyant dormir tranquillement, il étoit allé faire préparer
notre

notre chaise, afin qu'elle fût prête à mon réveil. Je me levai, je le fis appeler; on m'apprit qu'il étoit parti trois ou quatre heures auparavant. Parti! m'écriai-je. Oui, Madame, il est parti dans la chaise, & il nous a dit que vous aviez dessein de passer ici quelques jours. J'étois sans un sou. Il avoit emporté la malle même où étoient mes habits. Il est vrai qu'ils me venoient de lui; mais enfin c'étoient mes habits. L'unique grace, qu'il m'eût faite, avoit été de payer la dépense de l'auberge. O ciel! continua-t-elle, une femme ne sauroit mourir de rage, puisque j'eus la force de résister à la mienne. Ce fut alors que je souhaitai que tous les hommes ensemble n'eussent qu'une vie, & que j'eusse le pouvoir de la leur arracher avec mes dents & mes ongles. Je mordois mes propres bras de désespoir. Je quittai l'hôtellerie comme une furieuse, & je me mis à pied à la poursuite de mon perfide, sans considérer que je n'avois nul espoir de le rejoindre. Je marchai, cinq ou six lieues, avec une action qui m'empêchoit de sentir ma lassitude. Mais une traite si longue épuisa tout d'un coup mes forces. Je fus obligée de m'asseoir, à l'entrée d'une forêt. Je m'écartai de quelques pas du chemin, pour me cacher aux yeux des passans. Là, je maudis tout le genre humain, & je fis des imprécations contre les hommes depuis Adam jusqu'à nous.

J'invoquai la mort. Je livrai mon traître à toutes les furies ; enfin je m'abandonnai aux cris & aux larmes avec une violence qui acheva de m'affoiblir , & qui me mit hors d'état de continuer mon chemin. La nuit prit la place du jour. Je crus qu'il me seroit impossible de gagner un lieu , qui pût me servir de retraite. Tandis que j'étois dans cette inquiétude , & que l'obscurité la redoubloit , j'entendis le bruit de quelques passans. Je me traînai vers eux , pour leur demander du secours , ou pour les prier du moins de me servir de guides. C'étoit-là que je devois trouver la consommation de mon mauvais sort. Ces passans étoient des voleurs attroupés , qui cherchoient leur proie. Ils me reçurent néanmoins fort humainement. Mais je compris en un moment , par leurs discours , dans quelles mains j'étois tombée. Dois-je vous le confesser ? ajouta notre historienne , je ne regardai point cette aventure comme un malheur. Dans la fureur qui me faisoit souhaiter du mal à tous les hommes , je me vis sans regret au milieu de douze personnes , dont la profession étoit de nuire au genre humain. Je les trouvai plus ouverts & plus sincères , que les perfides qui m'avoient trompée : ils tirèrent de leur sac quelque partie de leurs provisions , qu'ils me firent prendre avec beaucoup de douceur. Je suis présente , dès cette première nuit , au dé

pouillement de plusieurs voyageurs ; & loin d'en être effrayée , je n'aurois pas été fâchée qu'ils leur eussent ôté même la vie , tant ma haine contre les hommes étoit déjà endurcie. Lorsque l'heure fut venue de quitter le grand chemin , ils me conduisirent , avec eux , dans la plus épaisse partie de la forêt où étoit leur cabane. S'ils n'y avoient pas toutes les commodités de la vie , ils ne manquoient pas non plus du nécessaire. On alluma des lampes , pour se reconnoître à la lumière. Tandis que la curiosité les portoit à considérer de près mon visage , j'aperçus parmi eux le second de mes infidèles ; je veux dire celui qui m'avoit épousée dans les formes , & qui s'étoit sauvé de Paris avec ma servante. Mes transports , qui n'étoient pas encore éteints , se rallumèrent à cette vue plus furieusement que jamais. Je sautai sur une bayonnette , & je l'enfonçai quatre ou cinq fois dans son cœur , avant qu'il eût pu prévoir le coup. Traître ! lui dis-je en le frappant , puissent tous ceux qui te ressemblent être exterminés encore plus cruellement. Tous ses compagnons se regardèrent avec admiration , en s'écartant de moi , pour attendre la fin de cette tragédie. Je jetai la bayonnette à terre. Messieurs , leurs dis-je , je viens de délivrer la terre & vous , du plus lâche de tous les hommes. J'ai fait ce que vous auriez dû faire

vous-mêmes , si vous aviez connu ses crimes comme moi. Là-dessus je leur racontai le tour cruel qu'il m'avoit joué, & de peur qu'ils ne se défiassent d'une femme , qui devoit leur paroître sans doute assez résolue , je les assurai que depuis quatre heures que j'étois avec eux , je les estimois déjà plus que tous les hommes ensemble , & que je consentois de bon cœur à passer ma vie parmi eux. L'accord fut scellé de part & d'autre. Il y a trois mois que je suis dans leur compagnie , & je puis me flatter d'avoir su m'attirer quelque considération de toute la bande. Ce n'est pas tout d'un coup , que je me suis mise à exercer aussi le métier. Je demurai les premières semaines , seule dans la cabanne , pendant qu'ils alloient à la petite guerre ; & mon occupation étoit de préparer le souper pour leur retour. Mais la haine contre les hommes , qui ne me donnoit point de relâche , & les discours qu'ils tenoient en ma présence , m'enflammèrent tellement , que je leur proposai de m'associer à leurs entreprises. Je devins aguerrie , en moins de tems qu'ils ne se l'imaginoient. Mes essais me firent honneur ; & j'ai tenu depuis , un des premiers rangs dans la bande , par ma hardiesse & par le succès qui m'a toujours accompagnée. Tous les hommes , que j'ai tués , sont autant de victimes que j'ai sacrifiées à ma fureur , plutôt

qu'à mon avarice & à l'envie de m'enrichir. Voilà, Messieurs, ajouta cette malheureuse, l'histoire que vous avez voulu entendre. J'ai toujours fort bien prévu que notre troupe seroit dissipée, ou faisie à la fin par la maréchaussée, & que nous aurions le sort commun des voleurs. J'avoue que cette pensée m'a quelquefois effrayée. C'est un bonheur pour moi d'être tombée dans vos mains, puisque vous m'avez promis de mettre ma vie en sûreté ; & la plus grande marque que je puisse vous donner de ma reconnoissance, nous dit cette effrontée en finissant, c'est de vous remettre mes armes. Elle tira en même-tems de ses poches, deux petits pistolets, & un large poignard des plis de sa juppe. Je frémis en les voyant, de l'imprudence que j'avois eue de ne pas les lui ôter, avant qu'elle eût commencé son récit ; car il lui auroit été facile assurément d'en user contre nous, pendant que nous lui prêtions notre attention. Etant arrivés à Paris, j'envoyai chercher un des directeurs de la Salpêtrière, à qui j'appris son histoire, après lui avoir fait promettre de ne se servir de cette connoissance, que comme d'une bonne raison pour la tenir enfermée le reste de ses jours. Nous fûmes ainsi délivrés d'elle, & nous nous rendîmes sans obstacle à l'abbaye de....

Je puis commencer à compter de ce jour, le tems de mon repos & de la paix de mon cœur.

S'il m'est encore arrivé d'avoir quelque léger sujet de trouble, c'est la délicatesse de l'amitié, ou la tendresse du sang, qui l'a fait naître. Le ciel, content des épreuves auxquelles il m'a mis si long-tems, a épargné ma foiblesse ces dernières années; il m'a traité comme un vieillard épuisé de forces, qui n'est plus propre au combat, & à qui ses seuls desirs tiennent lieu désormais de mérite pour se présenter à la récompense. C'en est un bien foible, sans doute, aux yeux d'un maître redoutable, qui a droit d'exiger tant de ses vassaux; mais sa miséricorde est le fond consolant de mes espérances. Il ne m'a pas conservé si long-tems pour me perdre. Il ne m'a point fait sentir si vivement qu'il est le seul bien de mon cœur, pour me priver un jour de ce qu'il m'a fait aimer, & pour m'éloigner de sa présence, après me l'avoir fait regarder comme ma seule félicité.

Soit par un effet de la disposition de mon esprit, soit réellement par la situation naturelle du lieu, l'abbaye de..... me paroît le plus charmant séjour du monde. Les bâtimens en sont magnifiques. Les jardins y répondent par leur beauté & leur étendue. L'art n'y a rien épargné pour orner la nature. On y trouve des bois, des fontaines; & presque dans toutes les saisons, des fleurs & de la verdure. J'ai toujours aimé

ces ornemens simples de la terre , qui sont pour ainsi dire , les restes de notre première innocence. Je trouve une douceur infinie à les cultiver de mes propres mains. La première chose, dont je m'occupai en arrivant , fut à faire un partage de toutes les heures du jour , pour me tenir continuellement éloigné de l'oisiveté. La lecture , la conversation , & la promenade sont les chefs principaux de mes occupations. Je ne me fais pas un simple amusement de la lecture. Je lis , pour m'instruire ou pour m'édifier. Je me sers des nouvelles lumières que je m'efforce d'acquérir , pour étendre & perfectionner les idées que j'ai toujours eues de la vertu & de l'honneur. Mes sentimens s'échauffent à cette vue ; mon cœur s'attache plus que jamais au devoir , & mon esprit ne se lasse point de le soutenir par de continuelles réflexions , qui le fortifient en multipliant ses motifs. Les sciences humaines ne flattent plus mon goût. Si elles produisent quelques fruits , l'âge ne me permet plus de les recueillir. C'est être oisif , que de s'occuper d'un travail inutile. Je me renferme dans les connoissances de la religion & de la morale , qui sont à présent les seules de mon ressort , & qui sont sans doute les plus solides , puisque l'utilité en dure éternellement.

Pour la conversation , je ne m'en procure

guère d'autre , que celles des solitaires avec lesquels je demeure. Quoique la plupart n'aient que des lumières bornées , ils ont le sens droit. La solitude les rend sérieux & attentifs. Ils ne sont point distraits par les objets des passions. Leur raison profite du silence de leur imagination. S'ils ne sont point capables d'une conversation fine & délicate , ils raisonnent juste & ils pensent solidement.

La promenade fait ma troisième occupation. Je marche , en considérant les ouvrages de la nature , & j'admire leur variété. J'aide , par mes soins , à la naissance & à l'accroissement de quelques fleurs & de quelques fruits , dont j'ai pris la direction. Je promène mes regards sur le paysage tranquille qui m'environne. Je mesure des yeux la distance du ciel à la terre ; & je gémis quelquefois de la pesanteur qui m'empêche de m'élever à cette région de félicité. Le reste de mon tems est occupé par la prière. Je pris cet ordre de vie dès que le marquis , mon gendre , m'eut quitté pour retourner à sa terre , & j'espère le suivre fidèlement jusqu'à ma dernière heure. Quelques mois se passèrent , sans que j'entendisse parler du marquis mon élève , & de ma nièce Nadine. J'interprétai avantageusement ce silence , dans l'un & dans l'autre. Ils sont tranquilles , disois-je ; l'absence a produit son effet ordinaire

Cependant , un jour que j'étois à travailler paisiblement dans mon petit jardin , je fus extrêmement surpris d'y voir entrer le marquis. Il m'embrassa avec transport. Je le conduisis à mon appartement , & je lui demandai si c'étoit un reste d'amitié & de souvenir , qui m'attiroit l'honneur de sa visite. Il ne me dissimula point qu'avec le plaisir de me voir , il avoit été amené par l'espérance d'apprendre de moi dans quel lieu ma nièce s'étoit retirée. Je ne doute point , me dit-il , qu'elle ne soit retournée dans quelque couvent ; mais je vous avoue , ajouta-t-il , que lui ayant écrit plusieurs fois chez madame votre fille , où je la croyois toujours , je m'étois flatté du moins , que quelque part qu'elle fût , on lui feroit tenir mes lettres. Elle ne les a pas reçues assurément , puisque je n'en ai point eu de réponse. Je voudrois savoir quel droit madame la marquise croit avoir sur des lettres qui viennent de moi , & qui ne sont pas pour elle. Comme il me paroissoit un peu irrité , je lui répondis doucement , qu'il accusoit ma fille , peut-être mal - à - propos ; & qu'il pouvoit être vrai , ou qu'elle n'eût pas reçu ses lettres , ou que les ayant reçues , elle les eût envoyées à Nadine , qui n'avoit pas jugé que la bienséance lui permît d'y répondre. Non , non , reprit-il ; j'ai passé chez madame votre fille , & non - seulement elle a

confessé qu'elle a reçu mes lettres ; mais elle me les a rendues sans les avoir ouvertes. De quoi vous plaignez-vous donc , lui dis-je ? Si vous ne trouvez pas , répondit-il , que j'aie eu lieu de me plaindre , c'est sans doute que vous me condamnez ; & dans cette supposition , je n'ai pas un mot à répliquer. Mais pourquoi me trouveriez-vous coupable pour avoir écrit à votre nièce , puisque vous n'ignorez pas les promesses que je lui ai faites , & que je ne perdrai jamais la volonté de les exécuter ? Je ne laissai pas d'être un peu embarrassé à lui trouver une bonne réponse. Mais.... lui dis-je en hésitant un peu , vous savez bien que ces fortes de promesses , qui marquent à la vérité beaucoup de bonté de votre part , ne changent rien à la situation de ma nièce , & qu'elle n'en est pas plus autorisée à entretenir un commerce de lettres , qui ne convient peut-être pas à une personne sage & retenue. Vous ne me l'avez pourtant pas interdit , reprit-il encore d'un air affligé , lorsque je vous en ai demandé la permission à vous-même. Il est vrai , répliquai-je , que je ne m'expliquai alors que par mon silence ; mais c'est que mon amitié me faisoit craindre de vous causer du chagrin. Je vois donc trop bien , ajouta-t-il , que non-seulement vous m'ôterez la satisfaction d'écrire , mais que vous ne m'accorderez pas même celle de savoir où Nadine s'est retirée. Je lui dis froi-

dement qu'elle pouvoit avoir changé de demeure, depuis que j'étois dans cette abbaye, & que je pouvois l'assurer, qu'il y avoit trois mois que je n'avois point reçu de ses nouvelles. Il me tourna brusquement le dos à cette réponse, & il sortit malgré moi, en me répétant plusieurs fois que je me jouois encore de sa crédulité ; mais qu'il sauroit bien la retrouver, fût-elle enfermée au fond d'un cachot par ma dureté. Il remonta à cheval dans l'instant ; & toutes mes prières ne purent l'arrêter.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence qu'il découvrit le lieu où ma nièce étoit, j'écrivis à ma fille, pour la prier de se rendre à son abbaye, & de recommander plus que jamais à l'abbesse d'être exacte sur le secret. J'étois bien-aïse d'ailleurs qu'elle vît Nadine, & qu'elle pût m'apprendre de ses nouvelles. Ma fille fit ce voyage aussitôt. Elle vint me voir moi-même à son retour, & j'eus lieu d'être content de sa relation. Nadine commençoit à goûter sa retraite. Elle ne soupiroit plus. Ses pleurs étoient taris. Elle parloit encore du marquis ; mais sa passion se changeoit peu-à-peu en une tendre amitié. En un mot, si elle étoit entrée dans le cloître par désespoir, il y avoit sujet d'espérer que l'inclination pourroit l'y retenir. Je bénis le ciel de ce changement, sur-tout lorsque ma fille ajouta, qu'elle étoit une des plus ferventes novices, & que l'abbesse ne cessoit point de se

louer de son zèle & de sa piété. Je reçus , peu de tems après , une lettre d'elle. La douceur de son style acheva de me persuader que son cœur n'avoit pas perdu la paix sans ressource. Elle paroissoit désirer avec ardeur le tems de se lier par des vœux. Elle parloit de ses agitations , comme d'une chose qu'elle commençoit à voir dans l'éloignement. Elle faisoit l'éloge des douceurs d'une vie tranquille & solitaire ; enfin , j'apperçus dans sa lettre tous les symptômes d'une guérison commencée , que le tems achèveroit de perfectionner. Je lui fis une longue réponse , pour fortifier de si heureuses dispositions. La paix de mon propre cœur en fut sensiblement augmentée. Il n'y avoit que le marquis , dont le souvenir me causât encore quelque amertume. Il m'étoit toujours cher , & son bonheur étoit la seule chose qui manquât à la perfection du mien.

Il revint à l'abbaye , environ deux mois après sa dernière visite. Quoiqu'il dût me connoître assez , pour être assuré que je ne conservois aucun ressentiment de la manière dont il m'avoit quitté la dernière fois qu'il m'avoit vu , il m'aborda de l'air d'une personne qui a quelque chose à se reprocher. Il me fit des excuses , de la chaleur avec laquelle il m'avoit parlé. Je ne les écoutai , que pour admirer la bonté de son cœur. Il fallut s'entretenir aussitôt de Nadine. Il m'apprit tristement qu'il avoit

envoyé dans la plupart des couvens du royaume , & que tous ses soins n'avoient eu nul succès. Comme il me paroissoit excessivement affligé , & que son but étoit sans doute d'exciter ma compassion , qu'il connoissoit facile à émouvoir , je lui dis que j'allois lui rendre un service auquel il ne s'attendoit pas.

Que feriez-vous , continuai-je , si Nadine vous étoit infidelle ? Il me 'répondit , qu'il mourroit de douleur , ou peut-être de sa propre main. Mais , ajouta-t-il , il est impossible qu'elle le soit. Que penseriez-vous , repris-je , si sans être infidelle , c'est-à-dire si continuant de vous aimer toujours avec beaucoup de tendresse , elle renonçoit à l'espérance que vous lui avez donnée d'être à vous ? Je dirois... mais je ne dirois rien , repartit-il en s'interrompant , car vous m'annoncez des choses impossibles. Je suis sûr qu'elle m'aime , & qu'elle est convaincue que je l'adore. Elle ne voudroit pas me désespérer , comme elle fait bien qu'elle le feroit en m'abandonnant. Permettez , lui dis-je , que je m'explique davantage. Ma nièce vous aime tendrement sans doute. Elle seroit la plus ingrate de toutes les femmes , si après tant de témoignages de votre sincère affection & de votre constance , elle n'avoit pas pour vous le juste retour qu'elle vous doit. Mais elle a reconnu que son amour produit le même effet par rapport à vous , que feroit la haine d'un autre. Il trouble

vosre repos, il déränge vosre fortune, il vous fait oublier l'élévation pour laquelle vous êtes né, il vous écarte de la soumission que vous devez à vosre père. Elle a été effrayée de se trouver la cause de tant de désordres ; & par un effort même d'amour, elle a pris la résolution de sacrifier sa tendresse à vos intérêts. De quoi pouvez-vous l'accuser ? Je regarde son procédé comme un exemple admirable de générosité , qui doit lui attirer éternellement vosre estime. On voit assez de gens qui font violence à leur cœur, quand ils s'apperçoivent que leurs passions nuisent à leur fortune ; mais où en trouve-t-on , qui sacrifient leur fortune & leur passion tout ensemble aux intérêts de l'objet qu'ils aiment ? Ce désintéressement est si étrange, que je le regarde comme un prodige, dans une jeune personne de l'âge de ma nièce. Si je vous disois encore qu'elle ne se borne point-là ; qu'elle veut vous remettre dans toute la liberté dont vous pourriez croire que vos promesses & vos sermens vous ont privé , & que pour vous rendre ce service, elle sacrifie la sienne, ne conviendriez-vous pas que c'est peut-être le dernier effort du cœur humain, un effort qui ne paroîtroit pas vraisemblable dans un roman ? Voilà néanmoins, mon cher marquis, ce que ma nièce a fait pour vous. Lisez la lettre qu'elle m'écrivit, ajoutai - je en lui présentant la lettre de Na-

dine. Vous verrez à qui cette chère enfant s'immole , & vous jugerez s'il est vrai qu'elle vous aime.

Il lut la lettre. Il me la rendit sans parler ; & il se jeta sur une chaise , en levant les mains & les yeux au ciel avec un mouvement extraordinaire. Les pleurs coulèrent en un moment de ses yeux , sans qu'il songeât à les essuyer. Je m'assis près de lui. Vous devriez donner ces larmes , lui dis-je , à l'estime & à l'admiration plutôt qu'à la douleur. Je n'ose ajouter que la joie même devrait y avoir quelque part. Cependant il y a peu de personnes qui n'en ressentissent de cette seule pensée , que leur mérite , ou leur bonheur , a fait naître une des plus belles & des plus généreuses passions qui furent jamais. C'est un plaisir que les richesses & la grandeur ne donnent point ; un plaisir de la nature , qui n'est attaché à nulle condition , & qui est unique en quelque sorte , en ce qu'il part d'une cause qui n'est propre qu'à lui. On me sert par intérêt , on me loue par flatterie , on me caresse par artifice ; mais pour l'amour , il n'est accordé qu'à moi : le seul motif qu'on puisse avoir de m'aimer , est que je suis aimable. En vain voudroit-on déguiser une passion réelle , ou contrefaire une passion sincère. Mille marques trahissent le cœur. En fait d'amour & de haine , il y a des preuves qui ne sont point équivoques. Je tâchois ainsi de colorer

& d'assoupir le désespoir du marquis, par des raisonnemens vagues, mais flatteurs. Il les écoutoit, sans me répondre. Il s'occupoit sans doute des résolutions qu'il avoit à prendre. Savez-vous, mon cher marquis, ajoutai-je, le parti qui vous reste à suivre ? C'est de tirer, s'il est possible, assez de force de l'exemple de ma nièce, pour retrancher de votre passion ce qu'elle a de douloureux pour vous-même. Vous retrouverez par-là votre repos, & vous satisferez toujours votre cœur, en y conservant pour ma nièce la tendresse & l'estime que vous croyez qu'elle mérite. Quand vous serez dans cette situation, je ne ferai plus difficulté de vous conduire moi même au lieu de sa retraite, & de vous procurer, à l'un & à l'autre, la satisfaction de vous voir & de vous entretenir avec innocence. Vous l'aimerez comme votre sœur. Elle vous recevra avec l'affection qu'on a pour un frère ; & moi que vous avez appelé quelquefois votre père, & qui regarde Nadine comme ma fille, j'entrerai dans vos sentimens, je partagerai vos innocentes caresses : nous serons ainsi l'image de la plus pure & de la plus parfaite union, dont trois cœurs soient capables.

Je fus la dupe du marquis dans cette occasion. Je ne fis point attention, en lui laissant lire la lettre de ma nièce, que le lieu de sa demeure étoit marqué avec la date. Il jeta les yeux dessus,

&

& il n'eut garde de l'oublier. Après avoir écouté long-tems mes discours avec beaucoup de patience, & sans autre marque d'émotion que ses larmes, il me quitta honnêtement. Je lui demandai s'il retournoit à Paris. Il me répondit ambiguëment qu'il passeroit quelque tems dans la province ; mais ce ne fut pas dans celle que je m'imaginois. Il alla droit au château , que son père avoit à quelques lieues de l'abbaye. Il ne s'y arrêta que pour prendre avec lui quelques valets, & il se rendit delà directement à C..... où est le couvent de ma nièce. Avant que de demander à lui parler , il lui écrivit une longue lettre , pour la préparer à sa visite. Il ignoroit que c'est la coutume des couvens , que la supérieure ouvre & lit les lettres qui sont adressées à ses religieuses. L'abbesse ouvrit donc la sienne , qu'il avoit envoyée par un de ses gens , & elle se trouva dans un extrême embarras après cette lecture. Comme le marquis y parloit de la visite qu'il devoit faire le même jour à ma nièce , elle ne savoit si elle devoit le refuser ou l'admettre ; l'un offensoit le marquis, qui portoit un nom à mériter du respect, & l'autre exposoit beaucoup sa jeune novice. Cependant le laquais attendoit la réponse. Elle se détermina à lui faire dire, que si son maître prenoit la peine de venir au couvent , il y seroit vu avec beaucoup de satisfaction. Le marquis ne tarda pas un moment à s'y

rendre, & il prit cette réponse, pour une marque de l'affection de Nadine. Il fut surpris néanmoins, en entrant dans le parloir, de se voir attendu à la grille par un visage inconnu. C'étoit l'abbesse même. Elle lui témoigna de la reconnoissance, pour l'honneur qu'il lui faisoit de venir dans l'abbaye ; & pendant quelque tems elle ne l'entretint que de choses indifférentes, sans oser lui parler la première de ma nièce. Il n'eut pas la patience d'essuyer long-tems un si fâcheux entretien. Il demanda s'il ne lui seroit pas permis de voir Nadine. L'abbesse employa toute son industrie, pour lui faire entendre honnêtement, que ce n'étoit pas la coutume des maisons religieuses, que les étrangers y entretenissent les novices à la grille. Comment, novice ! s'écria le marquis. L'abbesse m'a raconté depuis, qu'il fut prêt à s'évanouir à cette nouvelle. Il laissa échapper mille plaintes contre la rigueur de son sort & l'infidélité de ma nièce. Il se leva de sa chaise ; il se promena à grands pas dans la salle ; il s'assit & se leva encore, en pleurant & en gémissant ; de sorte que l'abbesse, qui avoit le cœur sensible, comme l'ont toutes les religieuses, se trouva extraordinairement attendrie. Enfin, il revint à elle, & il la conjura de la manière la plus pressante de lui faire voir Nadine ; fut-ce en sa présence, ne fut-ce que pour un moment.

Elle ne crut pas qu'il lui fût permis de le refuser. Elle la fit appeler.

Ma nièce ne s'attendoit nullement à cette visite. Son étonnement fut si grand , à la vue du marquis , qu'elle jeta un cri perçant à la porte , sans avoir la force d'avancer. L'abbesse fut obligée de l'aller prendre elle-même , & de l'amener à la grille par la main. Le jeune marquis fut si touchant , dans ses plaintes & dans ses reproches , qu'il fit verser des larmes même à l'abbesse. Nadine l'écoula avec modestie. Ses réponses furent sages & tendres. Elle lui raconta naturellement , par quels motifs elle s'étoit déterminée à la vie religieuse. Elle le remercia de l'affection dont il l'avoit honorée. Elle le pria même de la conserver , autant que son propre repos & l'état qu'elle avoit embrassé pouvoient le permettre , & elle lui protesta qu'il n'y auroit jamais de diminution dans la sienne. Cette courageuse femme se fit violence , dans ce moment , jusqu'à ne point laisser échapper une larme ; de sorte que celle qui causoit tant de pleurs , étoit la seule qui n'en répandît point. Leur conversation dura près d'une heure. Le marquis ne se possédoit point , lorsqu'elle voulut se retirer. Il la pria de souffrir du moins ses visites. Elle s'excusa sur les obligations de sa règle , & elle lui dit que c'étoit un plaisir dont elle se priveroit jusqu'au tems de son engagement , où

elle seroit charmée de le voir assister. Il ne put rien obtenir d'elle au-delà de ces dernières paroles, & d'une promesse générale de l'aimer & de l'estimer toute sa vie.

L'abbessé m'a dit que les larmes, que sa novice avoit eu le courage de retenir, coulèrent en abondance après le départ du marquis. Elle passa trois ou quatre jours sans voir personne, jusqu'à ce que la force de son ame & le secours du ciel lui firent reprendre peu-à-peu les apparences de la tranquillité. Je ne fais ce que devint le marquis, pendant six semaines. Je ne le revis dans ma solitude, qu'après ce long terme. J'avois été informé de la visite qu'il avoit rendue à ma nièce. Ce fut la première chose dont il me parla lui-même. Il me parut que ses peines étoient beaucoup diminuées, & qu'il s'exprimoit plus tranquillement sur la perte de ses espérances. Je commençai à me promettre de le voir assez remis avant la fin de l'année, pour le prier d'assister avec moi à la profession de Nadine, où il me dit qu'elle l'avoit invité. Ses reproches ne tomboient plus sur elle. Il admiroit au contraire la grandeur de son courage, & il ne parloit qu'avec ravissement de la délicatesse & du déintéressement de son amour. Mais il se plaignoit amèrement de la rigueur du ciel, qui l'obligeoit de renoncer à la possession d'un tel cœur, après avoir été assez heureux pour

autre chose que la tendresse. Il pleure de
 silence. Il se dit que, avec un regard qui
 a travers la perfection de son visage, il
 le voit dore, et dans son âme il se qui
 rend le monde que Nature présente lui
 dit, — pourquoi ne se souvient point la
 tendresse, — le jour des larmes et de l'oubli
 dit toujours de la passion dans le cœur qui
 partait et se va perdre par là, dans la vie
 qui s'écoule et se perd. —

la satisfaction de la voir ; & que n'ayant plus
rien d'autre bien , il y bouteroit tous ses plai-
sirs & ses desirs. J'entrai dans tous les sen-
timens de mon retour au château de monsieur le
comte , il ne sortit point plusieurs mois ,
il ne venoit que deux fois chaque se-
maine , & employoit le reste de son tems à l'étude ,
à lire & à écrire. Je allois le visiter
assez souvent , & il me revenoit dans
ses lettres. Quelquefois s'attendrissoit
sur son sort , en pensant qu'il étoit ; quelquefois
sur le sort de sa femme , & disoit que cette
vieillesse étoit le fond de son
malheur , qu'à lui
sans trouble

crifice de voir.

at trap 600

本司

vent , pour l'ignorer. Je reçus une lettre de l'abbesse , par laquelle elle m'en donnoit avis , & elle me prioit au nom de ma nièce d'y assister avec ma famille. Je la fis voir au marquis. J'irai , me dit-il avec un grand soupir , j'irai , n'en doutez pas ; heureux si je puis laisser la vie au pied du même autel , où elle va se sacrifier ! Mon gendre & ma fille m'étant venus prendre dans leur carrosse , il s'y mit avec nous. Le sien ne laissa pas de nous accompagner , avec une suite convenable. Etant arrivé à C..... je voulus voir ma nièce avant le jour de la cérémonie ; & je ne pus résister à la prière que me fit le marquis , de l'y mener avec moi. Cette chère victime parut à la grille , dans un ajustement où je ne l'avois point encore vue. Je fus ébloui de ses charmes. Jamais elle ne m'avoit paru plus aimable , que sous cette triste livrée de mort & de pénitence. Le repos de la solitude donne au teint des religieuses une fraîcheur & un air d'embonpoint , dont tout l'art des dames ne sauroit approcher dans le monde. Elle fut surprise de voir le marquis avec moi ; car , quoiqu'elle eût souhaité qu'il fût présent à sa profession , elle n'avoit osé lui écrire , ni me proposer de le faire pour elle. Je lui dis : Vous êtes donc à la veille , ma chère nièce , de ce grand jour qui va vous séparer éternellement du monde ! Rien n'est donc capable

d'ébranler vos résolutions ! Elle me répondit que la cérémonie , qu'elle alloit faire , n'étoit qu'un renouvellement extérieur de ce qui étoit conclu depuis un an dans son cœur. Il est encore tems néanmoins , repris-je , de vous défaire de vos liens , s'ils peuvent vous devenir incommodes. Examinez de nouveau le fond de votre ame. Consultez vos forces. Songez que le ciel n'accepte que les offrandes volontaires. L'offrande est faite , répliqua-t-elle d'un ton ferme ; & s'il suffit qu'elle soit volontaire pour être acceptée , je ne doute point que le ciel n'ait reçu la mienne avec miséricorde. Le marquis nous écoutoit , sans oser lever les yeux sur elle. Cependant il trouva quelque chose de si dur pour lui dans ces derniers mots , qu'il ne put s'empêcher de l'interrompre avec un soupir : Ah ! Madame , lui dit-il , est-il possible que l'état où vous me réduisez , ne vous cause pas le moindre regret ! Vous m'ôtez donc la seule consolation qui pourroit flatter une excessive douleur , & vous me remettez dans la nécessité d'avoir recours à la mort , pour me délivrer de mes peines ! Elle tourna les yeux vers lui , pour lui répondre , que s'il avoit toujours la bonté de conserver quelque affection pour elle , il n'y avoit rien d'affligeant pour lui dans l'expression qu'elle avoit employée ; que son sacrifice étoit sans doute libre & volontaire ; mais qu'il n'ignoroit pas de

quoi le ciel s'étoit servi pour lui inspirer, cette volonté ; qu'elle avoit deux motifs, qui lui faisoient regarder la solitude avec joie ; l'un, d'avoir su lui marquer qu'elle n'étoit peut-être pas indigne de l'estime qu'il avoit eue pour elle, par la promptitude avec laquelle elle s'étoit rendu justice, lorsqu'elle avoit reconnu qu'il étoit impossible qu'elle fût à lui ; & l'autre, d'avoir été assez heureuse pour expliquer cette impossibilité comme une marque de vocation à la vie religieuse, & d'avoir obtenu du ciel la force d'y répondre sans balancer. Le marquis ne se fit plus entendre que par ses soupirs. Notre conversation étant finie, je baissai la main de ma nièce ; & je la présentai moi-même au jeune amant, qui pensa rendre l'ame, en faisant la même chose.

Le lendemain qui étoit le jour de la cérémonie, il me parut si pressé de sa douleur, que je ne lui conseillai point de se rendre avec nous à l'église. Il demeura seul dans sa chambre, où je vins le rejoindre le plutôt qu'il me fut possible. Je le trouvai dans un abattement, que je réussirois mal à exprimer. Son visage étoit pâle, & ses yeux mouillés de larmes. Je le consolai par toutes les raisons, dont j'avois reconnu qu'il étoit le plus touché. Nous passâmes encore quelques jours à C....., pendant lesquels nous eûmes plusieurs fois le plaisir de voir ma nièce. Le mar-

quis étoit de toutes nos visites ; mais il y portoit sa tristesse. Il y parloit peu. Il regardoit Nadine en soupirant. Il paroïssoit ému , lorsqu'il l'entendoit parler. Il se levoit quelquefois tout - d'un-coup ; & il se remettoit aussitôt sur sa chaise , comme s'il eût eu honte de ce mouvement involontaire. Il sembloit qu'il fût au bord d'une mer profonde , qui le séparoit d'elle ; & que la voyant dans l'éloignement , il se portât vers elle par ses desirs , tandis qu'il se consumoit de la douleur de n'en pouvoir approcher.

Nous retournâmes ensemble à ma solitude. Je l'y retins pendant quelques semaines ; & je l'engageai à se rendre à Paris , lorsque je le crus en état de paroître dans le monde avec bienséance. Du caractère dont je connois ce tendre & aimable jeune homme , je ne doute point qu'il ne conserve le souvenir de ma nièce jusqu'au tombeau.

Mes jours se sont passés depuis ce tems-là , dans une parfaite tranquillité. Je suis , avec confiance , l'ordre de mes exercices. Les personnes , avec lesquelles je vis , supportent charitablement mes foiblesses & les infirmités de mon âge. La mort que j'attens à toute heure , ne me cause nul effroi ; je la regarde comme le commencement d'une vie plus heureuse. Chaque moment qui m'en approche , me paroît autant de gagné sur mes espérances. Je compte les heures avec

une joie avide ; & mes sentimens changeront beaucoup , si je n'entens pas sonner volontiers la dernière.

Le ciel permet que j'aie quelquefois l'occasion d'exercer de bonnes œuvres. Il y a quelques mois que deux personnes de qualité du voisinage prirent querelle sur un différent fort léger. Leurs amis prévirent le combat particulier qu'ils méditoient , & me prièrent de leur servir de médiateur. Je me chargeai avec joie , de cette entreprise. L'offensé me coûta beaucoup à pacifier. Je lui représentois en vain que sa haine & ses projets de vengeance excédoient l'offense légère qu'il avoit reçue ; qu'il y avoit de l'injustice par conséquent dans ses desseins , & qu'en ne considérant même que les loix du monde , l'excès auquel il vouloit se porter ne seroit point approuvé des honnêtes gens. Mes raisonnemens ne l'ébranloient point. Un trait de morale , qui m'échappa dans l'entretien que j'avois avec lui , le disposa tout d'un coup à la paix. Ne voyez-vous pas , lui dis-je , que votre honneur n'étant point blessé essentiellement dans cette querelle , tout l'avantage est de votre côté ? Votre ennemi s'est abaissé au-dessous de vous en vous offensant , car celui qui fait une offense à quelqu'un , lui accorde une véritable supériorité en lui donnant le pouvoir de la pardonner. Cette réflexion fut tellement de

son goût , qu'il consentit sur cette seule raison , à se réconcilier.

Mais , quelques mois après , je me trouvai engagé dans une aventure plus nuisible à mon repos , & qui me fit encore éprouver les sentimens d'une vive compassion.

J'avois appris du procureur de l'abbaye , qu'un petit château voisin , situé dans un lieu assez désert , & sans autre dépendance qu'un fort beau parc , avoit été loué , depuis la mort du président de R.... , qui l'avoit habité long-tems , à deux jeunes parisiens , qui se disoient frères. L'aîné , qui n'avoit pas plus de vingt-huit ans , ne tarda point à rendre une visite au prieur. Dans les premières explications , il lui dit , qu'ayant perdu son père , & trouvant sa succession dans un grand désordre , il prenoit le parti de venir passer quelques années en province , pour se donner le tems de réparer sa fortune ; qu'il avoit loué , des héritiers du président de R.... , le château voisin , avec tous les meubles ; qu'un jeune frère qui ne faisoit que sortir du collège , & trois ou quatre domestiques , étoient les seuls compagnons de sa solitude ; mais qu'il demandoit au prieur la permission de le voir quelquefois , lui & ses religieux , & que , pendant les fréquens voyages qu'il seroit obligé de faire à Paris , il prendroit la liberté de mettre son frère sous leur protection. Il ajouta que ce frère

étoit d'une santé si délicate , qu'elle ne lui permettoit guère de s'éloigner du château , & que l'espérance de la fortifier dans une campagne , où l'air paroissoit excellent , avoit autant contribué que la nécessité de leurs affaires , à les déterminer pour le séjour de la province.

Après lui avoir fait une réponse civile , le prieur , dont les attentions n'ont pas de bornes pour moi , se fit un devoir de me le présenter , en lui apprenant les raisons pour lesquelles il se croyoit obligé à cette politesse. Je vis un jeune homme d'une physionomie assez noble , accompagnée néanmoins , d'un peu de contrainte ; sur-tout lorsque m'ayant répété ce qu'il avoit dit au prieur , je l'assurai que si , pendant son absence , il craignoit quelque chose pour un frère aussi jeune qu'il nous représentoit le sien , j'aurois toujours une chambre à lui offrir dans mon appartement , & que toute l'abbaye veilleroit à sa santé. Il me répondit , que loin de me causer la moindre incommodité , il ne demandoit pour son frère qu'une attention générale , dans les occasions où sa jeunesse pouvoit l'exposer à quelque danger. Le père prieur l'ayant retenu à dîner , il soutint la conversation avec assez d'esprit & de décence ; mais j'observai qu'il avoit peine à soutenir mes regards , & qu'il paroissoit gêné , lorsque mes discours s'adressoient directement à lui. En sortant de ta-

ble, il parla d'une affaire pressante, qui l'obligeoit à nous quitter. On lui laissa la liberté qu'il desiroit. Le prieur, après l'avoir conduit assez loin, revint me dire aussitôt qu'il étoit invité à dîner pour le lendemain chez les deux frères, & qu'il n'avoit pu se dispenser de le promettre. Il ajouta, qu'il lui paroissoit surprenant que ce jeune homme ne m'eût pas fait la même proposition. J'en suis moins surpris que vous, lui répondis-je avec un sourire. Mon âge commence à m'exclure du commerce des jeunes gens. En effet, je n'attribuois l'air d'embarras que j'avois remarqué à M. de Node, (c'est le nom sous lequel il s'étoit fait annoncer) qu'au respect dont on ne se défend guère pour les tristes apparences de la vieillesse.

Le prieur ne manqua point à son engagement. Il revint vers le soir extrêmement satisfait des deux frères. La peinture qu'il me fit du plus jeune, (qu'on nommoit le chevalier) étoit si charmante, qu'elle me parut exagérée. Il ne parloit point de sa figure, me dit-il, qui étoit celle d'un ange; mais il ne pouvoit louer assez son esprit, sa douceur, & l'excellence de son naturel. Dans une conversation, qui avoit duré la plus grande partie du jour, & qui lui avoit semblé trop courte, il avoit raconté aux deux frères mes principales aventures. Le chevalier en avoit été si

touché, qu'il lui étoit échappé plusieurs fois des larmes. Il y avoit mêlé des réflexions & des sentimens qui surpassoient un âge si tendre, car on ne pouvoit lui donner plus de quinze ou seize ans. Ses manières, le son de sa voix, l'air intéressant qui étoit répandu dans sa physionomie, toute sa personne avoit pénétré d'admiration le bon prieur. Il employa un quart - d'heure à me faire ce récit. Quel malheur, ajouta-t-il, qu'un jeune homme d'une si belle espérance manque de santé ou plutôt de force ! On ne le croiroit pas malade à le voir : mais il est affligé d'une foiblesse de jambes, qui ne lui permet pas de sortir du château.

Je félicitai le prieur, de la satisfaction dont je le voyois rempli. Il me demanda si je n'aurois pas la curiosité de voir un enfant si aimable. Il y a peu d'apparence, lui dis-je, que je cherche à me faire des amis de cet âge, ou à m'introduire dans une maison où l'on n'a marqué aucune envie de me voir. En vain répliqua-t-il, que le récit de mon histoire avoit fait regretter à l'aîné des deux frères de ne m'avoir pas invité, & desirer au chevalier de faire connoissance avec moi. Je le fis souvenir des raisons qui m'attachoient à ma retraite, & qui ne me laissoient plus d'autres goûts. Il cessa de me presser, mais, rappelé par son inclination, il retourna au château dès le jour

suivant. Ses visites continuèrent jusqu'au départ de l'aîné, qui ne devoit pas être absent plus de quinze jours, & qui lui recommanda instamment son frère. Ce fut un nouveau prétexte pour ses assiduités. Il ne quittoit plus le chevalier pendant le jour ; & le soir , à son retour , il venoit m'entretenir de toutes les perfections qu'il découvroit dans son caractère. Il lui avoit renouvelé l'offre d'un logement dans l'abbaye ; & je n'avois pas d'éloignement moi-même à l'y recevoir auprès de moi. Une chaise à porteurs qui me servoit à traverser les cours dans le mauvais tems, répondoit à toutes les objections de la maladie. Mais rien n'avoit pu le faire consentir à cette proposition , & les quinze jours se passèrent sans aucune marque de changement.

Le seizième jour au soir , je reçus un billet de lui , par lequel il me prioit , avec les plus fortes instances , d'accepter un dîner au château pour le lendemain. Je lui répondis sur le champ , que j'étois fort sensible à cette politesse , mais que dans mes idées de retraite , je me faisois une loi de ne pas chercher de plaisir au dehors. Le prieur qui n'ignoroit pas l'invitation , & qui attendoit ma réponse , avec ordre de la lire , entra dans ma chambre , & me fit un reproche de mon refus. Vous ne savez pas , me dit-il , dans quel état j'ai laissé M. le chevalier. Il vous prioit à dîner

pour demain , & je doute qu'il vive jusqu'au jour. J'arrive du château. On lui a remis une lettre , qui le jette dans une mortelle affliction. Il pleure , il se désespère. Il s'est évanoui deux fois dans mes bras. Ses premiers mouvemens lui ont fait désirer de vous voir. Je lui ai représenté que rien ne pourroit vous engager à sortir si tard de l'abbaye. Il vouloit s'y faire transporter sur le champ ; mais doutant même si vous approuveriez une visite nocturne , je lui ai conseillé de modérer son impatience jusqu'à demain , en lui faisant espérer que vous ne résisterez pas à quelques lignes pressantes. Votre réponse , que je viens de lire , va l'accabler. Je balance à la rendre au porteur. Je vous exhorte plutôt , au nom du plus aimable enfant du monde , à lui promettre que vous le verrez demain avec moi.

Je me sentis plus touché de la bonté du père , que de la douleur d'un jeune homme , dont je jugeois que les plus grandes peines ne pouvoient venir que d'une affaire de cœur , ou de quelque autre passion déréglée. Cette idée suffisant même pour me faire rejeter la visite qu'on me proposoit , j'insistai sur ma réponse , & je déclarai civilement qu'il ne me convenoit plus d'entrer dans les égaremens d'autrui. Cependant , après avoir loué le bon naturel du prieur , je lui dis , de fort bonne foi , que l'aventure me paroissoit digne de son

on zèle , & qu'avec autant d'amitié qu'il en avoit pour le jeune chevalier , il étoit plus capable que moi , de servir à sa consolation. J'ajoutai que cette entreprise n'avoit rien qui blefsât son caractère , puisqu'il y pouvoit employer les motifs de la religion , dont je craignois que le jeune homme n'eût besoin pour régler ses desirs , & qui étoient , pour toutes sortes de maux , le plus salutaire de tous les remèdes. Il prit ce conseil aussi sérieusement que je le donnois. Oui , me dit-il , je veux passer la nuit au château. Votre refus y portera la désolation. J'en arrêterai du moins les effets , & peut-être approfondirai-je la cause du mal.

Il y retourna aussitôt. Le lendemain à sept heures du matin , on m'annonça sa visite dans mon cabinet , où j'étois encore en robe-de-chambre. J'avois su que mes porteurs avoient été appelés au château dès la pointe du jour , & je m'étois défié d'une partie de la vérité : mais je ne m'attendois pas au spectacle que j'eus tout d'un coup , en voyant paroître un jeune homme , dont la figure & les graces l'emportoient sur toutes les descriptions du prier. Quoiqu'il eût le visage fort abattu , & les yeux rouges de larmes , le mouvement qu'il fit pour me retenir sur mon siège , & la confusion de se trouver devant moi , rendoient un éclat merveilleux à son teint. Je l'embras-

fai , avec un compliment fort sincère sur le plaisir que je prenois à le voir , & quelques excuses de m'être refusé à son invitation. Il se déroba de mes bras , pour se jeter sur un fauteuil ; & se tournant vers le prieur , il lui dit que tout pénétré qu'il étoit de son amitié , il ne pouvoit s'expliquer devant lui. Ce père ne fit pas difficulté de sortir. J'avoue que je demeurai alors , dans l'attente de quelque ouverture extraordinaire. Les larmes du chevalier recommencèrent à s'ouvrir un passage , & furent accompagnées de quelques sanglots. Ensuite , il me conjura de l'écouter.

C'étoit une fille. Hélas ! il n'étoit qu'une malheureuse fille , l'objet de la haine du ciel , & le jouet du plus perfide de tous les hommes. Sa confiance devoit m'étonner dans une première visite , me dit-elle , si je ne savois pas qu'elle avoit appris du père prieur que j'étois homme d'une naissance distinguée , aussi exercé à la vertu qu'à l'infortune , & capable , par conséquent , de lui donner des secours qu'elle n'attendoit plus que de moi. Elle me raconta ainsi son histoire en peu de mots.

Elle étoit d'une ancienne maison , mais née sans biens , & demeurée orpheline dès l'enfance. Le monstre qui violoit tous les droits pour la trahir , étoit fils d'un riche financier , dont la femme avoit pris pour elle tous les sentimens

d'une mère , & l'avoit fait élever fort soigneusement. Après la mort de cette généreuse femme , n'ayant pas trouvé les mêmes dispositions dans son mari , elle n'avoit eu pour ressource que l'affection de leur fils , qui , se couvrant du masque de la générosité , avoit continué de fournir à la dépense de son éducation , dans un couvent d'où elle n'étoit pas sortie. Il ne lui déguisoit pas qu'il avoit conçu beaucoup de tendresse pour elle ; & s'il ne l'avoit pas trompée dès le premier moment , son dessein étoit alors de l'épouser. Les difficultés qu'il craignoit de la part de son père , étoient le seul obstacle qui sembloit le retenir. Trop jeune encore pour connoître la défiance , elle s'applaudissoit de son bonheur , & tous ses soins se rapportoient à se rendre digne de son amant. A peine étoit-elle entrée dans sa quinzième année , qu'il lui avoit parlé de mariage avec des desirs plus vifs & des espérances plus prochaines. Elle confessoit qu'elle n'avoit commencé qu'alors à sentir le pouvoir de l'amour. Il s'en étoit aperçu , sans doute , puisqu'il avoit pris ce tems pour lui représenter plus vivement que jamais ce qu'il avoit à craindre du ressentiment de son père , & pour lui proposer un mariage secret en province , sous le déguisement où je la voyois. Elle n'y avoit consenti qu'après de longues résistances. C'étoit dans cette vue , qu'ils avoient loué le château

qu'ils étoient venus occuper. Depuis deux mois qu'ils y demeuroient, il avoit retardé leur mariage sous divers prétextes; & quoiqu'il eût souvent tenté la vertu, il n'y avoit jamais employé que la tendresse & les empressemens de l'amour. Elle avoit eu la force d'y résister. Enfin, il étoit parti dans la résolution de finir ce qu'il nommoit son tourment. Il n'avoit demandé que quinze jours, pour revenir avec toutes les permissions ecclésiastiques. Cependant..... ah ! Monsieur, vous persuaderez-vous jamais ce que vous allez entendre ! Cependant.... Son discours, qu'elle avoit continué jusqu'ici d'un ton assez calme, fut interrompu par une si grande abondance de larmes & de si fréquens sanglots, que, dans la crainte de quelque accident, je me levai pour appeler du secours. Mais elle m'arrêta de ses deux mains; & les joignant devant moi, avec une action toute passionnée, écoutez-moi, Monsieur, au nom du ciel ! écoutez-moi, & sauvez une malheureuse du dernier désespoir ! Je reçus hier deux lettres ; l'une du perfide, qui me fait des excuses de son retardement, & qui me promet d'être ici dans trois jours, avec un prêtre & les permissions ; l'autre de son valet de chambre, que je me suis attaché par mes bienfaits, & qui me marque avec horreur, que son maître s'est marié le jour même.

Je la crus réellement mourante , après cette explication. Son courage qui s'étoit soutenu par l'espoir de me faire entrer dans ses intérêts, l'abandonna tout d'un coup. Une pâleur mortelle se répandit sur son visage ; & penchant la tête sur son sein , elle demeura sans mouvement & sans connoissance. Ce n'étoit néanmoins qu'un évanouissement. Je m'approchai d'elle ; je l'exhortai à rappeler ses forces. Mon espérance étoit de pouvoir la tirer de cet état , sans la participation de mes domestiques ; mais , après y avoir perdu mes soins , je m'avançai à la porte de mon antichambre dans le dessein d'appeler quelqu'un. Heureusement , le prieur ne s'étoit pas éloigné. Je le pressai de rentrer , & de seconder mon zèle. Son inquiétude devint si vive , en voyant son chevalier sans aucune marque de vie , que se souvenant des secours qu'il lui avoit vu donner au château dans les mêmes occasions , il s'empressa beaucoup pour ouvrir son justaucorps , & pour le délivrer de tout ce qui lui ferroit le cou. Cette officieuse ardeur me fit sourire. Comme je le connoissois fort honnête homme , je lui conseillai de se modérer , & je l'avertis qu'il pourroit regretter d'avoir poussé trop loin ses services. Enfin , la jeune personne ouvrit les yeux ; & retrouvant la force de parler , après avoir poussé quelques soupirs , elle me demanda , d'un ton fort touchant ,

si je l'abandonnerois dans sa déplorable situation. Non, Mademoiselle, lui répondis-je, si c'est un sentiment de vertu & d'honneur qui vous fait desirer d'en sortir.

Ma réponse fit faire deux pas en arrière au prieur. Il me regarda d'un air interdit ; & le bon sens dont il étoit rempli lui faisant comparer, en un moment, toutes les circonstances, il reconnut bientôt que le chevalier, qui lui avoit paru si aimable, étoit une fille, qui ne l'étoit pas moins. Il voulut se retirer, avec autant d'effroi que de confusion ; mais je l'arrêtai. Vous demeurerez, lui dis-je. Il n'est pas question de vous armer ici d'une farouche vertu. Gardez-vous, encore plus, de faire éclater cette aventure. L'importance est de prévenir le scandale qui seroit inévitable, si le sexe de mademoiselle étoit connu. Pour moi, qui me repose sur mon âge & mes principes, je commence par vous déclarer, que dans la résolution où je suis de la servir, je me fais son gardien pendant quelques jours. Mon appartement n'étant point dans la clôture de l'abbaye, vous serez à couvert de toute sorte de blâme ; & si nous sommes capables de nous taire, on ne verra, dans le parti que je prends de la retenir avec moi, qu'une suite de mes premières offres, qui ont été connues de tout le monde. Je ne m'explique point encore sur ce que je pense à faire pour elle. Mais il est important qu'elle

m'apprenne , si les domestiques qui la servent au château, sont dans le secret de son aventure.

Elle m'assura que son sexe n'étoit connu que de sa femme de chambre, qui étoit dans le même déguisement qu'elle , & du valet de chambre de M. de Node, qu'il avoit emmené à Paris ; qu'elle faisoit un fond extrême sur la fidélité de ces deux personnes ; & que si j'avois la générosité de lui accorder un asile , elle me prioit de trouver bon que sa femme de chambre y fût près d'elle. C'est mon dessein, lui dis-je , & votre premier soin doit être de revêtir cet arrangement de quelques couleurs favorables. En effet , l'ordre fut donné sur le champ , pour faire venir la femme de chambre à l'abbaye. On n'eut pas besoin d'autre prétexte que le rétablissement de monsieur le chevalier , qui commençoit à se trouver les jambes moins foibles , depuis qu'il étoit sorti du château. Il étoit tems de renoncer à cette feinte. Je les mis en possession d'une chambre , dont je pouvois me priver sans incommodité ; & craignant que le tems ne me manquât pour le projet que j'avois déjà conçu , je me hâtai de prendre le chemin de Paris dans ma chaise de poste.

Le desir de sauver une fille charmante , qui ne me paroissoit pas digne de son malheur, m'avoit inspiré d'aller au-devant de M. de Node,

& d'employer toute la force de l'honneur & de la raison , pour lui faire honte de ses infames vues ; car il n'étoit pas difficile de les pénétrer dans toute leur noirceur. Je le rencontrai , le second jour de ma marche. Il changeoit de chevaux à la poste. Une sorte d'ecclésiastique , que je découvris dans la même chaise , étoit apparemment le ministre qu'il vouloit faire servir à son imposture. Je descendis sans affectation ; & m'approchant d'eux , je feignis , avec quelques marques d'étonnement , de reconnoître M. de Node. Sa surprise fut beaucoup plus réelle , & venoit , sans doute , du reproche de son cœur , comme l'air de contrainte que je lui avois remarqué dans notre première entrevue. Cependant il ne fit pas difficulté de répondre à mes politesses , ni même de descendre , lorsque j'eus ajouté , qu'ayant vu la veille monsieur le chevalier , j'étois en état de lui rendre compte de sa santé. Il me suivit dans une chambre de l'hôtellerie , où je le priai d'entrer avec moi. Nous nous assimes. Je fis apporter quelques rafraîchissemens.

Quoique j'eusse peine à contenir mon indignation , ce ne fut qu'après quelques éloges de son frère , pendant lesquels je le vis changer vingt fois de couleur , que j'entrai dans l'explication que j'avois méditée. Je pris un ton ferme , pour lui dire que le ciel & la terre étoient déclarés

contre lui ; que je ne lui conseillois point de faire un pas de plus dans la même route ; qu'il y trouveroit sa perte , au lieu de la criminelle satisfaction qu'il s'y promettoit , & que je n'étois parti que pour lui rendre le service de l'en informer. Cet exorde le jeta dans une profonde consternation. Il demeura quelques momens sans répondre , les yeux baissés , & le visage si pâle , que je le crus prêt à s'évanouir. Cependant , comme je n'avois pas touché au fond de ses vues , un moment de réflexion lui fit juger que des accusations si vagues pouvoient être défavouées ; & comprenant néanmoins qu'elles portoient sur quelque découverte , qu'il ne pouvoit s'imaginer , il prit le parti de s'envelopper dans une réponse obscure. Il me dit qu'il n'entendoit rien à mon langage , & qu'il devinoit encore moins mes intentions ; mais que s'il étoit question du chevalier , qui pouvoit s'être rendu coupable de quelque indiscretion pendant son absence , il venoit dans le dessein de le reconduire à Paris.

L'artifice me parut si grossier , qu'il me fit rompre toutes les mesures. Ecoutez-moi , repris-je ; & voyez s'il manque quelque chose à nos informations. Vous êtes marié depuis quatre jours. Le chevalier est une jeune fille d'un sang noble , que vous êtes résolu de tromper , après avoir inutile-

ment tenté de la séduire. Je frémis de l'horrible imposture que vous méditez. Elle ne l'ignore plus. Le ciel , qui veille sur son innocence, lui a fait trouver un asile & des protecteurs. En un mot , votre affreux système de profanation & de libertinage est dévoilé jusqu'au fond. C'est à vous d'éviter le châtiment des hommes par une prompte fuite , & celui du ciel par le repentir. C'est à vous encore , d'examiner quelle reconnoissance vous croirez devoir à ceux qui vous donnent cet avis , & par quelles actions vous pouvez espérer de vous rétablir dans leur estime.

M. de Node , à qui je n'oubliai pas de faire sentir aussi que son véritable nom n'étoit pas ignoré , appuya les deux coudes sur une table voisine , pencha la tête , & se couvrant le front des deux mains , demeura quelque tems dans cette posture , livré , sans doute , à de profondes méditations. Je lui laissai tout le tems qu'il paroïssoit désirer. Enfin , se relevant d'un air plus libre , il me remercia du service que je lui avois rendu ; mais il me pria d'entendre un récit qu'il croyoit capable de le justifier. Je lui promis l'attention qu'il me demandoit.

Rosette , me dit-il , puisque vous connoissez son sexe, ne doit sa beauté qu'à la nature ; mais elle a l'obligation de tout son mérite à ma mère ,

qui l'ayant sauvée d'un fort peu conforme à sa naissance, n'a rien épargné pour son éducation. Je l'ai vue croître dans le sein de ma famille. Je me suis accoutumé à ne rien trouver de si charmant qu'elle ; & , malgré la différence de nos âges , j'ai cru découvrir qu'elle étoit sensible à mon inclination. Mon père , à qui ses richesses avoient fait concevoir des vues fort ambitieuses en ma faveur , s'aperçut de mes sentimens. Il força ma mère d'en éloigner l'objet. Rosette n'avoit pas neuf ans. Elle me fut enlevée , avec une cruelle adresse à me cacher sa demeure. Ma mère avoit eu la permission de la mettre dans un couvent. Je découvris cette retraite à force de soins ; mais je fis des efforts inutiles pour en obtenir l'accès , & je passai trois ans à me consumer de regret & d'amour. Cette innocente passion m'a garanti de tous les désordres de la jeunesse.

La mort de ma mère fut une nouvelle disgrâce pour Rosette. Mon père , qui l'avoit prise en aversion , depuis ses premières craintes , refusa de fournir aux frais de son entretien. A quelles humiliations ne demeuroit-elle pas exposée , si la force d'un intérêt si cher ne m'eût pas fait découvrir sa situation ? J'employai tout ce que je pus dérober à mes besoins , pour lui faire un

fort digne de son mérite , & des vues que j'avois sur elle. Ma mère m'avoit laissé peu de bien , & je n'aurois pas eu la hardiesse d'en demander compte à mon père ; mais ne connoissant point d'autre bonheur que de faire celui de Rosette , j'étois assez riche pour elle & pour moi , de ce que je retranchois continuellement à mes plaisirs. Le titre de son protecteur , & quelques explications que j'eus avec les supérieures du couvent , sur la nature de mes intentions , me firent obtenir la liberté de la voir. Sa reconnoissance , & le souvenir de ses premières années , l'ayant disposée à m'accorder sa tendresse , elle reçut mes sermens , & je me crus le plus heureux de tous les hommes en obtenant les siens.

Mes prétentions ne seroient pas allées plus loin , jusqu'à la mort de mon père. Je connoissois une partie de ses vues pour ma fortune ; & depuis plusieurs années , j'avois réussi fort heureusement à les éluder. Mais , soit qu'il fût choqué de ma résistance , ou qu'on l'eût informé de mes engagemens , il me parla de soumission avec tant de hauteur , que je désespérai de soutenir plus long - tems le même rôle. On lui avoit proposé pour moi , un parti considérable , avec l'assurance d'une charge du premier ordre. Il me déclara que si je me refusois à ses volontés , je ne devois

tendre de lui qu'une éternelle indignation. Ce fut alors, qu'après avoir communiqué à Rosette une partie de mes peines, je lui proposai de quitter Paris, & de nous unir inséparablement par un mariage secret. Tout étoit sincère dans mes résolutions. Eh ! comment aurois-je manqué de bonne foi pour le bonheur de ma vie ? Je comptois de faire passer mon évasion pour l'effet des persécutions de mon père, sur-tout avec le soin que j'ai pris de répandre que j'allois porter mes chagrins dans les pays étrangers ; & je me flattois qu'il la regarderoit lui-même comme le désespoir d'un fils, qui aimoit mieux s'éloigner de sa présence, que de manquer de respect pour ses ordres. J'empruntai dix mille écus d'un ami, le seul à qui j'aie confié mes desseins & le choix que j'avois déjà fait de ma demeure. Je faisois entrer dans mes vues, de retourner à Paris après mon mariage, de faire ma paix avec mon père, & de me dérober, par intervalles, sous le prétexte de quelques nouveaux voyages. Il ne manquoit au succès de ce plan, qu'une facilité que je n'ai pas trouvée dans les prêtres de province. On m'a demandé des explications auxquelles je ne m'étois pas attendu. Cet obstacle m'a déconcerté. Cependant on me faisoit espérer qu'après un séjour de trois mois, les difficultés pourroient diminuer. Je

vivois tranquillement dans cette espérance , lorsqu'une lettre de mon confident m'a forcé de retourner à Paris. Il m'écrivoit en termes obscurs, mais si pressans, qu'ils m'ont fait entrevoir quelque évènement d'importance , dont Rosette ne devoit pas être informée. Je ne l'ai quittée néanmoins, qu'avec sa participation ; & prenant occasion des circonstances , je lui ai promis , à mon départ, d'amener de Paris quelque prêtre moins difficile , dont j'achèterois les services à force d'argent, si je ne pouvois les obtenir par d'autres voies.

M. de Node avoit fait cette partie de sa narration, d'un air composé ; mais ses remords paroissant l'agiter, à mesure qu'il approchoit du dénouement, il s'arrêta, comme s'il eût cherché ses expressions. Qui croira jamais , reprit-il en levant les yeux au ciel, qu'une passion fondée sur l'estime, & conduite avec tant d'innocence, ait été capable de me porter tout d'un coup à la plus coupable résolution ! J'ouvre les yeux sur mon crime ; & je n'avois pas attendu ce moment, pour en trouver la punition dans les reproches de mon cœur. Plaignez-moi, puisqu'elle doit aller jusqu'à m'ôter, sans retour, le bonheur même que j'avois cru m'assurer par un aveugle projet. Il m'en coûtera la vie. Mais, achevez de m'entendre.

J'arrive à Paris. Je vais descendre chez mon confident, qui m'informe aussitôt de la mort de mon père. J'aurois eu peine à ne pas regarder cet accident comme une faveur du ciel, si je n'eusse appris, au même instant, que mon père furieux de mon absence, & peut-être instruit de celle de Rosette, ne m'avoit laissé tout son bien qu'à deux conditions, dont il avoit assuré l'effet par toutes les mesures d'une barbare prudence : l'une, que je n'eusse point épousé Rosette ; l'autre, que dans l'espace de trois mois, je serois marié à la jeune personne qu'il m'avoit proposée. Quelle horrible explication ! Ce n'est pas tout d'un coup, néanmoins, que mon désespoir m'a conduit aux plus aveugles emportemens. Mais, après avoir trop vérifié mon malheur, après avoir reconnu qu'il falloit perdre Rosette, ou me priver d'une immense fortune, &, par conséquent, du pouvoir de la rendre heureuse, je confesse que la raison, l'honneur & la religion même n'ont pu tenir contre la force de ma passion. J'ai pris le parti de feindre que j'entrois volontiers dans toutes les dispositions de mon père, & je n'ai marqué d'empressement que pour la célébration de mon mariage. Quelques jours m'ont suffi pour mes arrangemens. Je me suis marié, en maudissant ma chaîne ; & dans le moment même où j'ai quitté le pied de l'autel, je me suis dérobé

à tous les témoins de cet affreux sacrifice. Une lettre , que je me suis hâté d'écrire à celle que je n'ose nommer ma femme , doit lui avoir appris qu'elle ne me reverra jamais , & que je la détesterais toute ma vie , pour s'être prévaluée contre moi , des cruelles volontés d'un père.

Je suis parti , reprit-il en me regardant d'un œil timide. Je vous rencontre. Vous m'assurez que Rosette est informée de mon triste sort. Hélas ! que pense-t-elle de moi ? Me croit-elle capable de l'abandonner , de vivre sans elle , de ne pas mettre tout mon bonheur à faire le sien ! Ordonnez vous-même de ma vie & de ma conduite. Je me soumetts à tout ce que vous ferez pour elle & pour moi.

Il ne m'apprenait point , dans ce récit , quel usage il vouloit faire de l'ecclésiastique dont il s'étoit fait accompagner ; & je jugeai même , aux apparences , que ce n'étoit qu'un valet , déguisé sous l'habit d'un homme d'église. Mais , comme il étoit inutile d'exiger l'aveu d'un crime avorté , je lui en épargnai la honte. Il ne m'appartient pas , lui dis-je , de vous reprocher votre noir dessein , ni d'entrer dans les horreurs que vous m'avez éclaircies. Rosette , puisque vous lui donnez ce nom , est en sûreté ; j'en rends grâces au ciel pour elle. Vous devez perdre l'espérance de la voir ,
c'est

c'est une liberté que vous n'obtiendrez , ni d'elle , ni de moi. Elle est sans bien , dites-vous , & vous êtes en possession du vôtre : voyez ce que vous croyez devoir à la malheureuse confiance que vous lui aviez inspirée pour vous. Je me déclare son protecteur , & je lui en promets de plus puissans , aussi long-tems qu'elle conservera de l'attachement pour la vertu. J'ajoutai , que s'il avoit quelque chose de plus à me communiquer , ses lettres pouvoient m'être adressées à l'abbaye où je faisois ma demeure.

Il ne me fit aucune réponse , & ses regards marquoient une mortelle consternation. Cependant , lorsqu'il m'entendit donner l'ordre de mettre les chevaux à ma chaise , il me tint quelques discours passionnés , auxquels je ne répondis que par des exhortations vagues à rentrer dans les bornes de la religion & de l'honneur. Comme je me disposois à partir , il me pria plus tranquillement , de recevoir une bourse , qui me parut contenir deux ou trois cens louis , pour les besoins de Rosette , me dit-il , à laquelle il se souvenoit d'avoir laissé peu d'argent. Je le dispensai de cette libéralité , en l'assurant qu'elle ne manqueroit de rien sous ma protection ; mais l'avenir vous regarde , ajoutai-je ; & vous ne devez pas oublier non plus , que les frais du château tombent uniquement sur vous.

Nous nous séparâmes. En arrivant à l'abbaye, je n'eus pas de peine à faire entrer mademoiselle Rosette dans la résolution d'oublier un homme qui ne pouvoit plus être à elle, & de le mépriser même ; pour avoir entrepris de la tromper si cruellement. J'allai au-devant de toutes ses craintes, par l'offre que je lui fis de la conduire dans un couvent, & d'y fournir à sa subsistance aussi long-tems qu'elle se rendroit digne de mes soins. C'étoit retrancher quelque chose à la douceur de ma situation ; mais je ne pouvois faire un meilleur usage de mon superflu. Elle se défendit modestement de m'engager dans cette dépense, en se réduisant à me demander ma protection, pour prendre le voile & renoncer tout-à-fait au monde. Je lui fis reconnoître aisément, qu'un dessein de cette nature demandoit un esprit plus tranquille & d'autres réflexions. Ma fille, que je fus obligé d'employer pour lui procurer une retraite, desira de la voir, & fit ensuite par inclination ce qu'elle n'avoit commencé qu'à ma prière. Elle se chargea de la présenter aux supérieures ; & j'appris bientôt qu'avec sa générosité ordinaire, au lieu de prendre pour moi l'engagement de la pension, elle l'avoit pris pour elle-même.

Mais le tendre différend, que nous eûmes li-dessus, fut terminé huit jours après, par une visite de M. de Node, qui m'apportoit pour Rosette,

un contrat de rente perpétuelle, du fonds de cent mille francs, qu'il avoit constitués sous son nom. Je ne fis pas difficulté de le recevoir ; & je l'envoyai au couvent, dès le même jour, avec de justes félicitations.

Ma fille ayant comme succédé à mes soins, il se passa dix mois entiers, pendant lesquels je n'eus pas d'autre commerce avec Rosette, que celui de quelques civilités, que je lui faisois faire dans l'occasion. Un jour, je la vis arriver dans le carrosse de ma fille. Après les plus affectueux remerciemens, elle me présenta une lettre, que je ne pus lire sans une extrême surprise. M. de Node lui écrivoit que la petite vérole venoit de lui enlever sa femme ; que n'ayant jamais vécu avec elle, il se croyoit dispensé des bienféances ordinaires du veuvage, & que dans la confiance de retrouver à sa chère Rosette les sentimens qu'elle avoit eus pour lui, il n'attendoit que ses ordres pour se rendre auprès d'elle, & lui faire oublier, par un heureux mariage, des excès qui n'avoient pu mériter sa haine, puisqu'elle n'avoit pu les attribuer qu'à l'amour.

Je ne fis pas la moindre objection contre un parti qui me parut décidé dans le cœur de mademoiselle Rosette. Elle voulut me parler « des obligations qu'elle avoit à M. de Node, de son caractère, qu'elle connoissoit dans le fond, mal-

« gré.... » Je l'interrompis : un bon caractère, lui dis-je, peut se relever des plus mortelles chûtes, & les derniers procédés de M. de Node sont d'un bon augure pour le sien. Ainsi je ne condamne point votre facilité à lui pardonner. Mais songez, Mademoiselle, que le pouvoir qu'il vous reconnoît sur lui, vous rend aussi comptable de sa vertu, que de son bonheur & du vôtre. Elle me promit de ne pas oublier cette leçon.

Ils se marièrent deux mois après. Je reçois quelquefois de leurs nouvelles, & leurs lettres me trompent, s'ils ne vivent pas heureusement.

F I N.

S U I T E

*Des Mémoires & Aventures d'un
Homme de qualité qui s'est retiré
du monde :*

O U

H I S T O I R E
D U C H E V A L I E R
D E S G R I E U X ,
E T D E
M A N O N L E S C A U T .

*AVIS de l'Auteur des Mémoires d'un
Homme de qualité.*

QUOIQUE j'eusse pu faire entrer dans mes mémoires, les aventures du chevalier des Grieux, il m'a semblé que n'y ayant point un rapport nécessaire, le lecteur trouveroit plus de satisfaction à les voir séparément. Un récit de cette longueur auroit interrompu trop long-tems le fil de ma propre histoire. Tout éloigné que je suis de prétendre à la qualité d'écrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonstances, qui la rendroient pesante & embarrassée. C'est le précepte d'Horace :

Ut jam nunc dicat , jam nunc debentia dici ,

Pluraque differat , ac præsens in tempus omittat.

Il n'est pas même besoin d'une si grave autorité, pour prouver une vérité si simple ; car le bon sens est la première source de cette règle.

Si le public a trouvé quelque chose d'agréable & d'intéressant dans l'histoire de ma vie, j'ose lui promettre qu'il ne sera pas moins satisfait de cette addition. Il verra, dans la conduite de M. des Grieux, un exemple terrible de la force des passions. J'ai à peindre un jeune aveugle, qui refuse d'être heureux, pour se précipiter volontairement dans les dernières infortunes ; qui, avec toutes les qualités dont se forme le plus brillant

mérite , préfere par choix une vie obscure & vagabonde à tous les avantages de la fortune & de la nature ; qui prévoit ses malheurs , fans vouloir les éviter ; qui les sent & qui en est accablé , fans profiter des remèdes qu'on lui offre fans cesse , & qui peuvent à tous momens les finir ; enfin , un caractère ambigu , un mélange de vertus & de vices , un contraste perpétuel de bons sentimens & d'actions mauvaises. Tel est le fond du tableau que je présente. Les personnes de bon sens ne regarderont point un ouvrage de cette nature , comme un travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable , on y trouvera peu d'évènemens qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs ; & c'est rendre , à mon avis , un service considérable au public , que de l'instruire en l'amusant.

On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale , sans être étonné de les voir tout à la fois estimés & négligés ; & l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain , qui lui fait goûter des idées de bien & de perfection , dont il s'éloigne dans la pratique. Si les personnes d'un certain ordre d'esprit & de politesse , veulent examiner quelle est la matière la plus commune de leurs conversations , ou même de leurs rêveries solitaires , il leur sera aisé de remarquer qu'elles tournent presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus doux momens de leur vie

sont ceux qu'ils passent, ou seuls, ou avec un ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des moyens d'arriver au bonheur, des foiblesses de la nature qui nous en éloignent, & des remèdes qui peuvent les guérir. Horace & Boileau marquent cet entretien, comme un des plus beaux traits, dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t-il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations, & qu'on se retrouve sitôt au niveau du commun des hommes ? Je suis trompé, si la raison que je vais en apporter, n'explique bien cette contradiction de nos idées & de notre conduite : c'est que tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues & généraux, il est très-difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs & des actions. Rendons la chose sensible par l'exemple. Les âmes bien nées sentent que la douceur & l'humanité sont des vertus aimables, & sont portées d'inclination à les pratiquer ; mais sont-elles au moment de l'exercice ? elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement l'occasion ? Sait-on bien quelle en doit être la mesure ? Ne se trompe-t-on point sur l'objet ? Mille difficultés arrêtent. On craint de devenir dupe en voulant être bienfaisant & libéral ; de passer pour foible, en paroissant trop tendre & trop sensible ; en un mot, d'excéder ou

de ne pas remplir assez des devoirs, qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité & de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience, ou l'exemple, qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or, l'expérience n'est point un avantage, qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations différentes, où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple, qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de lecteurs, que des ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une extrême utilité, du moins lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur & de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure est un modèle, d'après lequel on peut se former : il n'y manque, que d'être appliqué aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale, réduit agréablement en exercice.

Un lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir prendre la plume à mon âge, pour écrire des aventures de fortune & d'amour ; mais si la réflexion que je viens de faire est solide, elle me justifie ; si elle est fautive, mon erreur sera mon excuse.



HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT.

PREMIÈRE PARTIE.

JE suis obligé de faire remonter mon lecteur à un tems de ma vie , où je rencontraï pour la première fois le chevalier des Grieux. Ce fut environ six mois avant mon départ pour l'Espagne. Quoique je sortisse rarement de ma solitude , la complaisance que j'avois pour ma fille m'engageoit quelquefois à divers petits voyages , que j'abrégeois autant qu'il m'étoit possible. Je revenois un jour de Rouen , où elle m'avoit prié d'aller solliciter une affaire au parlement de Normandie , pour la succession de quelques terres auxquelles je lui avois laissé des prétentions du côté de mon grand-père maternel. Ayant repris mon chemin par Evreux , où je couchai la pre-

mière nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner à Passy, qui en est éloigné de cinq ou six lieues. Je fus surpris, en entrant dans ce bourg, d'y voir tous les habitans en alarme. Ils se précipitoient de leurs maisons, pour courir en foule à la porte d'une mauvaise hôtellerie, devant laquelle étoient deux chariots couverts. Les chevaux qui étoient encore attelés, & qui paroissoient excédés de fatigue & de chaleur, marquoient que ces deux voitures ne faisoient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment, pour m'informer d'où venoit le tumulte ; mais je tirai peu d'éclaircissement d'une populace curieuse, qui ne faisoit nulle attention à mes demandes, & qui s'avançoit toujours vers l'hôtellerie, en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin, un archer revêtu d'une bandoulière, & le mousquet sur l'épaule, ayant paru à la porte, je lui fis signe de la main de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le sujet de ce désordre. Ce n'est rien, Monsieur, me dit-il ; c'est une douzaine de femmes publiques, que je conduis avec mes compagnons, jusqu'au Havre-de-Grâce, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, & c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons paysans. J'aurois passé après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme, qui sortoit de l'hôtellerie

en joignant les mains , & criant que c'étoit une chose barbare , une chose qui faisoit horreur & compassion. De quoi s'agit-il donc , lui dis - je ? Ah ! Monsieur , entrez , répondit - elle , & voyez si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur ? La curiosité me fit descendre de mon cheval , que je laissai à mon palfrenier. J'entrai avec peine en perçant la foule , & je vis en effet quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze filles , qui étoient enchaînées fix à fix par le milieu du corps , il y en avoit une dont l'air & la figure étoient si peu conformes à sa condition , qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang. Sa tristesse , la saleté de son linge & de ses habits l'enlaidissoient si peu , que sa vue m'inspira du respect & de la pitié. Elle tâchoit néanmoins de se tourner , autant que sa chaîne pouvoit le permettre , pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisoit pour se cacher étoit si naturel , qu'il paroissoit venir d'un sentiment de modestie. Comme les six gardes , qui accompagnoient cette malheureuse bande , étoient aussi dans la chambre , je pris le chef en particulier , & je lui demandai quelques lumières sur le sort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'hôpital , me dit-il par ordre de M. le lieutenant général de police. Il n'y a pas d'ap-

parence qu'elle y eût été renfermée pour de bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route , elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais quoique je n'aie pas reçu ordre de la ménager plus que les autres , je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle ; parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme , ajouta l'archer , qui pourroit vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrâce. Il l'a suivie depuis Paris , sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant. Je me tournai vers le coin de la chambre , où ce jeune homme étoit assis. Il étoit plongé dans une rêverie profonde. Je ne perdis point de vue plus vive image de la douleur. Il étoit nu , port simplement ; mais on distingue au premier coup d'œil , un homme qui a de la naissance & de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva ; & je découvris dans ses yeux , dans sa figure & dans tous ses mouvemens , un air si fin & si noble , que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point , lui dis-je en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connoître cette belle personne , qui ne me paroît point faite pour le triste état où je la vois ? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvoit m'apprendre qui elle étoit sans se faire connoître lui-même , & qu'il

avoit de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins , ce que ces misérables n'ignorent point , continua-t-il en montrant les archers ; c'est que je l'aime avec une passion si violente , qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé à Paris , pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse & la force m'ont été inutiles ; j'ai pris le parti de la suivre , dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je passerai en Amérique. Mais , ce qui est de la dernière inhumanité , ces lâches coquins , ajouta - t - il en parlant des archers , ne veulent pas me permettre d'approcher d'elle. Mon dessein étoit de les attaquer ouvertement , à quelques lieues de Paris. Je m'étois associé quatre hommes , qui m'avoient promis leur secours pour une somme considérable. Les traîtres m'ont laissé seul aux mains , & sont partis avec mon argent. L'impossibilité de réussir par la force m'a fait mettre les armes bas. J'ai proposé aux archers de me permettre du moins de les suivre , en leur offrant de les récompenser. Le desir du gain les y a fait consentir. Ils ont voulu être payés , chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maîtresse. Ma bourse s'est épuisée en peu de tems ; & maintenant que je suis sans un sou , ils ont la barbarie de me repousser brutalement , lorsque je fais un pas vers

elle. Il n'y a qu'un instant, qu'ayant osé m'en approcher malgré leurs menaces, ils ont eu l'insolence de lever contre moi le bout du fusil. Je suis obligé, pour satisfaire leur avarice & pour me mettre en état de continuer la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

Quoiqu'il parût faire assez tranquillement ce récit, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette aventure me parut des plus extraordinaires & des plus touchantes. Je ne vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos affaires; mais si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas! reprit-il, je ne vois pas le moindre jour à l'espérance. Il faut que je me soumette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amérique. J'y ferai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis, qui me fera tenir quelques secours au Havre-de-Grace. Je ne suis embarrassé que pour m'y conduire, & pour procurer à cette pauvre créature, ajouta-t-il en regardant tristement sa maîtresse, quelque soulagement sur la route. Hé bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelqu'argent que je vous prie d'accepter. Je suis fâché de ne pouvoir vous servir autrement. Je lui donnai quatre louis d'or, sans que les gardes s'en aperçussent; car je jugeois

ois bien que s'ils lui savoient cette somme, ils n'y vendroient plus chèrement leurs secours. Il ne vint même à l'esprit de faire marché avec eux, pour obtenir au jeune amant la liberté de parler continuellement à sa maitresse jusqu'au Havre. Je vis signé au chef de s'approcher, & je lui en fis une proposition. Il en parut honteux, malgré son effronterie. Ce n'est pas, Monsieur, répondit-il d'un air embarrassé, que nous refusions de le laisser parler à cette fille; mais il voudroit être sans cesse auprès d'elle; cela nous incommode; il est bien juste qu'il paye pour l'incommodité. Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faudroit pour vous empêcher de la sentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai sur le champ: mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échappe quelque friponerie; car je vais laisser mon adresse à ce jeune homme, afin qu'il puisse m'en informer, & comptez que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta six louis d'or. La bonne grace & la vive reconnoissance avec laquelle ce jeune inconnu me remercia, achevèrent de me persuader qu'il étoit né quelque chose, & qu'il méritoit ma libéralité. Je dis quelques mots à sa maitresse, avant que de sortir. Elle me répondit avec une modestie si douce & si charmante, que je ne pus m'empêcher de faire, en sortant, mille réflexions

sur le caractère incompréhensible des femmes.

Etant retourné à ma solitude, je ne fus point informé de la suite de cette aventure. Il se passa près de deux ans, qui me la firent oublier tout-à-fait ; jusqu'à ce que le hasard me fit renaitre l'occasion d'en apprendre à fond toutes les circonstances. J'arrivois de Londres à Calais, avec le marquis de..... mon élève. Nous logeâmes, si je m'en souviens bien, au lion d'or, où quelques raisons nous obligèrent de passer le jour entier & la nuit suivante. En marchant l'après-midi dans les rues, je crus appercevoir ce même jeune homme, dont j'avois fait la rencontre à Passy. Il étoit en fort mauvais équipage, & beaucoup plus pâle que je ne l'avois vu la première fois. Il portoit sur les bras un vieux porte-manteau, ne faisant qu'arriver dans la ville. Cependant, comme il avoit la physionomie trop belle pour n'être pas reconnu facilement, je le remis aussitôt. Il faut, dis-je au marquis, que nous abordions ce jeune homme. Sa joie fut plus vive que toute expression, lorsqu'il m'eût remis à son tour. Ah ! Monsieur, s'écria-t-il en me baisant la main, je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reconnoissance. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit qu'il arrivoit par mer, du Havre-de-Grace, où il étoit revenu de l'Amérique peu auparavant. Vous ne me paroissez pas

fort bien en argent , lui dis-je ; allez-vous-en au lion d'or où je suis logé , je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet , plein d'impatience d'apprendre le détail de son infortune & les circonstances de son voyage d'Amérique. Je lui fis mille caresses , & j'ordonnai qu'on ne le laisât manquer de rien. Il n'attendit point que je le pressasse de me raconter l'histoire de sa vie. Monsieur , me dit-il , vous en usez si noblement avec moi , que je me reprocherois comme une basse ingratitude , d'avoir quelque chose de réservé pour vous. Je veux vous apprendre , non - seulement mes malheurs & mes peines , mais encore mes désordres & mes plus honteuses foiblesses. Je suis sûr qu'en me condamnant , vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le lecteur que j'écrivis son histoire presque aussitôt après l'avoir entendue , & qu'on peut s'assurer par conséquent que rien n'est plus exact & plus fidelle que cette narration. Je dis fidelle jusque dans la relation des réflexions & des sentimens , que le jeune aventurier exprimoit de la meilleure grace du monde. Voici donc son récit , auquel je ne mêlerai , jusqu'à la fin , rien qui ne soit de lui.

J'avois dix-sept ans , & j'achevois mes études de philosophie à Amiens , où mes parens , qui sont d'une des meilleures maisons de P.... , m'a-

voient envoyé. Je menois une vie si sage & si réglée , que mes maîtres me propofoient pour l'exemple du collège. Non que je fiffe des efforts extraordinaires pour mériter cet éloge ; mais j'ai l'humeur naturellement douce & tranquille : je m'appliquois à l'étude par inclination , & l'on me comptoit pour des vertus quelques marques d'aversion naturelle pour le vice. Ma naissance , le succès de mes études , & quelques agrémens extérieurs m'avoient fait connoître & estimer de tous les honnêtes gens de la ville. J'achevai mes exercices publics avec une approbation si générale , que monsieur l'évêque , qui y assistoit , me proposa d'entrer dans l'état ecclésiastique , où je ne manquerois pas , disoit-il , de m'attirer plus de distinction que dans l'ordre de Malte , auquel mes parens me destinoient. Ils me faisoient déjà porter la croix , avec le nom de chevalier des Grecs. Les vacances arrivant , je me préparois à retourner chez mon père , qui m'avoit promis de m'envoyer bientôt à l'académie. Mon seul regret , en quittant Amiens , étoit d'y laisser un ami , avec lequel j'avois toujours été tendrement uni. Il étoit de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevés ensemble ; mais le bien de sa maison étant des plus médiocres , il étoit obligé de prendre l'état ecclésiastique , & de demeurer à Amiens après moi , pour y faire les études qui

conviennent à cette profession. Il avoit mille bonnes qualités. Vous le connoîtrez par les meilleures, dans la suite de mon histoire, & sur-tout par un zèle & une générosité en amitié, qui surpassent les plus célèbres exemples de l'antiquité. Si j'eusse alors suivi ses conseils, j'aurois toujours été sage & heureux. Si j'avois du moins profité de ses reproches dans le précipice où mes passions m'ont entraîné, j'aurois sauvé quelque chose du naufrage de ma fortune & de ma réputation. Mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins, que le chagrin de les voir inutiles, & quelquefois durement récompensés, par un ingrat qui s'en offensoit & qui les traitoit d'importunités.

J'avois marqué le tems de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquois-je un jour plutôt ! j'aurois porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devois quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appeloit Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, & nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paroissoit lui servir de conducteur, s'empressoit pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me pa-

rut si charmante, que moi, qui n'avois jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une femme avec un peu d'attention : moi, dis-je, dont tout le monde admiroit la sagesse & la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avois le défaut d'être excessivement timide & facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette foiblesse, je m'avançai vers la maitresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses, sans paroître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Amiens, & si elle y avoit quelques personnes de connoissance. Elle me répondit ingénument, qu'elle y étoit envoyée par ses parens, pour être religieuse. L'amour me rendoit déjà si éclairé, depuis un moment qu'il étoit dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes desirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentimens ; car elle étoit bien plus expérimentée que moi : c'étoit malgré elle qu'on l'envoyoit au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'étoit déjà déclaré, & qui a causé dans la suite tous ses malheurs & les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parens, par toutes les raisons que mon amour naissant & mon éloquence scholastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur, ni dédain. Elle me dit, après un mo-

ment de silence, qu'elle ne prévoyoit que trop qu'elle alloit être malheureuse; mais que c'étoit apparemment la volonté du ciel, puisqu'il ne lui laissoit nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de ma destinée, qui m'entraînoit à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que si elle vouloit faire quelque fond sur mon honneur, & sur la tendresse infinie qu'elle m'inspiroit déjà, j'emploierois ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parens, & pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois en y réfléchissant, d'où me venoit alors tant de hardiesse & de facilité à m'exprimer; mais on ne feroit pas une divinité de l'amour, s'il n'opéroit souvent des prodiges. J'ajoutai mille choses pressantes. Ma belle inconnue savoit bien qu'on n'est point trompeur à mon âge: elle me confessa que si je voyois quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croiroit m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répérai que j'étois prêt à tout entreprendre; mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenois à cette assurance générale, qui ne pouvoit être d'un grand secours pour elle & pour moi. Son vieil argus étant venu nous rejoindre,

mes espérances alloient échouer , si elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris , à l'arrivée de son conducteur , qu'elle m'appelât son cousin , & que sans paroître déconcertée le moins du monde , elle me dit que puisqu'elle étoit assez heureuse pour me rencontrer à Amiens , elle remettoit au lendemain son entrée dans le couvent , afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse : je lui proposai de se loger dans une hôtellerie , dont le maître , qui s'étoit établi à Amiens , après avoir été long-tems cocher de mon père , étoit dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même , tandis que le vieux conducteur paroissoit un peu murmurer , & que mon ami Tiberge , qui ne comprenoit rien à cette scène , me suivoit sans prononcer une parole. Il n'avoit point entendu notre entretien. Il étoit demeuré à se promener dans la cour , pendant que je parlois d'amour à ma belle maitresse. Comme je redoutois sa sagesse , je me défis de lui par une commission , dont je le priai de se charger. Ainsi , j'eus le plaisir , en arrivant à l'auberge , d'entretenir seule la souveraine de mon cœur. Je reconnus bientôt que j'étois moins enfant que je ne le croyois. Mon cœur s'ouvrit à mille sentimens de plaisir , dont je n'avois jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répan-

dit dans toutes mes veines. J'étois dans une espèce de transport, qui m'ôta pour quelque tems la liberté de la voix, & qui ne s'exprimoit que par mes yeux. Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommoit, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes. Je crus appercevoir qu'elle n'étoit pas moins émue que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvoit aimable, & qu'elle seroit ravie de m'avoir obligation de sa liberté. Elle voulut savoir qui j'étois, & cette connoissance augmenta son affection; parce qu'étant d'une naissance commune, elle se trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous entretenîmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voie que celle de la fuite. Il falloit tromper la vigilance du conducteur, qui étoit un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique. Nous réglâmes que je ferois préparer pendant la nuit une chaise de poste, & que je reviendrois de grand matin à l'auberge, avant qu'il fût éveillé; que nous nous déroberions secrètement, & que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avois environ cinquante écus, qui étoient le fruit de mes petites épargnes; elle en avoit à-peu-près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfans sans expérience, que cette somme ne finiroit

jamais , & nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres mesures.

Après avoir soupé , avec plus de satisfaction que je n'en avois jamais ressenti , je me retirai pour exécuter notre projet. Mes arrangemens furent d'autant plus faciles , qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon père , mon petit équipage étoit déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma malle , & à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin , qui étoit le tems où les portes de la ville devoient être ouvertes ; mais je trouvai un obstacle dont je ne me défiois point , & qui faillit à rompre entièrement mon dessein.

Tiberge , quoiqu'âgé seulement de trois ans plus que moi , étoit un garçon d'un sens mûr , & d'une conduite fort réglée. Il m'aimoit avec une tendresse extraordinaire. La vue d'une aussi jolie fille que mademoiselle Manon , mon empressement à la conduire , & le soin que j'avois eu de me défaire de lui en l'éloignant , lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avoit osé revenir à l'auberge où il m'avoit laissé , de peur de m'offenser par son retour ; mais il étoit allé m'attendre à mon logis , où je le trouvai en arrivant , quoiqu'il fût dix heures du soir. Sa présence me chagrina. Il s'aperçut facilement de la contrainte qu'elle me causoit. Je suis sûr,

me dit-il sans déguisement, que vous méditez quelque dessein que vous me voulez cacher ; je le vois à votre air. Je lui répondis assez brusquement que je n'étois pas obligé de lui rendre compte de tous mes desseins. Non , reprit-il ; mais vous m'avez toujours traité en ami , & cette qualité suppose un peu de confiance & d'ouverture. Il me pressa si fort & si long-tems de lui découvrir mon secret , que n'ayant jamais eü de réserve avec lui , je lui fis l'entière confidence de ma passion. Il la reçut avec des marques de mécontentement qui me firent frémir. Je me repentis sur-tout de l'indiscrétion , avec laquelle je lui avois découvert le dessein de ma fuite. Il me dit qu'il étoit trop parfaitement mon ami , pour ne pas s'y opposer de tout son pouvoir ; qu'il vouloit me représenter d'abord tout ce qu'il croyoit capable de m'en détourner ; mais que si je ne renonçois pas ensuite à cette misérable résolution , il avertiroit des personnes qui pourroient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-dessus un discours sérieux , qui dura plus d'un quart-d'heure , & qui finit encore par la menace de me dénoncer , si je ne lui donnois ma parole de me conduire avec plus de sagesse & de raison. J'étois au désespoir de m'être trahi si mal-à-propos. Cependant , l'amour m'ayant ouvert extrêmement l'esprit depuis deux ou trois heures , je fis atten-

tion que je ne lui avois pas découvert que mon projet devoit s'exécuter le lendemain, & je résolus de le tromper à la faveur d'une équivoque. Tiberge, lui dis-je, j'ai cru jusqu'à présent que vous étiez mon ami, & j'ai voulu vous éprouver par cette confiance. Il est vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé; mais pour ce qui regarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au hasard. Venez me prendre demain à neuf heures; je vous ferai voir, s'il se peut, ma maitresse, & vous jugerez, si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle. Il me laissa seul, après mille protestations d'amitié. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires; & m'étant rendu à l'hôtellerie de mademoiselle Manon, vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendoit. Elle étoit à sa fenêtre, qui donnoit sur la rue; de sorte que m'ayant apperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avoit point d'autre équipage que son linge, dont je me chargeai aussitôt. La chaise étoit en état de partir: nous nous éloignâmes promptement de la ville. Je rapporterai dans la suite quelle fut la conduite de Tiberge, lorsqu'il s'apperçut que je l'avois trompé. Son zèle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le porta, & combien je devrois verser de larmes, en songeant quelle en a toujours été la récompense.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer , que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avois couru à cheval , à côté de la chaise , ce qui ne nous avoit guère permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux ; mais lorsque nous nous vîmes si proche de Paris , c'est-à-dire , presque en sûreté , nous prîmes le tems de nous rafraîchir , n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque passionné que je fusse pour Manon , elle fut me persuader qu'elle ne l'étoit pas moins pour moi. Nous étions si peu réservés dans nos caresses , que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls. Nos postillons & nos hôtes nous regardoient avec admiration ; & je remarquai qu'ils étoient surpris de voir deux enfans de notre âge , qui paroissent s'aimer jusqu'à la fureur. Nos projets de mariage furent oubliés à Saint - Denis ; nous fraudâmes les droits de l'église , & nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion. Il est sûr que du naturel tendre & constant dont je suis , j'étois heureux pour toute ma vie , si Manon m'eût été fidelle. Plus je la connoissois , plus je découvrois en elle de nouvelles qualités aimables. Son esprit , son cœur , sa douceur & sa beauté , formoient une chaîne si forte & si charmante , que j'aurois mis tout mon bonheur à n'en sortir jamais. Terrible changement ! Ce qui fait mon déles-

poir a pu faire ma félicité. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes , par cette même constance , dont je devois attendre le sort du monde le plus doux , & les plus parfaites récompenses de l'amour.

Nous prîmes un appartement meublé à Paris. Ce fut dans la rue V.... , & pour mon malheur auprès de la maison de M. de B.... , célèbre fermier général. Trois semaines se passèrent, pendant lesquelles j'avois été si rempli de ma passion , que j'avois peu songé à ma famille , & au chagrin que mon père avoit dû ressentir de mon absence. Cependant , comme la débauche n'avoit nulle part à ma conduite , & que Manon se comportoit aussi avec beaucoup de retenue , la tranquillité où nous vivions servit à me faire rappeler peu-à-peu l'idée de mon devoir. Je résolus de me réconcilier , s'il étoit possible, avec mon père. Ma maitresse étoit si aimable, que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire, si je trouvois moyen de lui faire connoître sa sagesse & son mérite ; en un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'épouser , ayant été désabusé de l'espérance de le pouvoir sans son consentement. Je communiquai ce projet à Manon ; & je lui fis entendre qu'outre les motifs de l'amour & du devoir, celui de la nécessité pouvoit y entrer aussi pour quelque chose , car

nos fonds s'étant extrêmement altérés, je commençois à revenir de l'opinion qu'ils étoient inépuisables. Manon reçut froidement cette proposition. Cependant, les difficultés qu'elle y opposa n'étant prises que de sa tendresse même, & de la crainte de me perdre, si mon père n'entroit point dans notre dessein, après avoir connu le lieu de notre retraite, je n'eus pas le moindre soupçon du coup affreux qu'on se préparoit à me porter. A l'objection de la nécessité, elle répondit qu'il nous restoit encore de quoi vivre quelques semaines, & qu'elle trouveroit après cela des ressources dans l'affection de quelques parens, à qui elle écriroit en province. Elle adoucit son refus par des caresses si tendres & si passionnées, que moi qui ne vivois que pour elle, & qui n'avois pas la moindre défiance de son cœur, j'applaudis à toutes ses réponses & à toutes ses résolutions. Je lui avois laissé la disposition de notre bourse & le soin de payer notre dépense ordinaire. Je m'apperçus, peu après, que notre table étoit mieux servie, & qu'elle avoit acheté quelques ajustemens d'un prix considérable. Comme je n'ignorois pas qu'il devoit nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria, en riant, d'être sans embarras. Ne vous ai-je pas

promis , me dit-elle , que je trouverois des ressources ? Je l'aimois avec trop de simplicité pour m'alarmer facilement.

Un jour que j'étois sorti l'après-midi , & que je l'avois avertie que je serois dehors plus longtemps qu'à l'ordinaire , je fus étonné qu'à mon retour , on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions servis que par une petite fille , qui étoit à-peu-près de notre âge. Etant venue m'ouvrir , je lui demandai pourquoi elle avoit tardé si long-tems ? Elle me répondit d'un air embarrassé , qu'elle ne m'avoit point entendu frapper. Je n'avois frappé qu'une fois ; je lui dis : mais si vous ne m'avez pas entendu , pourquoi êtes-vous donc venue m'ouvrir ? Cette question la déconcerta si fort , que n'ayant point assez de présence d'esprit pour y répondre , elle se mit à pleurer , en m'assurant que ce n'étoit point sa faute , & que Madame lui avoit défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que M. de B..... fût sorti par l'autre escalier , qui répondoit au cabinet. Je demurai si confus , que je n'eus pas la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre sous prétexte d'une affaire , & j'ordonnai à cette enfant de dire à sa maîtresse que je retournerois dans le moment , mais de ne pas faire connoître qu'elle m'eût parlé de M. de B.....

Ma consternation fut si grande , que je versai ces larmes en descendant l'escalier , sans savoir encore quel sentiment en étoit la source. J'entrai dans le premier café ; & m'y étant assis près d'une table , j'appuyai la tête sur mes deux mains , pour y développer ce qui se passoit dans mon cœur. Je n'osois rappeler ce que je venois d'entendre. Je voulois le considérer comme une illusion ; & je fus près deux ou trois fois de retourner au logis , sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paroïssoit si impossible que Manon m'eût trahi , que je craignois de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorois , cela étoit sûr , je ne lui avois pas donné plus de preuves d'amour , que je n'en avois reçu d'elle ; pourquoi l'aurois-je accusée d'être moins sincère & moins constante que moi ? Quelle raison auroit-elle eu de me tromper ? Il n'y avoit que trois heures qu'elle m'avoit accablé de ses plus tendres caresses , & qu'elle avoit reçu les miennes avec transport ; je ne connoissois pas mieux mon cœur que le sien. Non , non , repris-je , il n'est pas possible que Manon me trahisse. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle fait trop bien que je l'adore. Ce n'est pas-là un sujet de me haïr.

Cependant la visite & la sortie furtive de M. de B.... me causoient de l'embarras. Je rappelois aussi les petites acquisitions de Manon , qui me

sembloient surpasser nos richesses présentes. Cela paroissoit sentir les libéralités d'un nouvel amant. Et cette confiance, qu'elle m'avoit marquée pour des ressources qui m'étoient inconnues ! J'avois peine à donner à tant d'énigmes un sens aussi favorable que mon cœur le souhaitoit. D'un autre côté, je ne l'avois presque pas perdue de vue, depuis que nous étions à Paris. Occupations, promenades, divertissemens, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre : mon Dieu ! un instant de séparation nous auroit trop affligés. Il falloit nous dire sans cesse que nous nous aimions ; nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvois donc m'imaginer presque un seul moment, où Manon pût s'être occupée d'un autre que de moi. A la fin, je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystère. M. de B...., dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires, & qui a de grandes relations ; les parens de Manon se seront servis de cet homme, pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être déjà reçu de lui ; il est venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'est fait sans doute un jeu de me le cacher, pour me surprendre agréablement. Peut-être m'en auroit-elle parlé, si j'étois rentré à l'ordinaire, au lieu de venir ici m'affliger. Elle ne me le cachera pas du moins, lorsque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis si fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournai sur le champ au logis. J'embrassai Manon avec ma tendresse ordinaire. Elle me reçut fort bien. J'étois tenté d'abord de lui découvrir mes conjectures, que je regardois plus que jamais comme certaines ; je me retins, dans l'espérance qu'il lui arriveroit peut-être de me prévenir, en m'apprenant tout ce qui s'étoit passé. On nous servit à souper. Je me mis à table d'un air fort gai ; mais à la lumière de la chandelle, qui étoit entr'elle & moi, je crus appercevoir de la tristesse sur le visage & dans les yeux de ma chère maitresse. Cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachoient sur moi, d'une autre façon qu'ils n'avoient accoutumé. Je ne pouvois démêler si c'étoit de l'amour ou de la compassion, quoiqu'il me parût que c'étoit un sentiment doux & languissant. Je la regardai avec la même attention ; & peut-être n'avoit-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards. Nous ne pensions, ni à parler, ni à manger. Enfin, je vis tomber des larmes de ses beaux yeux : perfides larmes ! Ah Dieu ! m'écriai-je, vous pleurez, ma chère Manon : vous êtes affligée jusqu'à pleurer, & vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. Elle ne me répondit que par quel-

ques soupirs , qui augmentèrent mon inquiétude. Je me levai en tremblant , je la conjurai , avec tous les empressements de l'amour , de me découvrir le sujet de ses pleurs ; j'en versai moi-même , en essuyant les siennes ; j'étois plus mort que vif. Un barbare auroit été attendri des témoignages de ma douleur & de ma crainte. Dans le tems que j'étois ainsi tout occupé d'elle , j'entendis le bruit de plusieurs personnes , qui montoient l'escalier. On frappa doucement à la porte. Maron me donna un baiser : & s'échappant de mes bras , elle entra rapidement dans le cabinet , qu'elle ferma aussitôt sur elle. Je me figurai qu'étant un peu en désordre , elle vouloit se cacher aux yeux des étrangers qui avoient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même. A peine avois-je ouvert , que je me vis saïtir par trois hommes , que je reconnus pour les gens de mon père. Ils ne me firent point de violence ; mais , deux d'entr'eux m'ayant pris par les bras , le troisième visita mes poches , dont il tira un petit couteau , qui étoit le seul fer que j'eusse sur moi. Ils me demandèrent pardon de la nécessité où ils étoient de me manquer de respect ; ils me dirent naturellement qu'ils agissoient par l'ordre de mon père , & que mon frère aîné m'attendoit en bas dans un carrosse. J'étois si troublé , que je me laissai conduire , sans résister & sans répondre. Mon frère étoit

effectivement à m'attendre. On me mit dans le carrosse auprès de lui ; & le cocher , qui avoit les ordres , nous conduisit rapidement jusqu'à Saint-Denis. Mon frère m'embrassa tendrement ; mais il ne me parla point ; de sorte que j'eus tout le loisir , dont j'avois besoin , pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obscurité , que je ne voyois pas de jour à la moindre conjecture. J'étois trahi cruellement ; mais par qui ? Tiberge fut le premier qui me vint à l'esprit. Traître ! disois-je , c'est fait de ta vie , si mes soupçons se trouvent justes. Cependant je fis réflexion qu'il ignoroit le lieu de ma demeure , & qu'on ne pouvoit par conséquent l'avoir appris de lui. Accuser Manon , c'est de quoi mon cœur n'osoit se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire , dont je l'avois vue comme accablée , ses larmes , le tendre baiser qu'elle m'avoit donné en se retirant , me paroissoient bien une énigme ; mais je me sentoís porté à l'expliquer comme un pressentiment de notre malheur commun ; & dans le tems que je me désespérois de l'accident qui m'arrachoit à elle , j'avois la crédulité de m'imaginer qu'elle étoit encore plus à plaindre que moi. Le résultat de ma méditation fut de me persuader , que j'avois été apperçu dans les rues de Paris , par quelques personnes de ma connoissance , qui en avoient donné

avis à mon père. Cette pensée me consolai-
comptois d'en être quitte pour des reproches
pour quelques mauvais traitemens , qu'il me
droit essuyer de l'autorité paternelle. Je
de les souffrir avec patience ; & de prom-
tout ce qu'on exigeroit de moi , pour me
ter l'occasion de retourner plus prompten-
Paris , & d'aller rendre la vie & la joie à ma
Manon.

Nous arrivâmes en peu de tems à Saint-
enis. Mon frère, surpris de mon silence , s'im-
que c'étoit un effet de ma crainte. Il entre-
me consoler , en m'assurant que je n'avois
redouter de la sévérité de mon père , pourvu
je fusse disposé à rentrer doucement dans l'
voir , & à mériter l'affection qu'il avoit pour
Il me fit passer la nuit à Saint - Denis , avec
précaution de faire coucher les trois laquais
ma chambre. Ce qui me causa une peine sen-
fut de me voir dans la même hôtellerie
m'étois arrêté avec Manon , en venant d'Ar-
à Paris. L'hôte & les domestiques me rece-
rent , & devinèrent en même - tems la vérité
mon histoire. J'entendis dire à l'hôte : Ah !
ce joli monsieur qui passa , il y a six semaines
avec une petite demoiselle qu'il aimoit si
Qu'elle étoit charmante ! les pauvres enfans ,
me ils se caressoient ! Pardi , c'est dommage

les ait séparés. Je feignois de ne rien entendre, & je me laissois voir le moins qu'il m'étoit possible. Mon frère avoit à Saint-Denis une chaise à deux dans laquelle nous partîmes de grand matin ; & nous arrivâmes chez nous le lendemain au soir. Il vit mon père avant moi, pour le prévenir en ma faveur, en lui apprenant avec quelle douceur je m'étois laissé conduire ; de sorte que j'en fus reçu moins durement, que je ne m'y étois attendu. Il se contenta de me faire quelques reproches généraux, sur la faute que j'avois commise en m'absentant sans sa permission. Pour ce qui regardoit ma maitresse ; il me dit que j'avois bien mérité ce qui venoit de m'arriver, en me livrant à une inconnue ; qu'il avoit eu meilleure opinion de ma prudence ; mais qu'il espéroit que cette petite aventure me rendroit plus sage. Je ne pris ce discours, que dans le sens qui s'accordoit avec mes idées. Je remerciai mon père de la bonté qu'il avoit de me pardonner, & je lui promis de prendre une conduite plus soumise & plus réglée. Je triomphois au fond du cœur : car de la manière dont les choses s'arrangeoient, je ne doutois point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit.

On se mit à table pour souper ; on me railla sur ma conquête d'Amiens, & sur ma fuite avec

cette fidelle maitresse. Je reçus les coups de bonne grace. J'étois même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupoit continuellement l'esprit. Mais quelques mots lâchés par mon père, me firent prêter l'oreille avec la dernière attention. Il parla de perfidie, & de service intéressé, rendu par monsieur B.... Je demeurai interdit, en lui entendant prononcer ce nom, & je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon frère, pour lui demander s'il ne m'avoit pas raconté toute l'histoire. Mon frère lui répondit que je lui avois paru si tranquille sur la route, qu'il n'avoit pas cru que j'eusse besoin de ce remède pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon père balançoit s'il achèveroit de s'expliquer. Je l'en suppliai si instamment, qu'il me satisfit, ou plutôt, qu'il m'assassina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord si j'avois toujours eu la simplicité de croire que je fusse aimé de ma maitresse. Je lui dis hardiment que j'en étois si sûr, que rien ne pouvoit m'en donner la moindre défiance. Ha, ha, ha, s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent ! Tu es une jolie dupe, & j'aime à te voir dans ces sentimens-là. C'est grand dommage, mon pauvre chevalier, de te faire entrer dans l'ordre de Malte.

ie tu as tant de disposition à faire un mari
 et & commode. Il ajouta mille railleries de
 force , sur ce qu'il appeloit ma sottise &
 édulité. Enfin , comme je demourois dans le
 e , il continua de me dire que suivant le
 qu'il pouvoit faire du tems depuis mon
 t d'Amiens , Manon m'avoit aimé environ
 jours : car , ajouta-t-il , je fais que tu par-
 Amiens , le 28 de l'autre mois ; nous som-
 au 29 du présent : il y en a onze que mon-
 B..... m'a écrit ; je suppose qu'il lui en ait
 huit pour lier une parfaite connoissance avec
 itresse ; ainsi qui ôte onze & huit , de tren-
 jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois jus-
 29 de l'autre , reste douze , un peu plus ou
 . Là - dessus , les éclats de rire recoïnmen-
 . J'écoutois tout avec un saisissement de
 , auquel j'appréhendois de ne pouvoir résister
 à la fin de cette triste comédie. Tu sauras
 , reprit mon père , puisque tu l'ignores ,
 nonfieur B..... a gagné le cœur de ta prin-
 car il se moque de moi , de prétendre me
 ider que c'est par un zèle désintéressé pour
 service , qu'il a voulu te l'enlever. C'est bien
 homme tel que lui , de qui d'ailleurs je ne
 as connu , qu'il faut attendre des sentimens si
 s. Il a su d'elle que tu es mon fils ; & pour
 ivrer de tes importunités , il m'a écrit le lieu

cette fidelle maitresse. Je reçus les coups de bonne grace. J'étois même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupoit continuellement l'esprit. Mais quelques mots lâchés par mon père, me firent prêter l'oreille avec la dernière attention. Il parla de perfidie, & de service intéressé, rendu par monfieur B.... Je demeurai interdit, en lui entendant prononcer ce nom, & je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon frère, pour lui demander s'il ne m'avoit pas raconté toute l'histoire. Mon frère lui répondit que je lui avois paru si tranquille sur la route, qu'il n'avoit pas cru que j'eusse besoin de ce remède pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon père balançoit s'il achèveroit de s'expliquer. Je l'en suppliai si instamment, qu'il me satisfit, ou plutôt, qu'il m'assassina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord si j'avois toujours eu la simplicité de croire que je fusse aimé de ma maitresse. Je lui dis hardiment que j'en étois si sûr, que rien ne pouvoit m'en donner la moindre défiance. Ha, ha, ha, s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent ! Tu es une jolie dupe, & j'aime à te voir dans ces sentimens-là. C'est grand dommage, mon pauvre chevalier, de te faire entrer dans l'ordre de Malte,

puisque tu as tant de disposition à faire un mari
 patient & commode. Il ajouta mille railleries de
 cette force , sur ce qu'il appeloit ma sottise &
 ma crédulité. Enfin , comme je demeuroid dans le
 silence , il continua de me dire que suivant le
 calcul qu'il pouvoit faire du tems depuis mon
 départ d'Amiens , Manon m'avoit aimé environ
 douze jours : car , ajouta-t-il , je fais que tu par-
 tis d'Amiens , le 28 de l'autre mois ; nous som-
 mes au 29 du présent : il y en a onze que mon-
 sieur B.... m'a écrit ; je suppose qu'il lui en ait
 fallu huit pour lier une parfaite connoissance avec
 ta maitresse ; ainsi qui ôte onze & huit , de tren-
 te-un jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois jus-
 qu'au 29 de l'autre , reste douze , un peu plus ou
 moins. Là-dessus , les éclats de rire recommen-
 cèrent. J'écoutois tout avec un saisissement de
 cœur , auquel j'appréhendois de ne pouvoir résister
 jusqu'à la fin de cette triste comédie. Tu sauras
 donc , reprit mon père , puisque tu l'ignores ,
 que monsieur B.... a gagné le cœur de ta prin-
 cesse ; car il se moque de moi , de prétendre me
 persuader que c'est par un zèle désintéressé pour
 mon service , qu'il a voulu te l'enlever. C'est bien
 d'un homme tel que lui , de qui d'ailleurs je ne
 suis pas connu , qu'il faut attendre des sentimens si
 nobles. Il a su d'elle que tu es mon fils ; & pour
 se délivrer de tes importunités , il m'a écrit le lieu

de ta demeure & le désordre où tu vivois , en me faisant entendre qu'il falloit main-forte pour s'assurer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet ; & c'est par sa direction & celle de ta maitresse même , que ton frère a trouvé le moment de te prendre sans verd. Félicite - toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu fais vaincre assez rapidement , chevalier ; mais tu ne fais pas conserver tes conquêtes.

Je n'eus pas la force de soutenir plus long-tems un discours , dont chaque mot m'avoit percé le cœur. Je me levai de table , & je n'avois pas fait quatre pas pour sortir de la salle , que je tombai sur le plancher sans sentiment & sans connoissance. On me les rappela par de prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs , & la bouche pour proférer les plaintes les plus tristes & les plus touchantes. Mon père , qui m'a toujours aimé tendrement , s'employa avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutois , mais sans l'entendre. Je me jetai à ses genoux ; je le conjurai , en joignant les mains , de me laisser retourner à Paris , pour aller poignarder B... Non , disois-je , il n'a pas gagné le cœur de Manon ; il lui a fait violence ; il l'a séduite par un charme ou par un poison ; il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime. Ne le fais-je pas bien : il l'aura menacée , le poignard à la main , pour la

contraindre de m'abandonner. Que n'aura-t-il pas fait pour me ravir une si charmante maitresse : O dieux ! dieux ! seroit-il possible que Manon m'eût trahi & qu'elle eût cessé de m'aimer !

Comme je parlois toujours de retourner promptement à Paris, & que je me levois même à tous momens pour cela, mon père vit bien que dans le transport où j'étois, rien ne seroit capable de m'arrêter. Il me conduisit dans une chambre haute, où il laissa deux domestiques avec moi, pour me garder à vue. Je ne me possédois point. J'aurois donné mille vies, pour être seulement un quart-d'heure à Paris. Je compris que m'étant déclaré si ouvertement, on ne me permettroit pas aisément de sortir de ma chambre. Je mesurai des yeux, la hauteur des fenêtres. Ne voyant nulle possibilité de m'échapper par cette voie, je m'adressai doucement à mes deux domestiques. Je m'engageai, par mille sermens, à faire un jour leur fortune, s'ils vouloient consentir à mon évasion. Je les pressai, je les caressai, je les menaçai ; mais cette tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute espérance. Je résolus de mourir, & je me jetai sur un lit avec le dessein de ne le quitter qu'avec la vie. Je passai la nuit & le jour suivant dans cette situation. Je refusai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain. Mon père vint me voir l'après-midi. Il eut la bonté de flatter mes peines par les plus

douces consolations. Il m'ordonna si absolument de manger quelque chose , que je le fis par respect pour ses ordres. Quelques jours se passèrent pendant lesquels je ne pris rien qu'en sa présence & pour lui obéir. Il continuoit toujours de m'apporter les raisons qui pouvoient me ramener au bon sens , & m'inspirer du mépris pour l'infidelle Manon. Il est certain que je ne l'estimois plus : comment aurois-je estimé la plus volage & la plus perfide de toutes les créatures ? Mais son image , les traits charmans que je portois au fond du cœur , y subsistoient toujours. Je me sentoís bien. Je puis mourir , disois-je ; je le devrois même , après tant de honte & de douleur ; mais je souffrirois mille morts , sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon père étoit surpris de me voir toujours si fortement touché. Il me connoissoit des principes d'honneur ; & ne pouvant douter que sa trahison ne me la fît mépriser , il s'imagina que ma constance venoit moins de cette passion en particulier , que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement à cette pensée , que ne consultant que sa tendre affection , il vint un jour m'en faire l'ouverture. Chevalier , me dit-il , j'ai eu dessein jusqu'à présent de te faire porter la croix de Malte ; mais je vois que tes inclinations ne sont point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes. Je suis d'avis de t'en chercher une qui te plaise. Explique-

moi naturellement ce que tu penses là-dessus. Je lui repondis que je ne mettois plus de distinction entre les femmes , & qu'après le malheur qui venoit de m'arriver, je les détestois toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon père en souriant, qui ressemblera à Manon, & qui sera plus fidelle. Ah! si vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'est elle qu'il faut me rendre. Soyez sûr, mon père, qu'elle ne m'a point trahi; non, elle n'est pas capable d'une si noire & si cruelle lâcheté. C'est le perfide B... qui nous trompe, vous, elle, & moi. Si vous saviez combien elle est tendre & sincère, si vous la connoissiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un enfant, repartit mon père. Comment pouvez-vous vous aveugler jusqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle? C'est elle-même, qui vous a livré à votre frère. Vous devriez oublier jusqu'à son nom, & profiter, si vous êtes sage, de l'indulgence que j'ai pour vous. Je reconnoissois trop clairement qu'il avoit raison. C'étoit un mouvement involontaire, qui me faisoit prendre ainsi le parti de mon infidelle. Hélas, repris-je après un moment de silence, il n'est que trop vrai que ie suis le malheureux objet de la plus lâche de toutes les perfidies. Oui, continuai-je en versant des larmes de dépit, je vois bien que je ne suis qu'un enfant. Ma crédulité ne leur coûtoit guère à tromper. Mais je fais bien ce que j'ai à faire pour

me venger. Mon père voulut savoir quel étoit dessein. J'irai à Paris, lui dis-je, je mettrai à la maison de B... & je le brûlerai tout vif la perfide Manon. Cet emportement fit rire père, & ne servit qu'à me faire garder plus étroitement dans ma prison.

J'y passai six mois entiers, pendant le pre desquels il y eut peu de changement dans dispositions. Tous mes sentimens n'étoient qu'alternative perpétuelle de haine & d'ame d'espérance ou de désespoir, selon l'idée laquelle Manon s'offroit à mon esprit. Tant ne considérois en elle que la plus aimable de toutes les filles, & je languissois du desir de la revoir tantôt je n'y appercevois qu'une lâche & pe maitresse, & je faisois mille sermens de chercher que pour la punir. On me donna livres, qui servirent à rendre un peu de tranquillité à mon ame. Je relus tous mes auteurs. J'ai de nouvelles connoissances. Je repris un infini pour l'étude. Vous verrez de quelle utilité il me fut dans la suite. Les lumières, que je dois à l'amour, me firent trouver de la clarté quantité d'endroits d'Horace & de Virgile, m'avoient paru obscurs auparavant. Je fis commentaire amoureux sur le quatrième livre l'Énéide; je le destine à voir le jour, & je flatte que le public en sera satisfait. Hélas! dis-

en le faisant , c'étoit un cœur tel que le mien , qu'il falloit à la fidelle Didon.

Tiberge vint me voir un jour dans ma prison. Je fus surpris du transport avec lequel il m'embrassa. Je n'avois point encore eu de preuves de son affection , qui pussent me la faire regarder autrement que comme une simple amitié de collègue , telle qu'elle se forme entre de jeunes gens qui sont à-peu-près du même âge. Je le trouvai si changé & si formé , depuis cinq ou six mois que j'avois passés sans le voir , que sa figure & le ton de son discours m'inspirèrent du respect. Il me parla en conseiller sage , plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarement où j'étois tombé. Il me félicita de ma guérison qu'il croyoit avancée ; enfin , il m'exhorta à profiter de cette erreur de jeunesse , pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs.

Je le regardai avec étonnement. Il s'en apperçut. Mon cher chevalier , me dit-il , je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai , & dont je ne me sois convaincu par un sérieux examen. J'avois autant de penchant que vous vers la volupté ; mais le ciel m'avoit donné , en même tems , du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'un & de l'autre , & je n'ai pas tardé long-tems à découvrir leurs différences. Le secours du ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu , pour le monde , un mépris auquel il n'y a rien

d'égal. Devineriez-vous ce qui m'y retient, ajouta-t-il ; & ce qui m'empêche de courir à la solitude ? C'est uniquement la tendre amitié que j'ai pour vous. Je connois l'excellence de votre cœur & de votre esprit ; il n'y a rien de bon dont vous ne puissiez vous rendre capable. Le poison du plaisir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu ! Votre fuite d'Amiens m'a causé tant de douleur , que je n'ai pas goûté depuis , un seul moment de satisfaction. Jugez-en par les démarches qu'elle m'a fait faire. Il me raconta qu'après s'être aperçu que je l'avois trompé , & que j'étois parti avec ma maîtresse , il étoit monté à cheval pour me suivre ; mais qu'ayant sur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avoit été impossible de me joindre : qu'il étoit arrivé néanmoins à Saint-Denis , une demi-heure après mon départ ; qu'étant bien certain que je me ferois arrêté à Paris, il y avoit passé six semaines à me chercher inutilement ; qu'il alloit dans tous les lieux où il se flattoit de pouvoir me trouver , & qu'un jour enfin il avoit reconnu ma maîtresse à la comédie ; qu'elle y étoit dans une parure si éclatante, qu'il s'étoit imaginé qu'elle devoit cette fortune à un nouvel amant ; qu'il avoit suivi son carrosse jusqu'à sa maison , & qu'il avoit appris d'un domestique , qu'elle étoit entretenue par les libérales de monsieur B. Je ne m'arrêtai point-là , continua-t-il. J'y retourna le lendemain pour apprendre d'elle-même

elle-même ce que vous étiez devenu : elle me quitta brusquement , lorsqu'elle m'entendit parler de vous , & je fus obligé de revenir en province sans aucun autre éclaircissement. J'y appris votre aventure & la consternation extrême qu'elle vous a causée ; mais je n'ai pas voulu vous voir , sans être sûr de vous trouver plus tranquille.

Vous avez donc vu Manon , lui répondis-je en soupirant ? Hélas ! vous êtes plus heureux que moi , si je suis condamné à ne la revoir jamais. Il me fit des reproches de ce soupir , qui marquoit encore la foiblesse pour elle. Il me flatta si adroitement de la bonté de mon caractère & sur mes inclinations , qu'il me fit naître , dès cette première visite , une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaisirs du siècle pour entrer dans l'état ecclésiastique.

Je goûtai tellement cette idée , que lorsque je me trouvais seul , je ne m'occupai plus d'autre chose. Je me rappelai les discours de M. l'évêque d'Amiens , qui m'avoit donné le même conseil , & les présages heureux qu'il avoit formés en ma faveur , s'il m'arrivoit d'embrasser ce parti. La piété se mêla aussi dans mes considérations. Je mènerai une vie sainte & chrétienne , disois-je ; je m'occuperai de l'étude & de la religion , qui ne me permettront point de penser aux dangers des plaisirs de l'amour. Je mépriserai ce que le commun des hommes admire ; & comme je sens

assez que mon cœur ne désirera que ce qu'il estime, j'aurai aussi peu d'inquiétudes que de desirs. Je formai là-dessus d'avance un système de vie paisible & solitaire. J'y faisois entrer une maison écartée, avec un petit bois, & un ruisseau d'eau douce au bout du jardin; une bibliothèque composée de livres choisis; un petit nombre d'amis vertueux & de bon sens, une table propre, mais frugale & modérée. J'y joignois un commerce de lettres, avec un ami qui feroit son séjour à Paris, & qui m'informerait des nouvelles publiques, moins pour satisfaire ma curiosité, que pour me faire un divertissement des folles agitations des hommes. Ne serai-je pas heureux, ajoutai-je? toutes mes prétentions ne seront-elles point remplies? Il est certain que ce projet flattoit extrêmement mes inclinations. Mais, à la fin d'un si sage arrangement, je sentoais que mon cœur attendoit encore quelque chose; & que pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante solitude, il y falloit être avec Manon.

Cependant, Tiberge continuant de me rendre de fréquentes visites, dans le dessein qu'il m'avoit inspiré, je pris l'occasion d'en faire l'ouverture à mon père. Il me déclara que son intention étoit de laisser ses enfans libres dans le choix de leur condition, & que de quelque manière que je voulusse disposer de moi, il ne

se réserveroit que le droit de m'aider de ses conseils. Il m'en donna de fort sages , qui tendoient moins à me dégoûter de mon projet , qu'à me le faire embrasser avec connoissance. Le renouvellement de l'année scholastique approchoit. Je convins , avec Tiberge , de nous mettre ensemble au séminaire de Saint-Sulpice ; lui pour achever ses études de théologie , & moi pour commencer les miennes. Son mérite , qui étoit connu de l'évêque du diocèse , lui fit obtenir de ce prélat un bénéfice considérable , avant notre départ.

Mon père , me croyant tout-à-fait revenu de ma passion , ne fit aucune difficulté de me laisser partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit ecclésiastique prit la place de la croix de Malte , & le nom d'abbé des Grioux celle de chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application , que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y employois une partie de la nuit , & je ne perdois pas un moment du jour. Ma réputation eut tant d'éclat , qu'on me félicitoit déjà sur les dignités que je ne pouvois manquer d'obtenir ; & sans l'avoir sollicité , mon nom fut couché sur la feuille des bénéfices. La piété n'étoit pas plus négligée ; j'avois de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge étoit charmé de ce qu'il regardoit comme son ouvrage , & je l'ai vu plusieurs fois répandre des larmes , en s'applaudissant de ce

qu'il nommoit ma conversion. Que les résolutions humaines soient sujettes à changer , c'est ce qui ne m'a jamais causé d'étonnement ; une passion les fait naître , une autre passion peut les détruire : mais quand je pense à la sainteté de celles qui m'avoient conduit à Saint-Sulpice , & à la joie intérieure que le ciel m'y faisoit goûter en les exécutant , je suis effrayé de la facilité avec laquelle j'ai pu les rompre. S'il est vrai que les secours célestes sont à tous momens d'une force égale à celle des passions , qu'on m'explique donc par quel funeste ascendant on se trouve emporté tout d'un coup loin de son devoir , sans se trouver capable de la moindre résistance , & sans ressentir le moindre remords. Je me croyois absolument délivré des foiblesses de l'amour. Il me sembloit que j'aurois préféré la lecture d'une page de saint Augustin , ou un quart-d'heure de méditation chrétienne à tous les plaisirs des sens , sans excepter ceux qui m'auroient été offerts par Manon. Cependant un instant malheureux me fit retomber dans le précipice ; & ma chute fut d'autant plus irréparable , que me trouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étois parti , les nouveaux désordres où je tombai , me portèrent bien plus loin vers le fond de l'abîme.

J'avois passé près d'un an à Paris , sans m'in-

former des affaires de Manon. Il m'en avoit d'abord coûté beaucoup pour me faire cette violence ; mais les conseils toujours présens de Tiberge , & mes propres réflexions m'avoient fait obtenir la victoire. Les derniers mois s'étoient écoulés si tranquillement , que je me croyois sur le point d'oublier éternellement cette charmante & perfide créature. Le tems arriva, auquel je devois soutenir un exercice public dans l'école de théologie ; je fis prier plusieurs personnes de considération , de m'honorer de leur présence. Mon nom fut ainsi répandu dans tous les quartiers de Paris : il alla jusqu'aux oreilles de mon infidelle. Elle ne le reconnut pas avec certitude , sous le nom d'abbé ; mais un reste de curiosité , ou peut-être quelque repentir de m'avoir trahi , (je n'ai jamais pu démêler lequel de ces deux sentimens) lui fit prendre intérêt à un nom si semblable au mien ; elle vint en Sorbonne avec quelques autres dames. Elle fut présente à mon exercice ; & sans doute qu'elle eut peu de peine à me remettre.

Je n'eus pas la moindre connoissance de cette visite. On fait qu'il y a , dans ces lieux , des cabinets particuliers pour les dames , où elles sont cachées derrière une jalousie. Je retournai à Saint-Sulpice , couvert de gloire & chargé de complimens. Il étoit six heures du soir. On vint m'avertir , un moment après mon retour , qu'une

dame demandoit à me voir. J'allai au parloir sur le champ. Dieux ! quelle apparition surprenante j'y trouvai Manon. C'étoit elle ; mais plus aimable & plus brillante que je ne l'avois jamais vue. Elle étoit dans sa dix-huitième année. Ses charmes surpassoient tout ce qu'on peut décrire. C'étoit un air si fin , si doux , si engageant ! l'air de l'amour même. Toute sa figure me parut un enchantement.

Je demurai interdit à sa vue ; & ne pouvais conjecturer quel étoit le dessein de cette visite. J'attendois les yeux baissés & avec tremblement qu'elle s'expliquât. Son embarras fut pendant que que tems égal au mien ; mais voyant que mon silence continuoit , elle mit la main devant ses yeux pour cacher quelques larmes. Elle me vint d'un ton timide , qu'elle confessoit que son infidélité méritoit ma haine ; mais que s'il étoit vrai que j'eusse jamais eu quelque tendresse pour elle , il y avoit eu aussi bien de la dureté à laisser passer deux ans , sans prendre soin de l'informer de mon sort , & qu'il y en avoit beaucoup encore à la voir dans l'état où elle étoit en ma présence sans lui dire une parole. Le désordre de mon ame en l'écoutant , ne sauroit être exprimé.

Elle s'assit. Je demurai debout , le corps demi tourné , n'osant l'envisager directement. J commençai plusieurs fois une réponse , que

n'eus pas la force d'achever. Enfin , je fis un effort pour m'écrier douloureusement ; perfide Manon ! Ah perfide ! perfide ! Elle me répéta , en pleurant à chaudes larmes , qu'elle ne prétendoit point justifier sa perfidie. Que prétendez - vous donc , m'écriai-je encore ? Je prétens mourir , répondit-elle , si vous ne me rendez votre cœur , sans lequel il est impossible que je vive. Demande donc ma vie , infidelle ! repris-je en versant moi-même des pleurs , que je m'efforçai en vain de retenir ; demande ma vie , qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier ; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi. A peine eus - je achevé ces derniers mots , qu'elle se leva avec transport , pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille caresses passionnées. Elle m'appela par tous les noms que l'amour invente , pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondois encore qu'avec langueur. Quel passage , en effet , de la situation tranquille où j'avois été , aux mouvemens tumultueux que je sentojs renaître ! J'en étois épouvanté. Je frémissais , comme il arrive lorsqu'on se trouve la nuit dans une campagne écartée : on se croit transporté dans un nouvel ordre de choses ; on y est saisi d'une horreur secrète , dont on ne se remet qu'après avoir considéré long-tems tous les environs.

Nous nous assîmes , l'un près de l'autre. Je

pris ses mains dans les miennes. Ah ! Manon , lui dis - je en la regardant d'un œil triste , je ne m'étois pas attendu à la noire trahison dont vous avez payé mon amour. Il vous étoit bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la souveraine absolue , & qui mettoit toute sa félicité à vous plaire & à vous obéir. Dites-moi maintenant si vous en avez trouvé d'aussi tendre & d'aussi soumis. Non , non , la nature n'en fait guère de la même trempe que le mien. Dites-moi du moins , si vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire sur ce retour de bonté , qui vous ramène aujourd'hui pour le consoler ? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais ; mais , au nom de toutes les peines que j'ai souffertes pour vous , belle Manon , dites-moi si vous ferez plus fidelle.

Elle me répondit des choses si touchantes sur son repentir , & elle s'engagea à la fidélité par tant de protestations & de sermens , qu'elle n'attendrit à un degré inexprimable. Chère Manon ! lui dis-je avec un mélange profane d'expressions amoureuses & théologiques , tu es trop adorable pour une créature. Je me sens le cœur emporté par une délectation victorieuse. Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint - Sulpice , est une chimère. Je vais perdre ma fortune & ma réputation pour toi , je le prévois bien , je lis ma des-

tinée dans tes beaux yeux ; mais de quelles pertes ne ferai-je pas consolé par ton amour ! Les faveurs de la fortune ne me touchent point , la gloire me paroît une fumée ; tous mes projets de vie ecclésiastique étoient de folles imaginations ; enfin tous les biens différens de ceux que j'espère avec toi , sont des biens méprisables , puisqu'ils ne sauroient tenir un moment dans mon cœur contre un seul de tes regards.

En lui promettant néanmoins un oubli général de ses fautes , je voulus être informé de quelle manière elle s'étoit laissée séduire par B..... Elle m'apprit que l'ayant vuë à sa fenêtre , il étoit devenu passionné pour elle ; qu'il avoit fait sa déclaration en fermier général , c'est-à-dire , en lui marquant dans une lettre que le paiement seroit proportionné aux faveurs ; qu'elle avoit capitulé d'abord , mais sans autre dessein que de tirer de lui quelque somme considérable , qui pût servir à nous faire vivre commodément ; qu'il l'avoit éblouie par de si magnifiques promesses , qu'elle s'étoit laissée ébranler par degrés : que je devois juger pourtant de ses remords , par la douleur dont elle m'avoit laissé voir des témoignages , la veille de notre séparation ; que malgré l'opulence dans laquelle il l'avoit entretenue , elle n'avoit jamais goûté de bonheur avec lui , non-seulement parce qu'elle n'y trouvoit point , me

dit-elle , la délicatesse de mes sentimens & l'agrément de mes manières ; mais parce qu'au milieu même des plaisirs qu'il lui procuroit sans cesse , elle portoit au fond du cœur le souvenir de mon amour , & le remords de son infidélité. Elle me parla de Tiberge & de la confusion extrême que sa visite lui avoit causée. Un coup d'épée dans le cœur , ajouta-t-elle , m'auroit moins ému le sang. Je lui tournai le dos , sans pouvoir soutenir un moment sa présence. Elle continua de me raconter , par quels moyens elle avoit été instruite de mon séjour à Paris , du changement de ma condition , & de mes exercices de Sorbonne. Elle m'assura qu'elle avoit été si agitée pendant la dispute , qu'elle avoit eu beaucoup de peine , non-seulement à retenir ses larmes , mais ses gémissemens mêmes & ses cris , qui avoient été plus d'une fois sur le point d'éclater. Enfin , elle me dit qu'elle étoit sortie de ce lieu la dernière , pour cacher son désordre , & que ne suivant que le mouvement de son cœur , & l'impétuosité de ses desirs , elle étoit venue droit au séminaire , avec la résolution d'y mourir , si elle ne me trouvoit pas disposé à lui pardonner.

Où trouver un barbare , qu'un repentir si vif & si tendre n'eût pas touché ! Pour moi , je sentis dans ce moment , que j'aurois sacrifié pour Manon tous les évêchés du monde chrétien. Je

lui demandai quel nouvel ordre elle jugeoit à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il falloit sur le champ sortir du séminaire, & remettre à nous arranger dans un lieu plus sûr. Je consentis à toutes ses volontés sans réplique. Elle entra dans son carrosse, pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après, sans être apperçu du portier. Je montai avec elle. Nous passâmes à la friperie. Je repris les galons & l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étois sans un sou; & dans la crainte que je ne trouvasse de l'obstacle à ma sortie de Saint-Sulpice, elle n'avoit pas voulu que je retournasse un moment à ma chambre, pour y prendre mon argent. Mon trésor d'ailleurs étoit médiocre, & elle étoit assez riche des libéralités de B.... pour mépriser ce qu'elle me faisoit abandonner. Nous conférâmes chez le fripier même, sur le parti que nous allions prendre. Pour me faire valoir davantage le sacrifice qu'elle me faisoit de B...., elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement. Je veux lui laisser ses meubles, me dit-elle, ils sont à lui; mais j'emporterai, comme de justice, les bijoux, & près de soixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t-elle; ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris, en prenant une maison

commode , où nous vivrons heureusement. Je lui représentai que s'il n'y avoit point de péril pour elle , il y en avoit beaucoup pour moi , qui ne manquerois point tôt ou tard d'être reconnu , & qui serois continuellement exposé au malheur que j'avois déjà essuyé. Elle me fit entendre qu'elle auroit du regret à quitter Paris. Je craignois tant de la chagriner , qu'il n'y avoit point de hasards que je ne méprisasse pour lui plaire : cependant nous trouvâmes un tempérament raisonnable , qui fut de louer une maison dans quelque village voisin de Paris , d'où il nous seroit aisé d'aller à la ville , lorsque le plaisir ou le besoin nous y appelleroit. Nous choisîmes Chaillot , qui n'en est pas éloigné. Manon retourna sur le champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du jardin des Tuilleries. Elle revint une heure après , dans un carrosse de louage , avec une fille qui la servoit , & quelques malles où ses habits & tout ce qu'elle avoit de plus précieux étoient renfermés.

Nous ne tardâmes point à gagner Chaillot. Nous logeâmes la première nuit à l'auberge , pour nous donner le tems de chercher une maison , ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes , dès le lendemain , un de notre goût.

Mon bonheur me parut d'abord établi d'une manière inébranlable. Manon étoit la douceur & la complaisance même. Elle avoit pour moi

des attentions si délicates , que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raisonnâmes sur la solidité de notre fortune. Soixante mille francs , qui faisoient le fond de nos richesses , n'étoient point une somme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas disposés d'ailleurs à resserrer trop notre dépense. La première vertu de Manon , non plus que la mienne , n'étoit pas l'économie. Voici le plan que je me proposai. Soixante mille francs , lui dis-je , peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année , si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y mènerons une vie honnête , mais simple. Notre unique dépense sera pour l'entretien d'un carrosse , & pour les spectacles. Nous nous réglerons. Vous aimez l'opéra ; nous irons deux fois la semaine. Pour le jeu , nous nous bornerons tellement , que nos pertes ne passeront jamais deux pistoles. Il est impossible que dans l'espace de dix ans ; il n'arrive point de changement dans ma famille ; mon père est âgé , il peut mourir. Je me trouverai du bien , & nous serons alors au-dessus de toutes nos autres craintes.

Cet arrangement n'eût pas été la plus folle action de ma vie , si nous eussions été assez sages pour nous y assujettir constamment. Mais nos résolutions

ne durèrent guère plus d'un mois. Manon étoit passionnée pour le plaisir, je l'étois pour elle. Il nous naîssoit, à tous momens, de nouvelles occasions de dépense; & loin de regretter les sommes qu'elle employoit quelquefois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyois propre à lui plaire. Notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge. L'hiver approchoit; tout le monde retournoit à la ville, & la campagne devenoit déserte. Elle me proposa de reprendre une maison à Paris. Je n'y consentis point; mais pour la satisfaire en quelque chose, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, & que nous y passerions la nuit, lorsqu'il nous arriveroit de quitter trop tard l'assemblée où nous allions plusieurs fois la semaine; car l'incommodité de revenir si tard à Chaillot étoit le prétexte qu'elle apportoit pour le vouloir quitter. Nous eûmes ainsi la charge de deux logemens, l'un à la ville, & l'autre à la campagne. Ce changement mit bientôt le dernier désordre dans nos affaires, en faisant naître deux aventures qui causèrent notre ruine.

Manon avoit un frère, qui étoit garde-du-corps. Il se trouva malheureusement logé à Paris dans la même rue que nous. Il reconnut sa sœur, en la voyant le matin à sa fenêtre. Il accourut aussitôt chez nous. C'étoit un homme bru-

, & sans principes d'honneur. Il entra dans sa chambre, en jurant horriblement; & comme il savoit une partie des aventures de sa sœur, il cabla d'injures & de reproches. J'étois sorti un moment auparavant, ce qui fut sans doute un bonheur pour lui ou pour moi, qui n'étois rien moins que disposé à souffrir une insulte. Je ne revins au logis qu'après son départ. La tristesse de Manon me fit juger qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire. Elle me raconta la même fâcheuse qu'elle venoit d'essuyer, & les menaces brutales de son frère. J'en eus tant de ressentiment, que j'eusse couru sur le champ à la vengeance, si elle ne m'eût arrêté par ses larmes. Pendant que je m'entretenois avec elle de cette aventure, le garde-du-corps rentra dans la chambre, où nous étions, sans s'être fait annoncer. Je ne l'aurois pas reçu aussi civilement que je fis, si je l'eusse connu; mais nous ayant salués d'un air riant, il eut le tems de dire à Manon, qu'il venoit lui faire des excuses de son emportement; qu'il l'avoit crue dans le désordre, & que cette opinion avoit allumé sa colère; mais que s'étant informé qui j'étois, d'un de nos domestiques, il avoit appris de moi des choses si avantageuses, qu'elles lui faisoient désirer de bien vivre avec nous. Quoique cette information, qui lui venoit d'un de mes laquais, eût quelque chose

de bizarre & de choquant , je reçus son compliment avec honnêteté. Je crus faire plaisir à Manon. Elle paroissoit charmée de le voir porté à se réconcilier. Nous le retînmes à dîner. Il se rendit en peu de momens si familier , que nous ayant entendu parler de notre retour à Chaillor , il voulut absolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre carrosse. Ce fut une prise de possession ; car il s'accoutuma bientôt à nous voir avec tant de plaisir , qu'il fit sa maison de la nôtre , & qu'il se rendit le maître , en quelque sorte , de tout ce qui nous appartenoit. Il m'appeloit son frère ; & sous prétexte de la liberté fraternelle , il se mit sur le pied d'amener tous ses amis dans notre maison de Chaillor , & de les y traiter à nos dépens. Il se fit habiller magnifiquement à nos frais. Il nous engagea même à payer toutes ses dettes. Je fermois les yeux sur cette tyrannie , pour ne pas déplaire à Manon , jusqu'à feindre de ne pas m'apercevoir qu'il tiroit d'elle , de tems en tems , des sommes considérables. Il est vrai , qu'étant grand joueur , il avoit la fidélité de lui en remettre une partie , lorsque la fortune le favorisoit ; mais la nôtre étoit trop médiocre , pour fournir long-tems à des dépenses si peu modérées. J'étois sur le point de m'expliquer fortement avec lui , pour nous délivrer de ses importunités , lorsqu'un

funeste accident m'épargna cette peine, en en causant une autre qui nous abîma sans rce.

us étions demeurés un jour à Paris, pour cher, comme il nous arrivoit fort souvent. vante, qui restoit seule à Chaillot dans ces ons, vint m'avertir le matin que le feu pris pendant la nuit dans ma maison, & avoit eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. demandai si nos meubles avoient souffert ue dommage : elle me répondit qu'il y eu une si grande confusion, causée par la rude d'étrangers qui étoient venus au secours, e ne pouvoit être assurée de rien. Je tremour notre argent, qui étoit renfermé dans etite caisse. Je me rendis promptement à lot. Diligence inutile ; la caisse avoit déjà u. J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'arsans être avare. Cette perte me pénétra d'une e douleur, que j'en pensai perdre la raison. mpris tout d'un coup à quels nouveaux malj'allois me trouver exposé. L'indigence étoit oindre. Je connoissois Manon ; je n'avois que trop éprouvé que quelque fidelle & u'attachée qu'elle me fût dans la bonne ie, il ne falloit pas compter sur elle dans isère. Elle aimoit trop l'abondance & les rs pour me les sacrifier. Je la perdrai, m'é-

ome III.

criai-je. Malheureux chevalier ! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes ! Cette pensée me jeta dans un trouble si affreux, que je balançai pendant quelques momens , si je ne ferois pas mieux de finir tous mes maux par la mort. Cependant je conservai assez de présence d'esprit, pour vouloir examiner auparavant s'il ne me restoit nulle ressource. Le ciel me fit naître une idée, qui arrêta mon désespoir. Je crus qu'il ne me seroit pas impossible de cacher notre perte à Manon , & que par industrie , ou par quelque faveur du hasard , je pourrois fournir assez honnêtement à son entretien , pour l'empêcher de sentir la nécessité. J'ai compté, disois - je pour me consoler , que vingt mille écus nous suffiroient pendant dix ans : supposons que les dix ans soient écoulés , & que nul des changemens que j'espérois ne soit arrivé dans ma famille. Quel parti prendrai-je ? Je ne le fais pas trop bien ; mais ce que je ferois alors , qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de personnes vivent à Paris , qui n'ont ni mon esprit ni mes qualités naturelles , & qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talens , tels qu'ils les ont ? La providence , ajouteis-je en réfléchissant sur les différens états de la vie , n'a-t-elle pas arrangé les choses fort sagement ? la plupart des grands & des riches sont des fots ; cela est clair à q

connoît un peu le monde. Or, il y a là-dedans une justice admirable. S'ils joignoient l'esprit aux richesses, ils seroient trop heureux, & le reste des hommes trop misérable. Les qualités du corps & de l'ame sont accordées à ceux-ci, comme des moyens pour se retirer de la misère & de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des grands; en servant à leurs plaisirs, ils en font des dupes: d'autres servent à leur instruction, ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens: il est rare, à la vérité, qu'ils y réussissent; mais ce n'est pas là le but de la divine sagesse: ils tirent toujours un fruit de leurs soins, qui est de vivre aux dépens de ceux qu'ils instruisent; & de quelque façon qu'on le prenne, c'est un fond excellent de revenu pour les petits, que la fortune des riches & des grands.

Ces pensées me remirent un peu le cœur & la tête. Je résolus d'abord d'aller consulter M. Lescaut, frère de Manon. Il connoissoit parfaitement Paris; & je n'avois eu que trop d'occasions de reconnoître, que ce n'étoit ni de son bien, ni de la paie du roi, qu'il tiroit son plus clair revenu. Il me restoit à peine vingt pistoles, qui s'étoient trouvées heureusement sur moi. Je lui montrai ma bourse, en lui expliquant mon malheur & mes craintes; & je lui demandai s'il y avoit pour moi un parti à choisir, entre celui de

mourir de faim , ou de me casser la tête de désespoir. Il me répondit que se casser la tête étoit la ressource des fots : pour mourir de faim , qu'il y avoit quantité de gens d'esprit qui s'y voyoient réduits , quand ils ne vouloient pas faire usage de leurs talens ; que c'étoit à moi d'examiner de quoi j'étois capable ; qu'il m'assuroit de son secours & de ses conseils dans toutes mes entreprises.

Cela est bien vague, M. Lescout, lui dis-je, mes besoins demanderoient un remède plus présent ; car que voulez-vous que je dise à Manon ? A propos de Manon , reprit-il, qu'est-ce qui vous embarrasse ? N'avez-vous pas toujours avec elle, de quoi finir vos inquiétudes quand vous le voudrez ? Une fille, comme elle, devrait nous entretenir , vous, elle & moi. Il me coupa la réponse que cette impertinence méritoit , pour continuer de me dire qu'il me garantissoit avant le soir mille écus à partager entre nous , si je voulois suivre son conseil ; qu'il connoissoit un seigneur , si libéral sur le chapitre des plaisirs, qu'il étoit sûr que mille écus ne lui coûteroient rien pour obtenir les faveurs d'une fille telle que Manon. Je l'arrêtai. J'avois meilleure opinion de vous , lui répondis-je ; je m'étois figuré que le motif que vous aviez eu pour m'accorder votre amitié , étoit un sentiment tout opposé à cel

où vous êtes maintenant. Il me confessa impudemment qu'il avoit toujours pensé de même, & que sa sœur ayant une fois violé les loix de son sexe, quoiqu'en faveur de l'homme qu'il aimoit le plus, il ne s'étoit réconcilié avec elle, que dans l'espérance de tirer parti de sa mauvaise conduite. Il me fut aisé de juger que jusqu'alors nous avions été ses dupes. Quelque émotion néanmoins que ce discours m'eût causée, le besoin que j'avois de lui, m'obligea de répondre en riant, que son conseil étoit une dernière ressource qu'il falloit remettre à l'extrémité. Je le priai de m'ouvrir quelque'autre voie. Il me proposa de profiter de ma jeunesse, & de la figure avantageuse que j'avois reçue de la nature, pour me mettre en liaison avec quelque dame vieille & libérale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'auroit rendu infidelle à Manon; je lui parlai du jeu, comme du moyen le plus facile, & le plus convenable à ma situation. Il me dit que le jeu, à la vérité, étoit une ressource; mais que cela demandoit d'être expliqué; qu'entreprendre de jouer simplement, avec les espérances communes, c'étoit le vrai moyen d'achever ma perte; que de prétendre exercer seul, & sans être soutenu, les petits moyens qu'un habile homme emploie pour corriger la fortune, étoit un métier trop dangereux; qu'il y avoit une troisième voie, qui étoit celle

de l'association ; mais que ma jeunesse lui faisoit craindre , que messieurs les confédérés ne me jugeassent point encore les qualités propres à la ligue. Il me promit néanmoins ses bons offices auprès d'eux ; & ce que je n'aurois pas attendu de lui , il m'offrit quelque argent , lorsque je me trouverois pressé du besoin. L'unique grace que je lui demandai dans les circonstances , fut de ne rien apprendre à Manon de la perte que j'avois faite , & du sujet de notre conversation.

Je sortis de chez lui , moins satisfait encore que je n'y étois entré. Je me repentis même de lui avoir confié mon secret. Il n'avoit rien fait pour moi , que je n'eusse pu obtenir , même sans cette ouverture ; & je craignois mortellement qu'il ne manquât à la promesse qu'il m'avoit faite , de ne rien découvrir à Manon. J'avois lieu d'appréhender aussi par la déclaration de ses sentimens qu'il ne formât le dessein de tirer parti d'elle , suivant ses propres termes , en l'enlevant de mes mains , ou du moins , en lui conseillant de me quitter , pour s'attacher à quelqu'amant plus riche & plus heureux. Je fis là-dessus mille réflexions , qui n'aboutirent qu'à me tourmenter & à renouveler le désespoir où j'avois été le matin. Il me vint plusieurs fois à l'esprit d'écrire à mon père , & de feindre une nouvelle conversion , pour obtenir de lui quelque secours d'argent : mais je me

appelai aussitôt que malgré toute sa bonté, il n'avoit resserré six mois dans une étroite prison, pour ma première faute, j'étois bien sûr qu'après un éclat, tel que l'avoit dû causer ma fuite de saint-Sulpice, il me traiteroit beaucoup plus rigoureusement. Enfin, cette confusion de pensées n produisit une, qui remit le calme tout d'un coup dans mon esprit, & que je m'étonnai de l'avoir pas eue plutôt. Ce fut de recourir à mon ami Tiberge, dans lequel j'étois bien certain de trouver toujours le même fond de zèle & l'amitié. Rien n'est plus admirable, & ne fait plus d'honneur à la vertu, que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes dont on connoît parfaitement la probité. On sent qu'il n'y a point de risque à courir, si elles ne sont pas toujours en état d'offrir du secours, on est sûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté & de la compassion. Le cœur, qui se ferme avec tant de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en leur présence, comme une fleur s'épanouit à la lumière du soleil, dont elle n'attend qu'une douce influence.

Je regardai comme un effet de la protection du ciel, de m'être souvenu si à propos de Tiberge, & je résolus de chercher les moyens de le voir avant la fin du jour. Je retournai sur le champ au logis, pour lui écrire un mot, & lui

marquer un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandai le silence & la discrétion , comme un des plus importans services qu'il pût me rendre dans la situation de mes affaires. La joie que l'espérance de le voir m'inspiroit , effaça les traces du chagrin , que Manon n'auroit pas manqué d'appercevoir sur mon visage. Je lui parlai de notre malheur de Chaillot , comme d'une bagatelle qui ne devoit point l'alarmer ; & Paris étant le lieu du monde où elle se voyoit avec le plus de plaisir , elle ne fut pas fâchée de m'entendre dire qu'il étoit à propos d'y demeurer , jusqu'à ce qu'on eût réparé à Chaillot quelques légers effets de l'incendie. Une heure après , je reçus la réponse de Tiberge , qui me promettoit de se rendre au lieu de l'assignation. J'y courus avec impatience. Je sentois néanmoins quelque honte d'aller paroître aux yeux d'un ami , dont la seule présence devoit être un reproche de mes désordres ; mais l'opinion que j'avois de la bonté de son cœur , & l'intérêt de Manon , soutinrent ma hardiesse.

Je l'avois prié de se trouver au jardin du Palais - Royal. Il y étoit avant moi. Il vint m'embrasser aussitôt qu'il m'eût apperçu. Il me tint serré long-tems entre ses bras , & je sentis mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis que je ne me présentois à lui qu'avec confusion , & que je portois dans le cœur un vif sentiment de mon

ingratitude ; que la première chose dont je le conjurois , étoit de m'apprendre s'il m'étoit encore permis de le regarder comme mon ami , après avoir mérité si justement de perdre son estime & son affection. Il me répondit du ton le plus tendre , que rien n'étoit capable de le faire renoncer à cette qualité , que mes malheurs mêmes , & si je lui permettois de le dire , mes fautes & mes désordres , avoient redoublé sa tendresse pour moi ; mais que c'étoit une tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent pour une personne chère , qu'on voit toucher à sa perte sans pouvoir la secourir.

Nous nous assîmes sur un banc. Hélas ! lui dis-je avec un soupir parti du fond du cœur , votre compassion doit être excessive , mon cher Tiberge , si vous m'assurez qu'elle est égale à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir ; car je confesse que la cause n'en est pas glorieuse : mais l'effet en est si triste , qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites , pour en être attendri. Il me demanda , comme une marque d'amitié , de lui raconter sans déguisement ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Saint - Sulpice. Je le satisfis , & loin d'altérer quelque chose à la vérité , ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excusables , je lui parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspiroit. Je

la lui représentai comme un de ces coups particuliers du destin, qui s'attache à la ruine d'un misérable , & dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre , qu'il l'a été à la sagesse de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations , de mes craintes , du désespoir où j'étois deux heures avant que de le voir , & de celui dans lequel j'allois retomber si j'étois abandonné par mes amis aussi impitoyablement que par la fortune ; enfin j'attendris tellement le bon Tiberge , que je le vis aussi affligé par la compassion , que je l'étois par le sentiment de mes peines. Il ne se laissoit point de m'embrasser , & de m'exhorter à prendre du courage & de la consolation ; mais comme il supposoit toujours qu'il falloit me séparer de Manon , je lui fis entendre franchement que c'étoit cette séparation même , que je regardois comme la plus grande de mes infortunes ; & que j'étois disposé à souffrir , non - seulement le dernier excès de la misère , mais la mort la plus cruelle , avant que de recevoir un remède plus insupportable que tous mes maux ensemble.

Expliquez-vous donc , me dit-il : quelle espèce de secours suis - je capable de vous donner , si vous vous révoltez contre toutes mes propositions ? Je n'osois lui déclarer que c'étoit de sa bourse que j'avois besoin. Il le comprit pourtant à la fin ; & m'ayant confessé qu'il croyoit m'entendre , il de-

neura quelque tems suspendu, avec l'air d'une personne qui balance. Ne croyez pas, reprit-il bientôt, que ma rêverie vienne d'un refroidissement le zèle & d'amitié. Mais à quelle alternative me éduisez-vous, s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulez accepter, ou que je blesse non devoir en vous l'accordant? car n'est-ce pas prendre part à votre désordre, que de vous y faire persévérer? Cependant, continua-t-il après avoir réfléchi un moment, je m'imagine que c'est peut-être l'état violent où l'indigence vous jette, qui ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur parti; il faut un esprit tranquille pour goûter la sagesse & la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelqu'argent. Permettez-moi, non cher chevalier, ajouta-t-il en m'embrassant, l'y mettre seulement une condition; c'est que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure, & que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je fais que vous aimez, & dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte. Je lui accordai sincèrement tout ce qu'il souhaitoit, & je le priai de plaindre la malignité de mon sort, qui me faisoit profiter si mal des conseils d'un ami si vertueux. Il me mena aussitôt chez un banquier de sa connoissance, qui m'avança cent pistoles sur son billet; car il n'étoit rien moins qu'en argent comp-

tant. J'ai déjà dit qu'il n'étoit pas riche. Son bénéfice valoit mille écus ; mais comme c'étoit la première année qu'il le possédoit , il n'avoit encore rien touché du revenu : c'étoit sur les fruits futurs qu'il me faisoit cette avance.

Je sentis tout le prix de sa générosité. J'en fus touché , jusqu'au point de déplorer l'aveuglement de l'amour fatal qui me faisoit violer tous les devoirs. La vertu eut assez de force , pendant quelques momens , pour s'élever dans mon cœur contre ma passion , & j'apperçus du moins , dans cet instant de lumière , la honte & l'indignité de mes chaînes. Mais ce combat fut léger & dura peu. La vue de Manon m'auroit fait précipiter du ciel ; & je m'étonnai , en me retrouvant près d'elle , que j'eusse pu traiter un moment de honteuse passion une tendresse si juste pour un objet si charmant.

Manon étoit une créature d'un caractère extraordinaire. Jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent ; mais elle ne pouvoit être tranquille un moment , avec la crainte d'en manquer. C'étoit du plaisir & des passe-tems qu'il lui falloit. Elle n'eût jamais voulu toucher un sou , si l'on pouvoit se divertir sans qu'il en coûtât. Elle ne s'informoit pas même quel étoit le fonds de nos richesses , pourvu qu'elle pût passer agréablement la journée ; de sorte que n'étant , ni excell

vement livrée au jeu , ni capable d'être éblouie par le faste des grandes dépenses , rien n'étoit plus facile que de la satisfaire , en lui faisant naître tous les jours des amusemens de son goût. Mais c'étoit une chose si nécessaire pour elle , d'être ainsi occupée par le plaisir , qu'il n'y avoit pas le moindre fond à faire , sans cela , sur son humeur & sur ses inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement & que je fusse le seul , comme elle en convenoit volontiers , qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'amour , j'étois presque certain que sa tendresse ne tiendrait point contre de certaines craintes. Elle m'auroit préféré à toute la terre , avec une fortune médiocre ; mais je ne doutois nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau M. B.... , lorsqu'il ne me resteroit que de la constance & de la fidélité à lui offrir. Je résolus donc de régler si bien ma dépense particulière , que je fusse toujours en état de fournir aux siennes , & de me priver plutôt de mille choses nécessaires , que de la borner même pour le superflu. Le carrosse m'effrayoit plus que tout le reste , car il n'y avoit point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux & un cocher. Je découvris ma peine à M. Lescaut. Je ne lui avois point caché que j'eusse reçu cent pistoles d'un ami. Il me répéta que si je voulois tenter le hasard du jeu , il ne désespéroit point qu'en sacrifiant de

bonne grace une centaine de francs , pour traiter ses associés , je ne pusse être admis , à la recommandation , dans la ligue de l'industrie. Quelque répugnance que j'eusse à tromper , je me laissai entraîner par une cruelle nécessité.

M. Lescout me présenta le soir même , comme un de ses parens. Il ajouta que j'étois d'autant mieux disposé à réussir , que j'avois besoin des plus grandes faveurs de la fortune. Cependant , pour faire connoître que ma misère n'étoit pas celle d'un homme de néant , il leur dit que j'étois dans le dessein de leur donner à souper. L'offre fut acceptée. Je les traitai magnifiquement. On s'entretint long-tems de la gentillesse de ma figure , & de mes heureuses dispositions. On prétendit qu'il y avoit beaucoup à espérer de moi , parce qu'ayant quelque chose dans la physionomie , qui sentoit l'honnête homme , personne ne se défieroit de mes artifices. Enfin , on rendit grâces à M. Lescout d'avoir procuré à l'ordre un novice de mon mérite , & l'on chargea un des chevaliers de me donner , pendant quelques jours , les instructions nécessaires. Le principal théâtre de mes exploits devoit être l'hôtel de Transilvanie , où il y avoit une table de pharaon dans une salle , & divers autres jeux de cartes & de dez dans la galerie. Cette académie se tenoit au profit de M. le prince de R.... qui demouroit

dors à Clagny , & la plupart de ses officiers toient de notre société. Le dirai-je à ma honte ! e profitai en peu de tems des leçons de mon maître. J'acquis sur - tout beaucoup d'habileté à faire une volte-face , à filer la carte ; & m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes , j'essayais assez légèrement pour tromper les yeux les plus habiles , & ruiner sans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adresse extraordinaire hâta si fort les progrès de ma fortune , que e me trouvai en peu de semaines des sommes considérables , outre celles que je partageois de bonne foi avec mes associés. Je ne craignis plus alors , de découvrir à Manon notre perte de Chailot ; & pour la consoler en lui apprenant cette fâcheuse nouvelle , je louai une maison garnie , où nous nous établîmes avec un air d'opulence & de sécurité.

Tiberge n'avoit pas manqué , pendant ce tems-là , de me rendre de fréquentes visites. Sa morale ne finissoit point. Il recommençoit sans cesse à me représenter le tort que je faisois à ma conscience , à mon honneur & à ma fortune. Je recevois ses avis avec amitié ; & quoique je n'eusse pas la moindre disposition à les suivre , je lui savois bon gré de son zèle , parce que j'en connoissois la source. Quelquefois je le raillois agréablement , en présence même de Manon ; & je l'exhortois

à n'être pas plus scrupuleux qu'un grand nombre d'évêques & d'autres prêtres qui savent accorder fort bien une maitresse avec un bénéfice. Voyez , lui disois - je en lui montrant les yeux de la mienne , & dites - moi s'il y a des fautes qui ne soient pas justifiées par une si belle cause. Il prenoit patience. Il la poussa même assez loin : mais lorsqu'il vit que mes richesses augmentoient , & que non - seulement je lui avois restitué ses cent pistoles , mais qu'ayant loué une nouvelle maison & doublé ma dépense , j'allois me replonger plus que jamais dans les plaisirs , il changea entièrement de ton & de manières. Il se plaignit de mon endurcissement ; il me menaça des châtimens du ciel , & il me prédit une partie des malheurs qui ne tardèrent guère à m'arriver. Il est impossible , me dit-il , que les richesses qui servent à l'entretien de vos désordres , vous soient venues par des voies légitimes. Vous les avez acquises injustement ; elles vous seront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu seroit de vous en laisser jouir tranquillement. Tous mes conseils , ajouta-t-il , vous ont été inutiles ; je ne prévois que trop qu'ils vous seroient bientôt importuns. Adieu , ingrat & foible ami. Puissent vos criminels plaisirs s'évanouir comme une ombre ! Puissè votre fortune & votre argent , périr sans ressource ; & vous , rester seul & nud , pour
sentir

sentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré ! C'est alors que vous me trouverez disposé à vous aimer & à vous servir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous , & je déteste la vie que vous menez. Ce fut dans ma chambre aux yeux de Manon , qu'il me fit cette harangue apostolique. Il se leva pour se retirer. Je voulus le retenir : mais je fus arrêté par Manon , qui me dit , que c'étoit un fou , qu'il falloit laisser sortir.

Son discours ne laissa pas de faire quelque impression sur moi. Je remarque ainsi les diverses occasions où mon cœur sentit un retour vers le bien , parce que c'est à ce souvenir que j'ai dû ensuite une partie de ma force dans les plus malheureuses circonstances de ma vie. Les caresses de Manon dissipèrent en un moment le chagrin que cette scène m'avoit causé ; & nous continuâmes de mener une vie , toute composée de plaisir & d'amour. L'augmentation de nos richesses redoubla notre affection. Vénus & la fortune n'avoient point d'esclaves plus heureux ni plus tendres. Dieux ! pourquoi nommer le monde un lieu de misères , puisqu'on y peut goûter de si charmantes délices ! Mais hélas ! leur essence est de passer trop vite. Quelle autre félicité voudroit-on se proposer , si elles étoient de nature à durer toujours ? Les nôtres eurent le sort commun , c'est-à-dire , de

durer peu , & d'être suivies par des regrets amers. J'avois fait au jeu des gains si considérables , que je pensois à placer une partie de mon argent. Mes domestiques n'ignoroient pas mes succès, sur-tout mon valet de chambre & la suivante de Manon , devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette fille étoit jolie. Mon valet en étoit amoureux. Ils avoient affaire à des maîtres jeunes & faciles , qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein, & ils l'exécutèrent si malheureusement pour nous , qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

M. Lescaut nous ayant un jour donné à souper, il étoit environ minuit , lorsque nous retournâmes au logis. J'appelai mon valet , & Manon sa femme de chambre ; ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avoient point été vus dans la maison depuis huit heures , & qu'ils étoient sortis après avoir fait transporter quelques caisses , suivant les ordres qu'ils disoient en avoir reçus de moi. Je pressentis une partie de la vérité ; mais je ne formai point de soupçons , qui ne fussent surpassés par ce que j'aperçus en entrant dans ma chambre. La serrure de mon cabinet avoit été forcée , & mon argent enlevé , avec tous mes habits. Dans le tems que je réfléchissois seul sur cet accident , Manon vint toute effrayée , m'apprendre qu'on avoit fait

le même ravage dans son appartement. Le coup ne parut si cruel, qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison, qui m'empêcha de me livrer aux ris & aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis en badinant, que je ne vengerois sur quelque dupe, à l'hôtel de Transylvanie. Cependant elle me sembla si sensible à notre malheur, que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger, que ma joie feinte n'en avoit eu pour l'empêcher d'être trop abattue. Nous sommes perdus, me dit-elle les larmes aux yeux. Je n'efforçai en vain de la consoler par mes caresses. Mes propres pleurs trahissoient mon désespoir & ma consternation. En effet, nous étions ruinés si absolument, qu'il ne nous restoit pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer chercher sur le champ M. Lescaut. Il me conseilla d'aller à l'heure même chez M. le lieutenant de police & chez M. le grand prévôt de Paris. J'y allai; mais ce fut pour mon plus grand malheur; car outre que cette démarche, & celles que je fis faire à ces deux officiers de justice, ne produisirent rien, je donnai le tems à Lescaut d'entretenir sa sœur, & de lui inspirer pendant mon absence une horrible résolution. Il lui parla de M. de G.... M.... vieux voluptueux, qui payoit prodigusement les plaisirs, & il lui fit envisager tant d'avantages à se mettre à sa solde,

que troublée comme elle l'étoit par notre disgrâce, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui persuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, & l'exécution remise au lendemain, après que Lescaut auroit prévenu M. de G.... M.... Je le trouvai, qui m'attendoit au logis ; mais Manon s'étoit couchée dans son appartement, & elle avoit donné ordre à son laquais de me dire qu'ayant besoin d'un peu de repos, elle me prioit de la laisser seule pendant cette nuit. Lescaut me quitta, après m'avoir offert quelques pistoles que j'acceptai. Il étoit près de quatre heures, lorsque je me mis au lit, & m'y étant encore occupé long-tems des moyens de rétablir ma fortune, je m'endormis si tard, que je ne pus me réveiller que vers onze heures ou midi. Je me levai promptement, pour aller m'informer de la santé de Manon : on me dit qu'elle étoit sortie une heure auparavant avec son frère, qui étoit venu la prendre dans un carrosse de louage. Quoiqu'une telle partie, faite avec Lescaut me parût mystérieuse, je me fis violence pour suspendre mes soupçons. Je laissai couler quelques heures que je passai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartemens. J'aperçus, dans celui de Manon, une lettre cachetée qui étoit sur sa table. L'adresse étoit à moi, & l'écriture de sa main, Je l'ouvris avec un

frisson mortel; elle étoit conçue en ces termes :

Je te jure , mon cher chevalier , que tu es l'idole de mon cœur , & qu'il n'y a que toi au monde , que je puisse aimer de la façon dont je t'aime ; mais ne vois-tu pas , ma pauvre chère ame , que dans l'état où nous sommes réduits ; c'est une sottise vertu que la fidélité ? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre , lorsqu'on manque de pain ? La faim me causeroit quelque méprise fatale ; je rendrois quelque jour le dernier soupir , en croyant en pousser un d'amour. Je t'adore , compte là-dessus ; mais laisse-moi , pour quelque tems , le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets ! Je travaille pour rendre mon chevalier riche & heureux. Mon frère t'apprendra des nouvelles de ta Manon ; & qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter.

Je demeurai , après cette lecture , dans un état qui me seroit difficile à décrire ; car j'ignore encore aujourd'hui par quelle espèce de sentiment je fus alors agité. Ce fut une de ces situations uniques , auxquelles on n'a rien éprouvé qui soit semblable : on ne sauroit les expliquer aux autres , parce qu'ils n'en ont pas l'idée , & l'on a peine à se les bien démêler à soi-même , parce qu'étant seules de leur espèce , cela ne se lie à rien dans la mémoire , & ne peut même être rapproché d'aucun sentiment connu. Cependant de quelque nature

que fussent les miens, il est certain qu'il devoit y sentir de la douleur, du dépit, de la jalousie & de la honte. Heureux, s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour ! Elle m'aime, je le veux croire ; mais ne faudroit-il pas, m'écriai-je, qu'elle fût un monstre pour me haïr ? Quels droits eut-on jamais sur un cœur, que je n'aye pas sur le sien ? Que me reste-t-il à faire pour elle, après tout ce que je lui ai sacrifié ! Cependant elle m'abandonne ! & l'ingrate se croit à couvert de mes reproches, en me disant qu'elle ne cesse pas de m'aimer. Elle appréhende la faim : Grand Dieu ! quelle grossièreté de sentimens, & que c'est répondre mal à ma délicatesse ! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expose si volontiers pour elle, en renonçant à ma fortune, & aux douceurs de la maison de mon père ; moi, qui me suis retranché jusqu'au nécessaire, pour satisfaire jusqu'à ses humeurs & ses caprices ! Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'adorois, ingrate, je fais bien de qui tu aurois pris des conseils, tu ne m'aurois pas quitté, du moins, sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent à se séparer de ce qu'on adore. Il faudroit avoir perdu l'esprit pour s'y exposer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues par une visite à laquelle je ne m'attendois pas. Ce fut celle de Lescout. Bourreau, lui dis-je en mettant l'épée à la

main , où est Manon ? qu'en as-tu fait ? Ce mouvement l'effraya : il me répondit que si c'étoit ainsi que je le recevois , lorsqu'il venoit me rendre compte du service le plus considérable qu'il eût pu me rendre , il alloit se retirer & ne remettroit jamais le pied chez moi. Je courus à la porte de la chambre , que je fermai soigneusement. Ne t'imaginer pas , lui dis-je en me tournant vers lui , que tu puisses me prendre encore une fois pour dupe , & me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie , ou me faire retrouver Manon. Ah ! que vous êtes vif , repartit-il ! c'est l'unique sujet qui m'amène. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas , & pour lequel vous reconnoîtrez peut-être que vous m'avez quelque obligation. Je voulus être éclairci sur le champ.

Il me raconta que Manon ne pouvant soutenir la crainte de la misère , & sur-tout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de notre équipage , l'avoit prié de lui procurer la connoissance de M. de G. M. qui passoit pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire que le conseil étoit venu de lui , ni qu'il eût préparé les voies , avant que de l'y conduire. Je l'y ai menée ce matin , continua-t-il , & cet honnête homme a été si charmé de son mérite , qu'il l'a invitée d'abord à lui tenir compagnie à sa maison de campagne , où il est allé passer quelques jours.

que fussent les miens, il est certain qu'il devoit y entrer de la douleur, du dépit, de la jalousie & de la honte. Heureux, s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour ! Elle m'aime, je le veux croire ; mais ne faudroit-il pas, m'écriai-je, qu'elle fût un monstre pour me haïr ? Quels droits eut-on jamais sur un cœur, que je n'aye pas sur le sien ? Que me reste-t-il à faire pour elle, après tout ce que je lui ai sacrifié ! Cependant elle m'abandonne ! & l'ingrate se croit à couvert de mes reproches, en me disant qu'elle ne cesse pas de m'aimer. Elle appréhende la faim : Grand Dieu ! quelle grossièreté de sentimens, & que c'est répondre mal à ma délicatesse ! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expose si volontiers pour elle, en renonçant à ma fortune, & aux douceurs de la maison de mon père ; moi, qui me suis retranché jusqu'au nécessaire, pour satisfaire jusqu'à ses humeurs & ses caprices ! Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'adorois, ingrate, je fais bien de qui tu aurois pris des conseils, tu ne m'aurois pas quitté, du moins, sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent à se séparer de ce qu'on adore. Il faudroit avoir perdu l'esprit pour s'y exposer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues par une visite à laquelle je ne m'attendois pas. Ce fut celle de Lescout. Bourreau, lui dis-je en mettant l'épée à la

main, où est Manon ? qu'en as-tu fait ? Ce mouvement l'effraya : il me répondit que si c'étoit ainsi que je le recevois , lorsqu'il venoit me rendre compte du service le plus considérable qu'il eût pu me rendre , il alloit se retirer & ne remettroit jamais le pied chez moi. Je courus à la porte de la chambre , que je fermai soigneusement. Ne t'imagines pas, lui dis-je en me tournant vers lui , que tu puisses me prendre encore une fois pour dupe , & me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie , ou me faire retrouver Manon. Ah ! que vous êtes vif, repartit-il ! c'est l'unique sujet qui m'amène. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas , & pour lequel vous reconnoîtrez peut-être que vous m'avez quelque obligation. Je voulais être éclairci sur le champ.

Il me raconta que Manon ne pouvant soutenir la crainte de la misère , & sur-tout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de notre équipage , l'avoit prié de lui procurer la connoissance de M. de G. M. qui passoit pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire que le conseil étoit venu de lui , ni qu'il eût préparé les voies , avant que de l'y conduire. Je l'y ai menée ce matin , continua-t-il , & cet honnête homme a été si charmé de son mérite , qu'il l'a invitée d'abord à lui tenir compagnie à sa maison de campagne , où il est allé passer quelques jours.

Moi, ajouta Lescout, qui ai pénétré tout d'un coup de quel avantage cela pouvoit être pour vous, je lui ai fait entendre adroitement que Manon avoit essuyé des pertes considérables, & j'ai tellement piqué sa générosité, qu'il a commencé par lui faire un présent de deux cens pistoles. Je lui ai dit que cela étoit honnête pour le présent; mais que l'avenir amèneroit à ma sœur de grands besoins; qu'elle s'étoit chargée d'ailleurs du soin d'un jeune frère, qui nous étoit resté sur les bras après la mort de nos père & mère, & que s'il la croyoit digne de son estime, il ne la laisseroit pas souffrir dans ce pauvre enfant, qu'elle regardoit comme la moitié d'elle-même. Ce récit n'a pas manqué de l'attendrir. Il s'est engagé à louer une maison commode, pour vous & pour Manon; c'est vous-même, qui êtes ce pauvre petit frère orphelin: il a promis de vous meubler honnêtement, & de vous fournir tous les mois quatre cens bonnes livres, qui en feront, si je compte bien, quatre mille huit cens à la fin de chaque année. Il a laissé ordre à son intendant, avant que de partir pour sa campagne, de chercher une maison, & de la tenir prête pour son retour. Vous reverrez alors Manon, qui m'a chargé de vous embrasser mille fois pour elle, & de vous assurer qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'assis en rêvant à cette bizarre disposition de mon sort. Je me trouvai dans un partage de

sentimens , & par conséquent dans une incertitude si difficile à terminer , que je demeurai long-tems sans répondre à quantité de questions , que Lescaut me faisoit confusément. Ce fut dans ce moment que l'honneur & la vertu me firent sentir encore les atteintes du remords , & que je jetai les yeux en soupirant vers Amiens , vers la maison de mon père , vers Saint - Sulpice , & vers tous les lieux où j'avois vécu dans l'innocence. Par quel immense espace n'étois-je pas séparé de cet heureux état ! Je ne le voyois plus que de loin , comme une ombre , qui s'attiroit encore mes regrets & mes desirs , mais trop foible pour exciter mes efforts. Par quelle fatalité , disois-je , suis-je devenu si criminel ? L'amour est une passion innocente ; comment s'est-il changé pour moi en une source de bassesses & de désordres ? Qui m'empêchoit de vivre tranquille & vertueux avec Manon ? Pourquoi ne l'épousois-je point , avant que d'obtenir rien de son amour ? mon père qui m'aimoit si tendrement , n'y auroit-il pas consenti , si je l'en eusse pressé avec des instances légitimes ? Ah ! mon père l'auroit chérie lui-même , comme une fille charmante , trop digne d'être la femme de son fils : je serois heureux avec l'amour de Manon , avec l'affection de mon père , avec l'estime des honnêtes gens , avec les biens de la fortune , & la tranquillité de la vertu. Revers funeste !

Quel est l'infâme personnage qu'on vient ici me proposer ? Quoi , j'irai partager..... mais y a-t-il à balancer , si c'est Manon qui l'a réglé , & si je la perds sans cette complaisance ? M. Lescant , m'écriai - je en fermant les yeux , comme pour écarter de si chagrinantes réflexions , si vous avez eu dessein de me servir , je vous rends grâces. Vous auriez pu prendre une voie plus honnête , mais c'est une chose finie , n'est-ce pas ? Ne pensons donc plus qu'à profiter de vos soins , & à remplir votre projet. Lescant , à qui ma colère , suivie d'un fort long silence , avoit causé de l'embarras , fut ravi de me voir prendre un parti tout différent de celui qu'il avoit appréhendé sans doute ; il n'étoit rien moins que brave , & j'en eus de meilleures preuves dans la suite. Oui , oui , se hâta-t-il de me répondre , c'est un fort bon service , que je vous ai rendu , & vous verrez que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne vous y attendez. Nous concertâmes de quelle manière nous pourrions prévenir les défiances que M. de G.... M.... pouvoit concevoir de notre fraternité , en me voyant plus grand , & un peu plus âgé peut-être qu'il ne se l'imaginait. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen , que de prendre devant lui un air simple & provincial , & de lui faire croire que j'étois dans le dessein d'entrer dans l'état ecclésiastique , & que j'allois pour cela tous

les jours au collège. Nous résolûmes aussi que je me mettrois fort mal, la première fois que je serois admis à l'honneur de le saluer. Il revint à la ville, trois ou quatre jours après. Il conduisit lui-même Manon, dans la maison que son intendant avoit eu soin de préparer. Elle fit avertir aussitôt Lescant de son retour; & celui-ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous deux chez elle. Le vieil amant en étoit déjà sorti.

Malgré la résignation avec laquelle je m'étois soumis à ses volontés, je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la revoyant. Je lui parus triste & languissant. La joie de la retrouver ne l'emportoit pas tout-à-fait sur le chagrin de son infidélité. Elle au contraire paroissoit transportée du plaisir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les noms de perfide & d'infidelle, que j'accompagnai d'autant de soupirs. Elle me railloit d'abord de ma simplicité; mais lorsqu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle, & la peine que j'avois à tolérer un changement si contraire à mon honneur & à mes desirs, elle passa seule dans son cabinet. Je la suivis, un moment après. Je l'y trouvai toute en pleurs. Je lui demandai ce qui les causoit. Il t'est bien aisé de le voir, me dit-elle; comment veux-tu que je vive, si ma vie n'est plus propre qu'à

te causer un air sombre & chagrin ? Tu ne m'as pas fait une seule caresse depuis une heure que tu es ici , & que tu as reçu les miennes avec la majesté du grand turc au ferrail.

Ecoutez , Manon , lui répondis-je en l'embrassant , je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle point à présent des alarmes où votre fuite imprévue m'a jeté , ni de la cruauté que vous avez eue de m'abandonner sans un mot de consolation , après avoir passé la nuit dans un autre lit que le mien. Le charme de votre présence m'en feroit oublier davantage. Mais croyez-vous que je puisse penser sans soupirs , & même sans larmes , continuai - je en versant quelques-unes , à la triste & malheureuse vie que vous voulez que je mène dans cette maison ? Laissons ma naissance & mon honneur à part ; ce ne sont plus des raisons si foibles , qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien ; mais cet amour même , ne vous imaginez - vous pas qu'il gémit de se voir si mal récompensé , ou plutôt traité si cruellement par une ingrate & dure maitresse.... Elle m'interrompit : tenez , dit-elle , mon chevalier , il est inutile de me tourmenter par des reproches , qui me percent le cœur , lorsqu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous blesse. J'avois espéré que vous consentiriez au projet que j'avois fait pour rétablir un peu notre for-

tune , & c'étoit pour ménager votre délicatesse que j'avois commencé à l'exécuter sans votre participation ; mais j'y renonce , puisque vous ne l'approuvez pas. Elle ajouta qu'elle ne me demandoit qu'un peu de complaisance pour le reste du jour ; qu'elle avoit déjà reçu deux cens pistoles de son vieil amant , & qu'il lui avoit promis de lui apporter le soir un beau collier de perles , avec d'autres bijoux , & par-dessus cela la moitié de la pension annuelle qu'il lui avoit promise. Laissez-moi seulement le tems , me dit-elle , de recevoir ses présents ; je vous jure qu'il ne pourra se vanter , des avantages que je lui ai donnés sur moi , car je l'ai remis jusqu'à présent à la ville. Il est vrai qu'il m'a baisé plus d'un million de fois les mains ; il est juste qu'il paye ce plaisir , & ce ne sera point trop que cinq ou six mille francs , en proportionnant le prix à ses richesses & à son âge.

Sa résolution me fut beaucoup plus agréable , que l'espérance des 5000 livres. J'eus lieu de reconnaître que mon cœur n'avoit point encore perdu tout sentiment d'honneur , puisqu'il étoit si satisfait d'échapper à l'infamie. Mais j'étois né pour de courtes joies & de longues douleurs. La fortune ne me sauva d'un précipice , que pour me faire tomber dans un autre. Lorsque j'eus marqué à Manon par mille caresses , combien je me croyois heureux de son changement , je lui dis

qu'il falloit en instruire M. Lescaut , afin que nos mesures se prissent de concert. Il en murmura d'abord ; mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer gaiement dans nos vues. Il fut donc réglé que nous nous trouverions tous à souper avec M. de G.... M..... & cela pour deux raisons , l'une , pour nous donner le plaisir d'une scène agréable , en me faisant passer pour un écolier , frère de Manon ; l'autre , pour empêcher ce vieux libertin de s'émanciper trop avec ma maitresse , par le droit qu'il croiroit s'être acquis en payant si libéralement d'avance. Nous devions nous retirer , Lescaut & moi , lorsqu'il monteroit à la chambre où il comptoit passer la nuit : & Manon , au lieu de le suivre , nous promit de sortir , & de la venir passer avec moi. Lescaut se chargea du soin d'avoir exactement un carrosse à la porte.

L'heure du souper étant venue , M. de G.... M..... ne se fit pas attendre long-tems. Lescaut étoit avec sa sœur dans la salle. Le premier compliment du vieillard fut d'offrir à sa belle un collier , des bracelets , & des pendans de perles , qui valoient au moins mille écus. Il lui compta ensuite , en beaux louis d'or , la somme de deux mille quatre cens livres , qui faisoient la moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de douceurs , dans le goût de la vieille cour. Manon ne put lui refuser quelques baisers ; c'étoit autant de droits

quelle acquéroit , sur l'argent qu'il lui mettoit entre les mains. J'étois à la porte, où je prêtois l'oreille, en attendant que Lescaut m'avertît d'entrer.

Il vint me prendre par la main , lorsque Manon eut ferré l'argent & les bijoux ; me conduisant vers M. de G.... M.... il m'ordonna de lui faire la révérence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. Excusez , Monsieur , lui dit Lescaut ; c'est un enfant fort neuf. Il est bien éloigné , comme vous voyez , d'avoir les airs de Paris ; mais nous espérons qu'un peu d'usage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici souvent Monsieur , ajouta-t-il en se tournant vers moi ; faites bien votre profit d'un si bon modèle. Le vieil amant parut prendre plaisir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups sur la joue , en me disant que j'étois un joli garçon , mais qu'il falloit être sur mes gardes à Paris , où les jeunes gens se laissent aller facilement à la débauche. Lescaut l'assura que j'étois naturellement si sage , que je ne parlois que de me faire prêtre , & que tout mon plaisir étoit à faire de petites chapelles. Je lui trouve de l'air de Manon , reprit le vieillard en me haussant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais : Monsieur , c'est que nos deux chairs se touchent de bien proche ; aussi , j'aime ma sœur Manon comme un autre moi-même. L'entendez-vous , dit-il à Lescaut ? Il a de l'esprit. C'est

dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. Ho , Monsieur , repris-je , j'en ai vu beaucoup chez nous dans les églises , & je crois bien que j'en trouverai à Paris de plus sots que moi. Voyez , ajouta-t-il , cela est admirable pour un enfant de province. Toute notre conversation fut à-peu-près du même genre , pendant le souper. Manon , qui étoit étourdie , fut sur le point , plusieurs fois , de gâter tout par ses éclats de rire. Je trouvai l'occasion , en soupant , de lui raconter sa propre histoire , & le mauvais sort qui le menaçoit. Lescaut & Manon trembloient pendant mon récit , sur-tout lorsque je faisois son portrait au naturel ; mais l'amour-propre l'empêcha de s'y reconnoître , & je l'achevai si adroitement qu'il fut le premier à le trouver fort risible. Vous verrez que ce n'est pas sans raison , que je me suis étendu sur cette ridicule scène. Enfin , l'heure du sommeil étant arrivée , il parla d'amour & d'impatience. Nous nous retirâmes , Lescaut & moi. On le conduisit à sa chambre ; & Manon , étant sortie sous quelque prétexte , nous vint joindre à la porte. Le carrosse , qui nous attendoit trois ou quatre maisons plus bas , s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes , en un instant , du quartier.

Quoiqu'à mes propres yeux , cette action fût une véritable friponnerie , ce n'étoit pas la plus injuste que je crussé avoir à me reprocher. J'avois plus

plus de scrupule sur l'argent que j'avois acquis au jeu. Cependant nous profitâmes aussi peu de l'un que de l'autre, & le ciel permit que la plus légère de ces deux injustices fût la plus rigoureusement punie.

M. de G.... M.... ne tarda pas long-tems à s'appercevoir qu'il étoit dupé. Je ne fais s'il fit, dès le soir même, quelques démarches pour nous découvrir; mais il eut assez de crédit pour n'en pas faire long-tems d'inutiles, & nous assez d'imprudence, pour compter trop sur la grandeur de Paris, & sur l'éloignement qu'il y avoit de notre quartier au sien. Non-seulement il fut informé de notre demeure, & de nos affaires présentes, mais il apprit aussi qui j'étois, la vie que j'avois menée à Paris, l'ancienne liaison de Manon avec B..., la tromperie qu'elle lui avoit faite; en un mot, toutes les parties scandaleuses de notre histoire. Il prit là-dessus la résolution de nous faire arrêter, & de nous faire traiter moins comme des criminels, que comme de fiefés libertins. Nous étions encore au lit, lorsqu'un exempt de police entra dans notre chambre, avec une demi-douzaine de gardes. Ils se saisirent d'abord de notre argent, ou plutôt de celui de M. de G.... M..., & nous ayant fait lever brusquement, ils nous conduisirent à la porte, où nous trouvâmes deux carrosses, dans l'un desquels la pauvre Manon fut enlevée sans

explication , & moi traîné dans l'autre à Saint-Lazare. Il faut avoir éprouvé de tels revers , pour juger du désespoir qu'ils peuvent causer. Nos gardes eurent la dureté de ne me pas permettre d'embrasser Manon , ni de lui dire une parole. J'ignorai long-tems ce qu'elle étoit devenue. Ce fut sans doute un bonheur pour moi , de ne l'avoir pas su d'abord ; car une catastrophe si terrible m'auroit fait perdre le sens , & peut-être la vie.

Ma malheureuse maitresse fut donc enlevée , à mes yeux , & menée dans une retraite que j'ai horreur de nommer. Quel sort pour une créature toute charmante , qui eût occupé le premier trône du monde , si tous les hommes eussent eu mes yeux & mon cœur ! On ne l'y traita pas barbaquement ; mais elle fut resserrée dans une étroite prison , seule , & condamnée à remplir tous les jours une certaine tâche de travail , comme une condition nécessaire pour obtenir quelque dégoûtante nourriture. Je n'appris ce triste détail que long-tems après , lorsque j'eus essuyé moi-même plusieurs mois d'une rude & ennuyeuse pénitence. Mes gardes ne m'ayant point averti non plus du lieu où ils avoient ordre de me conduire , je ne connus mon destin qu'à la porte de Saint-Lazare. J'aurois préféré la mort dans ce moment , à l'état où je me crus près de tomber. J'avois de terribles idées de cette maison. Ma frayeur augmenta , lorsqu'en

entrant , les gardes visitèrent une seconde fois mes poches , pour s'assurer qu'il ne me restoit , ni armes , ni moyens de défense. Le supérieur parut à l'instant ; il étoit prévenu sur mon arrivée. Il me salua avec beaucoup de douceur. Mon père , lui dis-je , point d'indignités. Je perdrai mille vies , avant que d'en souffrir une. Non , non , Monsieur , me répondit-il ; vous prendrez une conduite sage , & nous serons contents l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une chambre haute. Je le suivis sans résistance. Les archers nous accompagnèrent jusqu'à la porte ; & le supérieur , y étant entré avec moi , leur fit signe de se retirer.

Je suis donc votre prisonnier , lui dis-je ! Eh bien , mon père , que prétendez-vous faire de moi ? Il me dit qu'il étoit charmé de me voir prendre un ton raisonnable ; que son devoir seroit de travailler à m'inspirer le goût de la vertu & de la religion , & le mien de profiter de ses exhortations & de ses conseils ; que pour peu que je voulusse répondre aux attentions qu'il auroit pour moi , je ne trouverois que du plaisir dans ma solitude. Ah ! du plaisir , repris-je ; nous ne savez pas , mon père , l'unique chose qui est capable de m'en faire goûter ! Je le fais , reprit-il ; mais j'espère que votre inclination changera. Sa réponse me fit comprendre qu'il étoit instruit de mes aventures , & peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir. Il

me dit naturellement qu'on l'avoit informé de tout.

Cette connoissance fut le plus rude de tous mes châtimens. Je me mis à verser un ruisseau de larmes , avec toutes les marques d'un affreux désespoir. Je ne pouvois me consoler d'une humiliation , qui alloit me rendre la fable de toutes les personnes de ma connoissance , & la honte de ma famille. Je passai ainsi huit jours dans le plus profond abattement , sans être capable de rien entendre , ni de m'occuper d'autre chose que de mon opprobre. Le souvenir même de Manon n'ajoutoit rien à ma douleur. Il n'y entroit , du moins , que comme un sentiment qui avoit précédé cette nouvelle peine , & la situation dominante de mon ame étoit la honte & la confusion. Il y a eu des personnes , qui connoissent la force de ces mouvemens particuliers du cœur. Le commun des hommes n'est sensible qu'à cinq ou six passions , dans le cercle desquelles leur vie se passe , & où toutes leurs agitations se réduisent. Otez-leur l'amour & la haine , le plaisir & la douleur , l'espérance & la crainte , ils ne sentent plus rien. Mais les personnes d'un caractère plus noble peuvent être émues de mille façons différentes ; il semble qu'elles aient plus de cinq sens , & qu'elles puissent recevoir des idées & des sensations qui passent les bornes ordinaires de la nature. Et

comme elles ont un sentiment de cette grandeur , qui les élève au-dessus du vulgaire , il n'y a rien dont elles soient plus jalouses. De-là vient qu'elles souffrent si impatiemment le mépris & la risée , & que la honte est une de leurs plus violentes agitations.

J'avois ce triste avantage à Saint - Lazare. Ma tristesse parut si excessive au supérieur , qu'en appréhendant les suites , il crut devoir me traiter avec beaucoup de douceur & d'indulgence. Il me visitoit deux ou trois fois le jour. Il me prenoit souvent avec lui , pour faire un tour de jardin , & son zèle s'épuisoit en exhortations & en avis salutaires. Je les recevois avec douceur. Je lui marquois même de la reconnoissance. Il en tiroit l'espoir de ma conversion. Vous êtes d'un naturel si doux & si aimable , me dit-il un jour , que je ne puis comprendre les désordres dont on vous accuse. Deux choses m'étonnent , l'une , comment avec de si bonnes qualités vous avez pu vous livrer à l'excès du libertinage ; & l'autre , que j'admire encore plus , comment vous recevez si volontiers mes conseils & mes instructions , après avoir vécu plusieurs années dans l'habitude du désordre. Si c'est repentir , vous êtes un exemple signalé des miséricordes du ciel ; si c'est bonté naturelle , vous avez du moins un excellent fond de caractère , qui me fait espérer que nous

n'aurons pas besoin de vous retenir ici long-tems, pour vous ramener à une vie honnête & réglée. Je fus ravi de lui voir cette opinion de moi. Je résolus de l'augmenter, par une conduite qui pût le satisfaire entièrement, persuadé que c'étoit le plus sûr moyen d'abrégier ma prison. Je lui demandai des livres. Il fut surpris que m'ayant laissé le choix de ceux que je voulois lire, je me déterminai pour quelques auteurs sérieux. Je feignis de m'appliquer à l'étude avec un extrême attachement, & je lui donnai ainsi, dans toutes les occasions, des preuves du changement qu'il désiroit.

Cependant il n'étoit qu'extérieur. Je dois le confesser à ma honte ; je jouai, à Saint-Lazare, le personnage d'un hypocrite. Au lieu d'étudier, quand j'étois seul, je ne m'occupois qu'à gémir de ma destinée. Je maudissois ma prison & la tyrannie qui m'y retenoit. Je n'eus pas plutôt quelque relâche du côté de cet accablement où m'avoit jeté la confusion, que je retombai dans les tourmens de l'amour. L'absence de Manon, l'incertitude de son sort, la crainte de ne la revoir jamais, étoient l'unique objet de mes tristes méditations. Je me la figurois dans les bras de G... M.... ; car c'étoit la pensée que j'avois eue d'abord ; & loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi, j'étois persuadé qu'il ne m'a-

voit fait éloigner que pour la posséder tranquillement. Je passois ainsi des jours & des nuits, dont la longueur me paroïsoit éternelle. Je n'avois d'espérance, que dans le succès de mon hypocrisie. J'observois soigneusement le visage & les discours du supérieur, pour m'assurer de ce qu'il pensoit de moi ; & je me faisois une étude de lui plaire, comme à l'arbitre de ma destinée. Il me fut aisé de reconnoître que j'étois parfaitement dans ses bonnes grâces. Je ne doutai plus qu'il ne fût disposé à me rendre service. Je pris un jour la hardiesse de lui demander, si c'étoit de lui que mon élargissement dépendoit. Il me dit qu'il n'en étoit pas absolument le maître, mais que sur son témoignage, il espéroit que M. de G.... M...., à la sollicitation duquel M. le lieutenant général de police m'avoit fait renfermer, consentiroit à me rendre la liberté. Puis-je me flatter, repris-je doucement, que deux mois de prison, que j'ai déjà essuyés, lui paroîtront une expiation suffisante ! Il me promit de lui en parler, si je le souhaitois. Je le priai instamment de me rendre ce bon office. Il m'apprit, deux jours après, que G.... M.... avoit été si touché du bien qu'il avoit entendu dire de moi, que non seulement il paroïsoit être dans le dessein de me laisser voir le jour, mais qu'il avoit même marqué beaucoup d'envie de me connoître plus particulièrement, & qu'il

se proposoit de me rendre une visite dans ma prison. Quoique sa présence ne pût m'être agréable , je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à Saint - Lazare. Je lui trouvai l'air plus grave & moins sot , qu'il ne l'avoit eu dans la maison de Manon. Il me tint quelques discours de bon sens sur ma mauvaise conduite. Il ajouta , pour justifier apparemment ses propres désordres , qu'il étoit permis à la faiblesse des hommes de se procurer certains plaisirs que la nature exige , mais que la friponnerie & les artifices honteux méritoient d'être punis. Je l'écoutai avec un air de soumission dont il parut être satisfait. Je ne m'offensai pas même de lui entendre faire quelques railleries sur ma fraternité avec Lescout & Manon , & sur les petites chapelles , dont il supposoit , me dit-il , que j'avois dû faire un grand nombre à Saint-Lazare , puisque je trouvois tant de plaisir à cette pieuse occupation. Mais il lui échappa , malheureusement pour lui & pour moi - même , de me dire que Manon en auroit fait aussi , sans doute , de fort jolies à l'hôpital. Malgré le frémissement que le nom d'hôpital me causa , j'eus encore le pouvoir de le prier , avec douceur , de s'expliquer. Hé oui , reprit-il , il y a deux mois qu'elle apprend la sagesse à l'hôpital général , & je souhaite qu'elle

en ait tiré autant de profit, que vous à Saint-Lazare.

Quand j'aurois eu une prison éternelle, ou la mort même présente à mes yeux, je n'aurois pas été le maître de mon transport, à cette affreuse nouvelle. Je me jetai sur lui avec une si furieuse rage, que j'en perdis la moitié de mes forces. J'en eus assez néanmoins pour le renverser par terre, & pour le prendre à la gorge. Je l'étranglois, lorsque le bruit de sa chute, & quelques cris aigus, que je lui laissois à peine la liberté de pousser, attirèrent le supérieur & plusieurs religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains. J'avois presque perdu moi-même la force & la respiration. O Dieu ! m'écriai-je en poussant mille soupirs ; justice du ciel ! faut-il que je vive un moment, après une telle infamie ? Je voulus me jeter encore sur le barbare qui venoit de m'assassiner. On m'arrêta. Mon désespoir, mes cris & mes larmes passoient toute imagination. Je fis des choses si étonnantes, que tous les assistans qui en ignoroient la cause, se regardoient les uns les autres avec autant de frayeur que de surprise. M. de G.... M..... rajustoit pendant ce tems-là sa perruque & sa cravate, & dans le dépit d'avoir été si maltraité, il ordonnoit au supérieur de me resserrer plus étroitement que jamais, & de me punir par tous les châtimens qu'on fait

être usités à Saint - Lazare. Non , Monsieur , lui dit le supérieur ; ce n'est point avec une personne de la naissance de M. le chevalier , que nous agirons de cette manière. Il est si doux , d'ailleurs , & si honnête , que j'ai peine à comprendre qu'il se soit porté à cet excès sans de fortes raisons. Cette réponse acheva de déconcerter M. de G... M..... Il sortit en disant qu'il sauroit faire plier , & le supérieur , & moi , & tous ceux qui oseroient lui résister.

Le supérieur , ayant ordonné à ses religieux de le conduire , demeura seul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promptement d'où venoit ce désordre. O mon père ! lui dis - je en continuant de pleurer comme un enfant , figurez-vous la plus horrible cruauté , imaginez - vous la plus détestable de toutes les barbaries : c'est l'action que l'indigne G... M..... a eu la lâcheté de commettre. Oh ! il m'a percé le cœur. Je n'en reviendrai jamais. Je veux vous raconter tout , ajouterai - je en sanglotant. Vous êtes bon ; vous aurez pitié de moi. Je lui fis un récit abrégé de la longue & insurmontable passion que j'avois pour Manon , de la situation florissante de notre fortune avant que nous eussions été dépouillés par nos propres domestiques , des offres que G... M..... avoit faites à ma maitresse , de la conclusion de leur marché & de la manière dont il avoit été rompu. Je lui

représentai les choses , à la vérité , du côté le plus favorable pour nous : voilà , continuai-je , de quelle source est venu le zèle de M. de G.... M.... pour ma conversion. Il a eu le crédit de me faire renfermer ici , par un pur motif de vengeance. Je le lui pardonne : mais , mon père , ce n'est pas tout ; il a fait enlever cruellement la plus chère moitié de moi-même , il l'a fait mettre honteusement à l'hôpital , il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de sa propre bouche. A l'hôpital , mon père ! O ciel ! ma charmante maitresse , ma chère reine à l'hôpital , comme la plus infâme de toutes les créatures ! Où trouverai-je assez de force , pour ne pas mourir de douleur & de honte ! Le bon père , me voyant dans cet excès d'affliction , entreprit de me consoler. Il me dit qu'il n'avoit jamais compris mon aventure , de la manière dont je la racontois ; qu'il avoit su , à la vérité , que je vivois dans le désordre , mais qu'il s'étoit figuré que ce qui avoit obligé M. de G.... M.... d'y prendre intérêt , étoit quelque liaison d'estime & d'amitié avec ma famille ; qu'il ne s'en étoit expliqué à lui-même que sur ce pied ; que ce que je venois de lui apprendre mettroit beaucoup de changement dans mes affaires , & qu'il ne doutoit point que le récit fidelle qu'il avoit dessein d'en faire à M. le lieutenant général de police , ne pût con-

tribuer à ma liberté. Il me demanda ensuite pourquoi je n'avois pas encore pensé à donner de mes nouvelles à ma famille , puisqu'elle n'avoit point eu de part à ma captivité. Je satisfis à cette objection par quelques raisons prises de la douleur que j'avois appréhendé de causer à mon père, & de la honte que j'en aurois ressentie moi-même. Enfin il me promit d'aller de ce pas chez le lieutenant de police , ne fut-ce , ajouta-t-il , que pour prévenir quelque chose de pis de la part de M. de G.... M..... qui est sorti de cette maison fort mal satisfait , & qui est assez considéré pour se faire redouter.

J'attendis le retour du père avec toutes les agitations d'un malheureux qui touche au moment de sa sentence. C'étoit pour moi un supplice inexprimable , de me représenter Manon à l'hôpital. Outre l'infamie de cette demeure , j'ignorois de quelle manière elle y étoit traitée ; & le souvenir de quelques particularités , que j'avois entendues de cette maison d'horreur , renouveloit à tous momens mes transports. J'étois tellement résolu de la secourir , à quelque prix & par quelque moyen que ce pût être , que j'aurois mis le feu à Saint - Lazare , s'il m'eût été impossible d'en sortir autrement. Je réfléchis donc sur les voies que j'avois à prendre , s'il arrivoit que le lieutenant général de police continuât de m'y retenir

malgré moi. Je mis mon industrie à toutes les épreuves , je parcourus toutes les possibilités. Je ne vis rien qui pût m'assurer d'une évasion certaine , & je craignis d'être renfermé plus étroitement , si je faisois une tentative malheureuse. Je me rappelai le nom de quelques amis , de qui je pouvois espérer du secours ; mais quel moyen de leur faire savoir ma situation ? Enfin , je crus avoir formé un plan si adroit , qu'il pourroit réussir ; & je remis à l'arranger encore mieux après le retour du père supérieur , si l'inutilité de sa démarche me le rendoit nécessaire. Il ne tarda point à revenir. Je ne vis pas sur son visage , les marques de joie qui accompagnent une bonne nouvelle. J'ai parlé , me dit-il , à monsieur le lieutenant général de police , mais je lui ai parlé trop tard. M. de G.... M.... l'est allé voir en sortant d'ici , & l'a si fort prévenu contre vous , qu'il étoit sur le point de m'envoyer de nouveaux ordres , pour vous resserrer davantage.

Cependant lorsque je lui ai appris le fond de vos affaires, il a paru s'adoucir beaucoup ; & riant un peu de l'incontinence du vieux M. de G.... M...., il m'a dit qu'il falloit vous laisser ici six mois , pour le satisfaire ; d'autant mieux , a-t-il dit , que cette demeure ne sauroit vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnête-

ment , & je vous réponds que vous ne vous plaindrez point de mes manières.

Cette explication du bon supérieur fut assez longue , pour me donner le tems de faire une sage réflexion. Je conçus que je m'exposerois à renverser mes desseins , si je lui marquois trop d'empressement pour ma liberté. Je lui témoignai au contraire , que dans la nécessité de me soumettre , c'étoit une douce consolation pour moi d'avoir quelque part à son estime. Je le priai ensuite , sans affectation , de m'accorder une grace , qui n'étoit de nulle importance pour personne , & qui serviroit beaucoup à ma tranquillité ; c'étoit de faire avertir un de mes amis , un saint ecclésiastique qui demouroit à Saint-Sulpice , que j'étois à Saint-Lazare , & de permettre que je reçusse quelquefois sa visite. Cette faveur me fut accordée sans délibérer. C'étoit mon ami Tiberge dont il étoit question , non que j'espéasse de lui , les secours nécessaires pour ma liberté ; mais je voulois l'y faire servir comme un instrument éloigné , sans qu'il en eût même connoissance. En un mot , voici mon projet : je voulois écrire à Lescart , & le charger , lui & nos amis communs , du soin de me délivrer. La première difficulté étoit de lui faire tenir ma lettre ; ce devoit être l'office de Tiberge. Cependant , comme il le connoissoit pour le frère de ma maitresse , je craignois qu'il

n'eût peine à se charger de cette commission. Mon dessein étoit de renfermer ma lettre à Lescaut , dans une autre lettre , que je devois adresser à un honnête homme de ma connoissance , en le priant de rendre promptement la première à son adresse ; & comme il étoit nécessaire que je visse Lescaut , pour nous accorder dans nos mesures , je voulois lui marquer de venir à Saint-Lazare , & de demander à me voir sous le nom de mon frère aîné , qui étoit venu exprès à Paris pour prendre connoissance de mes affaires. Je remettois à convenir avec lui des moyens qui nous paroïtroient les plus expéditifs & les plus sûrs. Le père supérieur fit avertir Tiberge , du desir que j'avois de l'entretenir. Ce fidelle ami ne m'avoit pas tellement perdu de vue , qu'il ignorât mon aventure ; il savoit que j'étois à Saint-Lazare , & peut-être n'avoit-il pas été fâché de cette disgrâce qu'il croyoit capable de me ramener au devoir. Il accourut aussitôt à ma chambre.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes dispositions. Je lui ouvris mon cœur sans réserve , excepté sur le dessein de ma fuite. Ce n'est pas à vos yeux , cher ami , lui dis-je , que je veux paroître ce que je ne suis point. Si vous avez cru trouver ici un ami sage & réglé dans ses desirs , un libertin réveillé par les châtimens du ciel , en un mot , un cœur dé-

gagé de l'amour & revenu des charmes de Manon , vous avez jugé trop favorablement de moi. Vous me revoyez tel que vous me laissâtes il y a quatre mois, toujours tendre , & toujours malheureux par cette fatale passion dans laquelle je ne me laisse point de chercher mon bonheur.

Il me répondit que l'aveu que je faisois , me rendoit inexcusable , qu'on voyoit bien des pécheurs , qui s'enivroient du faux bonheur du vice, jusqu'à le préférer honteusement à celui de la vertu ; mais que c'étoit du moins à des images de bonheur qu'ils s'attachoient , & qu'ils étoient les dupes de l'apparence : mais que de reconnoître, comme je le faisois , que l'objet de mon attachement n'étoit propre qu'à me rendre coupable & malheureux , & de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune & dans le crime, c'étoit une contradiction d'idées & de conduite, qui ne faisoit pas honneur à ma raison.

Tiberge, repris-je, qu'il vous est aisé de vaincre, lorsqu'on n'oppose rien à vos armes ! Laissez-moi raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur de la vertu , soit exempt de peines , de traverses & d'inquiétudes ? Quel nom donnerez-vous à la prison , aux croix , aux supplices & aux tortures des tyrans. Dites-vous , comme font les mystiques, que ce qui tourmente le corps est un bonheur pour l'ame ?

l'ame ? Vous n'oseriez le dire , c'est un paradoxe infoutenable. Ce bonheur , que vous relevez tant , est donc mêlé de mille peines ; ou pour parler plus juste , ce n'est qu'un tissu de malheurs , au travers desquels on tend à la félicité. Or , si la force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes , parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on espère , pourquoi traitez-vous de contradictoire & d'insensée , dans ma conduite , une disposition toute semblable ? J'aime Manon ; je tends au travers de mille douleurs à vivre heureux & tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche est malheureuse , mais l'espérance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur ; & je me croirai trop bien payé , par un moment passé avec elle , de tous les chagrins que j'essuye pour l'obtenir. Toutes choses me paroissent donc égales , de votre côté & du mien ; ou s'il y a quelque différence , elle est encore à mon avantage , car le bonheur que j'espère est proche , & l'autre est éloigné ; le mien est de la nature des peines , c'est-à-dire , sensible au corps , & l'autre est d'une nature inconnue , qui n'est certaine que par la foi.

Tiberge parut effrayé de ce raisonnement. Il recula deux pas , en me disant de l'air le plus sérieux , que non-seulement ce que je venois de dire bleissoit le bon sens , mais que c'étoit un malheu-

reux sophisme d'impiété & d'irréligion : car cette comparaison , ajouta-t-il , du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la religion , est une idée des plus dépravées & des plus monstrueuses.

J'avoue , repris-je , qu'elle n'est pas juste ; mais prenez-y garde , ce n'est pas sur elle que porte mon raisonnement. J'ai eu dessein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction dans la persévérance d'un amour malheureux ; & je crois avoir fort bien prouvé que si c'en est une, vous ne sauriez vous en sauver plus que moi. C'est à cet égard seulement que j'ai traité les choses d'égales , & je soutiens encore qu'elles le sont. Répondrez-vous que le terme de la vertu est infiniment supérieur à celui de l'amour ? Qui refuse d'en convenir ? Mais est-ce de quoi il est question ? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont , l'un & l'autre , pour faire supporter les peines. Jugeons-en par l'effet. Combien trouve-t-on de déserteurs de la sévère vertu , & combien en trouverez-vous peu de l'amour ? Répondrez-vous encore que s'il y a des peines dans l'exercice du bien , elles ne sont pas infaillibles & nécessaires ; qu'on ne trouve plus de tyrans ni de croix , & qu'on voit quantité de personnes vertueuses mener une vie douce & tranquille ? Je vous dirai de même qu'il y a des amours paisibles & fortunés ; & ce qui fait

encore une différence qui m'est extrêmement avantageuse , j'ajouterai que l'amour , quoiqu'il trompe assez souvent , ne promet du moins que des satisfactions & des joies , au lieu que la religion veut qu'on s'attende à une pratique triste & mortifiante. Ne vous alarmez pas , ajoutai - je en voyant son zèle prêt à s'effaroucher. L'unique chose que je veux conclure ici , c'est qu'il n'y a point de plus mauvaise méthode pour dégouter un cœur de l'amour , que de lui en décrier les douceurs ; & de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la manière dont nous sommes faits , il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir ; je défie qu'on s'en forme une autre idée : or , le cœur n'a pas besoin de se consulter long - tems , pour sentir que de tous les plaisirs les plus doux , ce sont ceux de l'amour. Il s'apperçoit bientôt qu'on le trompe , lorsqu'on lui en promet ailleurs de plus charmans ; & cette tromperie le dispose à se défier des promesses les plus solides. Prédicateurs , qui voulez me ramener à la vertu , dites-moi qu'elle est indispensablement nécessaire ; mais ne me déguisez pas qu'elle est sévère & pénible. Etablissez bien que les délices de l'amour sont passagères , qu'elles sont défendues , qu'elles seront suivies par d'éternelles peines ; & ce qui fera peut-être encore plus d'impression sur moi , que plus elles sont

douces & charmantes , plus le ciel sera magnifique à récompenser un si grand sacrifice ; mais confessez qu'avec des cœurs tels que nous les avons , elles font ici bas nos plus parfaites félicités.

Cette fin de mon discours rendit le calme à mon ami Tiberge. Il convint qu'il y avoit quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule objection qu'il ajouta , fut de me demander pourquoi je n'entrois pas du moins dans mes propres principes , en sacrifiant mon amour à l'espérance de cette rémunération , dont je me faisois une si grande idée. O cher ami ! lui répondis-je , c'est ici que je reconnois ma misère & ma foiblesse ; hélas oui , c'est mon devoir d'agir comme je raisonne ! Mais l'action est-elle en mon pouvoir ? De quels secours n'aurois-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon ? Dieu me pardonne , reprit Tiberge , je pense que voici encore un de nos jansénistes. Je ne fais ce que je fais , repliquai-je , & je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être ; mais je n'éprouve que trop la vérité de ce qu'ils disent.

Cette conversation servit du moins à renouveler la pitié de mon ami. Il comprit qu'il y avoit plus de foiblesse que de corruption dans mes désordres. Son amitié en fut plus disposée , dans la suite , à me donner des secours , sans lesquels j'aurois péri infailliblement de misère. Cependant je ne

lui fis pas la moindre ouverture du dessein que j'avois de m'échapper de Saint-Lazare. Je le priaï seulement de se charger de ma lettre. Je l'avois préparée , avant qu'il fût venu , & je ne manquai point de prétextes pour colorer la nécessité où j'étois d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement , & Lescaut reçut , avant la fin du jour , celle qui étoit pour lui.

Il me vint voir le lendemain , & il passa heureusement sous le nom. de mon frère. Ma joie fut extrême , en l'appercevant dans ma chambre. J'en fermai la porte avec soin. Ne perdons pas un seul moment , lui dis-je ? Apprenez-moi d'abord des nouvelles de Manon , & donnez-moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. Il m'assura qu'il n'avoit pas vu sa sœur , depuis le jour qui avoit précédé mon emprisonnement ; qu'il n'avoit appris son sort & le mien , qu'à force d'informations & de soins ; que s'étant présenté deux ou trois fois à l'hôpital , on lui avoit refusé la liberté de lui parler. Malheureux G.... M...., m'écriai-je , que tu me le payeras cher !

Pour ce qui regarde votre délivrance , continue Lescaut , c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous passâmes hier la soirée , deux de mes amis & moi , à observer toutes les parties extérieures de cette maison , & nous jugeâmes que vos fenêtres étant sur une cour en-

tourée de bâtimens , comme vous nous l'aviez marqué , il y auroit bien de la difficulté à vous tirer de-là. Vous êtes d'ailleurs au troisième étage , & nous ne pouvons introduire ici , ni cordes , ni échelles. Je ne vois donc nulle ressource du côté du dehors. C'est dans la maison même , qu'il faudroit imaginer quelque artifice. Non , repris-je , j'ai tout examiné , sur-tout depuis que ma clôture est un peu moins rigoureuse par l'indulgence du supérieur. La porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clef ; j'ai la liberté de me promener dans les galeries des religieux ; mais tous les escaliers sont bouchés par des portes épaisses , qu'on a soin de tenir fermées la nuit & le jour , de sorte qu'il est impossible que la seule adresse puisse me sauver. Attendez , repris-je après avoir un peu réfléchi sur une idée qui me parut excellente , pourriez-vous m'apporter un pistolet ? Aisément , me dit Lescout ; mais voulez-vous tuer quelqu'un ? Je l'assurai que j'avois si peu dessein de tuer , qu'il n'étoit pas même nécessaire que le pistolet fût chargé. Apportez-le-moi demain , ajoutai-je , & ne manquez pas de vous trouver le soir , à onze heures , vis-à-vis la porte de cette maison , avec deux ou trois de nos amis. J'espère que je pourrai vous y rejoindre. Il me pressa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis qu'une entreprise , telle

que je la méditois, ne pouvoit paroître raisonnable qu'après avoir réussi. Je le priai d'abrégér sa visite, afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis avec aussi peu de peine que la première fois. Son air étoit grave. Il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un homme d'honneur.

Lorsque je me trouvai muni de l'instrument de ma liberté, je ne doutai presque plus du succès de mon projet. Il étoit bizarre & hardi ; mais de quoi n'étois-je pas capable, avec les motifs qui m'animoient ? J'avois remarqué, depuis qu'il m'étoit permis de sortir de ma chambre & de me promener dans les galeries, que le portier apportoit chaque jour au soir les clefs de toutes les portes au supérieur, & qu'il régnoit ensuite un profond silence dans la maison, qui marquoit que tout le monde étoit retiré. Je pouvois aller sans obstacle, par une galerie de communication, de ma chambre à celle de ce père. Ma résolution étoit de lui prendre ses clefs, en l'épouvantant avec mon pistolet s'il faisoit difficulté de me les donner, & de m'en servir pour gagner la rue. J'en attendis le tems avec impatience. Le portier vint à l'heure ordinaire, c'est - à - dire, un peu près neuf heures. J'en laissai passer encore une, pour m'assurer que tous les religieux & les domestiques étoient endormis. Je partis enfin, avec mon

arme , & une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du père , pour l'éveiller sans bruit. Il m'entendit au second coup ; & s'imaginant sans doute que c'étoit quelque religieux qui se trouvoit mal & qui avoit besoin de secours , il se leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander , au travers de la porte , qui c'étoit & ce qu'on vouloit de lui ? Je fus obligé de me nommer ; mais j'affectai un ton plaintif , pour lui faire comprendre que je ne me trouvois pas bien. Ha ! c'est vous , mon cher fils , me dit-il en ouvrant la porte ? Qu'est-ce donc qui vous amène si tard ? J'entrai dans sa chambre , & l'ayant tiré à l'autre bout opposé à la porte , je lui déclarai qu'il m'étoit impossible de demeurer plus long-tems à Saint-Lazare ; que la nuit étoit un tems commode pour en sortir sans être apperçu , & que j'attendois de son amitié qu'il consentiroit à m'ouvrir les portes , ou à me prêter ses clefs pour les ouvrir moi-même.

Ce compliment devoit le surprendre. Il demeura quelque tems à me considérer , sans me répondre. Comme je n'en avois pas à perdre , je repris la parole pour lui dire , que j'étois fort touché de toutes ses bontés , mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens , sur-tout pour moi à qui on la ravissoit injustement , j'étois résolu

de me la procurer cette nuit même, à quelque prix que ce fût : & de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour appeler du secours, je lui fis voir une honnête raison de silence, que je tenois sous mon justaucorps. Un pistolet ! me dit-il. Quoi ! mon fils, vous voulez m'ôter la vie, pour reconnoître la considération que j'ai eue pour vous ? A Dieu ne plaise, lui répondis-je. Vous avez trop d'esprit & de raison, pour me mettre dans cette nécessité ; mais je veux être libre, & j'y suis si résolu, que si mon projet manque par votre faute, c'est fait de vous absolument. Mais, mon cher fils ! reprit-il d'un air pâle & effrayé, que vous ai-je fait ? Quelle raison avez-vous de vouloir ma mort ? Eh ! non, répliquai-je avec impatience, je n'ai pas dessein de vous tuer : si vous voulez vivre, ouvrez-moi la porte, & je suis le meilleur de vos amis. J'aperçus les clefs, qui étoient sur la table. Je les pris, & je le priai de me suivre, en faisant le moins de bruit qu'il pourroit. Il fut obligé de s'y résoudre. A mesure que nous avançons & qu'il ouvroit une porte, il me répétoit avec un soupir : Ah, mon fils ! ah ! qui l'auroit jamais cru ! Point de bruit, mon père, répétois-je de mon côté à tout moment. Enfin, nous arrivâmes à une espèce de barrière, qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyois déjà libre, & j'étois derrière le père, avec ma chandelle dans une main, & mon pistolet

dans l'autre. Pendant qu'il s'empressoit d'ouvrir, un domestique, qui couchoit dans une petite chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrouils, se lève & met la tête à sa porte. Le bon père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna avec beaucoup d'imprudence, de venir à son secours. C'étoit un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cause, mon père, dis-je assez fièrement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoutai-je en le poussant vers la dernière porte. Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement, & je trouvai, à quatre pas, Lescout qui m'attendoit avec deux amis, suivant sa promesse.

Nous nous éloignâmes. Lescout me demanda s'il n'avoit pas entendu tirer un pistolet. C'est votre faute, lui dis-je; pourquoi me l'apportiez-vous chargé? Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étois sans doute à Saint-Lazare pour long-tems. Nous allâmes passer la nuit chez un traiteur, où je me remis un peu de la mauvaise chère que j'avois faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir. Je souffrois mortellement pour Manon. Il faut la délivrer, dis-je à mes trois amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vue. Je vous demande le

secours de votre adresse : pour moi , j'y employerai jusqu'à ma vie. Lescaut , qui ne manquoit pas d'esprit & de prudence , me représenta qu'il falloit aller bride en main ; que mon évafion de Saint-Lazare & le malheur qui m'étoit arrivé en sortant , causeroient infailliblement du bruit ; que le lieutenant général de police me feroit chercher , & qu'il avoit les bras longs ; enfin , que si je ne voulois pas être exposé à quelque chose de pis que Saint-Lazare , il étoit à propos de me tenir couvert & renfermé pendant quelques jours , pour laisser au premier feu de mes ennemis le tems de s'éteindre. Son conseil étoit sage ; mais il auroit fallu l'être aussi pour le suivre. Tant de lenteur & de ménagement ne s'accordoit pas avec ma passion. Toute ma complaisance se réduisit à lui promettre , que je passerois le jour suivant à dormir. Il m'enferma dans sa chambre , où je demurai jusqu'au soir.

J'employai une partie de ce tems à former des projets & des expédiens pour secourir Manon. J'étois bien persuadé que sa prison étoit encore plus impénétrable , que n'avoit été la mienne. Il n'étoit pas question de force & de violence , il falloit de l'artifice ; mais la déesse même de l'invention n'auroit su par où commencer. J'y vis si peu de jour , que je remis à considérer mieux les choses lorsque j'aurois pris quelques informations sur l'arrangement intérieur de l'hôpital.

Aussitôt que la nuit m'eut rendu la liberté , je priai Lescout de m'accompagner. Nous liâmes conversation avec un des portiers , qui nous parut homme de bon sens. Je feignis d'être un étranger , qui avoit entendu parler avec admiration de l'hôpital général , & de l'ordre qui s'y observe. Je l'interrogeai sur les plus minces détails , & de circonstances en circonstances nous tombâmes sur les administrateurs , dont je le priai de m'apprendre les noms & les qualités. Les réponses , qu'il me fit sur ce dernier article , me firent naître une pensée dont je m'applaudis aussitôt , & que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai , comme une chose essentielle à mon dessein , si ces messieurs avoient des enfans. Il me dit qu'il ne pouvoit pas m'en rendre un compte certain , mais que pour M. de T.... qui étoit un des principaux , il lui connoissoit un fils en âge d'être marié , qui étoit venu plusieurs fois à l'hôpital avec son père. Cette assurance me suffisoit. Je rompis presque aussitôt notre entretien , & je fis part à Lescout , en retournant chez lui , du dessein que j'avois conçu. Je m'imagine , lui dis-je , que M. de T.... le fils qui est riche & de bonne famille , est dans un certain goût du plaisir , comme la plupart des jeunes gens de son âge. Il ne sauroit être ennemi des femmes , ni ridicule au point de refuser ses services pour une affaire d'amour. J'ai formé le dessein de

l'intéresser à la liberté de Manon. S'il est honnête homme, & qu'il ait des sentimens, il nous accordera son secours par générosité. S'il n'est point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une fille aimable, ne fût-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs. Je ne veux pas différer de le voir, ajoutai-je, plus long-tems que jusqu'à demain. Je me sens si consolé par ce projet, que j'en tire un bon augure. Lescaut convint lui-même qu'il y avoit de la vraisemblance dans mes idées, & que nous pouvions espérer quelque chose par cette voie. J'en passai la nuit moins tristement.

Le matin étant venu, je m'habillai le plus proprement qu'il me fut possible dans l'état d'indigence où j'étois, & je me fis conduire dans un fiacre à la maison de M. de T.... Il fut surpris de recevoir la visite d'un inconnu. J'augurai bien de sa physionomie & de ses civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui; & pour échauffer ses sentimens naturels, je lui parlai de ma passion & du mérite de ma maitresse, comme de deux choses qui ne pouvoient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit que quoiqu'il n'eût jamais vu Manon, il avoit entendu parler d'elle, du moins s'il s'agissoit de celle qui avoit été la maitresse du vieux G... M... Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avois eue à cette aventure; & pour le gagner

de plus en plus, en me faisant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui étoit arrivé à Manon & à moi. Vous voyez, Monsieur, continuai - je, que l'intérêt de ma vie & celui de mon cœur sont maintenant entre vos mains. L'un ne m'est pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de réserve avec vous, parce que je suis informé de votre générosité, & que la ressemblance de nos âges me fait espérer qu'il s'en trouvera quelque une dans nos inclinations. Il parut fort sensible à cette marque d'ouverture & de candeur. Sa réponse fut celle d'un homme qui a du monde & des sentimens ; ce que le monde ne donne pas toujours, & qu'il fait perdre souvent. Il me dit qu'il mettoit ma visite au rang de ses bonnes fortunes, qu'il regarderoit mon amitié comme une de ses plus heureuses acquisitions, & qu'il s'efforceroit de la mériter par l'ardeur de ses services. Il ne promit pas de me rendre Manon, parce qu'il n'avoit, me dit-il, qu'un crédit médiocre & mal assuré ; mais il m'offrit de me procurer le plaisir de la voir, & de faire tout ce qui seroit en sa puissance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus satisfait de cette incertitude de son crédit, que je ne l'aurois été d'une pleine assurance de remplir tous mes desirs. Je trouvai dans la modération de ses offres, une marque de franchise dont je fus charmé. En un mot, je me promis tout de ses bons offices

La seule promesse de me faire voir Manon m'auroit fait tout entreprendre pour lui. Je lui marquai quelque chose de ces sentimens , d'une manière qui le persuada aussi que je n'étois pas d'un mauvais naturel. Nous nous embrasâmes avec tendresse , & nous devînmes amis , sans autre raison que la bonté de nos cœurs , & une simple disposition qui porte un homme tendre & généreux à aimer un autre homme qui lui ressemble. Il poussa les marques de son estime bien plus loin ; car ayant combiné mes aventures , & jugeant qu'en sortant de Saint-Lazare je ne devois pas me trouver à mon aise , il m'offrit sa bourse , & il me pressa de l'accepter. Je ne l'acceptai point ; mais je lui dis : C'est trop , mon cher Monsieur. Si avec tant de bonté & d'amitié vous me faites revoir ma chère Manon , je vous suis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout-à-fait cette chère créature , je ne croirai pas être quitte en versant tout mon sang pour vous servir.

Nous ne nous séparâmes , qu'après être convenus du tems & du lieu où nous devions nous retrouver ; il eut la complaisance de ne pas me remettre plus loin que l'après-midi du même jour. Je l'attendis dans un café , où il vint me rejoindre vers les quatre heures , & nous primes ensemble le chemin de l'hôpital. Mes genoux étoient tremblans en traversant les cours. Puissance d'a-

mour ! disois-je , je reverrai donc l'idole de mon cœur , l'objet de tant de pleurs & d'inquiétudes ! Ciel ! conservez-moi assez de vie pour aller jusqu'à elle , & disposez après cela de ma fortune & de mes jours ; je n'ai plus d'autre grace à vous demander.

M. de T... parla à quelques concierges de la maison , qui s'empresèrent de lui offrir tout ce qui dépendoit d'eux pour sa satisfaction. Il se fit montrer le quartier où Manon avoit sa chambre , & l'on nous y conduisit avec une clef d'une grandeur effroyable , qui servit à ouvrir sa porte. Je demandai au valet qui nous menoit , & qui étoit celui qu'on avoit chargé du soin de la servir , de quelle manière elle avoit passé le tems dans cette demeure. Il nous dit que c'étoit une douceur angélique ; qu'il n'avoit jamais reçu d'elle un mot de dureté ; qu'elle avoit versé continuellement des larmes , pendant les six premières semaines après son arrivée , mais que depuis quelque tems , elle paroissoit prendre son malheur avec plus de patience , & qu'elle étoit occupée à coudre du matin jusqu'au soir , à la réserve de quelques heures qu'elle employoit à la lecture. Je lui demandai encore , si elle avoit été entretenue proprement. Il m'assura que le nécessaire du moins ne lui avoit jamais manqué.

Nous approchâmes de sa porte. Mon cœur barrait

battoit violemment. Je dis à M. de T... ; entrez seul & prévenez-la sur ma visite , car j'appréhende qu'elle ne soit trop saisie en me voyant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demeurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs discours. Il lui dit qu'il venoit lui apporter un peu de consolation ; qu'il étoit de mes amis , & qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à notre bonheur. Elle lui demanda avec le plus vif empressement , si elle apprendroit de lui ce que j'étois devenu. Il lui promit de m'amener à ses pieds , aussi tendre , aussi fidelle qu'elle pouvoit le désirer. Quand , reprit-elle ? Aujourd'hui même , lui dit-il , ce bienheureux moment ne tardera point ; il va paroître à l'instant si vous le souhaitez. Elle comprit que j'étois à la porte. J'entrai , lorsqu'elle y accouroit avec précipitation. Nous nous embrasâmes avec cette effusion de tendresse qu'une absence de trois mois fait trouver si charmante à de parfaits amans. Nos soupirs , nos exclamations interrompues , mille noms d'amour répétés languissamment de part & d'autre , formèrent pendant un quart - d'heure , une scène qui attendrissoit M. de T. . . . Je vous porte envie , me dit-il , en nous faisant asseoir ; il n'y a point de sort glorieux , auquel je ne préférasse une maîtresse si belle & si passionnée. Aussi mépriserois-je tous les empires du monde , lui répondis-je ,

pour m'assurer le bonheur d'être aimé d'elle.

Tout le reste d'une conversation si désirée ne pouvoit manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ses aventures , & je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amèrement , en nous entretenant de l'état où elle étoit , & de celui d'où je ne faisois que de sortir. M. de T... nous consola par de nouvelles promesses de s'employer ardemment pour finir nos misères. Il nous conseilla de ne pas rendre cette première entrevue trop longue , pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut beaucoup de peine à nous faire goûter ce conseil. Manon , surtout , ne pouvoit se résoudre à me laisser partir. Elle me fit remettre cent fois sur ma chaise. Elle me retenoit par les habits & par les mains. Hélas ! dans quel lieu me laissez-vous , disoit-elle. Qui peut m'assurer de vous revoir ? M. de T... lui promit de la venir voir souvent avec moi. Pour le lieu , ajouta-t-il agréablement , il ne faut plus l'appeller l'hôpital ; c'est Versailles , depuis qu'une personne qui mérite l'empire de tous les cœurs y est renfermée.

Je fis , en sortant , quelques libéralités au valet qui la servoit , pour l'engager à lui rendre ses soins avec zèle. Ce garçon avoit l'ame moins basse & moins dure que ses pareils. Il avoit été témoin de notre entrevue. Ce tendre spectacle l'a-

t touché. Un louis d'or, dont je lui fis prêt, acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart en descendant dans les cours : Monsieur, me dit-il, si vous me voulez prendre à votre service, me donner une honnête récompense, pour dédommager de la perte de l'emploi que j'occupois ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer demoiselle Manon. J'ouvris l'oreille à cette proposition ; & quoique je fusse dépourvu de tout, lui fis des promesses fort au-dessus de ses desirs, comptois bien qu'il me seroit toujours aisé de récompenser un homme de cette espèce. Sois persuadé, lui dis-je, mon ami, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour toi, & que ta fortune est aussi étendue que la mienne. Je voulus savoir quels moyens il avoit dessein d'employer. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le soir la porte de sa chambre, & de vous la conduire jusqu'à celle de la sœur, où il faudra que vous soyez prêt à la recevoir. Je lui demandai s'il n'étoit point à craindre qu'elle ne fût reconnue, en traversant les corridors & les cours. Il confessa qu'il y avoit quelque danger ; mais il me dit qu'il falloit bien risquer quelque chose. Quoique je fusse ravi de le voir si résolu, j'appelai M. de T... pour lui communiquer ce projet, & la seule raison qui sembloit devoir le rendre douteux. Il y trouva plus de difficulté que moi. Il convint qu'elle pouvoit

absolument s'échapper de cette manière ; mais si elle est reconnue , continua-t-il , & si elle est arrêtée en fuyant , c'est peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs il vous faudroit donc quitter Paris sur le champ ; car vous ne pourriez jamais vous dérober aux recherches. On les redoubleroit , autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échappe aisément quand il est seul , mais il est presque impossible de demeurer inconnu avec une jolie femme. Quelque solide que me parût ce raisonnement , il ne put l'emporter dans mon esprit sur un espoir si proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à M. de T... & je le priai de pardonner un peu d'imprudence & de témérité à l'amour. J'ajoutai que mon dessein étoit en effet de quitter Paris , pour m'arrêter , comme j'avois déjà fait , dans quelque village voisin. Nous convînmes donc avec le valet , de ne pas remettre son entreprise plus loin qu'au jour suivant ; & pour la rendre aussi certaine qu'il étoit en notre pouvoir , nous résolûmes d'apporter des habits d'homme , dans la vue de faciliter notre sortie. Il n'étoit pas aisé de les faire entrer ; mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai seulement M. de T... de mettre le lendemain deux vestes légères l'une sur l'autre , & je me chargeai de tout le reste.

Nous retournâmes le matin à l'hôpital. J'avois

avec moi , pour Manon , du linge , des bas , &c. & par-dessus mon justaucorps un sur-tout , qui ne laissoit rien voir de trop enflé dans mes poches. Nous ne fûmes qu'un moment dans la chambre. M. de T... lui laissa une de ses vestes. Je lui donnai mon justaucorps , le surtout me suffisant pour sortir. Il ne se trouva rien de manque à son ajustement , excepté la culotte , que j'avois malheureusement oubliée. L'oubli de cette pièce nécessaire nous eût sans doute apprêté à rire , si l'embarras où il nous mettoit eût été moins sérieux. J'étois au désespoir qu'une bagatelle de cette nature fût capable de nous arrêter. Cependant je pris mon parti qui fut de sortir moi-même sans culotte. Je laissai la mienne à Manon. Mon surtout étoit long , & je me mis , à l'aide de quelques épingles , en état de passer décentement à la porte. Le reste du jour me parut d'une longueur insupportable. Enfin , la nuit étant venue , nous nous rendîmes un peu au-dessous de la porte de l'hôpital , dans un carrosse. Nous n'y fûmes pas long-tems sans voir Manon paroître avec son conducteur. Notre portière étant ouverte , ils montèrent tous deux à l'instant. Je reçus ma chère maitresse dans mes bras. Elle trembloit comme une feuille. Le cocher me demanda où il falloit toucher ? Touche au bout du monde , lui dis-je , & mène-moi quelque part , où je ne puisse jamais être séparé de Manon.

Ce transport , dont je ne fus pas le maître , faillit de m'attirer un fâcheux embarras. Le cocher fit réflexion à mon langage ; & lorsque je lui dis ensuite le nom de la rue où nous voulions être conduits , il me répondit qu'il craignoit que je ne l'engageasse dans une mauvaise affaire , qu'il voyoit bien que ce beau jeune homme , qui s'appeloit Manon , étoit une fille que j'enlevois de l'hôpital , & qu'il n'étoit pas d'humeur à se perdre pour l'amour de moi. La délicatesse de ce coquin n'étoit qu'une envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'hôpital , pour ne pas filer doux. Tais-toi , lui dis-je , il y a un louis d'or à gagner pour toi ; il m'auroit aidé , après cela , à brûler l'hôpital même. Nous gagnâmes la maison où demuroit Lescout. Comme il étoit tard , M. de T... nous quitta en chemin , avec promesse de nous revoir le lendemain. Le valet demeura seul avec nous.

Je tenois Manon si étroitement serrée entre mes bras , que nous n'occupions qu'une place dans le carrosse. Elle pleuroit de joie , & je sentois ses larmes qui mouilloient mon visage. Mais lorsqu'il fallut descendre pour entrer chez Lescout , j'eus avec le cocher un nouveau démêlé , dont les suites furent funestes. Je me repentis de lui avoir promis un louis , non-seulement parce que le présent étoit excessif , mais par une autre raison

bien plus forte , qui étoit l'impuissance de le payer. Je fis appeler Lescaut. Il descendit de sa chambre , pour venir à la porte. Je lui dis à l'oreille , dans quel embarras je me trouvois. Comme il étoit d'une humeur brusque , & nullement accoutumé à ménager un fiacre , il me répondit que je me moquois. Un louis d'or , ajouta-t-il ? Vingt coups de canne à ce coquin-là. J'eus beau lui représenter doucement qu'il alloit nous perdre. Il m'arracha ma canne , avec l'air d'en vouloir maltraiter le cocher. Celui-ci , à qui il étoit peut-être arrivé de tomber quelquefois sous la main d'un garde-du-corps ou d'un mousquetaire , s'enfuit de peur , avec son carrosse , en criant que je l'avois trompé , mais que j'aurois de ses nouvelles. Je lui répétai inutilement d'arrêter. Sa fuite me causa une extrême inquiétude. Je ne doutai point qu'il n'avertît le commissaire. Vous me perdez , dis-je à Lescaut ; je ne serois pas en sûreté chez vous ; il faut nous éloigner dans le moment. Je prêtai le bras à Manon pour marcher , & nous sortîmes promptement de cette dangereuse rue. Lescaut nous tint compagnie. C'est quelque chose d'admirable , que la manière dont la providence enchaîne les événemens. A peine avons-nous marché cinq ou six minutes , qu'un homme , dont je ne découvris point le visage , reconnut Lescaut. Il le cherchoit sans

doute aux environs de chez lui , avec le malheureux dessein qu'il exécuta. C'est Lescout, dit-il en lui lâchant un coup de pistolet ; il ira souper ce soir avec les anges. Il se déroba aussitôt. Lescout tomba sans le moindre mouvement de vie. Je pressai Manon de fuir , car nos secours étoient inutiles à un cadavre , & je craignois d'être arrêté par le guet, qui ne pouvoit tarder à paroître. J'enfilai avec elle & le valet , la première petite rue qui croisoit. Elle étoit si éperdue que j'avois de la peine à la soutenir. Enfin j'aperçus un fiacre au bout de la rue. Nous y montâmes. Mais lorsque le cocher me demanda où il falloit nous conduire , je fus embarrassé à lui répondre. Je n'avois point d'asyle assuré, ni d'ami de confiance à qui j'osasse avoir recours. J'étois sans argent , n'ayant guère plus d'une demi-pistole dans ma bourse. La frayeur & la fatigue avoient tellement incommodé Manon, qu'elle étoit à demi pâmée près de moi. J'avois d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Lescout, & je n'étois pas encore sans appréhension de la part du guet : quel parti prendre ? Je me souvins heureusement de l'auberge de Chaillot, où j'avois passé quelques jours avec Manon , lorsque nous étions allés dans ce village pour y demeurer. J'espérai non-seulement d'y être en sûreté ; mais d'y pouvoir vivre quelque tems sans être

pressé de payer. Mène-nous à Chaillot , dis-je au cocher. Il refusa d'y aller si tard , à moins d'une pistole ; autre sujet d'embarras. Enfin nous convînmes de six francs ; c'étoit toute la somme qui restoit dans ma bourse.

Je consolais Manon , en avançant ; mais au fond , j'avois le désespoir dans le cœur. Je me serois donné la mort , si je n'eusse pas eu dans mes bras , le seul bien qui m'attachoit à la vie. Cette seule pensée me remettoit. Je la tiens du moins , disois-je ; elle m'aime , elle est à moi : Tiberge a beau dire , ce n'est pas-là un fantôme de bonheur. Je verrois périr tout l'univers sans y prendre intérêt ; pourquoi ? parce que je n'ai plus d'affection de reste. Ce sentiment étoit vrai ; cependant , dans le tems que je faisois si peu de cas des biens du monde , je sentoís que j'aurois eu besoin d'en avoir du moins une petite partie , pour mépriser encore souverainement tout le reste. L'amour est plus fort que l'abondance , plus fort que les trésors & les richesses , mais il a besoin de leur secours ; & rien n'est plus désespérant pour un amant délicat , que de se voir ramené par-là malgré lui , à la grossièreté des âmes les plus basses.

Il étoit onze heures quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous fûmes reçus à l'auberge , comme des personnes de connoissance. On ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme , parce qu'on est

accoutumé, à Paris & aux environs, de voir prendre aux femmes toutes sortes de formes. Je la fis servir aussi proprement, que si j'eusse été dans la meilleure fortune. Elle ignoroit que je fusse mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien apprendre, étant résolu de retourner seul à Paris le lendemain, pour chercher quelque remède à cette fâcheuse espèce de maladie.

Elle me parut pâle & maigrie, en soupant. Je ne m'en étois point aperçu à l'hôpital; parce que la chambre où je l'avois vue, n'étoit pas des plus claires. Je lui demandai si ce n'étoit point encore un effet de la frayeur qu'elle avoit eue, en voyant assassiner son frère. Elle m'assura que quelque touchée qu'elle fût de cet accident, sa pâleur ne venoit que d'avoir essuyé pendant trois mois mon absence. Tu m'aimes donc extrêmement, lui répondis-je! Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle. Tu ne me quitteras donc plus jamais, ajoutai-je? Non, jamais, repliqua-t-elle, & cette assurance fut confirmée par tant de caresses & de sermens, qu'il me parut impossible, en effet, qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été persuadé qu'elle étoit sincère; quelle raison auroit-elle eu de se contrefaire jusqu'à ce point? Mais elle étoit encore plus volage, ou plutôt elle n'étoit plus rien, & elle ne se reconnoissoit pas elle-même, lorsqu'ayant devant les yeux des femmes qui vivoient dans l'abondance,

elle se trouvoit dans la pauvreté & dans le besoin. J'étois à la veille d'en avoir une dernière preuve, qui a surpassé toutes les autres, & qui a produit la plus étrange aventure, qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance & de ma fortune.

Comme je la connoissois de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de son frère, & la nécessité d'avoir du linge & des habits pour elle & pour moi, étoient de si bonnes raisons, que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'auberge avec le dessein, dis-je à Manon & à mon hôte, de prendre un carrosse de louage; mais c'étoit une gasconade. La nécessité m'obligeant d'aller à pied, je marchai fort vite jusqu'au Cours-la-Reine, où j'avois dessein de m'arrêter. Il falloit bien prendre un moment de solitude & de tranquillité pour m'arranger & prévoir ce que j'allois faire à Paris.

Je m'assis sur l'herbe. J'entrai dans une mer de raisonnemens & de réflexions, qui se réduisirent peu à peu à trois principaux articles. J'avois besoin d'un secours présent, pour un nombre infini de nécessités présentes. J'avois à chercher quelque voie, qui pût du moins m'ouvrir des espérances pour l'avenir; & ce qui n'étoit pas de moindre importance, j'avois des informations & des mesures à prendre, pour la sûreté de Manon & pour la mienne. Après m'être épuisé

fé en projets & en combinaisons sur ces trois chefs , je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert dans une chambre de Chaillot ; & pour les besoins futurs , je crus qu'il seroit tems d'y penser lorsque j'aurois satisfait aux présens.

Il étoit donc question de remplir actuellement ma bourse. M. de T.... m'avoit offert généreusement la sienne ; mais j'avois une extrême répugnance à le remettre moi-même sur cette matière. Quel personnage , que d'aller exposer sa misère à un étranger , & de le prier de nous faire part de son bien ! Il n'y a qu'une ame lâche qui en soit capable , par une bassesse qui l'empêche d'en sentir l'indignité , ou un chrétien humble , par un excès de générosité qui le rend supérieur à cette honte. Je n'étois ni un homme lâche , ni un bon chrétien ; j'aurois donné la moitié de mon sang , pour éviter cette humiliation. Tiberge , disois-je , le bon Tiberge me refuserait-il ce qu'il aura le pouvoir de me donner ? Non , il sera touché de ma misère ; mais il m'assassinera par sa morale. Il faudra essuyer ses reproches , ses exhortations , ses menaces ; il me fera acheter ses secours si cher , que je donnerois encore une partie de mon sang , plutôt que de m'exposer à cette scène fâcheuse , qui me laissera du trouble & des remords. Bon , reprenois-je ; il faut donc renon-

cer à tout espoir , puisqu'il ne me reste point d'autre voie , & que je suis si éloigné de m'arrêter à ces deux - là , que je verserois plus volontiers la moitié de mon sang que d'en prendre une , c'est-à-dire tout mon sang plutôt que de les prendre toutes deux. Oui , mon sang tout entier , ajoutai-je après une réflexion d'un moment ; je le donnerois plus volontiers , sans doute , que de me réduire à de basses supplications. Mais il s'agit bien ici de mon sang. Il s'agit de la vie , & de l'entretien de Manon ; il s'agit de son amour , & de sa fidélité. Qu'ai-je à mettre en balance avec elle ? Je n'y ai rien mis jusqu'à présent. Elle me tient lieu de gloire , de bonheur & de fortune. Il y a bien des choses , sans doute , que je donnerois ma vie pour obtenir ou pour éviter ; mais estimer une chose plus que ma vie , n'est pas une raison pour l'estimer autant que Manon. Je ne fus pas long-tems à me déterminer , après ce raisonnement. Je continuai mon chemin , résolu d'aller d'abord chez Tiberge , & de-là chez M. de T.....

En entrant à Paris , je pris un fiacre , quoique je n'eusse pas de quoi le payer : je comptois sur les secours que j'allois solliciter. Je me fis conduire au Luxembourg , d'où j'envoyai avertir Tiberge que j'étois à l'attendre. Il satisfit mon impatience par sa promptitude. Je lui appris l'ex-

trémité de mes besoins, sans nul détour. Il me demanda si les cent pistoles que je lui avois rendues me suffisoient ; & sans m'opposer un seul mot de difficulté, il me les alla chercher dans le moment, avec cet air ouvert & ce plaisir à donner, qui n'est connu que de l'amour & de la véritable amitié. Quoique je n'eusse pas eu le moindre doute du succès de ma demande, je fus surpris de l'avoir obtenue à si bon marché, c'est-à-dire, sans qu'il m'eût querellé sur mon impénitence. Mais je me trompois, en me croyant tout-à-fait quitte de ses reproches ; car lorsqu'il eut achevé de me compter son argent & que je me préparois à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée. Je ne lui avois point parlé de Manon. Il ignoroit qu'elle fût en liberté ; ainsi sa morale ne tomba que sur ma fuite téméraire de Saint-Lazare, & sur la crainte où il étoit, qu'au lieu de profiter des leçons de sagesse que j'y avois reçues, je ne reprisse le train du désordre. Il me dit qu'étant allé pour me visiter à Saint-Lazare, le lendemain de mon évasion, il avoit été frappé au-delà de toute expression, en apprenant la manière dont j'en étois sorti ; qu'il avoit eu là-dessus un entretien avec le supérieur ; que ce bon père n'étoit pas encore remis de son effroi ; qu'il avoit eu néanmoins la générosité de déguiser à monsieur le lieutenant général de police les circonstan-

ces de mon départ , & qu'il avoit empêché que la mort du portier ne fût connue au-dehors : que je n'avois donc , de ce côté-là , nul sujet d'alarme ; mais que s'il me restoit le moindre sentiment de sagesse , je profiterois de cet heureux tour que le ciel donnoit à mes affaires ; que je devois commencer par écrire à mon père , & me remettre bien avec lui ; & que si je voulois suivre une fois son conseil , il étoit d'avis que je quittasse Paris , pour retourner dans le sein de ma famille.

J'écoutai son discours jusqu'à la fin. Il y avoit là bien des choses satisfaisantes. Je fus ravi , premièrement de n'avoir rien à craindre du côté de Saint-Lazare. Les rues de Paris me redevenoient un pays libre. En second lieu , je m'applaudis de ce que Tiberge n'avoit pas la moindre idée de la délivrance de Manon , & de son retour avec moi. Je remarquois même qu'il avoit évité de me parler d'elle , dans l'opinion apparemment qu'elle me tenoit moins au cœur , puisque je paroissais si tranquille sur son sujet. Je résolus , sinon de retourner dans ma famille , du moins d'écrire à mon père , comme il me le conseilloit , & de lui témoigner que j'étois disposé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs & de ses volontés. Mon espérance étoit de l'engager à m'envoyer de l'argent , sous prétexte de faire mes exercices à l'académie ; car j'aurois eu peine à lui persuader

que je fusse dans la disposition de retourner à l'état ecclésiastique. Dans le fond je n'avois nul éloignement pour ce que je voulois lui promettre. J'étois bien - aisé , au contraire , de m'appliquer à quelque chose d'honnête & de raisonnable , autant que ce dessein pourroit s'accorder avec mon amour. Je faisois mon compte de vivre avec ma maitresse , & de faire en même-tems mes exercices. Cela étoit fort compatible. Je fus si satisfait de toutes ces idées , que je promis à Tiberge de faire partir le jour même , une lettre pour mon père. J'entrai effectivement dans un bureau d'écriture , en le quittant ; & j'écrivis , d'une manière si tendre & si soumise , qu'en relisant ma lettre , je me flattai d'obtenir quelque chose du cœur paternel.

Quoique je fusse en état de prendre & de payer un fiacre après avoir quitté Tiberge , je me fis un plaisir de marcher fièrement à pied , en allant chez M. de T..... Je trouvois de la joie dans cet exercice de ma liberté pour laquelle mon ami m'avoit assuré qu'il ne me restoit rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'esprit que ses assurances ne regardoient que Saint - Lazare , & que j'avois outre cela l'affaire de l'hôpital sur les bras ; sans compter la mort de Lescout , dans laquelle j'étois mêlé du moins comme témoin. Ce souvenir m'effraya si vivement , que je me ren-

rai

rai dans la première allée , d'où je fis appeler un carrosse. J'allai droit chez M. de T...., que je fis rire de ma frayeur. Elle me parut risible à moi-même , lorsqu'il m'eut appris que je n'avois rien à craindre du côté de l'hôpital , ni de celui de Lescaut. Il me dit que dans la pensée qu'on pourroit le soupçonner d'avoir eu part à l'enlèvement de Manon , il étoit allé le matin à l'hôpital , & qu'il avoit demandé à la voir , en feignant d'ignorer ce qui étoit arrivé ; qu'on étoit si éloigné de nous accuser , ou lui , ou moi , qu'on s'étoit empressé au contraire de lui apprendre cette aventure , comme une étrange nouvelle , & qu'on admiroit qu'une fille aussi jolie que Manon eût pris le parti de fuir avec un valet ; qu'il s'étoit contenté de répondre froidement qu'il n'en étoit pas surpris , & qu'on fait tout pour la liberté. Il continua de me raconter qu'il étoit allé de-là chez Lescaut , dans l'espérance de m'y trouver avec ma charmante maitresse ; que l'hôte de la maison , qui étoit un carrossier , lui avoit protesté qu'il n'avoit vu , ni elle , ni moi ; mais qu'il n'étoit pas étonnant que nous n'eussions point paru chez lui , si c'étoit pour Lescaut que nous devions y venir , parce que nous aurions sans doute appris qu'il venoit d'être tué , à-peu-près dans le même tems. Sur quoi , il n'avoit pas refusé d'expliquer ce qu'il savoit de la cause & des circonstances de cette mort. Environ deux heures

auparavant, un garde-du-corps des amis de Lescaut, l'étoit venu voir, & lui avoit proposé de jouer. Lescaut avoit gagné si rapidement, que l'autre s'étoit trouvé cent écus de moins en une heure, c'est-à-dire, tout son argent. Ce malheureux, qui se voyoit sans un sou, avoit prié Lescaut de lui prêter la moitié de la somme qu'il avoit perdue; & sur quelques difficultés nées à cette occasion, ils s'étoient querellés avec une animosité extrême. Lescaut avoit refusé de sortir, pour mettre l'épée à la main, & l'autre avoit juré, en le quittant, de lui casser la tête; ce qu'il avoit exécuté le soir même. M. de T.... eut l'honnêteté d'ajouter qu'il avoit été fort inquiet par rapport à nous, & qu'il continuoit de m'offrir ses services. Je ne balançai point à lui apprendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât souper avec nous.

Comme il ne me restoit qu'à prendre du linge & des habits pour Manon, je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il vouloit avoir la complaisance de s'arrêter un moment avec moi, chez quelques marchands. Je ne fais s'il crut que je lui faisois cette proposition, dans la vue d'intéresser sa générosité, ou si ce fut par le simple mouvement d'une belle ame; mais ayant consenti à partir aussitôt, il me mena chez les marchands qui four-

issoient sa maison : il me fit choisir plusieurs

étroffes d'un prix plus considérable que je ne me l'étois proposé ; & lorsque je me disposois à les payer , il défendit absolument aux marchands de recevoir un sou de moi. Cette galanterie se fit de si bonne grace , que je crus pouvoir en profiter sans honte. Nous prîmes ensemble le chemin de Chaillot , où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étois parti.

Le chevalier des Grieux ayant employé plus d'une heure à ce récit , je le priai de prendre un peu de relâche , & de nous tenir compagnie à souper. Notre attention lui fit juger que nous l'avions écouté avec plaisir. Il nous assura que nous trouverions quelque chose encore de plus intéressant , dans la suite de son histoire ; & lorsque nous eûmes fini de souper , il continua dans ces termes.

Fin de la première Partie.



S E C O N D E P A R T I E.

MA présence & les politesses de M. de T... dissipèrent tout ce qui pouvoit rester de chagrin à Manon. Oublions nos terreurs passées, ma chere ame, lui dis-je en arrivant, & recommençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'amour est un bon maître. La fortune ne sauroit nous causer autant de peines, qu'il nous fait goûter de plaisirs. Notre souper fut une vraie scène de joie. J'étois plus fier & plus content avec Manon & mes cent pistoles, que le plus riche partisan de Paris avec ses trésors entassés. Il faut compter ses richesses, par les moyens qu'on a de satisfaire ses desirs. Je n'en avois pas un seul à remplir. L'avenir même me caufoit peu d'embarras. J'étois presque sûr que mon père ne feroit pas difficulté de me donner de quoi vivre honorablement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtième année, j'entrois en droit d'exiger ma part du bien de ma mère. Je ne cachai point à Manon, que le fond de mes richesses n'étoit que de cent pistoles. C'étoit assez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui sembloit ne me pouvoir manquer,

soit par mes droits naturels, ou par les ressources du jeu.

Ainsi, pendant les premières semaines, je ne pensai qu'à jouir de ma situation ; & la force de l'honneur, autant qu'un reste de ménagement pour la police, me faisant remettre de jour en jour à renouer avec les associés de l'hôtel de T..., je me réduisis à jouer dans quelques assemblées moins décriées, où la faveur du sort m'épargna l'humiliation d'avoir recours à l'industrie. J'allois passer à la ville une partie de l'après-midi, & je revenois souper à Chaillot, accompagné fort souvent de M. de T.... dont l'amitié croissoit de jour en jour pour nous. Manon trouva des ressources contre l'ennui. Elle se lia dans le voisinage avec quelques jeunes personnes que le printems y avoit ramenées. La promenade & les petits exercices de leur sexe faisoient alternativement leur occupation. Une partie de jeu, dont elles avoient réglé les bornes, fournissoit aux frais de la voiture. Elles alloient prendre l'air au bois de Boulogne ; & le soir à mon retour, je retrouvais Manon plus belle, plus contente, & plus passionnée que jamais.

Il s'éleva néanmoins quelques nuages, qui semblèrent menacer l'édifice de mon bonheur. Mais ils furent parfaitement dissipés ; & l'humeur folâtre de Manon rendit le dénouement si comique, que je trouve encore de la douceur dans un sou-

venir, qui me représente sa tendresse & les agrémens de son esprit.

Le seul valet, qui composoit notre domestique, me prit un jour à l'écart, pour me dire avec beaucoup d'embarras, qu'il avoit un secret d'importance à me communiquer. Je l'encourageai à parler librement. Après quelques détours, il me fit entendre qu'un seigneur étranger sembloit avoir pris beaucoup d'amour pour mademoiselle Manon. Le trouble de mon sang se fit sentir dans toutes mes veines. En a-t-elle pour lui, interrompis-je plus brusquement que la prudence ne permettoit pour m'éclaircir ? Ma vivacité l'effraya. Il me répondit d'un air inquiet, que sa pénétration n'avoit pas été si loin ; mais qu'ayant observé depuis plusieurs jours, que cet étranger venoit assidument au bois de Boulogne, qu'il y descendoit de son carrosse, & que s'engageant seul dans les contre-allées, il paroïssoit chercher l'occasion de voir ou de rencontrer mademoiselle, il lui étoit venu à l'esprit de faire quelque liaison avec ses gens, pour apprendre le nom de leur maître ; qu'ils le traitoient de prince italien, & qu'ils le soupçonnoient eux-mêmes de quelque aventure galante ; qu'il n'avoit pu se procurer d'autres lumières, ajouta-t-il en tremblant, parce que le prince, étant alors sorti du bois, s'étoit approché familièrement de lui, & lui avoit de-

mandé son nom ; après quoi , comme s'il eût deviné qu'il étoit à notre service , il l'avoit félicité d'appartenir à la plus charmante personne du monde.

J'attendois impatiemment la suite de ce récit. Il le finit par des excuses timides , que je n'attribuai qu'à mes imprudentes agitations. Je le pressai en vain de continuer sans déguisement. Il me protesta qu'il ne savoit rien de plus , & que ce qu'il venoit de me raconter étant arrivé le jour précédent , il n'avoit pas revu les gens du prince. Je le rassurai , non-seulement par des éloges , mais par une honnête récompense ; & sans lui marquer la moindre défiance de Manon , je lui recommandai d'un ton plus tranquille , de veiller sur toutes les démarches de l'étranger.

Au fond , sa frayeur me laissa de cruels doutes. Elle pouvoit lui avoir fait supprimer une partie de la vérité. Cependant , après quelques réflexions , je revins de mes allarmes , jusqu'à regretter d'avoir donné cette marque de foiblesse. Je ne pouvois faire un crime à Manon d'être aimée. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ignoroit sa conquête : & quelle vie allois-je mener , si j'étois capable d'ouvrir si facilement l'entrée de mon cœur à la jalousie ? Je retournai à Paris le jour suivant , sans avoir formé d'autre dessein que de hâter le progrès de ma fortune en jouant plus gros jeu , pour me mettre

en état de quitter Chaillot , au premier sujet d'inquiétude. Le soir , je n'appris rien de nuisible à mon repos. L'étranger avoit reparu au bois de Boulogne , & prenant droit de ce qui s'y étoit passé la veille , pour se rapprocher de mon confident , il lui avoit parlé de son amour , mais dans des termes qui ne supposoient aucune intelligence avec Manon. Il l'avoit interrogé sur mille détails. Enfin , il avoit tenté de le mettre dans ses intérêts par des promesses considérables ; & tirant une lettre , qu'il tenoit prête , il lui avoit offert inutilement quelques louis d'or , pour la rendre à sa maîtresse.

Deux jours se passèrent , sans aucun autre incident. Le troisième fut plus orageux. J'appris , en arrivant de la ville assez tard , que Manon , pendant sa promenade , s'étoit écartée un moment de ses compagnes , & que l'étranger , qui la suivoit à peu de distance , s'étant approché d'elle au signe qu'elle lui en avoit fait , elle lui avoit remis une lettre , qu'il avoit reçue avec des transports de joie. Il n'avoit eu le tems de les exprimer , qu'en'baissant amoureuxment les caractères , parce qu'elle s'étoit aussitôt dérobée. Mais elle avoit paru d'une gaieté extraordinaire , pendant le reste du jour , & depuis qu'elle étoit rentrée au logis , cette humeur ne l'avoit pas abandonnée. Je frémis , sans doute , à chaque mot. Es-tu bien sûr , dis-je tristement à mon valet ,

que tes yeux ne t'aient pas trompé? Il prit le ciel à témoin de sa bonne foi. Je ne fais à quoi les tourmens de mon cœur m'auroient porté, si Manon, qui m'avoit entendu rentrer, ne fût venue au-devant de moi avec un air d'impatience, & des plaintes de ma lenteur. Elle n'attendit point ma réponse pour m'accabler de caresses; & lorsqu'elle se vit seule avec moi, elle me fit des reproches fort vifs, de l'habitude que je prenois de revenir si tard. Mon silence lui laissant la liberté de continuer, elle me dit que depuis trois semaines je n'avois pas passé une journée entière avec elle; qu'elle ne pouvoit soutenir de si longues absences; qu'elle me demandoit du moins un jour par intervalles; & que dès le lendemain, elle vouloit me voir près d'elle, du matin au soir. J'y serai, n'en doutez pas, lui répondis-je d'un ton assez brusque. Elle marqua peu d'attention pour mon chagrin, & dans le mouvement de sa joie, qui me parut en effet d'une vivacité singulière, elle me fit mille peintures plaisantes de la manière dont elle avoit passé le jour. Etrange fille! me disois-je à moi même: que dois-je attendre de ce prélude? L'aventure de notre première séparation me revint à l'esprit. Cependant je croyois voir dans le fond de sa joie & de ses caresses, un air de vérité, qui s'accordoit avec les apparences.

Il ne me fut pas difficile de rejeter la tristesse,

dont je ne pus me défendre pendant notre souper, sur une perte que je me plaignis d'avoir faite au jeu. J'avois regardé comme un extrême avantage, que l'idée de ne pas quitter Chaillot le jour suivant, fût venue d'elle-même. C'étoit gagner du tems pour mes délibérations. Ma présence éloignoit toutes sortes de craintes pour le lendemain, & si je ne remarquois rien, qui m'obligeât de faire éclater mes découvertes, j'étois déjà résolu de transporter, le jour d'après, mon établissement à la ville, dans un quartier où je n'eusse rien à démêler avec les princes. Cet arrangement me fit passer une nuit plus tranquille : mais il ne m'ôtoit pas la douleur d'avoir à trembler pour une nouvelle infidélité.

A mon réveil, Manon me déclara que pour passer le jour dans notre appartement, elle ne prétendoit pas que j'en eusse l'air plus négligé, & qu'elle vouloit que mes cheveux fussent accommodés de ses propres mains. Je les avois fort beaux. C'étoit un amusement qu'elle s'étoit donné plusieurs fois. Mais elle y apporta plus de soins, que je ne lui en avois jamais vu prendre. Je fus obligé, pour la satisfaire, de m'asseoir devant sa toilette, & d'essuyer toutes les petites recherches qu'elle imagina pour ma parure. Dans le cours de son travail, elle me faisoit tourner souvent le visage vers elle, & s'appuyant des deux mains sur

mes épaules, elle me regardoit avec une curiosité avide. Ensuite, exprimant sa satisfaction par un ou deux baisers, elle me faisoit reprendre ma situation pour continuer son ouvrage. Ce badinage nous occupa jusqu'à l'heure du dîner. Le goût qu'elle y avoit pris m'avoit paru si naturel, & sa gaieté sentoît si peu l'artifice, que ne pouvant concilier des apparences si constantes avec le projet d'une noire trahison, je fus tenté plusieurs fois de lui ouvrir mon cœur, & de me décharger d'un fardeau qui commençoit à me peser. Mais je me flattois, chaque instant, que l'ouverture viendroît d'elle, & je m'en faisois d'avance un délicieux triomphe.

Nous rentrâmes dans son cabinet. Elle se mit à rajuster mes cheveux, & ma complaisance me faisoit céder à toutes ses volontés, lorsqu'on vint l'avertir que le prince de.... demandoit à la voir. Ce nom m'échauffa jusqu'au transport. Quoi donc, m'écriai-je en la repoussant ! Qui ? Quel prince ? Elle ne répondit point à mes questions. Faites-le monter, dit-elle froidement au valet, & se tournant vers moi : Cher amant ! toi, que j'adore, reprit-elle d'un ton enchanteur, je te demande un moment de complaisance. Un moment. Un seul moment. Je t'en aimerai mille fois plus. Je t'en saurai gré toute ma vie.

L'indignation & la surprise me lièrent la langue.

Elle répétoit ses instances , & je cherchois des expressions pour les rejeter avec mépris. Mais, entendant ouvrir la porte de l'antichambre , elle empoigna d'une main mes cheveux , qui étoient flottans sur mes épaules , elle prit de l'autre son miroir de toilette ; elle employa toute sa force pour me traîner dans cet état jusqu'à la porte du cabinet ; & l'ouvrant du genou , elle offrit à l'étranger , que le bruit sembloit avoir arrêté au milieu de la chambre , un spectacle qui ne dut pas lui causer peu d'étonnement. Je vis un homme fort bien mis , mais d'assez mauvaise mine. Dans l'embarras où le jetoit cette scène , il ne laissa pas de faire une profonde révérence. Manon ne lui donna pas le tems d'ouvrir la bouche. Elle lui présenta son miroir : Voyez , Monsieur , lui dit-elle , regardez-vous bien , & rendez-moi justice. Vous me demandez de l'amour. Voici l'homme que j'aime , & que j'ai juré d'aimer toute ma vie. Faites la comparaison vous-même. Si vous croyez lui pouvoir disputer mon cœur , apprenez-moi donc sur quel fondement ; car , je vous déclare qu'aux yeux de votre servante très-humble , tous les princes d'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens.

Pendant cette folle harangue , qu'elle avoit apparemment méditée , je faisois des efforts inutiles pour me dégager ; & prenant pitié d'un homme de

considération, je me sentoîs porté à réparer ce petit outrage par mes politesses. Mais s'étant remis assez facilement, sa réponse, que je trouvai un peu grossière, me fit perdre cette disposition. Mademoiselle, Mademoiselle, lui dit-il avec un sourire forcé, j'ouvre en effet les yeux, & je vous trouve bien moins novice que je ne me l'étois figuré. Il se retira aussitôt, sans jeter les yeux sur elle, en ajoutant d'une voix plus basse, que les filles de France ne valoient pas mieux que celles d'Italie. Rien ne m'invitoit, dans cette occasion, à lui faire prendre une meilleure idée du beau sexe.

Manon quitta mes cheveux, se jeta dans un fauteuil, & fit retentir la chambre de longs éclats de rire. Je ne dissimulerai pas que je fus touché, jusqu'au fond du cœur, d'un sacrifice que je ne pouvois attribuer qu'à l'amour. Cependant la plaisanterie me parut excessive. Je lui en fis des reproches. Elle me raconta que mon rival, après l'avoir obsédée pendant plusieurs jours au bois de Boulogne, & lui avoir fait deviner ses sentimens par des grimaces, avoit pris le parti de lui en faire une déclaration ouverte, accompagnée de son nom & de tous ses titres, dans une lettre qu'il lui avoit fait remettre par le cocher qui la conduisoit avec ses compagnes; qu'il lui promettoit, au delà des monts, une brillante fortune & des adorations éternelles; qu'elle étoit revenue à Chaillot, dans

la résolution de me communiquer cette aventure ; mais, qu'ayant conçu que nous en pouvions tirer de l'amusement , elle n'avoit pu résister à son imagination ; qu'elle avoit offert au prince italien , par une réponse flatteuse , la liberté de la voir chez elle , & qu'elle s'étoit fait un second plaisir de me faire entrer dans son plan , sans m'en avoir fait naître le moindre soupçon. Je ne lui dis pas un mot des lumières qui m'étoient venues par une autre voie , & l'ivresse de l'amour triomphant , me fit tout approuver.

J'ai remarqué dans toute ma vie , que le ciel a toujours choisi , pour me frapper de ses plus rudes châtimens , le tems où ma fortune me sembloit le mieux établie. Je me croyois si heureux avec l'amitié de M. de T.... & la tendresse de Manon , qu'on n'auroit pu me faire comprendre que j'eusse à craindre quelque nouveau malheur. Cependant il s'en préparoit un si funeste , qu'il m'a réduit à l'état où vous m'avez vu à Passy , & par degrés à des extrémités si déplorables , que vous aurez peine à croire mon récit fidelle.

Un jour , que nous avions M. de T.... à souper , nous entendîmes le bruit d'un carrosse , qui s'arrêtoit à la porte de l'hôtellerie. La curiosité nous fit désirer de savoir qui pouvoit arriver à cette heure. On nous dit que c'étoit le jeune G.... M.... c'est-à-dire , le fils de notre plus cruel ennemi , de

ce vieux débauché, qui m'avoit mis à Saint-Lazare, & Manon à l'hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au visage. C'est le ciel qui me l'amène, dis-je à M. de T..., pour le punir de la lâcheté de son père. Il ne m'échappera pas, que nous n'ayons mesuré nos épées. M. de T.... qui le connoissoit, & qui étoit même de ses meilleurs amis, s'efforça de me faire prendre d'autres sentimens pour lui. Il m'assura que c'étoit un jeune homme très-aimable, & si peu capable d'avoir eu part à l'action de son père, que je ne le verrois pas moi-même un moment, sans lui accorder mon estime & sans désirer la sienne. Après avoir ajouté mille choses à son avantage, il me pria de consentir qu'il allât lui proposer de venir prendre place avec nous, & de s'accommoder du reste de notre souper. Il prévint l'objection du péril où c'étoit exposer Manon, que de découvrir sa demeure au fils de notre ennemi, en protestant, sur son honneur & sur sa foi, que lorsqu'il nous connoîtroit, nous n'aurions point de plus zélé défenseur. Je ne fis difficulté de rien, après de telles assurances. M. de T.... ne nous l'amena point, sans avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air qui nous prévint effectivement en sa faveur. Il m'embrassa. Nous nous assîmes. Il admira Manon, moi, tout ce qui nous appartenoit, & il mangea d'un appétit qui fit honneur à notre souper. Lorsqu'on

eut deffervi , la conversation devint plus sérieuse. Il baissa les yeux , pour nous parler de l'excès où son père s'étoit porté contre nous. Il nous fit les excuses les plus soumises. Je les abrège, nous dit-il, pour ne pas renouveler un souvenir qui me cause trop de honte. Si elles étoient sincères dès le commencement , elles le devinrent bien plus dans la suite ; car il n'eut pas passé une demi-heure dans cet entretien , que je m'apperçus de l'impression que les charmes de Manon faisoient sur lui. Ses regards & ses manières s'attendrirent par degrés. Il ne laissa rien échapper néanmoins dans ses discours ; mais , sans être aidé de la jalousie , j'avois trop d'expérience en amour pour ne pas discerner ce qui venoit de cette source. Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit , & il ne nous quitta qu'après s'être félicité de notre connoissance , & nous avoir demandé la permission de venir nous renouveler quelquefois l'offre de ses services. Il partit le matin avec M. de T.... qui se mit avec lui dans son carrosse.

Je ne me sentoís , comme j'ai dit , aucun penchant à la jalousie. J'avois plus de crédulité que jamais pour les sermens de Manon. Cette charmante créature étoit si absolument maitresse de mon ame , que je n'avois pas un seul petit sentiment qui ne fût de l'estime & de l'amour. Loins de lui faire un crime d'avoir plû au jeune G... M.,
j'étois

ais ravi de l'effet de ses charmes, & je m'apudissois d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvoit aimable. Je ne jugeai pas même propos de lui communiquer mes soupçons. Nous nous occupés pendant quelques jours, du soin faire ajuster ses habits, & à délibérer si nous devions aller à la comédie sans appréhender d'être reconnus. M. de T... revint nous voir avant la fin de la semaine; nous le consultâmes dessus. Il vit bien qu'il falloit dire oui, pour ce plaisir à Manon. Nous résolûmes d'y aller même soir avec lui.

Cependant cette résolution ne put s'exécuter, & m'ayant tiré aussi-tôt en particulier, je suis, me dit-il, dans le dernier embarras depuis que je ne vous ai vu, & la visite que je vous fais aujourd'hui en est une suite. G.... M... aime votre maitresse. Il m'en a fait la confidence. Je suis son intime ami, & disposé en tout à le servir; mais je ne suis pas moins le vôtre. J'ai considéré que ses intentions sont injustes, & je les lui ai condamnées. J'aurois gardé son secret, s'il n'avoit eu dessein d'employer, pour plaire, que les voies communes; mais il est bien informé de l'humeur de Manon. Il a su, je ne fais d'où, qu'elle aime l'abondance & les plaisirs; & comme il jouit déjà d'un bien considérable, il m'a déclaré qu'il veut la tenter d'abord par un très-gros présent,

& par l'offre de dix mille livres de pension. Toutes choses égales, j'aurois peut-être eu beaucoup plus de violence à me faire pour le trahir : mais la justice s'est jointe en votre faveur à l'amitié ; d'autant plus qu'ayant été la cause imprudente de sa passion, en l'introduisant ici, je suis obligé de prévenir les effets du mal que j'ai causé.

Je remerciai M. de T.... d'un service de cette importance, & je lui avouai avec un parfait retour de confiance, que le caractère de Manon étoit tel que G... M... se le figuroit, c'est-à-dire, qu'elle ne pouvoit supporter l'image de la pauvreté. Cependant, lui dis-je, lorsqu'il n'est question que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je suis en état de ne la laisser manquer de rien, & je compte que ma fortune va croître de jour en jour. Je ne crains qu'une chose, ajoutai-je, c'est que G... M... ne se serve de la connoissance qu'il a de notre demeure, pour nous rendre quelque mauvais office. M. de T... m'assura que je devois être sans appréhension de ce côté-là ; que G... M... étoit capable d'une folie amoureuse, mais qu'il ne l'étoit point d'une bassesse ; que s'il avoit la lâcheté d'en commettre une, il seroit le premier, lui qui parloit, à l'en punir, & à réparer par-là le malheur qu'il avoit eu d'y donner occasion. Je vous suis obligé de ce sentiment, repris-je ; mais

le mal seroit fait, & le remede fort incertain. Ainsi le parti le plus sage est de le prévenir, en quittant Chaillot pour prendre une autre demeure. Oui, reprit M. de T..., mais vous aurez peine à le faire aussi promptement qu'il faudroit; car G.... M... doit être ici à midi : il me le dit hier, & c'est ce qui m'a porté à venir si matin, pour vous informer de ses vues. Il peut arriver à tout moment.

Un avis si pressant me fit regarder cette affaire d'un œil plus sérieux. Comme il me sembloit impossible d'éviter la visite de G.... M..., & qu'il me le seroit aussi, sans doute, d'empêcher qu'il ne s'ouvrit à Manon, je pris le parti de la prévenir moi-même sur le dessein de ce nouveau rival. Je m'imaginai que me sachant instruit des propositions qu'il lui feroit, & les recevant à mes yeux, elle auroit assez de force pour les rejeter. Je découvris ma pensée à M. de T..., qui me répondit que cela étoit extrêmement délicat. Je l'avoue, lui dis-je; mais toutes les raisons qu'on peut avoir d'être sûr d'une maitresse, je les ai de compter sur l'affection de la mienne. Il n'y auroit que la grandeur des offres qui pût l'éblouir, & je vous ai dit qu'elle ne connoît point l'intérêt. Elle aime ses aises, mais elle m'aime aussi; & dans la situation où sont mes affaires, je ne saurois croire qu'elle me préfère le fils d'un homme qui

l'a mise à l'hôpital. En un mot, je persisterai dans mon dessein ; & m'étant retiré à l'écart avec Manon, je lui déclarai naturellement tout ce que je venois d'apprendre.

Elle me remercia de la bonne opinion que j'avois d'elle, & elle me promit de recevoir les offres de G.... M.... d'une manière qui lui ôteroit l'envie de les renouveler. Non, lui dis-je, il ne faut pas l'irriter par une brusquerie. Il peut nous nuire. Mais tu fais assez, toi, friponne, ajoutai-je en riant, comment te défaire d'un amant désagréable, ou incommode. Elle reprit, après avoir un peu rêvé : il me vient un dessein admirable, oui, s'écria-t-elle, je suis toute glorieuse de l'invention. G... M... est le fils de notre plus cruel ennemi; il faut nous venger du pere non pas sur le fils, mais sur sa bourse. Je veux l'écouter, accepter ses presens, & me moquer de lui. Le projet est joli, lui dis-je; mais tu ne songes pas, ma pauvre enfant, que c'est le chemin qui nous a conduits droit à l'hôpital. J'eus beau lui représenter le péril de cette entreprise; elle me dit qu'il ne s'agissoit que de bien prendre nos mesures, & elle répondit à toutes mes objections. Donnez-moi un amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une maitresse adorée, & je conviendrai que j'eus tort de céder si facilement. La résolution fut prise de faire une dupe de G...

M....; & par un tour bizarre de mon sort, il arriva que je devins la sienne.

Nous vîmes paroître son carrosse vers les onze heures. Il nous fit des complimens fort recherchés, sur la liberté qu'il prenoit de venir dîner avec nous. Il ne fut pas surpris de trouver M. de T..., qui lui avoit promis la veille de s'y rendre aussi, & qui avoit feint quelques affaires pour se dispenser de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un seul de nous qui ne portât la trahison dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance & d'amitié. G... M... trouva aisément l'occasion de déclarer ses sentimens à Manon. Je ne dus pas lui paroître gênant; car je m'absentai exprès pendant quelques minutes. Je m'aperçus, à mon retour, qu'on ne l'avoit pas désespéré par un excès de rigueur. Il étoit de la meilleure humeur du monde. J'affectai de le paroître aussi; il rioit intérieurement de ma simplicité, & moi de la sienne. Pendant tout l'après-midi, nous jouâmes l'un pour l'autre une scène fort agréable. Je lui ménageai encore, avant son départ, un moment d'entretien particulier avec Manon; de sorte qu'il eut lieu de s'applaudir de ma complaisance, autant que de la bonne chère.

Aussi-tôt qu'il fut monté en carrosse avec M. de T..., Manon accourut à moi les braves ouverts,

& m'embrassa en éclatant de rire. Elle me répéta ses discours & ses propositions, sans y changer un mot. Ils se réduisoient à ceci : il l'adoroit. Il vouloit partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouissoit déjà, sans compter ce qu'il attendoit après la mort de son père. Elle alloit être maitresse de son cœur & de sa fortune, & pour gage de ses bienfaits, il étoit prêt à lui donner un carrosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais, & un cuisinier. Voilà un fils, dis-je à Manon, bien autrement généreux que son père. Parlons de bonne foi, ajouterai-je; cette offre ne vous tente-t-elle point? Moi? répondit-elle, en ajustant à sa pensée trois vers de Racine :

Moi ! vous me soupçonnez de cette perfidie ?

Moi ! je pourrois souffrir un visage odieux ,

Qui rappelle toujours l'hôpital à mes yeux ?

Non, repris-je en continuant la parodie;

J'aurois peine à penser que l'hôpital , Madame ,

Fût un trait dont l'amour l'eût gravé dans votre ame.

Mais c'en est un bien séduisant qu'un hôtel meublé, avec un carrosse & trois laquais; & l'amour en a peu d'aussi forts. Elle me protesta que son cœur étoit à moi pour toujours, & qu'il

ne recevroit jamais d'autres traits que les miens. Les promesses qu'il m'a faites, me dit-elle, sont un aiguillon de vengeance, plutôt qu'un trait d'amour. Je lui demandai si elle étoit dans le dessein d'accepter l'hôtel & le carrosse. Elle me répondit qu'elle n'en vouloit qu'à son argent. La difficulté étoit d'obtenir l'un sans l'autre. Nous résolûmes d'attendre l'entière explication du projet de G.... M.... dans une lettre qu'il avoit promis de lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain, par un laquais sans livrée, qui se procura fort adroitement l'occasion de lui parler sans témoins. Elle lui dit d'attendre sa réponse, & elle vint m'apporter aussitôt sa lettre. Nous l'ouvrîmes ensemble. Outre les lieux communs de tendresse, elle contenoit le détail des promesses de mon rival. Il ne bornoit point sa dépense. Il s'engageoit à lui compter dix mille francs, en prenant possession de l'hôtel, & à réparer tellement les diminutions de cette somme, qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'étoit pas reculé trop loin. Il ne lui en demandoit que deux pour les préparatifs, & il lui marquoit le nom de la rue & de l'hôtel, où il lui promettoit de l'attendre l'après-midi du second jour, si elle pouvoit se dérober de mes mains. C'étoit l'unique point, sur lequel il la conjuroit de le tirer d'inquiétude : il paroissoit sûr de tout le reste ; mais il

ajoutoit que si elle prévoyoit de la difficulté à m'échapper, il trouveroit le moyen de rendre la fuite aisée.

G.... M.... étoit plus fin que son père. Il vouloit tenir sa proie, avant que de compter ses espèces. Nous délibérâmes sur la conduite que Manon avoit à tenir. Je fis encore des efforts pour lui ôter cette entreprise de la tête, & je lui en représentai tous les dangers. Rien ne fut capable d'ébranler sa résolution.

Elle fit une courte réponse à G.... M..., pour l'assurer qu'elle ne trouveroit pas de difficulté à se rendre à Paris le jour marqué, & qu'il pouvoit l'attendre avec certitude. Nous réglâmes ensuite que je partirois sur le champ, pour aller louer un nouveau logement dans quelque village, de l'autre côté de Paris, & que je transporterois avec moi notre petit équipage; que le lendemain après midi, qui étoit le tems de son assignation, elle se rendroit de bonne heure à Paris; qu'après avoir reçu les présens de G.... M..., elle le prioit instamment de la conduire à la comédie, prendroit avec elle tout ce qu'elle pourroit porter de la somme, & qu'elle chargeroit du reste mon valet, qu'elle vouloit mener avec elle. C'étoit toujours le même qui l'avoit délivrée de l'hôpital, & qui nous étoit infiniment attaché. Je devois me trouver, avec un fiacre, à l'entrée de la rue Saint-André-

des-Arcs , & l'y laisser vers les sept heures , pour m'avancer dans l'obscurité à la porte de la comédie. Manon me promettoit d'inventer des prétextes pour sortir un instant de sa loge , & de l'employer à descendre pour me rejoindre. L'exécution du reste étoit facile. Nous aurions regagné mon fiacre en un moment , & nous serions sortis de Paris par le fauxbourg Saint-Antoine , qui étoit le chemin de notre nouvelle demeure.

Ce dessein , tout extravagant qu'il étoit , nous parut assez bien arrangé. Mais il y avoit , dans le fond , une folle imprudence à s'imaginer que quand il eût réussi le plus heureusement du monde , nous eussions jamais pu nous mettre à couvert des suites. Cependant nous nous exposâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel , c'est ainsi que se nommoit notre valet. Je la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embrassant : Manon , ne me trompez-vous point ? me ferez-vous fidelle ? Elle se plaignit tendrement de ma défiance , & elle me renouvela tous ses sermens.

Son compte étoit d'arriver à Paris sur les trois heures. Je partis après elle. J'allai me morfondre , le reste de l'après-midi , dans le café de Feré au Pont-Saint-Michel. J'y demeurai jusqu'à la nuit. J'en sortis alors pour prendre un fiacre , que je postai suivant notre projet , à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arcs ; ensuite je gagnai à pied la

porte de la comédie. Je fus surpris de n'y pas trouver Marcel , qui devoit y être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure , confondu dans une foule de laquais , & l'œil ouvert sur tous les passans. Enfin , sept heures étant sonnées , sans que j'eusse rien apperçu qui eût rapport à nos desseins , je pris un billet de parterre , pour aller voir si je découvrois Manon & G.... M.... dans les loges. Ils n'y étoient , ni l'un , ni l'autre. Je retournai à la porte , où je passai encore un quart-d'heure , transporté d'impatience & d'inquiétude. N'ayant rien vu paroître , je rejoignis mon fiacre , sans pouvoir m'arrêter à la moindre résolution. Le cocher m'ayant apperçu , vint quelques pas au-devant de moi , pour me dire d'un air mystérieux , qu'une jolie demoiselle m'attendoit depuis une heure dans le carrosse ; qu'elle m'avoit demandé , à des signes qu'il avoit bien reconnus , & qu'ayant appris que je devois revenir , elle avoit dit qu'elle ne s'impatieroit point à m'attendre. Je me figurai aussitôt que c'étoit Manon. J'approchai. Mais je vis un joli petit visage qui n'étoit pas le sien. C'étoit une étrangère , qui me demanda d'abord si elle n'avoit pas l'honneur de parler à M. le chevalier des Grieux. Je lui dis que c'étoit mon nom. J'ai une lettre à vous rendre , reprit-elle , qui vous instruira du sujet qui m'amène , & par quel rapport j'ai l'avantage de connoître votre nom. Je

la priaï de me donner le tems de la lire dans un cabaret voisin. Elle voulut me suivre , & elle me conseilla de demander une chambre à part. De qui vient cette lettre , lui dis-je en montant ? elle me remit à la lecture.

Je reconnus la main de Manon. Voici à-peu-près ce qu'elle me marquoit : G... M.... l'avoit reçue avec une politesse & une magnificence au-delà de toutes ses idées. Il l'avoit comblée de présens. Il lui faisoit envisager un sort de reine. Elle m'assuroit néanmoins qu'elle ne m'oublioit pas dans cette nouvelle splendeur ; mais que n'ayant pu faire consentir G... M.... à la mener ce soir à la comédie , elle remettoit à un autre jour le plaisir de me voir ; & que pour me consoler un peu , de la peine qu'elle prévoyoit que cette nouvelle pouvoit me causer , elle avoit trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies filles de Paris , qui seroit la porteuse de son billet. *Signé*, votre fidelle amante, MANON LESCAUT.

Il y avoit quelque chose de si cruel & de si insultant pour moi dans cette lettre , que demeurant suspendu quelque tems entre la colère & la douleur , j'entrepris de faire un effort , pour oublier éternellement mon ingrate & parjure maitresse. Je jetai les yeux sur la fille qui étoit devant moi. Elle étoit extrêmement jolie ; & j'aurois souhaité qu'elle l'eût été assez pour me rendre parjure & infidelle à

mon tour. Mais je n'y trouvai point ces yeux fins & languissans , ce port divin , ce teint de la composition de l'amour , enfin ce fond inépuisable de charmes , que la nature avoit prodigués à la perfide Manon. Non , non , lui dis-je en cessant de la regarder , l'ingrate , qui vous envoie , savoit fort bien qu'elle vous faisoit faire une démarche inutile. Retournez à elle , & dites-lui de ma part qu'elle jouisse de son crime , & qu'elle en jouisse , s'il le peut , sans remords. Je l'abandonne sans retour , & je renonce en même-tems à toutes les femmes , qui ne sauroient être aussi aimables qu'elle , & qui sont , sans doute , aussi lâches & d'aussi mauvaise foi. Je fus alors sur le point de descendre , & de me retirer sans prétendre davantage à Manon ; & la jalousie mortelle qui me déchiroit le cœur , se déguisant en une morne & sombre tranquillité , je me crus d'autant plus proche de ma guérison , que je ne sentoisi nul de ces mouvemens violens dont j'avois été agité dans les mêmes occasions. Hélas ! j'étois la dupe de l'amour , autant que je croyois l'être de G.... M.... & de Manon.

Cette fille , qui m'avoit apporté la lettre , me voyant prêt à descendre l'escalier , me demanda ce que je voulois donc qu'elle rapportât à M. de G.... M.... & à la dame qui étoit avec lui. Je rentrai dans la chambre , à cette question ; & par un changement incroyable à ceux qui n'ont jamais

enti de passions violentes , je passai tout d'un coup , de la tranquillité où je croyois être , dans un transport terrible de fureur. Va , lui dis-je , apporte au traître G... M.... & à sa perfide maîtresse le désespoir où ta maudite lettre m'a jeté ; mais apprends-leur qu'ils n'en riront pas long-tems , & que je les poignarderai tous deux de ma propre main. Je me jetai sur une chaise. Mon chapeau tomba d'un côté , & ma canne de l'autre. Deux ruisseaux de larmes amères commencèrent à couler de mes yeux. L'accès de rage que je venois de sentir , se changea dans une profonde douleur. Je ne fis plus que pleurer , en poussant des gémissemens & des soupirs. Approche , mon enfant , approche , m'écriai-je en parlant à la jeune fille ; approche , puisque c'est toi qu'on envoie pour me consoler. Dis-moi si tu fais des consolations contre la rage & le désespoir , contre l'envie de se donner la mort à soi-même , après avoir tué deux perfides qui ne méritent pas de vivre. Oui , approche , continuai-je en voyant qu'elle faisoit vers moi quelques pas timides & incertains. Viens essuyer mes larmes : viens rendre la paix à mon cœur , viens me dire que tu m'aimes , afin que je m'accoutume à être aimé d'une autre que de mon infidelle. Tu es jolie , je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. Cette pauvre enfant , qui n'avoit pas seize ou dix-sept ans , & qui paroissoit avoir plus de pudeur

que ses pareilles, étoit extraordinairement surprise d'une si étrange scène. Elle s'approcha néanmoins, pour me faire quelques caresses; mais je l'écartai aussitôt, en la repoussant de mes mains. Que veux-tu de moi, lui dis-je? Ha! tu es une femme, tu es d'un sexe que je déteste, & que je ne puis plus souffrir. La douceur de ton visage me menace encore de quelque trahison. Vas-t-en, & laisse-moi seul ici. Elle me fit une révérence, sans ofer rien dire, & elle se tourna pour sortir. Je lui criai de s'arrêter; mais apprends-moi du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel dessein tu as été envoyée ici? Comment as-tu découvert mon nom, & le lieu où tu pouvois me trouver?

Elle me dit qu'elle connoissoit de longue main M. de G... M....; qu'il l'avoit envoyée chercher à cinq heures, & qu'ayant suivi le laquais qui l'avoit avertie, elle étoit allée dans une grande maison, où elle l'avoit trouvé qui jouoit au piquet avec une jolie dame, & qu'ils l'avoient chargée tous deux de me rendre la lettre qu'elle m'avoit apportée, après lui avoir appris qu'elle me trouveroit dans un carrosse au bout de la rue S. André. Je lui demandai s'ils ne lui avoient rien dit de plus. Elle me répondit en rougissant, qu'ils lui avoient fait espérer que je la prendrois pour me tenir compagnie. On t'a trompée, lui dis-je; ma pauvre fille, on t'a trompée. Tu es une femme. Il te

faut un homme. Mais il t'en faut un qui soit riche & heureux , & ce n'est pas ici que tu le peux trouver. Retourne, retourne à M. de G.... M.... Il a tout ce qu'il faut pour être aimé des belles. Il a des hôtels meublés & des équipages à donner. Pour moi , qui n'ai que de l'amour & de la constance à offrir , les femmes méprisent ma misère , & font leur jouet de ma simplicité.

J'ajoutai mille choses , ou tristes , ou violentes , suivant que les passions qui m'agitoient tour à tour cédoient ou emportoient le dessus. Cependant , à force de me tourmenter , mes transports diminuèrent assez pour faire place à quelques réflexions. Je comparai cette dernière infortune à celles que j'avois déjà essuyées dans le même genre , & je ne trouvai pas qu'il y eût plus à désespérer que dans les premières. Je connoissois Manon : pourquoi m'affliger tant , d'un malheur que j'avois dû prévoir ? Pourquoi ne pas m'employer plutôt à y chercher du remède ? il étoit encore tems. Je devois du moins n'y pas épargner mes soins , si je ne voulois avoir à me reprocher d'avoir contribué par ma négligence à mes propres peines. Je me mis là-dessus à considérer tous les moyens qui pouvoient m'ouvrir un chemin à l'espérance.

Entreprendre de l'arracher avec violence des mains de G.... M.... , c'étoit un parti désespéré ,

qui n'étoit propre qu'à me perdre , & qui n'avoit pas la moindre apparence de succès. Mais il me sembloit que si j'eusse pû me procurer le moindre entretien avec elle , j'aurois gagné infailiblement quelque chose sur son cœur. J'en connoissois si bien tous les endroits sensibles ; j'étois si sûr d'être aimé d'elle ! Cette bizarrerie même de m'avoir envoyé une jolie fille pour me consoler , j'aurois parié qu'elle venoit de son invention , & que c'étoit un effet de sa compassion pour mes peines. Je résolus d'employer toute mon industrie pour la voir. Parmi quantité de voies , que j'examinai l'une après l'autre , je m'arrêtai à celle-ci : M. de T.... avoit commencé à me rendre service avec trop d'affection , pour me laisser le moindre doute de sa sincérité & de son zèle. Je me proposai d'aller chez lui sur le champ , & de l'engager à faire appeler G.... M.... sous prétexte d'une affaire importante. Il ne me falloit qu'une demi-heure , pour parler à Manon. Mon dessein étoit de me faire introduire dans sa chambre même , & je crus que cela me seroit aisé dans l'absence de G.... M.... Cette résolution m'ayant rendu plus tranquille , je payai libéralement la jeune fille , qui étoit encore avec moi ; & pour lui ôter l'envie de retourner chez ceux qui me l'avoient envoyée , je pris son adresse , en lui faisant espérer que j'irois passer la nuit avec elle.

elle. Je montai dans mon fiacre, & je me fis conduire à grand train chez M. de T.... Je fus assez heureux pour l'y trouver. J'avois eu là-dessus, de l'inquiétude en chemin. Un mot le mit au fait de mes peines, & du service que je venois lui demander. Il fut si étonné d'apprendre que G.... M.... avoit pu séduire Manon, qu'ignorant que j'avois eu part moi-même à mon malheur, il m'offrit généreusement de rassembler tous ses amis, pour employer leurs bras & leurs épées à la délivrance de ma maitresse. Je lui fis comprendre que cet éclat pouvoit être pernicieux à Manon & à moi. Réservez notre sang, lui dis-je, pour l'extrémité. Je médite une voie plus douce, & dont je n'espère pas moins de succès. Il s'engagea, sans exception, à faire tout ce que je demanderois de lui; & lui ayant répété qu'il ne s'agissoit que de faire avertir G.... M.... qu'il avoit à lui parler, & de le tenir dehors une heure ou deux, il partit aussi-tôt avec moi pour me satisfaire.

Nous cherchâmes de quel expédient il pourroit se servir, pour l'arrêter si long-tems. Je lui conseillai de lui écrire d'abord un billet simple, daté d'un café, par lequel il le prieroit de s'y rendre aussitôt pour une affaire si importante, qu'elle ne pouvoit souffrir de délai. J'observerai, ajoutai-je, le moment de sa sortie, & je m'introduirai sans peine dans la maison, n'y étant connu que de

Manon , & de Marcel , qui est mon valet. Pour vous , qui serez pendant ce tems-là avec G... M... , vous pourrez lui dire que cette affaire importante , pour laquelle vous souhaitez de lui parler , est un besoin d'argent ; que vous venez de perdre le vôtre au jeu , & que vous avez joué beaucoup plus sur votre parole , avec le même malheur. Il lui faudra du tems pour vous mener à son coffre-fort , & j'en aurai suffisamment pour exécuter mon dessein.

M. de T... suivit cet arrangement de point en point. Je le laissai dans un café , où il écrivit promptement sa lettre. J'allai me placer à quelques pas de la maison de Manon. Je vis arriver le porteur du message , & G.... M... sortir à pied , un moment après , suivi d'un laquais. Lui ayant laissé le tems de s'éloigner de la rue , je m'avançai à la porte de mon infidelle ; & malgré toute ma colère , je frappai avec le respect qu'on a pour un temple. Heureusement , ce fut Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis signe de se taire. Quoique je n'eusse rien à craindre des autres domestiques , je lui demandai tout bas s'il pouvoit me conduire dans la chambre où étoit Manon , sans que je fusse aperçu. Il me dit que cela étoit aisé , en montant doucement par le grand escalier. Allons donc promptement , lui dis-je , & tâche d'empêcher , pendant que j'y serai , qu'il n'y monte personne.

Je pénétrai sans obstacle jusqu'à l'appartement.

Manon étoit occupée à lire. Ce fut là, que j'eus lieu d'admirer le caractère de cette étrange fille. Loin d'être effrayée, & de paroître timide en m'appervant, elle ne donna que ces marques légères de surprise, dont on n'est pas le maître à la vue d'une personne qu'on croit éloignée : Ha ! c'est vous, mon amour, me dit-elle en venant m'embrasser avec sa tendresse ordinaire. Bon Dieu ! que vous êtes hardi ! qui vous auroit attendu aujourd'hui dans ce lieu ? Je me dégageai de ses bras, & loin de répondre à ses caresses, je la repoussai avec dédain ; & je fis deux ou trois pas en arrière pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laissa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la situation où elle étoit, & elle jeta les yeux sur moi, en changeant de couleur. J'étois dans le fond si charmé de la revoir, qu'avec tant de justes sujets de colère, j'avois à peine la force d'ouvrir la bouche pour la quereller. Cependant mon cœur saignoit du cruel outrage qu'elle m'avoit fait. Je le rappelois vivement à ma mémoire, pour exciter mon dépit ; & je tâchois de faire briller dans mes yeux un autre feu que celui de l'amour. Comme je demurai quelque tems en silence, & qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler, apparemment par un effet de sa crainte.

Je ne pus soutenir ce spectacle. Ah ! Manon,

lui dis-je d'un ton tendre, infidelle & parjure Manon ! par où commencerai-je à me plaindre ? Je vous vois pâle & tremblante ; & je suis encore si sensible à vos moindres peines , que je crains de vous affliger trop par mes reproches. Mais, Manon , je vous le dis ; j'ai le cœur percé de la douleur de votre trahison. Ce sont là des coups qu'on ne porte point à un amant , quand on n'a pas résolu sa mort. Voici la troisième fois , Manon ; je les ai bien comptées ; il est impossible que cela s'oublie. C'est à vous de considérer à l'heure même , quel parti vous voulez prendre ; car mon triste cœur n'est plus à l'épreuve d'un si cruel traitement. Je sens qu'il succombe , & qu'il est prêt à se fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoutai-je en m'asseyant sur une chaise ; j'ai à peine la force de parler & de me soutenir.

Elle ne me répondit point ; mais lorsque je fus assis , elle se laissa tomber à genoux , & elle appuya sa tête sur les miens , en cachant son visage de mes mains. Je sentis en un instant qu'elle les mouilloit de ses larmes. Dieux ! de quels mouvemens n'étois-je point agité ! Ah , Manon , Manon , repris-je avec un soupir ! il est bien tard de me donner des larmes , lorsque vous avez causé ma mort. Vous affectez une tristesse que vous ne sauriez sentir. Le plus grand de vos maux est sans doute ma présence , qui a toujours été importune

à vos plaisirs. Ouvrez les yeux , voyez qui je suis ; on ne verse pas des pleurs si tendres pour un malheureux qu'on a trahi , & qu'on abandonne cruellement. Elle baïsoit mes mains sans changer de posture. Inconstante Manon , repris-je encore , ille ingrate & sans foi , où sont vos promesses & vos sermens ! Amante mille fois volage & cruelle , qu'as-tu fait de cet amour que tu me jurois encore aujourd'hui ? Juste ciel , ajoutai-je ! est-ce ainsi qu'une infidelle se rit de vous , après vous avoir attesté si saintement ? C'est donc le parjure qui est récompensé ! Le désespoir & l'abandon sont pour la constance & la fidélité.

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion si amère , que j'en laissai échapper malgré moi quelques larmes. Manon s'en apperçut , au changement de ma voix. Elle rompit enfin le silence. Il faut bien que je sois coupable , me dit-elle tristement , puisque j'ai pu vous causer tant de douleur & d'émotion ; mais que le ciel me punisse si j'ai cru l'être , ou si j'ai eu la pensée de le devenir. Ce discours me parut si dépourvu de sens & de bonne foi , que je ne pus me défendre d'un vif mouvement de colère. Horrible dissimulation , m'écriai-je ! Je vois mieux que jamais , que tu n'es qu'une coquine & une perfide. C'est à présent que je connois ton abominable caractère. Adieu , lâche créature , continuai-je en me levant ; j'aime mieux

mourir mille fois, que d'avoir désormais le moindre commerce avec toi. Que le ciel me punisse moi-même, si je t'honore jamais du moindre regard. Demeure avec ton nouvel amant, aime-le, déteste-moi, renonce à l'honneur, au bon sens ; je m'en ris, tout m'est égal.

Elle fut si épouvantée de ce transport, que demeurant à genoux près de la chaise d'où je m'étois levé, elle me regardoit en tremblant & sans oser respirer. Je fis encore quelques pas vers la porte, en tournant la tête, & tenant les yeux fixés sur elle. Mais il auroit fallu que j'eusse perdu tout sentiment d'humanité, pour m'endurcir contre tant de charmes. J'étois si éloigné d'avoir cette force barbare, que passant tout d'un coup à l'extrémité opposée, je retournai vers elle, ou plutôt je m'y précipitai sans réflexion. Je la pris entre mes bras. Je lui donnai mille tendres baisers. Je lui demandai pardon de mon emportement. Je confessai que j'étois un brutal, & que je ne méritois pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme elle. Je la fis asseoir, & m'étant mis à genoux à mon tour, je la conjurai de m'écouter en cet état. Là, tout ce qu'un amant soumis & passionné peut imaginer de plus respectueux & de plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes excuses. Je lui demandai en grace de prononcer qu'elle me pardonnoit. Elle laissa tomber ses bras sur mon cou,

en disant que c'étoit elle-même qui avoit besoin de ma bonté pour me faire oublier les chagrins qu'elle me caufoit , & qu'elle commençoit à craindre avec raison que je ne goutasse point ce qu'elle avoit à me dire pour se justifier. Moi , interrompis-je aussitôt ! ah ! je ne vous demande point de justification. J'approuve tout ce que vous avez fait. Ce n'est point à moi d'exiger des raisons de votre conduite. Trop content, trop heureux, si ma chère Manon ne m'ôte point la tendresse de son cœur ! Mais, continuai-je , ne réfléchissant pas sur l'état de mon sort , toute-puissante Manon ! vous qui faites à votre gré ma joie & ma douleur ! après vous avoir satisfait par mes humiliations & par les marques de mon repentir , ne me sera-t-il point permis de vous parler de ma tristesse & de mes peines ! Apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui , & si c'est sans retour que vous allez signer ma mort , en passant la nuit avec mon rival ?

Elle fut quelque tems à méditer sa réponse. Mon chevalier, me dit-elle en reprenant un air tranquille , si vous vous étiez d'abord expliqué si nettement, vous vous seriez épargné bien du trouble , & à moi une scène bien affligeante. Puisque votre peine ne vient que de votre jalousie , je l'aurois guérie , en m'offrant à vous suivre sur le champ au bout du monde. Mais je me suis figuré que

c'étoit la lettre que je vous ai écrite sous les yeux de M. de G... M... & la fille que nous vous avons envoyée, qui caufoient votre chagrin. J'ai cru que vous auriez pu regarder ma lettre comme une raillerie, & cette fille, en vous imaginant qu'elle étoit allée vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçois à vous pour m'attacher à G... M... C'est cette pensée, qui m'a jetée tout d'un coup dans la consternation; car, quelque innocente que je fusse, je trouvois, en y pensant, que les apparences ne m'étoient pas favorables. Cependant, continua-t-elle, je veux que vous soyiez mon juge, après que je vous aurai expliqué la vérité du fait.

Elle m'apprit alors tout ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'elle avoit trouvé G... M... qui l'attendoit dans le lieu où nous étions. Il l'avoit reçue effectivement comme la première princesse du monde. Il lui avoit montré tous les appartemens, qui étoient d'un goût & d'une propreté admirables. Il lui avoit compté dix mille livres dans son cabinet, & il y avoit ajouté quelques bijoux, parmi lesquels étoient le collier & les bracelets de perles qu'elle avoit déjà reçus de son père. Il l'avoit menée de-là dans un salon qu'elle n'avoit pas encore vu, où elle avoit trouvé une collation exquise. Il l'avoit fait servir par les nouveaux domestiques qu'il avoit pris pour elle, en leur ordonnant de la

regarder désormais comme leur maitresse ; enfin il lui avoit fait voir le carrosse , les chevaux & tout le reste de ses présens ; après quoi il lui avoit proposé une partie de jeu , pour attendre le souper. Je vous avoue , continua-t-elle , que j'ai été frappée de cette magnificence. J'ai fait réflexion que ce seroit dommage de nous priver tout d'un coup de tant de biens , en me contentant d'emporter les dix mille francs & les bijoux , que c'étoit une fortune toute faite pour vous & pour moi , & que nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G.... M.... Au lieu de lui proposer la comédie , je me suis mis dans la tête de le sonder sur votre sujet , pour pressentir quelles facilités nous aurions à nous voir , en supposant l'exécution de mon système. Je l'ai trouvé d'un caractère fort traitable. Il m'a demandé ce que je pensois de vous , & si je n'avois pas eu quelque regret à vous quitter. Je lui ai dit que vous étiez si aimable , & que vous en aviez toujours usé si honnêtement avec moi , qu'il n'étoit pas naturel que je pusse vous haïr. Il a confessé que vous aviez du mérite , & qu'il s'étoit senti porté à désirer votre amitié. Il a voulu savoir de quelle manière je croyois que vous prendriez mon départ , sur-tout lorsque vous viendriez à savoir que j'étois entre ses mains. Je lui ai répondu que la date de notre amour étoit déjà si ancienne , qu'il avoit eu le tems de se refroidir un peu ; que vous n'étiez

pas d'ailleurs fort à votre aise , & que vous ne regarderiez peut-être pas ma perte comme un grand malheur , parce qu'elle vous déchargerait d'un fardeau qui vous pesoit sur les bras. J'ai ajouté qu'étant tout-à-fait convaincue que vous agiriez pacifiquement , je n'avois pas fait difficulté de vous dire que je venois à Paris pour quelques affaires ; que vous y aviez consenti , & qu'y étant venu vous-même , vous n'aviez pas paru extrêmement inquiet , lorsque je vous avois quitté. Si je croyois , m'a-t-il dit , qu'il fût d'humeur à bien vivre avec moi , je serois le premier à lui offrir mes services & mes civilités. Je l'ai assuré que du caractère dont je vous connoissois , je ne doutois point que vous n'y répondissiez honnêtement ; sur-tout , lui ai-je dit , s'il pouvoit vous servir dans vos affaires , qui étoient fort dérangées depuis que vous étiez mal avec votre famille. Il m'a interrompue , pour me protester qu'il vous rendroit tous les services qui dépendroient de lui ; & que si vous vouliez même vous embarquer dans un autre amour , il vous procureroit une jolie maîtresse , qu'il avoit quittée pour s'attacher à moi. J'ai applaudi à son idée , ajouta-t-elle , pour prévenir plus parfaitement tous ses soupçons ; & me confirmant de plus en plus dans mon projet , je ne souhaitois que de pouvoir trouver le moyen de vous en informer , de peur que vous ne fussiez

trop alarmé lorsque vous me verriez manquer à notre assignation. C'est dans cette vue , que je lui ai proposé de vous envoyer cette nouvelle maitresse dès le soir même , afin d'avoir une occasion de vous écrire ; j'étois obligée d'avoir recours à cette adresse , parce que je ne pouvois espérer qu'il me laissât libre un moment. Il a ri de ma proposition. Il a appelé son laquais , & lui ayant demandé s'il pourroit retrouver sur le champ son ancienne maitresse , il l'a envoyé de côté & d'autre pour la chercher. Il s'imaginait que c'étoit à Chaillot , qu'il falloit qu'elle allât vous trouver ; mais je lui ai appris qu'en vous quittant , je vous avois promis de vous rejoindre à la comédie ; ou que si quelque raison m'empêchoit d'y aller , vous vous étiez engagé à m'attendre dans un carrosse au bout de la rue Saint-André ; qu'il valoit mieux par conséquent vous envoyer-là votre nouvelle amante , ne fût-ce que pour vous empêcher de vous y morfondre pendant toute la nuit. Je lui ai dit encore qu'il étoit à propos de vous écrire un mot , pour vous avertir de cet échange , que vous auriez peine à comprendre sans cela. Il y a consenti ; mais j'ai été obligée d'écrire en sa présence , & je me suis bien gardée de m'expliquer trop ouvertement dans ma lettre. Voilà , ajouta Manon , de quelle manière les choses se sont passées. Je ne vous déguise rien , ni de ma conduite , ni de mes

desseins. La jeune fille est venue , je l'ai trouvée jolie ; & comme je ne doutois point que mon absence ne vous causât de la peine , c'étoit sincèrement que je souhaitois qu'elle pût servir à vous désennuyer quelques momens ; car la fidélité que je souhaite de vous est celle du cœur. J'aurois été ravie de pouvoir vous envoyer Marcel ; mais je n'ai pu me procurer un moment pour l'instruire de ce que j'avois à vous faire savoir. Elle conclut enfin son récit , en m'apprenant l'embarras où G... M... s'étoit trouvé en recevant le billet de M. de T... Il a balancé , me dit-elle , s'il devoit me quitter , & il m'a assuré que son retour ne tarderoit point. C'est ce qui fait que je ne vous vois point ici sans inquiétude , & que j'ai marqué de la surprise à votre arrivée.

J'écouterai ce discours avec beaucoup de patience. J'y trouvois assurément quantité de traits cruels & mortifians pour moi ; car le dessein de son infidélité étoit si clair , qu'elle n'avoit pas même eu le soin de me le déguiser. Elle ne pouvoit espérer que G... M... la laisât , toute la nuit , comme une vestale. C'étoit donc avec lui , qu'elle comptoit de la passer. Quel aveu pour un amant ! Cependant je considérai que j'étois cause en partie de sa faute , par la connoissance que je lui avois donnée d'abord des sentimens que G... M... avoit pour elle , & par la complaisance que j'avois eue d'entrer aveuglé-

ment dans le plan téméraire de son aventure. D'ailleurs, par un tour naturel de génie qui m'est particulier, je fus touché de l'ingénuité de son récit, & de cette manière bonne & ouverte, avec laquelle elle me racontoit jusqu'aux circonstances dont j'étois le plus offensé. Elle pêche par foiblesse, dis-je en moi-même. Elle est légère, & imprudente; mais elle est droite & sincère. Ajoutez que l'amour suffisoit seul, pour me fermer les yeux sur toutes ses fautes. J'étois trop satisfait de l'espérance de l'enlever le soir même à mon rival. Je lui dis néanmoins : Et la nuit, avec qui l'auriez-vous passée? Cette question, que je lui fis tristement, l'embarrassa. Elle ne me répondit que par des *mais*, & des *si* interrompus. J'eus pitié de sa peine; & rompant ce discours, je lui déclarai naturellement que j'attendois d'elle qu'elle me suivît à l'heure même. Je le veux bien, me dit-elle; mais vous n'approuvez donc pas mon projet? Ha! n'est-ce pas assez, repartis-je, que j'approuve tout ce que vous avez fait jusqu'à présent? Quoi! nous n'emporterons pas même les dix mille francs, repliqua-t-elle? Il me les a donnés. Ils sont à moi. Je lui conseillai d'abandonner tout, & de ne penser qu'à nous éloigner promptement; car quoiqu'il y eût à peine une demi-heure que j'étois avec elle, je craignois le retour de G... M... Cependant elle me fit de si pressantes

instances , pour me faire consentir à ne pas sortir les mains vides , que je crus lui devoir accorder quelque chose , après avoir tant obtenu d'elle.

Dans le tems que nous nous préparions au départ , j'entendis frapper à la porte de la rue. Je ne doutai nullement que ce ne fût G.... M....; & dans le trouble où cette pensée me jeta , je dis à Manon que c'étoit un homme mort s'il paroissoit. Effectivement je n'étois pas assez revenu de mes transports , pour me modérer à sa vue. Marcel finit ma peine , en m'apportant un billet qu'il avoit reçu pour moi à la porte. Il étoit de M. de T... Il me marquoit que G.... M... étant allé lui chercher de l'argent à sa maison , il profitoit de son absence , pour me communiquer une pensée fort plaisante : qu'il lui sembloit que je ne pouvois me venger plus agréablement de mon rival , qu'en mangeant son souper , & en couchant cette nuit même , dans le lit qu'il espéroit d'occuper avec ma maitresse ; que cela lui paroissoit assez facile , si je pouvois m'assurer de trois ou quatre hommes , qui eussent assez de résolution pour l'arrêter dans la rue , & de fidélité pour le garder à vue jusqu'au lendemain ; que pour lui , il promettoit de l'amuser encore une heure pour le moins , par des raisons qu'il tenoit prêtes pour son retour. Je montrai ce billet à Manon , & je lui appris de quelle ruse

je m'étois servi pour m'introduire librement chez elle. Mon invention & celle de M. de T... lui parurent admirables. Nous en rîmes à notre aise, pendant quelques momens. Mais lorsque je lui parlai de la dernière comme d'un badinage, je fus surpris qu'elle insista sérieusement à me la proposer, comme une chose dont l'idée la ravissoit. En vain lui demandai-je où elle vouloit que je trouvasse, tout d'un coup, des gens propres à arrêter G... M... & à le garder fidèlement? Elle me dit qu'il falloit du moins tenter, puisque M. de T.... nous garantissoit encore une heure; & pour réponse à mes autres objections, elle me dit que je faisois le tyran, & que je n'avois

pas de complaisance pour elle. Elle ne trouvoit rien de si joli que ce projet. Vous aurez son couvert à souper, me répétoit-elle; vous coucherez dans ses draps; & demain de grand matin vous serez marié avec sa maitresse & son argent. Vous serez le gendre du père & du fils.

Malgré ses instances, malgré les mouvemens de son cœur, qui lui faisoient me présager une fin si malheureuse, elle se résolut, dans le jour même, à se déshabiller avec moi, & à se charger de G... M... Je ne pus résister qu'un au moment à un homme si vaillant, qui me dit de quoi il s'agissoit, qu'il

m'assura du succès : il me demanda seulement dix pistoles pour récompenser trois soldats aux gardes , qu'il prit la résolution d'employer , en se mettant à leur tête. Je le priai de ne pas perdre de tems. Il les rassembla , en moins d'un quart-d'heure. Je l'attendois à sa maison ; & lorsqu'il fut de retour avec ses associés , je le conduisis moi-même au coin d'une rue , par laquelle G... M... devoit nécessairement rentrer dans celle de Manon. Je lui recommandai de ne le pas maltraiter , mais de le garder si étroitement jusqu'à sept heures du matin , que je pusse être assuré qu'il ne lui échapperoit pas. Il me dit que son dessein étoit de le conduire à sa chambre , & de l'obliger à se déshabiller , ou même à se coucher dans son lit , tandis que lui & ses trois braves passeroient la nuit à boire & à jouer. Je demeurai avec eux , jusqu'au moment où je vis paroître G...M... , & je me retirai alors quelques pas au-dessous , dans un endroit obscur , pour être témoin d'une scène si extraordinaire. Le garde-du-corps l'aborda , le pistolet au poing , & lui expliqua civilement qu'il n'en vouloit ni à sa vie , ni à son argent ; mais que s'il faisoit la moindre difficulté de le suivre , ou s'il jetoit le moindre cri , il alloit lui brûler la cervelle. G... M... le voyant soutenu par trois soldats , & craignant sans doute la bourre du pistolet , ne fit pas de résistance. Je le vis
emmener

ramener comme un mouton. Je retournai aussitôt chez Manon ; & pour ôter tout soupçon aux domestiques , je lui dis , en entrant , qu'il ne falloit pas attendre M. de G... M... pour souper ; qu'il lui étoit survenu des affaires qui le retenoient malgré lui , & qu'il m'avoit prié de venir lui en faire ses excuses , & souper avec elle ; ce que je regardois comme une grande faveur , auprès d'une si belle dame. Elle seconda fort adroitement mon dessein. Nous nous mîmes à table. Nous y prîmes un air grave , pendant que les laquais demeurèrent à nous servir. Enfin , les ayant congédiés , nous passâmes une des plus charmantes soirées de notre vie. J'ordonnai en secret à Marcel de chercher un fiacre , & de l'avertir de se trouver le lendemain à la porte , avant six heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit ; mais étant rentré doucement , par le secours de Marcel , je me préparai à occuper le lit de G... M... comme j'avois rempli sa place à table. Pendant ce tems-là , notre mauvais génie travailloit à nous perdre. Nous étions dans le délire du plaisir , & le glaive étoit suspendu sur nos têtes. Le fil qui le soutenoit alloit se rompre. Mais pour faire mieux entendre toutes les circonstances de notre ruine , il faut en éclaircir la cause.

G... M... étoit suivi d'un laquais , lorsqu'il avoit été arrêté par le garde-du-corps. Ce garçon ,

effrayé de l'aventure de son maître, retourna en fuyant sur ses pas, & la première démarche qu'il fit pour le secourir, fut d'aller avertir le vieux G... M... de ce qui venoit d'arriver. Une si fâcheuse nouvelle ne pouvoit manquer de l'alarmer beaucoup. Il n'avoit que ce fils, & sa vivacité étoit extrême pour son âge. Il voulut savoir d'abord du laquais tout ce que son fils avoit fait l'après-midi; s'il s'étoit querellé avec quelqu'un, s'il avoit pris part au démêlé d'un autre, s'il s'étoit trouvé dans quelque maison suspecte. Celui-ci, qui croyoit son maître dans le dernier danger, & qui s'imaginoit ne devoir plus rien ménager pour lui procurer du secours, découvrit tout ce qu'il savoit de son amour pour Manon, & de la dépense qu'il avoit faite pour elle; la manière dont il avoit passé l'après-midi dans sa maison jusqu'aux environs de neuf heures, sa sortie, & le malheur de son retour. C'en fut assez pour faire soupçonner au vieillard, que l'affaire de son fils étoit une querelle d'amour. Quoiqu'il fût au moins dix heures & demie du soir, il ne balança point à se rendre aussitôt chez monsieur le lieutenant de police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les escouades du guet, & lui en ayant demandé une pour se faire accompagner, il courut lui-même vers la rue où son fils avoit été arrêté: il visita tous les endroits de la ville où il espéroit de le pouvoir trouver; &

n'ayant pu découvrir ses traces, il se fit conduire enfin à la maison de sa maitresse, où il se figura qu'il pouvoit être retourné.

J'allois me mettre au lit, lorsqu'il arriva. La porte de la chambre étant fermée, je n'entendis point frapper à celle de la rue; mais il entra, suivi de deux archers; & s'étant informé inutilement de ce qu'étoit devenu son fils, il lui prit envie de voir sa maitresse, pour tirer d'elle quelque lumière. Il monte à l'appartement, toujours accompagné de ses archers. Nous étions prêts à nous mettre au lit; il ouvre la porte, & il nous glace le sang par sa vue. O Dieu! c'est le vieux G... M..., dis-je à Manon. Je saute sur mon épée. Elle étoit malheureusement embarrassée dans mon ceinturon. Les archers, qui virent mon mouvement, s'approchèrent aussitôt pour me la saisir. Un homme en chemise est sans résistance. Ils m'ôtèrent tous les moyens de me défendre.

G... M... quoique troublé par ce spectacle, ne tarda point à me reconnoître. Il remit encore plus aisément Manon. Est-ce une illusion! nous dit-il gravement: ne vois-je point le chevalier des Grioux & Manon Lescaut? J'étois si enragé de honte & de douleur, que je ne lui fis pas de réponse. Il parut rouler, pendant quelque tems, diverses pensées dans sa tête; & comme si elles eussent allumé tout d'un coup sa colère, il s'écria en s'adressant à moi:

'Ah ! malheureux, je suis sûr que tu as tué mon fils ! Cette injure me piqua vivement. Vieux scélérat, lui répondis-je avec fierté, si j'avois eu à tuer quelqu'un de ta famille, c'est par toi que j'aurois commencé. Tenez-le bien, dit-il aux archers. Il faut qu'il me dise des nouvelles de mon fils ; je le ferai pendre demain, s'il ne m'apprend tout à l'heure ce qu'il en a fait. Tu me feras pendre, repris-je ? Infame ! ce sont tes pareils qu'il faut envoyer au gibet. Apprends que je suis d'un sang plus noble & plus pur que le tien. Oui, ajoutai-je, je fais ce qui est arrivé à ton fils ; & si tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il soit demain, & je te promets le même sort après lui.

Je commis une imprudence, en lui confessant que je savois où étoit son fils ; mais l'excès de ma colère me fit faire cette indiscretion. Il appela aussitôt cinq ou six autres archers, qui l'attendoient à la porte, & il leur ordonna de s'assurer de tous les domestiques de la maison. Ah ! Monsieur le chevalier, reprit-il d'un ton railleur, vous savez où est mon fils, & vous le ferez étrangler, dites-vous ? Comptez que nous y mettrons bon ordre. Je sentis aussitôt la faute que j'avois commise. Il s'approcha de Manon, qui étoit assise sur le lit en pleurant ; il lui dit quelques galanteries ironiques, sur l'empire qu'elle avoit sur le père & sur le fils, &

sur le bon usage qu'elle en faisoit. Ce vieux monstre d'incontinence voulut prendre quelques familiarités avec elle. Garde-toi de la toucher, m'écriai-je ; il n'y auroit rien de sacré qui te pût sauver de mes mains. Il sortit en laissant trois archers dans la chambre, auxquels il ordonna de nous faire prendre promptement nos habits.

Je ne fais quels étoient alors ses desseins sur nous. Peut-être eussions-nous obtenu la liberté, en lui apprenant où étoit son fils. Je méditois, en m'habillant, si ce n'étoit pas le meilleur parti. Mais s'il étoit dans cette disposition en quittant notre chambre, elle étoit bien changée lorsqu'il y revint. Il étoit allé interroger les domestiques de Manon, que les archers avoient arrêtés. Il ne put rien apprendre de ceux qu'elle avoit reçus de son fils ; mais lorsqu'il fut que Marcel nous avoit servis auparavant, il résolut de le faire parler, en l'intimidant par des menaces.

C'étoit un garçon fidelle, mais simple & grossier. Le souvenir de ce qu'il avoit fait à l'hôpital pour délivrer Manon, joint à la terreur que G.... M.... lui inspiroit, fit tant d'impression sur son esprit foible, qu'il s'imagina qu'on alloit le conduire à la potence ou sur la roue. Il promit de découvrir tout ce qui étoit venu à sa connoissance, si l'on vouloit lui sauver la vie. G... M... se persuada là-dessus qu'il y avoit quelque chose, dans nos

affaires, de plus sérieux & de plus criminel qu'il n'avoit eu lieu jusque-là de se le figurer. Il offrit à Marcel, non-seulement la vie, mais des récompenses pour sa confession. Ce malheureux lui apprit une partie de notre dessein, sur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui, parce qu'il devoit y entrer pour quelque chose. Il est vrai qu'il ignoroit entièrement les changemens que nous y avions faits à Paris; mais il avoit été informé, en partant de Chaillot, du plan de l'entreprise & du rôle qu'il y devoit jouer. Il lui déclara donc que notre vue étoit de duper son fils, & que Manon devoit recevoir, ou avoit déjà reçu dix mille francs, qui, selon notre projet, ne retourneroient jamais aux héritiers de la *maison* de G... M...

Après cette découverte, le vieillard emporté remonta brusquement dans notre chambre. Il passa, sans parler, dans le cabinet, où il n'eut pas de peine à trouver la somme & les bijoux. Il revint à nous avec un visage enflammé; & nous montrant ce qu'il lui plut de nommer notre larcin, il nous accabla de reproches outrageans. Il fit voir de près à Manon le collier de perles & les bracelets. Les reconnoissez-vous, lui dit-il avec un souris moqueur? Ce n'étoit pas la première fois que vous les eussiez vus. Les mêmes, sur ma foi. Ils étoient de votre goût, ma belle; je me le persuade aisément. Les

pauvres enfans , ajouta-t-il ! Ils sont bien aimables en effet l'un & l'autre ; mais ils sont un peu fripons. Mon cœur crevait de rage , à ce discours insultant. J'aurois donné , pour être libre un moment Juste ciel ! que n'aurois-je pas donné ! Enfin , je me fis violence pour lui dire , avec une modération qui n'étoit qu'un raffinement de fureur ; finissons , Monsieur , ces insolentes railleries. De quoi est-il question ? Voyons , que prétendez-vous faire de nous ? Il est question , Monsieur le chevalier , me répondit-il , d'aller de ce pas au châtelet. Il sera jour demain ; nous verrons plus clair dans nos affaires , & j'espère que vous me ferez la grace , à la fin , de m'apprendre où est mon fils.

Je compris , sans beaucoup de réflexions , que c'étoit une chose d'une terrible conséquence pour nous , d'être une fois renfermés au châtelet. J'en prévis en tremblant , tous les dangers. Malgré toute ma fierté , je reconnus qu'il falloit plier sous le poids de ma fortune , & flatter mon plus cruel ennemi pour en obtenir quelque chose par la soumission. Je le priai d'un ton honnête , de m'écouter un moment. Je me rends justice , Monsieur , lui dis-je. Je confesse que la jeunesse m'a fait commettre de grandes fautes , & que vous en êtes assez blessé pour vous plaindre. Mais si vous connoissez la force de l'amour ; si vous pouvez juger de ce que souffre un malheureux

jeune homme à qui l'on enlève tout ce qu'il aime, vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaisir d'une légère vengeance, ou du moins, vous me croirez assez puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'est besoin ni de prison, ni de supplice, pour me forcer de vous découvrir où est M. votre fils. Il est en sûreté. Mon dessein n'a pas été de lui nuire, ni de vous offenser. Je suis prêt à vous nommer le lieu où il passe tranquillement la nuit, si vous me faites la grâce de nous accorder la liberté. Ce vieux tigre, loin d'être touché de ma prière, me tourna le dos en riant. Il lâcha seulement quelques mots, pour me faire comprendre qu'il savoit notre dessein jusqu'à l'origine. Pour ce qui regardoit son fils, il ajouta brutalement qu'il se retrouveroit à Tez-tôt, puisque je ne l'avois pas assassiné. Conduisez les au petit châtelet, dit-il aux archers, & prenez garde que le chevalier ne vous échappe. C'est un rusé, qui s'est déjà sauvé de Saint-Lazare.

Il sortit, & me laissa dans l'état que vous pouvez vous imaginer. O ciel ! m'écriai-je, je recevrai avec soumission tous les coups qui viennent de ta main ; mais qu'un malheureux coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie, c'est ce qui me réduit au dernier désespoir. Les archers nous prièrent de ne pas les faire attendre plus long-tems. Ils avoient un carrosse à la porte. Je

tendis la main à Manon, pour descendre. Venez, ma chere reine, lui dis-je, venez vous soumettre à toute la rigueur de notre sort. Il plaira peut-être au ciel, de nous rendre quelque jour plus heureux.

Nous partîmes dans le même carrosse. Elle se mit dans mes bras. Je ne lui avois pas entendu prononcer un mot, depuis le premier moment de l'arrivée de G... M...; mais se trouvant seule alors avec moi, elle me dit mille tendresses, en se reprochant d'être la cause de mon malheur. Je l'assurai que je ne me plaindrois jamais de mon sort, tant qu'elle ne cesseroit pas de m'aimer. Ce n'est pas moi qui suis à plaindre, continuai-je. Quelques mois de prison ne m'effrayent nullement, & je préférerais toujours le châtelet à S. Lazare. Mais c'est pour toi, ma chère ame, que mon cœur s'intéresse. Quel sort pour une créature si charmante ! Ciel ! comment traitez-vous avec tant de rigueur le plus parfait de vos ouvrages ! Pourquoi ne sommes-nous pas nés, l'un & l'autre, avec des qualités conformes à notre misère ? Nous avons reçu de l'esprit, du goût, des sentimens. Hélas ! quel triste usage en faisons-nous ? Tandis que tant d'ames basses & dignes de notre sort, jouissent de toutes les faveurs de la fortune ! Ces réflexions me pénétoient de douleur. Mais ce n'étoit rien en comparaison de celles qui regardoient l'avenir ; car je séchois de

crainte pour Manon. Elle avoit déjà été à l'hôpital; & quand elle en fût sortie par la bonne porte, je savois que les rechûtes en ce genre étoient d'une conséquence extrêmement dangereuse. J'aurois voulu lui exprimer mes frayeurs. J'appréhendois de lui en causer trop. Je tremblois pour elle, sans oser l'avertir du danger, & je l'embrassois en soupirant, pour l'assurer du moins de mon amour, qui étoit presque le seul sentiment que j'osasse exprimer. Manon, lui dis-je, parlez sincèrement, m'aimerez-vous toujours? Elle me répondit qu'elle étoit bien malheureuse que j'en pusse douter. Hé bien, repris-je, je n'en doute point, & je veux braver tous nos ennemis avec cette assurance. J'emploierai ma famille pour sortir du châtelet; & tout mon sang ne fera utile à rien, si je ne vous en tire pas aussitôt que je ferai libre.

Nous arrivâmes à la prison. On nous mit, chacun, dans un lieu séparé. Ce coup me fut moins rude, parce que je l'avois prévu. Je recommandai Manon au concierge, en lui apprenant que j'étois un homme de quelque distinction, & lui promettant une récompense considérable. J'embrassai ma chère maitresse, avant que de la quitter. Je la conjurai de ne pas s'affliger excessivement, & de ne rien craindre, tant que je serois au monde. Je n'étois pas sans argent. Je lui en donnai une partie; & je payai au concierge, sur ce qui me restoit, un

mois de grosse pension d'avance pour elle & pour moi.

Mon argent eut un fort bon effet. On me mit dans une chambre proprement meublée, & l'on m'assura que Manon en avoit une pareille. Je m'occupai aussitôt des moyens de hâter ma liberté. Il étoit clair qu'il n'y avoit rien d'absolument criminel dans mon affaire ; & supposant même que le dessein de notre vol fût prouvé par la déposition de Marcel, je savois fort bien qu'on ne punit point les simples volontés. Je résolus d'écrire promptement à mon père, pour le prier de venir en personne à Paris. J'avois bien moins de honte, comme je l'ai déjà dit, d'être au châtelet qu'à Saint-Lazare. D'ailleurs, quoique je conservasse tout le respect dû à l'autorité paternelle, l'âge & l'expérience avoient diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc, & l'on ne fit pas difficulté au châtelet, de laisser sortir ma lettre. Mais c'étoit une peine que j'aurois pu m'épargner, si j'avois su que mon père devoit arriver le lendemain à Paris.

Il avoit reçu celle que je lui avois écrite huit jours auparavant. Il en avoit ressenti une joie extrême ; mais de quelque espérance que je l'eusse flatté au sujet de ma conversion, il n'avoit pas cru devoir s'arrêter tout-à-fait à mes promesses. Il avoit pris le parti de venir s'assurer de mon changement par ses yeux, & de régler sa conduite

sur la sincérité de mon repentir. Il arriva , le lendemain de mon emprisonnement. Sa première visite fut celle qu'il rendit à Tiberge , à qui je l'avois prié d'adresser sa réponse. Il ne put savoir de lui, ni ma demeure , ni ma condition présente. Il en apprit seulement mes principales aventures, depuis que je m'étois échappé de Saint-Sulpice. Tiberge lui parla fort avantageusement des dispositions que je lui avois marquées pour le bien dans notre dernière entrevue. Il ajouta qu'il me croyoit entièrement dégagé de Manon ; mais qu'il étoit surpris , néanmoins , que je ne lui eusse pas donné de mes nouvelles depuis huit jours. Mon père n'étoit pas dupe. Il comprit qu'il y avoit quelque chose qui échappoit à la pénétration de Tiberge , dans le silence dont il se plaignoit , & il employa tant de soins pour découvrir mes traces, que deux jours après son arrivée, il apprit que j'étois au châtelet.

Avant que de recevoir sa visite, à laquelle j'étois fort éloigné de m'attendre si-tôt , je reçus celle de monsieur le lieutenant général de police , ou , pour expliquer les choses par leur nom , je subis l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches ; mais ils n'étoient, ni durs, ni défobligeans. Il me dit , avec douceur, qu'il plaignoit ma mauvaise conduite ; que j'avois manqué de sagesse en me faisant un ennemi tel que M. de G... M... ; qu'à la vérité il étoit

aisé de remarquer qu'il y avoit, dans mon affaire, plus d'imprudence & de légèreté que de malice ; mais que c'étoit néanmoins la seconde fois que je me trouvois sujet à son tribunal , & qu'il avoit espéré que je serois devenu plus sage, après avoir pris deux ou trois mois de leçons à Saint-Lazare. Charmé d'avoir affaire à un juge raisonnable, je m'expliquai avec lui d'une manière si respectueuse & si modérée, qu'il parut extrêmement satisfait de mes réponses. Il me dit que je ne devois pas me livrer trop au chagrin ; & qu'il se sentoit disposé à me rendre service, en faveur de ma naissance & de ma jeunesse. Je me hasardai à lui recommander Manon, & à lui faire l'éloge de sa douceur & de son bon naturel. Il me répondit, en riant, qu'il ne l'avoit point encore vue ; mais qu'on la représentoit comme une dangereuse personne. Ce mot excita tellement ma tendresse, que je lui dis mille choses passionnées pour la défense de ma pauvre maitresse ; & je ne pus m'empêcher même de répandre quelques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisît à ma chambre. Amour, amour, s'écria ce grave magistrat en me voyant sortir, ne te réconcilieras-tu jamais avec la sagesse ?

J'étois à m'entretenir tristement de mes idées, & à réfléchir sur la conversation que j'avois eue avec monsieur le lieutenant général de police, lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre :

c'étoit mon père. Quoique je dusse être à demi-préparé à cette vue , puisque je m'y attendois quelques jours plus tard , je ne laissai pas d'en être frappé si vivement , que je me serois précipité au fond de la terre , si elle s'étoit entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser avec toutes les marques d'une extrême confusion. Il s'assit , sans que ni lui , ni moi , eussions encore ouvert la bouche.

Comme je demeurois debout , les yeux baissés , & la tête découverte ; asséyez-vous , Monsieur , me dit-il gravement , asséyez-vous. Graces au scandale de votre libertinage & de vos friponneries , j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le vôtre , de ne pouvoir demeurer caché. Vous allez à la renommée par un chemin infailible. J'espère que le terme en sera bientôt la Grève , & que vous aurez effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde.

Je ne répondis rien. Il continua. Qu'un père est malheureux , dit-il , lorsqu'après avoir aimé tendrement un fils , & n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme , il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le déshonore ! On se console d'un malheur de fortune : le tems l'efface , & le chagrin diminue ; mais quel remède contre un mal qui augmente tous les jours , tel que les désordres d'un

filz vicieux, qui a perdu tout sentiment d'honneur ! Tu ne dis rien, malheureux, ajouta-t-il : voyez cette modestie contrefaite, & cet air de douceur hypocrite ; ne le prendroit-on pas pour le plus honnête homme de sa race ?

Quoique je fusse obligé de reconnoître que je méritois une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'étoit les porter à l'excès. Je crus qu'il m'étoit permis d'expliquer naturellement ma pensée. Je vous assure, Monsieur, lui dis-je, que la modestie où vous me voyez devant vous, n'est nullement affectée : c'est la situation naturelle d'un filz bien né, qui respecte infiniment son père, & sur-tout un père irrité. Je ne prétends pas non plus passer pour l'homme le plus réglé de notre race. Je me connois digne de vos reproches ; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté, & de ne pas me traiter comme le plus infame de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms si durs. C'est l'amour, vous le savez, qui a causé toutes mes fautes. Fatale passion ! Hélas ! n'en connoissez-vous pas la force ? & se peut-il que votre sang, qui est la source du mien, n'ait jamais ressenti les mêmes ardeurs ? L'amour m'a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidelle, & peut-être trop complaisant pour les desirs d'une maîtresse toute charmante ; voilà mes crimes. En voyez-vous-là quelqu'un qui vous déshonore. Je vous en supplie, mon père,

ajoutai-je tendrement, ayez un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de respect & d'affection pour vous, qui n'a pas renoncé comme vous pensez, à l'honneur & au devoir, & qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sauriez vous l'imaginer. Je laissai tomber quelques larmes, en finissant ces paroles.

Le cœur d'un père est le chef-d'œuvre de la nature; elle y règne, pour ainsi parler, avec complaisance, & elle en règle elle-même tous les ressorts. Le mien, qui étoit avec cela homme d'esprit & de goût, fut si touché du tour que j'avois donné à mes excuses, qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement. Viens, mon pauvre chevalier, me dit-il, viens m'embrasser; tu me fais pitié. Je l'embrassai. Il me serra d'une manière qui me fit juger de ce qui se passoit dans son cœur. Mais quel moyen prendrons-nous donc, reprit-il, pour te tirer d'ici? Explique-moi toutes tes affaires sans déguisement. Comme il n'y avoit rien en général, dans ma conduite, qui pût me déshonorer absolument, du moins en la mesurant sur celle des jeunes gens d'un certain monde, & qu'une maîtresse ne passe point pour une infamie dans le siècle où nous sommes, non plus qu'un peu d'adresse à s'attirer la fortune du jeu, je fis sincèrement à mon père le détail de la vie que j'avois menée. A chaque faute dont je lui faisois l'aveu,

Paveu , j'avois soin de joindre des exemples célèbres , pour en diminuer la honte. Je vis avec une maitresse , lui disois-je , sans être lié par les cérémonies du mariage : M. le duc de... en entretient deux , aux yeux de tout Paris ; M. de... en a une depuis dix ans , qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour sa femme. Les deux tiers des honnêtes gens de France se font honneur d'en avoir. J'ai usé de quelque supercherie au jeu : M. le marquis de... & le comte de... n'ont point d'autres revenus : M. le prince de... & M. le duc de... sont les chefs d'une bande de chevaliers du même ordre. Pour ce qui regardoit mes desseins sur la bourse des deux G... M..., j'aurois pu prouver aussi facilement que je n'étois pas sans modèles ; mais il me restoit trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-même , avec tous ceux dont j'aurois pu me proposer l'exemple : de sorte que je priai mon père de pardonner cette foiblesse aux deux violentes passions qui m'avoient agité , la vengeance & l'amour. Il me demanda si je pouvois lui donner quelques ouvertures sur les plus courts moyens d'obtenir ma liberté , & d'une manière qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui appris les sentimens de bonté que le lieutenant général de police avoit pour moi. Si vous trouvez quelques difficultés , lui dis-je , elles ne peuvent venir que de la part des G... M... : ainsi je crois qu'il seroit à propos

qu'il vous prissiez la peine de les voir. Il me le promit. Je n'osai le prier de solliciter pour Manon. Ce ne fut point un défaut de hardiesse, mais un effet de la crainte où j'étois de le révolter par cette proposition, & de lui faire naître quelque dessein funeste à elle & à moi. Je suis encore à favoir, si cette crainte n'a pas causé mes plus grandes infortunes, en m'empêchant de tenter les dispositions de mon père, & de faire des efforts pour lui en inspirer de favorables à ma malheureuse maîtresse. J'aurois peut-être excité encore une fois sa pitié. Je l'aurois mis en garde contre les impressions qu'il alloit recevoir trop facilement du vieux G... M... Que fais-je ! Ma mauvaise destinée l'auroit peut-être emporté sur tous mes efforts ; mais je n'aurois eu qu'elle du moins, & la cruauté de mes ennemis à accuser de mon malheur.

En me quittant, mon père alla faire une visite à M. de G... M... Il le trouva avec son fils, à qui le garde-du-corps avoit honnêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais su les particularités de leur conversation ; mais il ne m'a été que trop facile d'en juger par ses mortels effets. Ils allèrent ensemble, je dis les deux pères, chez monsieur le lieutenant général de police, auquel ils demandèrent deux grâces ; l'une, de me faire sortir sur le champ du châtelet ; l'autre, d'enfermer Manon pour le reste de ses jours, ou de l'envoyer en

Amérique. On commençoit , dans le même tems , à embarquer quantité de gens sans aveu pour le Mississipi. M. le lieutenant général de police leur donna sa parole de faire partir Manon par le premier vaisseau. M. de G.... M... & mon père vinrent aussitôt m'apporter ensemble la nouvelle de ma liberté. M. de G... M... me fit un compliment civil sur le passé ; & m'ayant félicité sur le bonheur que j'avois d'avoir un tel père , il m'exhorta à profiter désormais de ses leçons & de ses exemples. Mon père m'ordonna de lui faire des excuses de l'injure prétendue que j'avois faite à sa famille , & de le remercier de s'être employé avec lui pour mon élargissement. Nous sortîmes ensemble , sans avoir dit un mot de ma maitresse. Je n'osai même parler d'elle aux guichetiers , en leur présence. Hélas ! mes tristes recommandations eussent été bien inutiles ! L'ordre cruel étoit venu , en même-tems que celui de ma délivrance. Cette fi le infortunée fut conduite une heure après à l'hôpital , pour y être associée à quelques malheureuses , qui étoient condamnées à subir le même sort. Mon père m'ayant obligé de le suivre à la maison où il avoit pris sa demeure , il étoit presque six heures du soir lorsque je trouvai le moment de me dérober de ses yeux , pour retourner au châtelet. Je n'avois dessein que de faire tenir quelques rafraîchissemens à Manon , & de la recommander

au concierge ; car je ne me promettois pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avois point encore eu le tems , non plus , de réfléchir aux moyens de la délivrer.

Je demandai à parler au concierge. Il avoit été content de ma libéralité & de ma douceur ; de sorte qu'ayant quelque disposition à me rendre service , il me parla du sort de Manon , comme d'un malheur dont il avoit beaucoup de regret , parce qu'il pouvoit m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous entretînmes quelques momens sans nous entendre. A la fin , s'apercevant que j'avois besoin d'une explication , il me la donna , telle que j'ai déjà eu horreur de vous la dire , & que j'en ai encore à la répéter. Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit & plus terrible. Je tombai , avec une palpitation de cœur si douloureuse , qu'à l'instant que je perdis la connoissance , je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me resta même quelque chose de cette pensée , lorsque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre , & sur moi-même , pour m'assurer si je portois encore la malheureuse qualité d'homme vivant. Il est certain qu'en ne suivant que le mouvement naturel qui fait chercher à se délivrer de ses peines , rien ne pouvoit me paroître plus doux que la mort dans ce moment de désespoir & de conster-

nation. La religion même ne pouvoit me faire envisager rien de plus insupportable après la vie, que les convulsions cruelles dont j'étois tourmenté. Cependant, par un miracle propre à l'amour, je retrouvai bientôt assez de force pour remercier le ciel de m'avoir rendu la connoissance & la raison. Ma mort n'eut été utile qu'à moi. Manon avoit besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger. Je jurai de m'y employer sans ménagement.

Le concierge me donna toute l'assistance que j'eusse pû attendre du meilleur de mes amis. Je reçus ses services avec une vive reconnoissance. Hélas! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines! Tout le monde m'abandonne. Mon père même est sans doute un de mes plus cruels persécuteurs. Personne n'a pitié de moi. Vous seul, dans le séjour de la dureté & de la barbarie, vous marquez de la compassion pour le plus misérable de tous les hommes! Il me conseilla de ne point paroître dans la rue, sans être un peu remis du trouble où j'étois. Laissez, laissez, répondis-je en sortant; je vous reverrai plutôt que vous ne pensez. Préparez-moi le plus noir de vos cachots, je vais travailler à le mériter. En effet, mes premières résolutions n'alloient à rien moins qu'à me défaire des deux G... M..., du lieutenant général de police, & de fondre ensuite

à main armée sur l'hôpital , avec tous ceux que je pourrois engager dans ma querelle. Mon père lui-même eût à peine été respecté , dans une vengeance qui me paroïssoit si juste ; car le concierge ne m'avoit pas caché que lui , & G... M... étoient les auteurs de ma perte. Mais lorsque j'eus fait quelques pas dans les rues , & que l'air eut un peu rafraîchi mon sang & mes humeurs , ma fureur fit place peu à peu à des sentimens moins atroces. La mort de nos ennemis eût été d'une foible utilité pour Manon , & elle m'eût exposé sans doute à me voir ôter tous les moyens de la secourir. D'ailleurs aurois-je eu recours à un lâche assassinat ! Quelle autre voie pouvois-je m'ouvrir à la vengeance ? Je recueillis toutes mes forces & tous mes esprits pour travailler d'abord à la délivrance de Manon , remettant tout le reste après le succès de cette importante entreprise. Il me restoit peu d'argent. C'étoit néanmoins un fondement nécessaire , par lequel il falloit commencer. Je ne voyois que trois personnes de qui j'en pusse attendre ; M. de T... , mon père , & Tiberge. Il y avoit peu d'apparence d'obtenir quelque chose des deux derniers , & j'avois honte de fatiguer l'autre par mes importunités. Mais ce n'est point dans le désespoir , qu'on garde des ménagemens. J'allai sur le champ au séminaire de S. Sulpice , sans m'embarrasser si j'y serois reconnu. Je fis

appeler Tiberge. Ses premières paroles me firent comprendre qu'il ignoroit encore mes dernières aventures. Cette idée me fit changer le dessein que j'avois de l'attendrir par la compassion. Je lui parlai en général, du plaisir que j'avois eu de revoir mon père; & je le priai ensuite de me prêter quelque argent, sous prétexte de payer avant mon départ de Paris, quelques dettes que je souhaitois de tenir inconnues. Il me présenta aussi-tôt sa bourse. Je pris cinq cens francs, sur six cens que j'y trouvai. Je lui offris mon billet; il étoit trop généreux pour l'accepter.

Je retournai de-là chez M. de T... Je n'eus point de réserve avec lui. Je lui fis l'exposition de mes malheurs & de mes peines; il en savoit déjà jusqu'aux moindres circonstances, par le soin qu'il avoit eu de suivre l'aventure du jeune G... M... Il m'écouta néanmoins, & il me plaignit beaucoup. Lorsque je lui demandai ses conseils sur les moyens de délivrer Manon, il me répondit tristement, qu'il y voyoit si peu de jour, qu'à moins d'un secours extraordinaire du ciel, il falloit renoncer à cette espérance; qu'il avoit passé exprès à l'hôpital, depuis qu'elle y étoit renfermée; qu'il n'avoit pu obtenir lui-même la liberté de la voir, que les ordres du lieutenant général de police étoient de la dernière rigueur, & que pour comble d'infortune la malheureuse bande

où elle devoit entrer, étoit destinée à partir le sur-lendemain du jour où nous étions. J'étois si consterné de son discours, qu'il eût pu parler une heure, sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Il continua de me dire, qu'il ne m'étoit point allé voir au châtelier, pour se donner plus de facilité à me servir, lorsqu'on le croiroit sans liaisons avec moi; que depuis quelques heures que j'en étois sorti, il avoit eu le chagrin d'ignorer où je m'étois retiré, & qu'il avoit souhaité de me voir promptement, pour me donner le seul conseil dont il sembloit que je pusse espérer du changement dans le sort de Manon; mais un conseil dangereux, auquel il me prioit de cacher éternellement qu'il eût part: c'étoit de choisir quelques braves, qui eussent le courage d'attaquer les gardes de Manon, lorsqu'ils seroient sortis de Paris avec elle. Il n'attendit point que je lui parlasse de mon indigence. Voilà cent pistoles, me dit-il en me présentant une bourse, qui pourront vous être de quelque usage. Vous me les remettrez, lorsque la fortune aura rétabli vos affaires. Il ajouta que si le soin de sa réputation lui eût permis d'entreprendre lui-même la délivrance de ma maîtresse, il m'eût offert son bras & son épée.

Cette excessive générosité me toucha jusqu'aux larmes. J'employai, pour lui marquer ma reconnaissance, toute la vivacité que mon affliction me

laissoit encore. Je lui demandai s'il n'y avoit rien à espérer par la voie des intercessions, auprès du lieutenant général de police. Il me dit qu'il y avoit pensé; mais qu'il croyoit cette ressource inutile, parce qu'une grace de cette nature ne pouvoit se demander sans motif, & qu'il ne voyoit pas bien quel motif on pouvoit employer pour se faire un intercesseur d'une personne grave & puissante; que si l'on pouvoit se flatter de quelque chose, de ce côté-là, ce ne pouvoit être qu'en faisant changer de sentiment à M. de G... M... & à mon père, & en les engageant à prier eux-mêmes monsieur le lieutenant général de police de révoquer sa sentence. Il m'offrit de faire tous ses efforts pour gagner le jeune G... M... quoiqu'il le crût un peu refroidi à son égard, par quelques soupçons qu'il avoit conçus de lui à l'occasion de notre affaire; & il m'exhorta à ne rien omettre de mon côté, pour fléchir l'esprit de mon père.

Ce n'étoit pas une légère entreprise pour moi; je ne dis pas seulement par la difficulté que je devois naturellement trouver à le vaincre, mais par une autre raison, qui me faisoit même redouter ses approches; je m'étois dérobé de son logement contre ses ordres, & j'étois fort résolu de n'y pas retourner, depuis que j'avois appris la triste destinée de Manon. J'appréhendois avec sujet qu'il ne me fît retenir malgré moi, & qu'il ne me reconduisît

de même en province. Mon frère aîné avoit ulé autrefois de cette méthode. Il est vrai que j'étois devenu plus âgé ; mais l'âge étoit une foible raison contre la force. Cependant je trouvai une voie qui me fauvoit de ce danger ; c'étoit de le faire appeler dans un endroit public , & de m'annoncer à lui sous un autre nom. Je pris aussitôt ce parti. M. de T.... s'en alla chez G... M... & moi au Luxembourg , d'où j'envoyai avertir mon père , qu'un gentilhomme de ses serviteurs étoit à l'attendre. Je craignois qu'il n'eût quelque peine à venir , parce que la nuit approchoit. Il parut néanmoins peu après , suivi de son laquais. Je le priai de prendre une allée où nous pussions être seuls. Nous fîmes cent pas , pour le moins , sans parler. Il s'imaginoit bien , sans doute , que tant de préparations ne s'étoient pas faites sans un dessein d'importance. Il attendoit ma harangue , & je la méditois.

Enfin , j'ouvris la bouche. Monsieur , lui dis-je en tremblant , vous êtes un bon père. Vous m'avez comblé de graces , & vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes. Aussi le ciel m'est-il témoin , que j'ai pour vous tous les sentimens du fils le plus tendre & le plus respectueux. Mais il me semble.... que votre rigueur.... Hé bien , ma rigueur , interrompit mon père , qui trouvoit sans doute que je parlois lentement pour son impatience.

Ah ! Monsieur , repris-je , il me semble que votre rigueur est extrême dans le traitement que vous avez fait à la malheureuse Manon. Vous vous en êtes rapporté à M. de G... M... Sa haine vous l'a représentée sous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuse idée. Cependant c'est la plus douce & la plus aimable créature qui fût jamais. Que n'a-t-il plu au ciel de vous inspirer l'envie de la voir un moment ! Je ne suis pas plus sûr qu'elle est charmante , que je le suis qu'elle vous l'auroit paru. Vous auriez pris parti pour elle. Vous auriez détesté les noirs artifices de G... M... Vous auriez eu compassion d'elle & de moi. Hélas ! j'en suis sûr. Votre cœur n'est pas insensible. Vous vous seriez laissé attendrir. Il m'interrompit encore , voyant que je parlois avec une ardeur qui ne m'auroit pas permis de finir si-tôt. Il voulut savoir à quoi j'avois dessein d'en venir , par un discours si passionné. A vous demander la vie , répondis-je , que je ne puis conserver un moment , si Manon part une fois pour l'Amérique. Non , non , me dit-il d'un ton sévère ; j'aime mieux vous voir sans vie , que de vous voir sans honneur. N'allons donc pas plus loin , m'écriai-je en l'arrêtant par le bras ; ôtez-la moi , cette vie odieuse & insupportable ; car dans le désespoir où vous me jetez , la mort sera une faveur pour moi. C'est un présent digne de la main d'un père.

Je ne t'accorderois que ce que tu mérites, repliqua-t-il. Je connois bien des pères, qui n'auroient pas attendu si long-tems pour être eux-mêmes tes bourreaux; mais c'est ma bonté excessive qui t'a perdu.

Je me jetai à ses genoux : Ah ! s'il vous en reste encore, lui dis-je en les embrassant, ne vous endurcissez donc pas contre mes pleurs. Songez que je suis votre fils. . . Hélas ! souvenez-vous de ma mère. Vous l'aimiez si tendrement ! Auriez-vous souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras ? Vous l'auriez défendue jusqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous ? Peut-on être barbare, après avoir une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse & la douleur !

Ne me parle pas davantage de ta mère, reprit-il d'une voix irritée ; ce souvenir échauffe mon indignation. Tes désordres la feroient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, ajouta-t-il, il m'importune, & ne me fera point changer de résolution. Je retourne au logis. Je t'ordonne de me suivre. Le ton rigoureux avec lequel il m'intima cet ordre, me fit trop comprendre que son cœur étoit inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de m'arrêter de ses propres mains. N'augmentez pas mon désespoir, lui dis-je, en me forçant de vous désobéir. Il est impossible que je

ous fuive. Il ne l'est pas moins que je vive , après la dureté avec laquelle vous me traitez. Ainsi je vous dis un éternel adieu. Ma mort , que vous apprendrez bientôt , ajoutai-je tristement , vous fera peut-être reprendre pour moi des sentimens de père. Comme je me tournois pour le quitter : Tu refuses donc de me suivre , s'écria-t-il avec une vive colère ? Vas , cours à ta perte. Adieu , fils ingrat & rebelle. Adieu , lui dis-je dans mon transport , adieu , père barbare & dénaturé.

Je sortis aussitôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues comme un furieux , jusqu'à la maison de M. de T... Je levois , en marchant , les yeux & les mains pour invoquer toutes les puissances célestes. O ciel , disois-je ! serez-vous aussi impitoyable que les hommes ? je n'ai plus de secours à attendre que de vous. M. de T... n'étoit point encore retourné chez lui ; mais il revint , après que je l'y eusse attendu quelques momens. Sa négociation n'avoit pas mieux réussi que la mienne. Il me le dit d'un visage abattu. Le jeune G.... M.... quoique moins irrité que son père contre Manon & contre moi , n'avoit pas voulu entreprendre de le solliciter en notre faveur. Il s'en étoit défendu , par la crainte qu'il avoit lui-même de ce vieillard vindicatif , qui s'étoit déjà fort emporté contre lui , en lui reprochant ses desseins de commerce avec Manon. Il ne me restoit donc que la voie de la violence , telle que M. de T....

m'en avoit tracé le plan ; j'y réduisis toutes mes espérances Elles sont bien incertaines , lui dis-je ; mais la plus solide & la plus consolante pour moi est celle de périr du moins dans l'entreprise. Je le quittai , en le priant de me secourir par ses vœux ; & je ne pensai plus qu'à m'associer des camarades , à qui je pusse communiquer une étincelle de mon courage & de ma résolution.

Le premier , qui s'offrit à mon esprit , fut le même garde-du-corps , que j'avois employé pour arrêter G... M.... J'avois dessein aussi d'aller passer la nuit dans sa chambre , n'ayant pas eu l'esprit assez libre , pendant l'après-midi , pour me procurer un logement. Je le trouvai seul. Il eut de la joie de me voir sorti du châtelet. Il m'offrit affectueusement ses services. Je lui expliquai ceux qu'il pouvoit me rendre. Il avoit assez de bon sens pour en appercevoir toutes les difficultés ; mais il fut assez généreux pour entreprendre de les surmonter. Nous employâmes une partie de la nuit , à raisonner sur mon dessein. Il me parla des trois soldats aux gardes , dont il s'étoit servi dans la dernière occasion , comme de trois braves à l'épreuve. M. de T... m'avoit informé exactement du nombre des archers qui devoient conduire Manon ; ils n'étoient que six. Cinq hommes hardis & résolus suffisoient pour donner l'épouvante à ces misérables , qui ne sont point capables de se défendre honora-

blement , lorsqu'ils peuvent éviter le péril du combat par une lâcheté. Comme je ne manquois point d'argent , le garde-du-corps me conseilla de ne rien épargner , pour assurer le succès de notre attaque. Il nous faut des chevaux , me dit-il , avec des pistolets , & chacun notre mousqueton. Je me charge de prendre demain le soin de ces préparatifs. Il faudra aussi trois habits communs pour nos soldats , qui n'oseroient paroître dans une affaire de cette nature , avec l'uniforme du régiment. Je lui mis , entre les mains , les cent pistoles que j'avois reçues de M. de T... Elles furent employées , le lendemain , jusqu'au dernier sou. Les trois soldats passèrent en revue devant moi. Je les animai par de grandes promesses ; & pour leur ôter toute défiance , je commençai par leur faire présent , à chacun , de dix pistoles. Le jour de l'exécution étant venu , j'en envoyai un de grand matin à l'hôpital , pour s'instruire , par ses propres yeux , du moment auquel les archers partiroient avec leur proie. Quoique je n'eusse pris cette précaution que par un excès d'inquiétude & de prévoyance , il se trouva qu'elle avoit été absolument nécessaire. J'avois compté sur quelques fausses informations qu'on m'avoit données de leur route , & m'étant persuadé que c'étoit à la Rochelle que cette déplorable troupe devoit être embarquée , j'aurois perdu mes peines à l'attendre sur le chemin d'Orléans. Ce-

pendant je fus informé , par le rapport du soldat aux gardes , qu'elle prenoit le chemin de Normandie , & que c'étoit du Havre-de-Grace qu'elle devoit partir pour l'Amérique.

Nous nous rendîmes aussitôt à la porte Saint-Honoré , observant de marcher par des rues différentes. Nous nous réunîmes au bout du fauxbourg. Nos chevaux étoient frais. Nous ne tardâmes point à découvrir les six gardes , & les deux misérables voitures que vous vîtes à Passy , il y a deux ans. Ce spectacle faillit de m'ôter la force & la connoissance. O fortune , m'écriai - je ! fortune cruelle ! accorde-moi ici , du moins , la mort ou la victoire. Nous tîmes conseil un moment , sur la manière dont nous ferions notre attaque. Les archers n'avoient guère plus de quatre cens pas devant nous , & nous pouvions les couper en passant au travers d'un petit champ , autour duquel le grand chemin tournoit. Le garde-du-corps fut d'avis de prendre cette voie , pour les surprendre , en fondant tout d'un coup sur eux. J'approuvai sa pensée , & je fus le premier à piquer mon cheval. Mais la fortune avoit rejeté impitoyablement mes vœux. Les archers voyant cinq cavaliers accourir vers eux , ne doutèrent point que ce ne fût pour les attaquer. Ils se mirent en défense , en préparant leurs bayonnettes & leurs fusils d'un air assez résolu. Cette vue , qui ne fit que nous animer , le garde-du-

corps

corps & moi , ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches compagnons. Ils s'arrêtèrent , comme de concert , & s'étant dit entr'eux quelques mots que je n'entendis point , ils tournèrent la tête de leurs chevaux , pour reprendre le chemin de Paris à bride abattue. Dieux ! me dit le garde du corps , qui paroissoit aussi éperdu que moi de cette infame désertion , qu'allons-nous faire ? nous ne sommes que deux. J'avois perdu la voix , de fureur & d'étonnement. Je m'arrêtai , incertain si ma première vengeance ne devoit pas s'employer à la poursuite & au châtiment des lâches qui m'abandonnoient. Je les regardois fuir , & je jetois les yeux de l'autre côté sur les archers. S'il m'eût été possible de me partager , j'aurois fondu tout à la fois sur ces deux objets de ma rage , je les dévorais tous ensemble. Le garde du corps , qui jugeoit de mon incertitude par le mouvement égaré de mes yeux , me pria d'écouter son conseil. N'étant que deux , me dit-il , il y auroit de la folie à attaquer six hommes aussi bien armés que nous , & qui paroissent nous attendre de pied ferme. Il faut retourner à Paris , & tâcher de réussir mieux dans le choix de nos braves. Les archers ne sauroient faire de grandes journées , avec deux pesantes voitures ; nous les rejoindrons demain sans peine.

Je fis un moment de réflexion sur ce parti ; mais ne voyant de tous côtés que des sujets de désespoir ,

je pris une résolution véritablement désespérée. Ce fut de remercier mon compagnon de ses services; & loin d'attaquer les archers, je résolus d'aller, avec soumission, les prier de me recevoir dans leur troupe, pour accompagner Manon avec eux jusqu'au Havre-de-Grace, & passer ensuite au-delà des mers avec elle. Tout le monde me persécute ou me trahit, dis-je au garde du corps. Je n'ai plus de fond à faire sur personne. Je n'attends plus rien, ni de la fortune, ni du secours des hommes. Mes malheurs sont au comble; il ne me reste plus que de m'y soumettre. Ainsi je ferme les yeux à toute espérance. Puisse le ciel récompenser votre générosité! Adieu, je vais aider mon mauvais sort à consommer ma ruine, en y courant moi-même volontairement. Il fit inutilement ses efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priai de me laisser suivre mes résolutions, & de me quitter sur le champ, de peur que les archers ne continuassent de croire que notre dessein étoit de les attaquer.

J'allai seul vers eux, d'un pas lent, & le visage si consterné, qu'ils ne durent rien trouver d'effrayant dans mon approche. Ils se tenoient néanmoins en défense. Rassurez-vous, Messieurs, leur dis-je en les abordant: je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des grâces. Je les priai de continuer leur chemin sans défiance,

& je leur appris en marchant , la faveur que j'attendois d'eux. Ils consultèrent ensemble de quelle manière ils devoient recevoir cette ouverture. Le chef de la bande prit la parole pour les autres. Il me répondit, que les ordres qu'ils avoient de veiller sur leurs captives, étoient d'une extrême rigueur; que je lui paroissois néanmoins si joli homme, que lui & ses compagnons se relâcheroient un peu sur leur devoir; mais que je devois comprendre, qu'il falloit bien qu'il m'en coûtât quelque chose. Il me restoit environ quinze pistoles; je leur dis naturellement en quoi consistoit le fond de ma bourse. Hé bien, me dit l'archer, nous en userons généreusement. Il ne vous coûtera qu'un écu par heure, pour entretenir celle de nos filles qui vous plaira le plus, c'est le prix courant de Paris. Je ne leur avois pas parlé de Manon en particulier, parce que je n'avois pas dessein qu'ils connussent ma passion. Ils s'imaginèrent d'abord que ce n'étoit qu'une fantaisie de jeune homme, qui me faisoit chercher un peu de passe-tems avec ces créatures; mais lorsqu'ils crurent s'être aperçus que j'étois amoureux, ils augmentèrent tellement le tribut, que ma bourse se trouva épuisée en partant de Mantes, où nous avions couché le jour que nous arrivâmes à Passy.

Vous dirai-je quel fut le déplorable sujet de mes entretiens avec Manon pendant cette route.

ou quelle impression sa vue fit sur moi, lorsque j'eus obtenu des gardes la liberté d'approcher de son chariot ? Ah ! les expressions ne rendent jamais qu'à demi les sentimens du cœur : mais figurez-vous ma pauvre maitresse enchaînée par le milieu du corps, assise sur quelques poignées de paille, la tête appuyée languissamment sur un côté de la voiture, le visage pâle, & mouillé d'un ruisseau de larmes, qui se faisoient un passage au travers de ses paupières, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avoit pas même eu la curiosité de les ouvrir, lorsqu'elle avoit entendu le bruit de ses gardes, qui craignoient d'être attaqués. Son linge étoit sale & dérangé, ses mains délicates exposées à l'injure de l'air ; enfin, la réunion de tant de charmes, cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie, paroissoit dans un désordre & un abattement inexprimable. J'employai quelque tems à la considérer, en allant à cheval à côté du chariot. J'étois si peu à moi-même, que je fus sur le point plusieurs fois de tomber dangereusement. Mes soupirs & mes exclamations fréquentes m'attirèrent d'elle quelques regards. Elle me reconnut, & je remarquai que dans le premier mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour venir à moi ; mais étant retenue par sa chaîne, elle retomba dans sa première attitude. Je priai les archers d'arrêter un moment, par compas-

sion ; ils y consentirent par avarice. Je quittrai mon cheval pour m'asseoir auprès d'elle. Elle étoit si languissante & si affoiblie , qu'elle fut long-tems sans pouvoir se servir de sa langue , ni remuer ses mains. Je les mouillois pendant ce tems-là de mes pleurs ; & ne pouvant proférer moi-même une seule parole , nous étions l'un & l'autre dans une des plus tristes situations dont il y ait jamais eu d'exemple. Nos expressions ne le furent pas moins , lorsque nous eûmes retrouvé la liberté de parler. Manon parla peu ; il sembloit que la honte & la douleur eussent altéré les organes de sa voix ; le son en étoit foible & tremblant. Elle me remercia de ne l'avoir pas oubliée , & de la satisfaction que je lui accordois , dit-elle en soupirant , de me voir du moins encore une fois & de me dire le dernier adieu. Mais lorsque je l'eus assurée que rien n'étoit capable de me séparer d'elle , & que j'étois disposé à la suivre jusqu'à l'extrémité du monde , pour prendre soin d'elle , pour la servir , pour l'aimer , & pour attacher inséparablement ma misérable destinée à la sienne , cette pauvre fille se livra à des sentimens si tendres & si douloureux , que j'appréhendai quelque chose , pour sa vie , d'une si violente émotion. Tous les mouvemens de son ame sembloient se peindre dans ses yeux. Elle les tenoit fixés sur moi. Quelquefois elle ouvroit la bouche , sans avoir la force d'achever quelques

mots qu'elle commençoit. Il lui en échappoit néanmoins quelques-uns. C'étoient des marques d'admiration sur mon amour, de tendres plaintes de son excès, des doutes qu'elle pût être assez heureuse pour m'avoir inspiré une passion si parfaite, des instances pour me faire renoncer au dessein de la suivre, & chercher ailleurs un bonheur digne de moi, qu'elle me disoit que je ne pouvois espérer avec elle. En dépit du sort le plus cruel, je trouvois ma félicité dans ses regards, & dans la certitude que j'avois de son affection. J'avois perdu à la vérité, tout ce que le reste des hommes estime; mais j'étois maître du cœur de Manon, le seul bien que j'estimois. Vivre en Europe, vivre en Amérique; que m'importoit-il en quel endroit vivre, si j'étois sûr d'y être heureux en y vivant avec ma maîtresse? Tout l'univers n'est-il pas la patrie de deux amans fidelles? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre, père, mère, parens, amis, richesses & félicité? Si quelque chose me caufoit de l'inquiétude, c'étoit la crainte de voir Manon exposée aux besoins de l'indigence. Je me supposois déjà avec elle, dans une région inculte & habitée par des sauvages. Je suis bien sûr, disois-je, qu'il ne sauroit y en avoir d'aussi cruels que G... M... & mon père. Ils nous laisseront du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait sont fidelles, ils suivent les loix de la nature. Ils ne recon-

noissent, ni les fureurs de l'avarice, qui possèdent G... M..., ni les idées fantastiques de l'honneur, qui m'ont fait un ennemi de mon père. Ils ne troubleront point deux amans qu'ils verront vivre avec autant de simplicité qu'eux. J'étois donc tranquille de ce côté-là. Mais je ne me formois point des idées romantiques par rapport aux besoins communs de la vie. J'avois éprouvé trop souvent qu'il y a des nécessités insupportables, surtout pour une fille délicate, qui est accoutumée à une vie commode & abondante. J'étois au désespoir d'avoir épuisé inutilement ma bourse, & que le peu d'argent qui me restoit, fût encore sur le point de m'être ravi par la friponnerie des archers. Je concevois qu'avec une petite somme j'aurois pu espérer, non-seulement de me soutenir quelque tems contre la misère en Amérique, où l'argent étoit rare, mais d'y former même quelque entreprise pour un établissement durable. Cette considération me fit naître la pensée d'écrire à Tiberge, que j'avois toujours trouvé si prompt à m'offrir les secours de l'amitié. J'écrivis, dès la première ville où nous passâmes. Je ne lui apportai point d'autre motif, que le pressant besoin dans lequel je prévoyois que je me trouverois au Havre-de-Grace, où je lui confessois que j'étois allé conduire Manon. Je lui demandois cent pistoles. Faites-les moi tenir au Havre, lui disois-je, par

le maître de la poste. Vous voyez bien que c'est la dernière fois que j'importune votre affection, & que ma malheureuse maitresse m'étant enlevée pour toujours, je ne puis la laisser partir sans quelques souagemens, qui adoucissent son sort & mes mortels regrets.

Les archers devinrent si intraitables, lorsqu'ils eurent découvert la violence de ma passion, que redoublant continuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me réduisirent bientôt à la dernière indigence. L'amour, d'ailleurs, ne me permettoit guère de ménager ma bourse. Je m'oubliois du matin au soir, près de Marion; & ce n'étoit plus par heure que le tems m'étoit mesuré; c'étoit par la longueur entière des jours. Enfin, ma bourse étant tout-à-fait vide, je me trouvai exposé aux caprices & à la brutalité de six misérables, qui me traitoient avec une rigueur insupportable. Vous en fûtes témoin à Passy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche, qui me fut accordé par la fortune. Votre pitié, à la vue de mes peines, fut ma seule recommandation auprès de votre cœur généreux. Le secours que vous m'accordâtes libéralement, servit à me faire gagner le Havre, & les archers tinrent leur promesse avec plus de fidélité que je ne l'espérois.

Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la poste, Tiberge n'avoit point encore eu le tems de

me répondre. Je m'informai exactement, quel jour je pouvois attendre sa lettre. Elle ne pouvoit arriver que deux jours après, & par une étrange disposition de mon mauvais sort, il se trouva que notre vaisseau devoit partir le matin de celui auquel j'attendois l'ordinaire. Je ne puis vous représenter mon désespoir. Quoi ! m'écriai-je, dans le malheur même, il faudra toujours que je sois distingué par des excès ? Manon répondit : Hélas ! une vie si malheureuse mérite-t-elle le soin que nous en prenons ? Mourons au Havre, mon cher chevalier. Que la mort finisse tout d'un coup nos misères. Irons-nous les traîner dans un pays inconnu, où nous devons nous attendre sans doute à d'horribles extrémités, puisqu'on a voulu m'en faire un supplice ? Mourons, me répéta-t-elle, ou du moins donne-moi la mort, & va chercher un autre sort dans les bras d'une amante plus heureuse. Non, non, lui dis-je ; c'est pour moi un sort digne d'envie, que d'être malheureux avec vous. Son discours me fit trembler. Je jugeai qu'elle étoit accablée de ses maux. Je m'efforçai de prendre un air plus tranquille, pour lui ôter ces funestes pensées de mort & de désespoir. Je résolus de tenir la même conduite à l'avenir, & j'ai éprouvé, dans la suite, que rien n'est plus capable d'inspirer ce courage à une femme, que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

Lorsque j'eus perdu l'espérance de recevoir du secours de Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai, joint à ce qui me restoit encore de vos libéralités, me composa la petite somme de dix-sept pistoles. J'en employai sept à l'achat de quelques soulagemens nécessaires à Manon ; & je ferrai les dix autres avec soin, comme le fondement de notre fortune & de nos espérances en Amérique. Je n'eus point de peine à me faire recevoir dans le vaisseau. On cherchoit alors des jeunes gens, qui fussent disposés à se joindre volontairement à la colonie. Le passage & la nourriture me furent accordés gratis. La poste de Paris devant partir le lendemain, j'y laissai une lettre pour Tiberge. Elle étoit touchante, & capable de l'attendrir sans doute au dernier point, puisqu'elle lui fit prendre une résolution, qui ne pouvoit venir que d'un fond infini de tendresse & de générosité pour un ami malheureux.

Nous mîmes à la voile. Le vent ne cessa point de nous être favorable. J'obtins du capitaine un lieu à part pour Manon & pour moi. Il eut la bonté de nous regarder d'un autre œil, que le commun de nos misérables associés. Je l'avois pris en particulier dès le premier jour ; & pour m'attirer de lui quelque considération, je lui avois découvert une partie de mes infortunes. Je ne crus pas me rendre coupable d'un mensonge honteux, en

lui disant que j'étois marié avec Manon. Il feignit de le croire , & il m'accorda sa protection. Nous en reçûmes des marques pendant toute la navigation. Il eut soin de nous faire nourrir honnêtement ; & les égards qu'il eut pour nous , servirent à nous faire respecter des compagnons de notre misère. J'avois une attention continuelle à ne pas laisser souffrir la moindre incommodité à Manon. Elle le remarquoit bien ; & cette vue , jointe au vif ressentiment de l'étrange extrémité où je m'étois réduit pour elle , la rendoit si tendre & si passionnée , si attentive aussi à mes plus légers besoins , que c'étoit entr'elle & moi une perpétuelle émulation de services & d'amour. Je ne regrettois point l'Europe. Au contraire , plus nous avançons vers l'Amérique , plus je sentoais mon cœur s'élargir & devenir tranquille. Si j'eusse pu m'assurer de n'y pas manquer des nécessités absolues de la vie , j'aurois remercié la fortune d'avoir donné un tour si favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois , nous abordâmes enfin au rivage désiré. Le pays ne nous offrit rien d'agréable à la première vue. C'étoient des campagnes stériles & inhabitées , où l'on voyoit à peine quelques roseaux & quelques arbres dépouillés par le vent. Nulle trace d'hommes , ni d'animaux. Cependant le capitaine ayant fait tirer quelques pièces de notre artillerie , nous ne fûmes

pas long-tems sans appercevoir une troupe de citoyens de la Nouvelle Orléans, qui s'approchèrent de nous avec de vives marques de joie. Nous n'avions pas découvert la ville. Elle est cachée, de ce côté-là, par une petite colline. Nous fûmes reçus comme des gens descendus du ciel. Ces pauvres habitans s'empressoient, pour nous faire mille questions sur l'état de la France & sur les différentes provinces où ils étoient nés. Ils nous embrassoient comme leurs frères, & comme de chers compagnons qui venoient partager leur misère & leur solitude. Nous prîmes le chemin de la ville avec eux ; mais nous fûmes surpris de découvrir, en avançant, que ce qu'on nous avoit vanté jusqu'alors comme une bonne ville, n'étoit qu'un assemblage de quelques pauvres cabanes. Elles étoient habitées par cinq ou six cens personnes. La maison du gouverneur nous parut un peu distinguée par sa hauteur & par sa situation. Elle est défendue par quelques ouvrages de terre, autour desquels règne un large fossé.

Nous fûmes d'abord présentés à lui. Il s'entretint long tems en secret avec le capitaine ; & revenant ensuite à nous, il considéra, l'une après l'autre, toutes les filles qui étoient arrivées par le vaisseau. Elles étoient au nombre de trente ; car nous en avions trouvé au Havre une autre bande, qui s'étoit jointe à la nôtre. Le gouverneur, les ayant long-tems examinées, fit appeler divers jeunes gens

de la ville , qui languissoient dans l'attente d'une épouse. Il donna les plus jolies aux principaux , & le reste fut tiré au sort. Il n'avoit point encore parlé à Manon ; mais lorsqu'il eut ordonné aux autres de se retirer , il nous fit demeurer , elle & moi. J'apprends du capitaine , nous dit-il , que vous êtes mariés , & qu'il vous a reconnus sur la route pour deux personnes d'esprit & de mérite. Je n'entre point dans les raisons qui ont causé votre malheur ; mais s'il est vrai que vous ayez autant de savoir-vivre que votre maintien me le promet , je n'épargnerai rien pour adoucir votre sort , & vous contribuerez vous-mêmes à me faire trouver quelque agrément dans ce lieu sauvage & désert. Je lui répondis de la manière que je crus la plus propre à confirmer l'idée qu'il avoit de nous. Il donna quelques ordres pour nous faire préparer un logement dans la ville , & il nous retint à souper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politesse , pour un chef de malheureux bannis. Il ne nous fit point de questions en public sur le fond de nos aventures. La conversation fut générale ; & malgré notre tristesse , nous nous efforçâmes , Manon & moi , de contribuer à la rendre agréable.

Le soir , il nous fit conduire au logement qu'on nous avoit préparé. Nous trouvâmes une misérable cabane , composée de planches & de boue , qui consistoit en deux ou trois chambres de plein-

piéd, avec un grenier au-dessus. Il y avoit fait mettre cinq ou six chaises, & quelques commodités nécessaires à la vie. Manon parut effrayée, à la vue d'une si triste demeure. C'étoit pour moi qu'elle s'affligeoit, beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'assit, lorsque nous fûmes seuls, & elle se mit à pleurer amèrement. J'entrepris d'abord de la consoler. Mais lorsqu'elle m'eut fait entendre que c'étoit moi seul qu'elle plaignoit, & qu'elle ne considéroit dans nos malheurs communs que ce que j'avois à souffrir, j'affectai de montrer assez de courage, & même assez de joie pour lui en inspirer. De quoi me plaindrois-je, lui dis-je ? je possède tout ce que je désire. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? quel autre bonheur me suis-je jamais proposé ? laissons au ciel le soin de notre fortune. Je ne la trouve pas si désespérée. Le gouverneur est un homme civil : il nous a marqué de la considération ; il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre cabane, & la grossièreté de nos meubles, vous avez pu remarquer qu'il y a peu de personnes ici qui paroissent mieux logées & mieux meublées que nous : & puis tu es une chimiste admirable, ajoutai-je en l'embrassant ; tu transformes tout en or.

Vous ferez donc la plus riche personne de l'univers, me répondit-elle ; car s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il est impossible aussi

d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes. Je me rends justice, continua-t-elle. Je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai causé des chagrins, que vous n'avez pu me pardonner sans une bonté extrême. J'ai été légère & volage; & même en vous aimant éperdûment, comme j'ai toujours fait, je n'étois qu'une ingrâte. Mais vous ne sauriez croire combien je suis changée. Mes larmes que vous avez vues couler si souvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une seule fois mes malheurs pour objet. J'ai cessé de les sentir, aussitôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendresse & de compassion pour vous. Je ne me console point d'avoir pu vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne cesse point de me reprocher mes inconstances, & de m'attendrir, en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuse qui n'en étoit pas digne, & qui ne payeroit pas bien de tout son sang, ajouta-t-elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a causées.

Ses pleurs, son discours, & le ton dont elle le prononça, firent sur moi une impression si étonnante, que je crus sentir une espèce de division dans mon ame. Prends garde, lui dis-je, prends garde, ma chère Manon. Je n'ai point assez de force pour

supporter des marques si vives de ton affection, je ne suis point accoutumé à des excès de joie. O Dieu ! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien. Je suis assuré du cœur de Manon ; il est tel que je l'ai souhaité pour être heureux, je ne puis plus cesser de l'être à présent. Voilà ma félicité bien établie. Elle l'est, reprit-elle, si vous la faites dépendre de moi, & je fais bien où je puis compter aussi de trouver toujours la mienne. Je me couchai avec ces charmantes idées, qui changèrent ma cabane en un palais digne du premier roi du monde. L'Amérique me parut un lieu de délices après cela. C'est au nouvel Orléans qu'il faut venir, disois-je souvent à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'amour. C'est ici qu'on s'aime sans intérêt, sans jalousie, sans inconstance. Nos compatriotes y viennent chercher de l'or ; ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des trésors bien plus estimables.

Nous cultivâmes soigneusement l'amitié du gouverneur. Il eut la bonté, quelques semaines après notre arrivée, de me donner un petit emploi qui vint à vaquer dans le fort. Quoiqu'il ne fût pas bien distingué, je l'acceptai comme une faveur du ciel. Il me mettoit en état de vivre, sans être à charge à personne. Je pris un valet pour moi, & une servante pour Manon. Notre petite fortune

fortune s'arrangea. J'étois réglé dans ma conduite. Manon ne l'étoit pas moins. Nous ne laissions point échapper l'occasion de rendre service & de faire du bien à nos voisins. Cette disposition officieuse, & la douceur de nos manières, nous attirèrent la confiance & l'affection de toute la colonie. Nous fûmes en peu de tems si considérés, que nous passions pour les premières personnes de la ville après le gouverneur.

L'innocence de nos occupations, & la tranquillité où nous étions continuellement, servirent à nous rappeler insensiblement à des idées de religion. Manon n'avoit jamais été une fille impie. Je n'étois pas non plus de ces libertins outrés, qui font gloire d'ajouter l'irréligion à la dépravation des mœurs. L'amour, la jeunesse avoient causé tous nos désordres. L'expérience commençoit à nous tenir lieu d'âge; elle fit sur nous le même effet que les années. Nos conversations, qui étoient toujours réfléchies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un amour vertueux. Je fus le premier qui proposai ce changement à Manon. Je connoissois les principes de son cœur. Elle étoit droite & naturelle dans tous ses sentimens, qualité qui dispose toujours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquoit une chose à notre bonheur : c'est, lui dis-je, de le faire approuver du ciel. Nous avons l'ame trop belle, & le cœur trop

bien fait l'un & l'autre , pour vivre volontairement dans l'oubli du devoir. Passe d'y avoir vécu en France , où il nous étoit également impossible de cesser de nous aimer , & de nous satisfaire par une voie légitime ; mais en Amérique , où nous ne dépendons que de nous-mêmes , ou nous n'avons plus à ménager les loix arbitraires du rang & de la bienséance , où l'on nous croit même mariés , qui empêche que nous ne le soyons bientôt effectivement , & que nous n'ennoblissions notre amour par des sermens que la religion autorise ? Pour moi , ajoutai-je , je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur & ma main ; mais je suis prêt à vous en renouveler le don au pied d'un autel. Il me parut que ce discours la pénétrait de joie. Croiriez-vous , me répondit-elle , que j'y ai pensé mille fois , depuis que nous sommes en Amérique ? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce desir dans mon cœur. Je n'ai point la présomption d'aspirer à la qualité de votre épouse. Ah ! Manon , répliquai-je ; tu serois bientôt celle d'un roi , si le ciel m'avoit fait naître avec une couronne. Ne balançons plus. Nous n'avons nul obstacle à redouter. J'en veux parler dès aujourd'hui au gouverneur , & lui avouer que nous l'avons trompé jusqu'à ce jour. Laissons craindre aux amans vulgaires , ajoutai-je , les chaînes indissolubles du mariage. Ils ne les craindroient pas , s'ils

étoient sûrs, comme nous, de porter toujours celle de l'amour. Je laissai Manon au comble de la joie, après cette résolution.

Je suis persuadé qu'il n'y a point d'honnête homme au monde, qui n'eût approuvé mes vues dans les circonstances où j'étois, c'est-à-dire, asservi fatalement à une passion que je ne pouvois vaincre, & combattu par des remords que je ne devois point étouffer. Mais se trouvera-t-il quelqu'un qui accuse mes plaintes d'injustice, si je gémis de la rigueur du ciel à rejeter un dessein que je n'avois formé que pour lui plaire. Hélas ! que dis-je, à le rejeter ? Il l'a puni comme un crime. Il m'avoit souffert avec patience, tandis que je marchois aveuglément dans la route du vice ; & ses plus rudes châtimens m'étoient réservés, lorsque je commençerois à retourner à la vertu. Je crains de manquer de force, pour achever le récit du plus funeste évènement qui fût jamais.

J'allai chez le gouverneur, comme j'en étois convenu avec Manon, pour le prier de consentir à la cérémonie de notre mariage. Je me serois bien gardé d'en parler, à lui, ni à personne, si j'eusse pu me promettre que son aumônier, qui étoit alors le seul prêtre de la ville, m'eût rendu ce service sans sa participation ; mais n'osant espérer qu'il voulût s'engager au silence, j'avois pris le parti d'agir ouvertement. Le gouverneur avoit un neveu,

nommé Synnelet , qui lui étoit extrêmement cher. C'étoit un homme de trente ans , brave , mais emporté & violent. Il n'étoit point marié. La beauté de Manon l'avoit touché , dès le jour de notre arrivée ; & les occasions sans nombre qu'il avoit eues de la voir , pendant neuf ou dix mois , avoient tellement enflammé sa passion , qu'il se consumoit en secret pour elle. Cependant , comme il étoit persuadé , avec son oncle & toute la ville , que j'étois réellement marié , il s'étoit rendu maître de son amour , jusqu'au point de n'en laisser rien éclater ; & son zèle s'étoit même déclaré pour moi dans plusieurs occasions de me rendre service. Je le trouvai avec son oncle , lorsque j'arrivai au fort. Je n'avois nulle raison qui m'obligeât de lui faire un secret de mon dessein ; de sorte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en sa présence. Le gouverneur m'écouta avec sa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon histoire , qu'il entendit avec plaisir ; & lorsque je le priai d'assister à la cérémonie que je méditois , il eut la générosité de s'engager à faire toute la dépense de la fête. Je me retirai fort content.

Une heure après , je vis entrer l'aumônier chez moi. Je m'imaginai qu'il venoit me donner quelques instructions sur mon mariage ; mais , après m'avoir salué froidement , il me déclara , en deux mots , que monsieur le gouverneur me défendoit d'y

penſer ; & qu'il avoit d'autres vues ſur Manon. D'autres vues ſur Manon , lui diſ-je avec un mortel faiſſement de cœur ! & quelles vues donc , Monſieur l'aumônier ? Il me répondit , que je n'ignorois pas que monſieur le gouverneur étoit le maître ; que Manon ayant été envoyée de France pour la colonie , c'étoit à lui à diſpoſer d'elle ; qu'il ne l'avoit pas fait juſqu'alors , parce qu'il la croyoit mariée ; mais qu'ayant appris de moi-même qu'elle ne l'étoit point , il jugeoit à propos de la donner à M. Synnelet , qui en étoit amoureux. Ma vivacité l'emporta ſur ma prudence. J'ordonnai fièrement à l'aumônier de ſortir de ma maiſon , en jurant que le gouverneur , Synnelet , & toute la ville enſemble , n'oſeroient porter la main ſur ma femme , ou ma maitreſſe , comme ils voudroient l'appeler.

Je fis part auſſitôt à Manon du funeſte meſſage que je venois de recevoir. Nous jugeâmes que Synnelet avoit ſéduit l'eſprit de ſon oncle , depuis mon retour , & que c'étoit l'eſſet de quelque deſſein médité depuis long-tems. Ils étoient les plus forts. Nous nous trouvions dans la Nouvelle Orléans , comme au milieu de la mer , c'eſt-à-dire , ſéparés du reſte du monde par des eſpaces immenſes. Où fuir ! dans un pays inconnu , déſert , ou habité par des bêtes féroces , & par des ſauvages auſſi barbares qu'elles. J'étois eſtimé dans la ville ; mais je ne pouvois eſpérer d'émouvoir aſſez le peuple

en ma faveur , pour en espérer un secours proportionné au mal. Il eût fallu de l'argent ; j'étois pauvre. D'ailleurs le succès d'une émeute populaire étoit incertain ; & si la fortune nous eût manqué , notre malheur seroit devenu sans remède. Je roulois toutes ces pensées dans ma tête. J'en communiquois une partie à Manon. J'en formois de nouvelles , sans écouter sa réponse. Je prenois un parti ; je le rejetois pour en prendre un autre. Je parlois seul , je répondois tout haut à mes pensées ; enfin j'étois dans une agitation que je ne saurois comparer à rien , parce qu'il n'y en eut jamais d'égale. Manon avoit les yeux sur moi. Elle jugeoit , par mon trouble , de la grandeur du péril ; & tremblant pour moi , plus que pour elle-même , cette tendre fille n'osoit pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer ses craintes. Après une infinité de réflexions , je m'arrêtai à la résolution d'aller trouver le gouverneur , pour m'efforcer de le toucher par des considérations d'honneur , & par le souvenir de mon respect & de son affection. Manon voulut s'opposer à ma sortie. Elle me disoit , les larmes aux yeux : Vous allez à la mort. Ils vont vous tuer. Je ne vous reverrai plus. Je veux mourir avant vous. Il fallut beaucoup d'efforts pour la persuader de la nécessité où j'étois de sortir , & de celle qu'il y avoit pour elle de demeurer au logis. Je lui promis qu'elle me re-

verroit dans un instant. Elle ignoroit & moi aussi , que c'étoit sur elle-même que devoit tomber toute la colère du ciel , & la rage de nos ennemis.

Je me rendis au fort. Le gouverneur étoit avec son aumônier. Je m'abaissai , pour le toucher , à des soumissions qui m'auroient fait mourir de honte , si je les eusse faites pour toute autre cause. Je le pris par tous les motifs qui doivent faire une impression certaine sur un cœur qui n'est pas celui d'un tigre féroce & cruel. Ce barbare ne fit à mes plaintes que deux réponses , qu'il répéta cent fois : Manon , me dit il , dépendoit de lui. Il avoit donné sa parole à son neveu. J'étois résolu de me modérer jusqu'à l'extrémité. Je me contentai de lui dire que je le croyois trop de mes amis pour vouloir ma mort , à laquelle je consentirois plutôt qu'à la perte de ma maîtresse.

Je fus trop persuadé , en sortant , que je n'avois rien à espérer de cet opiniâtre vieillard , qui se feroit damné mille fois pour son neveu. Cependant je persistai dans le dessein de conserver jusqu'à la fin un air de modération ; résolu , si l'on en venoit à des excès d'injustice , de donner à l'Amérique une des plus sanglantes & des plus horribles scènes que l'amour ait jamais produites. Je retournois chez moi , en méditant sur ce projet , lorsque le sort , qui vouloit hâter ma ruine , me fit rencontrer Synnelet. Il lut , dans mes yeux , une partie de

mes pensées. J'ai dit qu'il étoit brave ; il vint à moi. Ne me cherchez-vous pas , me dit-il ? Je connois que mes desseins vous offensent , & j'ai bien prévu qu'il faudroit se couper la gorge avec vous. Allons voir qui fera le plus heureux. Je lui répondis qu'il avoit raison , & qu'il n'y avoit que ma mort qui pût terminer nos différens. Nous nous écartâmes d'une centaine de pas hors de la ville. Nos épées se croisèrent. Je le blessai , & je le désarmai presque en même tems. Il fut si enragé de son malheur , qu'il refusa de me demander la vie & de renoncer à Manon. J'avois peut-être droit de lui ôter tout d'un coup l'une & l'autre ; mais un sang généreux ne se dément jamais. Je lui jetai son épée. Recommençons , lui dis-je , & songez que c'est sans quartier. Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confesser que je n'étois pas fort dans les armes , n'ayant eu que trois mois de salle à Paris. L'amour conduisoit mon épée. Synnelet ne laissa pas de me percer le bras d'outre en outre ; mais je le pris sur le tems , & je lui fournis un coup si vigoureux , qu'il tomba à mes pieds sans mouvement.

Malgré la joie que donne la victoire après un combat mortel , je réfléchis aussitôt sur les conséquences de cette mort. Il n'y avoit pour moi , ni grâce , ni délai de supplice à espérer. Connoissant , comme je faisois , la passion du gouverneur pour

son neveu, j'étois certain que ma mort ne seroit pas différée d'une heure, après la connoissance de la sienne. Quelque pressante que fût cette crainte, elle n'étoit pas la plus forte cause de mon inquiétude. Manon, l'intérêt de Manon, son péril & la nécessité de la perdre, me troubloient jusqu'à répandre de l'obscurité sur mes yeux, & à m'empêcher de reconnoître le lieu où j'étois. Je regrettai le sort de Synnelet; une prompt mort me sembloit le seul remède de mes peines. Cependant ce fut cette pensée même, qui me fit rappeler vivement mes esprits, & qui me rendit capable de prendre une résolution. Quoi ! je veux mourir, m'écriai-je, pour finir mes peines ! Il y en a donc, que j'appréhende plus que la perte de ce que j'aime ? Ah ! souffrons jusqu'aux plus cruelles extrémités pour secourir ma maitresse ; & remettons à mourir, après les avoir souffertes inutilement. Je repris le chemin de la ville. J'entrai chez moi. J'y trouvai Manon à demi-morte de frayeur & d'inquiétude. Ma présence la ranima. Je ne pouvois lui déguiser le terrible accident qui venoit de m'arriver. Elle tomba sans connoissance entre mes bras, au récit de la mort de Synnelet & de ma blessure. J'employai plus d'un quart-d'heure à lui faire retrouver le sentiment.

J'étois à demi-mort moi-même. Je ne voyois pas le moindre jour à sa sûreté, ni à la mienne,

Manon , que ferons-nous , lui dis je , lorsqu'elle eut repris un peu de force ? Hélas ! qu'allons-nous faire ? Il faut nécessairement que je m'éloigne. Voulez - vous demeurer dans la ville ! Oui , demeurez-y. Vous pouvez encore y être heureuse ; & moi je vais , loin de vous , chercher la mort parmi les sauvages , ou entre les griffes des bêtes féroces. Elle se leva malgré sa foiblesse. Elle me prit par la main , pour me conduire vers la porte. Fuyons ensemble , me dit-elle ; ne perdons pas un instant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par hasard , & nous n'aurions pas le tems de nous éloigner. Mais , chère Manon ! repris-je tout éperdu , dites-moi donc où nous pouvons aller. Voyez-vous quelque ressource. Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiez de vivre ici sans moi , & que je porte volontairement ma tête au gouverneur ? Cette proposition ne fit qu'augmenter son ardeur à partir. Il fallut la suivre. J'eus encore assez de présence d'esprit , en sortant , pour prendre quelques liqueurs fortes que j'avois dans ma chambre , & toutes les provisions que je pus faire entrer dans mes poches. Nous dîmes à nos domestiques , qui étoient dans la chambre voisine , que nous partions pour la promenade du soir ; nous avions cette coutume tous les jours ; & nous nous éloignâmes de la ville , plus promptement que la délicatesse de Manon ne sembloit le permettre.

Quoique je ne fusse pas sorti de mon irrésolution sur le lieu de notre retraite, je ne laissois pas d'avoir deux espérances, sans lesquelles j'aurois préféré la mort à l'incertitude de ce qui pouvoit arriver à Manon. J'avois acquis assez de connoissance du pays, depuis près de dix mois que j'étois en Amérique, pour ne pas ignorer de quelle manière on apprivoisoit les sauvages. On pouvoit se mettre en leurs mains, sans courir à une mort certaine. J'avois même appris quelques mots de leur langage & quelques-unes de leurs coutumes, dans les diverses occasions que j'avois eues de les voir. Avec cette triste ressource, j'en avois une autre du côté des anglois, qui ont comme nous des établissemens dans cette partie du nouveau monde, mais j'étois effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverser jusqu'à leurs colonies, de stériles campagnes de plusieurs journées de largeur, & quelques montagnes si hautes & si escarpées, que le chemin en paroissoit difficile aux hommes les plus grossiers & les plus vigoureux. Je me flattois, néanmoins, que nous pourrions tirer parti de ces deux ressources; des sauvages pour aider à nous conduire, & des anglois pour nous recevoir dans leurs habitations.

Nous marchâmes aussi long-tems que le courage de Manon put la soutenir, c'est-à-dire, environ deux lieues; car cette amante incomparable refusa constamment de s'arrêter plutôt. Acca-

blée enfin de lassitude, elle me confessa qu'il lui étoit impossible d'avancer davantage. Il étoit déjà nuit. Nous nous assîmes au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pu trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle avoit pansée elle-même avant notre départ. Je m'opposai en vain à ses volontés. J'aurois achevé de l'accabler mortellement, si je lui eusse refusé la satisfaction de me croire à mon aise & sans danger, avant que de penser à sa propre conservation. Je me soumis durant quelques momens à ses desirs. Je reçus ses soins en silence, & avec honte. Mais lorsqu'elle eut satisfait sa tendresse, avec quelle ardeur la mienne ne reprit-elle pas son tour ! Je me dépouillai de tous mes habits, pour lui faire trouver la terre moins dure, en les étendant sous elle. Je la fis consentir malgré elle, à me voir employer à son usage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échauffai ses mains par mes baisers ardens, & par la chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit entière à veiller près d'elle, & à prier le ciel de lui accorder un sommeil doux & paisible. O Dieu ! que mes vœux étoient vifs & sincères ! & par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne les pas exaucer ?

Pardonnez, si j'achève en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui

n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon ame semble reculer d'horreur, chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyois ma chere maitresse endormie, & je n'osois pousser le moindre soufle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'apperçus dès la pointe du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avoit froides & tremblantes. Je les approchai de mon sein, pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement; & faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit d'une voix foible, qu'elle se croyoit à sa dernière heure. Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune, & je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais ses soupirs fréquens, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuoit de tenir les miennes, me firent connoître que la fin de ses malheurs approchoit. N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentimens, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis; je reçus d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expiroit; c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre, de ce fatal & déplorable événement.

Mon ame ne suivit pas la sienne. Le ciel ne me

trouva point sans doute assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languissante & misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demeurai, plus de vingt-quatre heures, la bouche attachée sur le visage & sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein étoit d'y mourir; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps seroit exposé après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, & d'attendre la mort sur sa fosse. J'étois déjà si proche de ma fin, par l'affoiblissement que le jeûne & la douleur m'avoient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avois apportées. Elles me rendirent autant de forces qu'il en falloit pour le triste office que j'allois exécuter. Il ne m'étoit pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvois. C'étoit une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée, pour m'en servir à creuser; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits, pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état, qu'après l'avoir embrassée mille fois, avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la

considérerai long-tems. Je ne pouvois me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affoiblir, & craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre, ce qu'elle avoit porté de plus parfait & de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable; & fermant les yeux, avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel, & j'attendis la mort avec impatience. Ce qui vous paroîtra difficile à croire, c'est que pendant tout l'exercice de ce lugubre ministère, il ne sortit pas une larme de mes yeux, ni un soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étois, & le dessein déterminé de mourir, avoient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir & de la douleur. Aussi, ne demurai-je pas long-tems dans la posture où j'étois sur la fosse, sans perdre le peu de connoissance & de sentiment qui me restoit.

Après ce que vous venez d'entendre, la conclusion de mon histoire est de si peu d'importance, qu'elle ne mérite pas la peine que vous voulez bien prendre à l'écouter. Le corps de Synnele ayant été rapporté à la ville, & ses plaies visitées avec soin, il se trouva, non-seulement qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il n'avoit pas même reçu de blessure dangereuse. Il apprit à son oncle de quelle manière les choses s'étoient passées entre nous, & la générosité

le porta sur le champ à publier les effets de la mienne. On me fit chercher, & mon absence avec Manon, me fit soupçonner d'avoir pris le parti de la fuite. Il étoit trop tard pour envoyer sur mes traces; mais le lendemain & le jour suivant furent employés à me poursuivre. On me trouva, sans apparence de vie, sur la fosse de Manon; & ceux qui me découvrirent en cet état, me voyant presque nud, & sanglant de ma blessure, ne doutèrent point que je n'eusse été volé & assassiné. Ils me portèrent à la ville. Le mouvement du transport réveilla mes sens. Les soupirs que je pouffai, en ouvrant les yeux, & en gémissant de me retrouver parmi les vivans, firent connoître que j'étois encore en état de recevoir du secours. On m'en donna de trop heureux. Je ne laissai pas d'être renfermé dans une étroite prison. Mon procès fut instruit; & comme Manon ne paroissoit point, on m'accusa de m'être défait d'elle, par un mouvement de rage & de jalousie. Je racontai naturellement ma pitoyable aventure. Synnelet, malgré les transports de douleur où ce récit le jeta, eut la générosité de solliciter ma grâce. Il l'obtint. J'étois si foible, qu'on fit obligé de me transporter de la prison dans mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une violente maladie. Ma haine pour la vie ne diminuoit point. J'invoquois continuellement la mort, & je m'obstinai long-tems à rejeter tous les remèdes,

remèdes. Mais le ciel , après m'avoir puni avec tant de rigueur , avoit dessein de me rendre utiles mes malheurs & ses châtimens. Il m'éclaira de ses lumières ; elles me rappelèrent à des idées dignes de ma naissance & de mon éducation. La tranquillité ayant commencé à renaître un peu dans mon ame , ce changement fut suivi de près par ma guérison. Je me livrai entièrement aux inspirations de l'honneur , & je continuai de remplir mon petit emploi , en attendant les vaisseaux de France , qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amérique. J'étois résolu de retourner dans ma patrie , pour y réparer par une vie sage & réglée le scandale de ma conduite. Synnelet avoit pris soin de faire transporter le corps de ma chère maitresse dans un lieu honorable.

Ce fut environ six semaines après mon rétablissement , que me promenant seul un jour sur le rivage , je vis arriver un vaisseau , que des affaires de commerce amenoient à la Nouvelle Orléans. J'étois attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frappé d'une surprise extrême , en reconnoissant Tiberge parmi ceux qui s'avançoient vers la ville. Ce fidelle ami me remit de loin , malgré le changement que la tristesse avoit fait sur mon visage. Il m'apprit que l'unique motif de son voyage avoit été le desir de me voir , & de m'engager à retourner en France ; qu'ayant reçu

la lettre que je lui avois écrite du Havre, il s'y étoit rendu en personne, pour me porter les secours que je lui demandois ; qu'il avoit ressenti la plus vive douleur en apprenant mon départ , & qu'il feroit parti sur le champ pour me suivre , s'il eût trouvé un vaisseau prêt à faire voile ; qu'il en avoit cherché pendant plusieurs mois dans divers ports , & qu'en ayant enfin rencontré un à Saint-Malo , qui levoit l'ancre pour la Martinique , il s'y étoit embarqué , dans l'espérance de se procurer de-là un passage facile à la Nouvelle Orléans ; que le vaisseau malouin ayant été pris en chemin par des corsaires espagnols , & conduit dans une de leurs îles , il s'étoit échappé par adresse , & qu'après diverses courses , il avoit trouvé l'occasion du petit bâtiment qui venoit d'arriver , pour se rendre heureusement près de moi.

Je ne pouvois marquer trop de reconnoissance pour un ami si généreux & si constant. Je le conduisis chez moi. Je le rendis le maître de tout ce que je possédois. Je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de France ; & pour lui causer une joie à laquelle il ne s'attendoit pas , je lui déclarai que les semences de vertu , qu'il avoit jetées autrefois dans mon cœur , commençoient à produire des fruits dont il alloit être satisfait. Il me protesta qu'une si douce assurance le dédommageoit de toutes les fatigues de son voyage.

Nous avons passé deux mois ensemble à la Nouvelle Orléans , pour attendre l'arrivée des vaisseaux de France ; & nous étant enfin mis en mer , nous prîmes terre , il y a quinze jours , au Havre-de-Grace. J'écrivis à ma famille en arrivant. J'ai appris , par la réponse de mon frère aîné , la triste nouvelle de la mort de mon père , à laquelle je tremble , avec trop de raison , que mes égaremens n'aient contribué. Le vent étant favorable pour Calais , je me suis embarqué aussitôt , dans le dessein de me rendre , à quelques lieues de cette ville , chez un gentilhomme de mes parens , où mon frère m'écrit qu'il doit attendre mon arrivée.

F I N.







